LE

# LIVRE D'OR DES MÉDECINS

MORTS POUR LA PATRIE

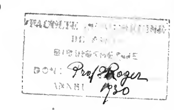


Fargeot.

# AUX MÉDECINS

## MORTS POUR LA PATRIE

(1914-1918)




---

HOMMAGE DU CORPS MÉDICAL FRANÇAIS

OUVRAGE PUBLIÉ PAR SOUSCRIPTIONS
AVEC LE CONCOURS
DE MM. ALCAN ET LISBONNE — ASSELIN ET HOUZEAU —
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS — G. DOIN — MASSON ET C^ie^ — POINAT
*(Membres du Syndicat des Éditeurs).*

PARIS





*Dessin de Barrère.*
*(Musée du Val de Grâce).*

Embarquement de blessés
en voiturette automobile.

# HOMMAGE AUX MÉDECINS MORTS POUR LA PATRIE

**M. Justin GODART**
Député du Rhône
Sous-Secrétaire d'État du Service de Santé militaire (1915-1918).

La liste est longue, hélas! des médecins qui, bien que non combattants, sont morts au champ d'honneur.

On doit à leur mémoire un grand respect.

Ils étaient au péril sans être soutenus par la surexcitation de l'attaque ou la tension de la défense.

Ils venaient, dans la bataille qui ne les épargnait point, pour veiller sur la vie des autres. Et, négligeant la leur, ils pansaient, ils opéraient, la mort furieusement déchaînée les menaçant et les frappant sans distinguer.

Ils représentaient ce qui restait dans le monde de pitié et d'humanité, aux heures où tout s'acharnait à réaliser toute la souffrance et toute la destruction.

Combien noble était leur mission ! Et avec quelle abnégation ils ont été des victimes glorieuses !

La défense nationale a eu, dans les médecins, de précieux auxiliaires.

Sans leur vigilance, sans leur attentive surveillance et leur prompte action, nos armées auraient été décimées par les épidémies, et nous aurions connu les redoutables défaites que nous auraient infligées les contagions.

Grâce à leur savoir et à leurs soins, les blessés ont pu rapidement reprendre leur place au front, les invalidités ont été écartées ou diminuées, la mortalité a été restreinte, les douleurs ont été apaisées.

Outre le soulagement et le salut apportés aux individus, les médecins ont rendu ce service de conserver à la Patrie les effectifs nécessaires à la Victoire.

On parle souvent des enseignements à tirer de la guerre. Je pense, pour ma part, qu'il s'en dégage un seul, incontestable, impérieux, raisonnable, c'est qu'il faudrait éviter le retour d'une pareille calamité.

Assez généralement on tient cette idée pour plaisante ou utopique.

Chacun considère que les leçons de la dernière guerre sont uniquement pour nous apprendre à perfectionner la prochaine.

Les militaires, les chimistes, les fabricants d'engins à tuer et à démolir sont à l'œuvre pour faire mieux.

Les médecins, au contraire, ont eu le privilège d'acquérir une expérience pacifiquement utilisable.

Je crois bien qu'ils sont les seuls à pouvoir faire bénéficier ceux qui vivront dans la paix, de ce qu'ils ont appris durant la guerre.

Et je sais qu'en faisant leur devoir, ils entrevoyaient comme une récompense cet agrandissement de leur rôle bienfaisant.

Je puis dire, pour avoir, durant de longs mois, travaillé, collaboré avec le corps médical, qu'il a été, sous le feu, dans les ambulances, dans les laboratoires, passionnément tendu de tout son effort vers l'organisation de plus en plus pratique des secours immédiats, vers l'accomplissement, sans repos, de sa tâche de bonté et de sang-froid, vers les recherches d'où pouvaient sortir les meilleures méthodes de traitement.

Les médecins célèbrent, dans ce Livre d'Or, l'héroïsme de leurs morts.

Inclinons-nous, avec eux, devant les noms des vaillants qui ont donné leur vie en sacrifice pour notre avenir.

Mais il est dû à ceux qui ont survécu un hommage de reconnaissance.

Je me permets de le formuler ici : car je les ai vus à la tâche, et j'ai toujours trouvé leur cœur et leur courage à la hauteur de leur science et de leur dévouement.



*Dessin de Barrère. (Musée du Val de Grâce).* Un H. O. E. en baraques Adrian.

## Le Dr Louis MOURIER

Député du Gard
Sous-secrétaire d'État du Service de Santé militaire (1918-1920)

J'ai vécu deux longues années en étroit contact avec les médecins et les chirurgiens qui ont donné leur science, leur dévouement, souvent leur vie à la France en armes.

J'atteste que ces hommes furent, en toutes circonstances, les égaux de nos plus grands soldats, de ceux qui portaient les armes de mort.

Ils ont eu leur rôle, magnifique, dans la bataille ; ils ont leur part dans l'immense victoire, et elle est belle !

Ils construisirent, ils adaptèrent aux nécessités prodigieuses du combat moderne qui atteignait son paroxysme, ils mirent en mouvement, au prix d'efforts sans limites et de sacrifices innombrables, l'organisme sanitaire d'une armée de trois millions d'hommes. Or, l'année 1918 qui dénoua l'une des plus grandes crises de l'humanité, posait, à travers les plus angoissantes péripéties, les problèmes les plus ardus. De leur solution dépendait le destin de la France et du monde. C'était une certitude éclatante que les blessés ne pouvaient être sauvés que par l'opération précoce, immédiate si possible. L'expérience était faite, douloureuse ; l'erreur de 1914 avait ouvert tous les yeux. D'autre part les peuples, se sentant au bout de leur force, se ruaient les uns

sur les autres, sortant de leurs tranchées immobiles, avec la fureur du désespoir. La bataille, depuis trois ans figée, oscillait, avançait, reculait sur des lieues de terrain. La guerre de mouvement, qui devait se terminer par une poursuite triomphale, commençait

Il fallut donc adapter un outillage depuis plus de deux ans figé, en créer un nouveau et hausser l'héroïsme au niveau des circonstances : des ambulances chirurgicales s'élançaient jusqu'à la ligne de feu pour recueillir les blessés : chirurgiens et médecins, étroitement mêlés à la vie du combattant, les triaient selon la gravité de leur plaie : les intransportables étaient opérés sur place, les blessés moyens, dirigés vers les H.O.E. de première ligne à 40 ou 50 km. du front, les blessés légers, évacués sur l'intérieur. Tout fut mis en œuvre pour hâter l'évacuation : la vitesse et le nombre des trains furent augmentés. En même temps les atroces progrès de la guerre des gaz rendaient nécessaire un nouvel effort ; des ambulances traitèrent les ypérités, aussi près qu'il se pouvait du lieu de l'intoxication : la mortalité de ce chef baissa de 6 à 2 °/₀. Et dans l'ensemble, la nouvelle organisation sanitaire, servie par des hommes qui ne ménagèrent ni leurs forces, ni leur vie, permit de récupérer plus de 50 °/₀ des évacués, dans les six semaines après la blessure. De la fin février 1918 au 11 novembre, plus d'un million d'hommes, blessés, malades et gazés, furent recueillis par le Service de santé et soignés dans les hôpitaux : plus de la moitié put rejoindre le poste de combat.

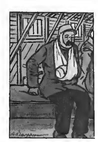
Telle fut, à grands traits, l'œuvre immense dont les médecins ont été les ouvriers. Lorsqu'il leur fut possible de savoir ce qui se passait derrière les lignes allemandes, il leur fut permis d'avoir de l'orgueil. En ce qui touche le Service de santé, l'Allemand fut vaincu, non seulement dans l'ordre technique, mais dans l'ordre moral. Les médecins allemands virent nos organisations avec une admiration humiliée. Mais surtout, eux, ils ne soignaient leurs blessés qu'en vue de la bataille future, en vue de conserver la force brutale déchaînée dans l'acte du combat, et seul les intéressait le blessé rapidement récupérable. Un témoin oculaire l'a dit lumineusement : « La récupération rapide du petit blessé leur importe par-dessus tout, le reste est *sacrifié*. Ils jugent inutile de faire de grands frais pour sauver quelques membres gravement atteints, ou des vies trop compromises. » Ils demeurent stupéfaits que les maîtres de la chirurgie risquent leur vie et leur liberté sous le canon. « L'argent, dit l'un d'eux, que vous dépensez sans compter pour le traitement

de vos blessés, nous l'employons, nous, à l'achat de canons et de mitrailleuses. »

Tel ne fut pas l'état d'esprit des hommes que ce livre glorifie. Pour tous ces Français qui sont tombés, pour tous leurs confrères survivants, s'il y eut des blessés désespérés, il n'y en eut point de *sacrifiés*. Si gravement blessés qu'ils fussent, nos médecins les recueillirent à tous risques, les soignèrent non seulement pour l'armée, pour la nation, mais encore pour l'apaisement de leur conscience professionnelle. Même sachant qu'ils avaient à jamais laissé tomber les armes, ils eurent la volonté de les sauver : ces grands soldats n'étaient pas un matériel humain à jeter au rebut. Et, comme toujours, il s'est trouvé que les consciences les plus généreuses ont engendré l'action la plus efficace.

C'est ainsi que l'on peut définir la part du corps médical français dans la victoire : peuple de faible natalité, *nous avons fait la guerre avec nos blessés*. Que dire d'une race qui a accompli, par des centaines de mille de ses individus, ce sacrifice plusieurs fois renouvelé ? Mais ce sacrifice, cet héroïsme multiplié, cette abnégation sans exemple, ce sont nos médecins qui, en pratiquant eux-mêmes ces vertus, les ont rendues possibles. C'est là l'hommage qu'il convient de leur rendre, que le monde entier leur a rendu.

C'est la haute signification de ce Livre d'or.



*Barrère del.*



*Dessin de Barrère.*
*(Musée du Val de Grâce).*

L'évacuation par train.

## Médecin Inspecteur général TOUBERT

Directeur du Service de Santé au Ministère de la Guerre.

---

Comme Médecin Divisionnaire, comme Directeur dans deux Corps d'armée, comme Chef du Service de Santé d'une armée, comme Aide-Major Général du Service de Santé au Grand Quartier Général, au cours de cinquante-deux mois de guerre vécus intégralement sur le front, l'occasion m'a été donnée bien souvent de voir de près, de connaître, d'estimer, d'admirer les Médecins et les Étudiants, dont l'œuvre est célébrée aujourd'hui par le Livre d'Or et sera commémorée demain par un monument.

Réunis dans la communauté du danger comme dans l'effort professionnel de cette lutte de plus de quatre ans contre les blessures, contre les maladies, contre la mort, tous les médecins, aussi bien ceux du cadre actif que ceux de complément, n'ont formé qu'une famille.

Nous conservons tous pieusement les souvenirs de cette époque. Mais il

y a plus encore. Des liens intimes d'amitiés nées aux heures sombres de la guerre se sont noués. La confraternité est devenue cordiale, souvent fraternelle. Ceux qui se sont ainsi connus ne peuvent plus s'oublier.

Aussi bien, les Chefs qui, à tous les degrés, ont aujourd'hui le devoir de préparer la mobilisation future (dût celle-ci ne jamais être décrétée), suivent avec une affectueuse attention, dans leur carrière, les chirurgiens, les médecins, les spécialistes, les praticiens, qui furent les collaborateurs précieux dans le passé et qui redeviendraient, en des postes bien choisis, si une nouvelle guerre survenait un jour, les « animateurs » de la jeune armée médicale mobilisée à nouveau.

Les jeunes médecins emportés par le cataclysme avaient pu espérer voir luire l'aurore de magnifiques progrès. Ils ont prématurément disparu dans l'ombre de la mort. Mais la génération présente saura transmettre aux générations futures le flambeau qu'elle a reçu des infortunées victimes, dont nous saluons aujourd'hui, une fois de plus, la glorieuse mémoire.



*Barrère del.*



*Cliché du Ministère de la Marine.*

Bateau-Hôpital « Divona ».

## Médecin général H. CHEVALIER

Inspecteur général du Service de Santé de la Marine.

---

Sur terre comme à la mer, les Médecins de la Marine, tant du cadre actif que de la réserve, ont eu à fournir pendant la guerre un effort considérable, et, sur le Livre d'or des camarades morts pour le salut du Pays, une belle page doit leur être réservée.

Médecins de troupe, ils sont en Belgique avec la Brigade des fusiliers marins, et, pendant l'épopée des « Demoiselles au pompon rouge », ils se montrent dignes de nos admirables « mathurins ».

Aux Dardanelles, ils sont à bord des cuirassés de la Division Guépratte et partagent le sort héroïque de leurs équipages ; ou bien, sous le feu des canons turcs, ils chargent sur des cargos les blessés de Seddul-Bar et de Koum-Kaleh.

A Corfou, après l'horrible et désastreuse retraite d'Albanie, ils se consacrent à l'évacuation et à la reconstitution de l'Armée Serbe.

Sur les navires torpillés par l'ennemi, ils font noblement le sacrifice de leur vie.

Sur les navires-hôpitaux enfin, pendant une période qui va se poursuivre

pendant des mois, ils évacuent des bases d'Orient plus de 200.000 blessés ou malades, opérant nuit et jour, luttant sans trêve contre le typhus ou le choléra. Certains tombent épuisés de fatigue ; d'autres succombent victimes de l'épidémie.

Aussi bien, nos camarades, les médecins sanitaires maritimes qui sombraient avec leurs bâtiments coulés par les sous-marins, ont-ils droit, eux aussi, à un souvenir ému et reconnaissant.

Pendant cette longue tourmente, chacun fut à la hauteur de sa lourde tâche et ceux qui donnèrent leur vie pour le salut commun, tombés dans les plaines de l'Yser, engloutis par la mer ou frappés par la contagion, méritent de vivre dans notre mémoire. Leur fin glorieuse doit être, suivant un mot célèbre, « méditée comme un exemple et retenue comme une leçon ».



*Cliché du Dr Fouet.*



*Plâtre colorié de Larrivé.*
*(Musée du Val de Grâce).*

La voiture d'ambulance
régimentaire.

## Le Médecin Inspecteur général GOUZIEN

Président du Conseil supérieur de Santé des Colonies
Ancien Médecin d'Armée.

---

Unis à leurs camarades de l'Armée métropolitaine et de la Marine, dans la confraternité de la lutte technique contre les fléaux déchaînés par la guerre, tant sur les fronts d'Europe que sous le ciel ardent des tropiques, les médecins des Colonies, civils et militaires, du cadre actif ou de complément, s'efforcèrent d'apporter à leur tâche, ardue et complexe, le meilleur de leur cœur et de leur expérience technique.

Ce que fut, de notre point de vue, l'effort colonial au cours de la sanglante épopée, ne saurait trouver place dans un exposé aussi succinct : ces quelques lignes suffiront, néanmoins, à expliquer le taux élevé de nos pertes, — environ dix pour cent de l'effectif, — nombre de nos camarades, en dehors de ceux tués à l'ennemi ou victimes de torpillages, ayant succombé aux atteintes du climat tropical.

Pour qu'en effet le résultat répondît à l'effort, que le concours des vaillants auxiliaires indigènes, auquel il était fait appel pour frapper le coup décisif, fût efficace, en qualité et en nombre, il fallut, dans ces contrées, décimées par

tant d'endémies meurtrières, effectuer une sélection des plus rigoureuses, avec un personnel réduit à l'extrême, et déjà surmené par un long séjour sur le front français, ou les expéditions outre-mer contre les colonies allemandes.

Ici, c'est en plein foyer cholérique, là, au plus fort d'une épidémie de peste, qu'on dut soutirer en quelque sorte, — et avec quelle prudence, sous peine de contaminer la métropole ! — les contingents nécessaires à sa défense. Au cœur même du continent noir, dans cet immense réservoir à virus que constitue l'Afrique Équatoriale Française, il fallut, tout en recrutant intensivement, lutter pied à pied, entre tant de fléaux redoutables, contre la maladie du sommeil, qui menaçait l'existence même de notre colonie, et s'efforcer de maîtriser le mal, en attendant de pouvoir entreprendre, contre cette terrible endémie, l'offensive réglée qui se poursuit actuellement.

Et quand, à l'aube de la Victoire, le recrutement touchant à sa fin, le Service de Santé, rendu à sa tâche normale, s'apprêtait à reconstituer les œuvres d'assistance, entravées dans leur développement par les événements de guerre, alors surgit et déferla en une vague immense, jusqu'aux confins les plus reculés de notre domaine colonial, la plus formidable des épidémies qui aient ravagé le monde, cette pandémie grippale qui, dans nos seules colonies, devait faire un demi-million de victimes. Ce fut, pour certains de nos camarades, le dernier champ de bataille : vaincus sous l'écrasant labeur, plusieurs succombèrent.

Aussi bien, entre nos morts aucune distinction n'est à faire : qu'ils soient tombés sur la terre de France ou de la plus grande France, ou qu'ils reposent en pays étranger, ils restent égaux dans le sacrifice, et pareil culte leur est dû. C'est la pieuse pensée qui a guidé les généreux promoteurs de ce Livre d'or, qui consacre et synthétise, en un document unique, la reconnaissance du Pays pour ceux qui l'ont si noblement servi, l'hommage fidèle du corps médical à ceux qui l'ont honoré.

Leurs titres de gloire sont nos titres de noblesse. Mais il ne suffit point de magnifier nos héros : il faut que la leçon porte, que soit écoutée la voix qui monte de leurs sépultures. Et que demandent nos morts pour prix de leur sacrifice ? Ils nous veulent toujours unis, comme aux heures tragiques d'où date leur trépas. Ils veulent aussi, qu'au milieu de nos préoccupations habituelles, nous fassions à la Patrie, meurtrie et douloureuse, une part toujours plus large, en nous préparant sans relâche aux grands devoirs qui peuvent encore s'imposer à nous, inopinément.

Certes, avec ses réserves d'ingéniosité et sa faculté d'adaptation, l'esprit médical français saurait encore, s'il le fallait, « improviser », sous le choc des nécessités de l'heure, qui fait éclore les idées et jaillir l'inspiration. Mais il importe, dès le temps de paix, de constituer la robuste armature où se mouvraient, au jour dit, les initiatives personnelles : à cette « préparation médicale » de la guerre, tout praticien peut et doit collaborer, et, mettant à profit les données de l'expérience, tendre son esprit vers la recherche de formules nouvelles.

La guerre aussi a fait ressortir les bienfaits de l'entente fraternelle et confiante entre tous les membres de la grande famille médicale, entente facilitée par l'adaptation de chacun à son rôle technique.

Les chefs d'alors, qui ont suivi l'effort médical dans toutes ses phases et aux divers échelons sanitaires, depuis la cellule initiale, — le poste de tranchée, — jusqu'aux formations les plus savamment organisées, conservent le souvenir impérissable des hautes qualités professionnelles déployées par le personnel d'élite confié à leur direction. Mais ils savent aussi, pour l'avoir maintes fois éprouvée, la force de cet incomparable levier moral qu'est l'esprit de camaraderie et de mutuelle estime, par où fut rendue si féconde la collaboration de tous en face du principal objectif : le salut du blessé.

A nous de rendre infrangibles ces liens d'amitié nés de la lutte menée en commun : nous le devons à la mémoire de nos chers et glorieux disparus, morts pour la France !



*Barrère del.*



*(Musée du Val de Grâce)*. Péniche-Ambulance.

# L'EFFORT MÉDICAL FRANÇAIS PENDANT LA GUERRE

## PRÉFACE

**Par le Professeur ROGER**
Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.
Président du Comité d'initiative.

Depuis de longues années, la France voyait d'épais nuages s'accumuler vers l'Est et obscurcir l'horizon. On entendait le roulement des puissantes machines qui fabriquaient le matériel de guerre ; on apercevait la réverbération des haut fourneaux où les métaux en fusion servaient à la production des engins meurtriers. Pénétrée de sa force, qu'elle croyait invincible, l'Allemagne préparait sa domination mondiale. Elle reprenait le rêve de l'empire romain ; par la ruse ou par la force, elle voulait ouvrir des débouchés nouveaux

à son commerce, à son industrie, à sa science. Ses émissaires parcouraient le monde qu'ils inondaient des produits d'origine allemande. Ses journaux, ses revues, ses livres divulguaient les travaux de ses savants, répandaient leurs conceptions, leurs théories et leurs découvertes. Sa réputation lui attirait de nombreux étrangers, qui profitaient d'une organisation d'ailleurs remarquable et s'initiaient à des méthodes d'une précision rigoureuse. C'était l'envahissement pacifique du monde. Mais ce n'était qu'une première tentative, un travail d'approche précédant l'assaut final. L'Allemagne intervenait dans la politique des peuples ; elle achetait les consciences et payait les trahisons ; elle fomentait les grèves et suscitait les révoltes ; elle dirigeait les agitations mondiales, espérant préparer par la discorde l'avènement de son hégémonie. On assistait à l'accomplissement méthodique d'un plan longuement et minutieusement élaboré et on attendait avec anxiété l'événement ultime, celui qui devait, au moment qu'elle aurait choisi, déclencher la grande guerre. La tension du monde était tellement pénible, le malaise était tellement angoissant, qu'on éprouva presque un soulagement quand éclata l'orage. Ce fut la détente que produit le premier éclair déchirant le ciel nuageux. Mais aussitôt une pluie de fer et de feu s'abattit sur la Belgique et la France. Toute résistance semblait inutile. Les hordes germaniques déferlaient sur notre sol, détruisant tout sur leur passage ; déjà elles arrivaient aux portes de Paris ; déjà on entendait l'écho de leurs chants de triomphe, quand soudain, un revirement se produisit. La France avait eu le temps de se ressaisir et, lorsque sa volonté eut décrété la victoire, les Allemands s'arrêtèrent et furent contraints de reculer. L'envahisseur qui proclamait la prochaine annexion de nos plus belles provinces du Nord et de l'Est, venait de recevoir la blessure mortelle, celle qui devait briser ses efforts et miner sa résistance. Un jour, le colosse orgueilleux dut s'avouer vaincu ; il fut contraint de demander la paix et d'accepter les conditions des peuples qu'il avait voulu subjuguer par la guerre.



*Barrère del.*

***

Dès les premières heures de la lutte, le corps médical comprit la grandeur de sa tâche.

Quelques médecins, entraînés par l'ardeur de leur patriotisme, préférèrent servir dans les armes combattantes. Les uns, se rappelant qu'ils sortaient de l'École polytechnique, partirent dans l'artillerie ; d'autres, habitués aux sports, furent officiers de marine ou officiers aviateurs. Tous se couvrirent de gloire ; plusieurs furent ensevelis dans leur triomphe. On ne peut les citer tous ; mais un nom revient toujours à la mémoire, celui d'Émile Reymond qui, malgré son âge, combattit au premier rang et tomba mortellement atteint au cours d'une mission périlleuse. Il fallut cette fin tragique pour nous faire comprendre que cet homme doux et timide avait l'âme d'un héros.

Pour être moins brillant que celui des combattants, le rôle du médecin n'est pas moins héroïque. Son courage est d'autant plus grand qu'il est plus calme et plus réfléchi. Le combattant est entraîné par le mouvement général de ceux qui le précèdent et de ceux qui le suivent. Il est frappé, mais il frappe ; il est blessé, mais il lutte ; il est attaqué, mais il se défend et il attaque.

Le médecin est en dehors de la mêlée. Et cependant, alors que la bataille se déroule, que le canon tonne, que la mitraille siffle, que les obus éclatent, il s'avance seul et sans armes. Il n'est pas entraîné par les cris des combattants ou par la voix des chefs. Il s'expose froidement au danger et marche sciemment vers la mort.

Les uns guident les brancardiers et, sous le bombardement, assistent et relèvent les blessés. Les autres, dans le poste de secours ou dans l'ambulance, remplissent une tâche accablante. C'est l'encombrement ; c'est l'arrivée ininterrompue des blessés ; ce sont les cris, les supplications et les râles. Il faut faire diligence, il faut avoir le coup d'œil rapide qui fixe le choix ; il faut prendre la décision immédiate dont dépend la vie ; il faut conserver un calme imperturbable pour accomplir l'opération difficile dans les conditions les plus effroyables. Et quand, brisé de fatigue, on aspire au repos, c'est une nouvelle arrivée de blessés ; c'est un nouvel effort à accomplir ; c'est la tension excessive de tout l'être pour éviter une défaillance qui pourrait entraîner un désastre.

Du haut au bas de l'échelle, du plus gradé au plus humble, du plus vieux au plus jeune, tous ont accompli leur tâche avec un dévouement inlassable. Tous ont droit à notre admiration et à notre respect. Mais c'est surtout vers la jeunesse de notre Faculté que se porte notre souvenir ému. Médecins auxiliaires, placés bien bas dans la hiérarchie militaire, nos étudiants se sont élevés par leur abnégation et leur courage aux sommets de l'héroïsme. C'est à eux qu'incombaient les tâches périlleuses. C'est eux qui dirigeaient les brancardiers et couraient au milieu de la mitraille relever les blessés et leur prodiguer les premiers soins. C'est eux qu'on retrouve partout où il y avait un péril à braver. Ils étaient l'espoir de la médecine française. Combien sont tombés qui auraient peut-être accompli une œuvre de génie ! Combien poursuivaient déjà des rêves de gloire et songeaient peut-être aux travaux qu'ils allaient entreprendre et qui, en assurant leur renommée, auraient contribué à diminuer la souffrance et à faire reculer la mort! Et c'est cette mort contre laquelle ils luttaient qui les a terrassés, qui les a pris en plein épanouissement de jeunesse, à l'époque où l'homme éprouve le plus ardemment le désir de vivre, où il n'a pas encore connu les souffrances et les déboires qui, peu à peu, nous font entrevoir la fin de la vie comme la fin d'une tâche pénible. Ils se sont endormis en plein rêve, ayant eu peut-être, au moment de mourir, la douloureuse vision de l'œuvre qu'ils avaient conçue et qu'ils n'avaient pas pu ébaucher.

Sans parler des hommes exceptionnels qui auraient été la gloire de la Science et de la Patrie, combien sont morts qui laissent derrière eux de vieux parents dont ils étaient la joie et l'orgueil, des mères qui avaient veillé sur leur enfance et qui, tout en les entourant d'une tendresse infinie, avaient su développer l'amour de la patrie et le sentiment du devoir! Parmi ceux qui ont disparu, beaucoup avaient une fiancée qui attendait la fin de la guerre, escomptant le bonheur de l'amour partagé. Quelques-uns, déjà mariés, laissent des enfants en bas âge et, dans la demeure qui fut, pendant un temps si court, gaie et joyeuse, la mère reste seule, souvent sans ressources, souriant au milieu de ses larmes au petit être qui n'aura jamais connu son père et qui saura seulement, par la médaille ou la croix déposée sur le berceau, que ce père s'est sacrifié à l'idéal patriotique.

Voilà ceux et celles que nous devons plaindre ; voilà ceux et celles avec qui nous pouvons gémir. Mais vous qui êtes tombés pour la patrie, vous qui avez écrit de votre sang les pages les plus glorieuses de notre histoire, vous

êtes trop grands pour que nous versions des pleurs sur vos tombes. Ce n'est pas par des larmes qu'on doit honorer les héros.

***

Ceux-là même que leur âge dispensait de toute obligation militaire, vinrent mettre leur expérience au service du pays. Les uns demandèrent à partir avec les bataillons de marche et supportèrent, sans défaillance, les fatigues et les privations de la campagne. Aucune idée ambitieuse ne les guidait. On vit, au début de la guerre, des professeurs et des agrégés de nos Facultés servir comme aides-majors, ou même comme médecins auxiliaires et accepter de grand cœur de subordonner leur autorité et leur savoir à l'inexpérience de jeunes médecins pourvus d'un plus grand nombre de galons.

Parmi les anciens, qui sont demeurés à l'arrière, quelques-uns se sont imposé un labeur écrasant ; tous ne purent supporter les fatigues d'un trop lourd surmenage. Malgré les avertissements qu'ils reçurent, ils tinrent à honneur de ne pas abandonner leur poste. Combien nombreux les médecins qui ont ainsi succombé à la tâche qu'ils avaient assumée et qui ont fait avec abnégation le sacrifice de leur vie. Leur nom ne sera inscrit dans aucun livre d'or; ce sont les victimes obscures de la guerre, perdues dans la foule immense des héros anonymes.

Certains, que leur santé maintenait à l'arrière, ont parfois fait preuve d'une énergie admirable. Un soir que les avions allemands survolaient l'hôpital Claude-Bernard, l'étudiant qui faisait fonction d'interne n'hésita pas à s'élancer au secours des blessés et tomba lui-même mortellement atteint. Quelques mois plus tard, un obus lancé par la pièce à longue portée s'abattait sur la Maternité, tuant les femmes en couches, mutilant les enfants, frappant à mort une élève sage-femme, blessant plusieurs de ses camarades. Devant ce spectacle terrifiant de femmes et d'enfants ensanglantés, morts ou râlants, il n'y eut pas un moment de défaillance, pas une seconde de panique. En attendant le nouvel obus meurtrier, on portait tranquillement secours aux victimes.

Du haut au bas de l'échelle médicale on rivalisa d'héroïsme; infirmiers et infirmières se sont montrés dignes de leurs chefs ; ils se sont dévoués à leur

tâche obscure et bien souvent ont fait le sacrifice de leur vie. C'est accomplir une œuvre de justice que d'évoquer la mémoire de ces collaborateurs modestes qui ont largement contribué au soulagement de nos blessés et à leur guérison.

***

En même temps qu'ils se penchaient vers la souffrance, beaucoup de médecins prirent à tâche d'améliorer les moyens de diagnostic et de traitement. Les résultats obtenus ont été souvent merveilleux ; ils ont forcé l'admiration de tous, même de nos adversaires.

Les chirurgiens trouvèrent de nouvelles méthodes opératoires et transformèrent le traitement des plaies infectées ; les radiologues donnèrent à leurs explorations une précision parfaite ; les bactériologues, en découvrant les agents des infections, en isolant les microbes de la gangrène, en achevant l'étude des spirochètes, ont fourni de nouveaux éléments à la prophylaxie et à la thérapeutique. D'immenses progrès ont été réalisés dans le domaine des vaccinations et des sérothérapies. Les expérimentateurs ont approfondi le mécanisme du choc nerveux et des accidents consécutifs aux hémorragies, en même temps qu'ils amélioraient les procédés de transfusion. Enfin, quand nos adversaires, comprenant qu'ils ne pouvaient nous vaincre par des armes loyales, essayèrent, au mépris de la foi jurée, de nous faire reculer en nous inondant de gaz délétères, nous avons trouvé le moyen de dépister les émanations dangereuses et d'en neutraliser les effets.

Si la France peut être fière de l'héroïsme de ses enfants tombés en défendant son sol, elle peut aussi s'enorgueillir du génie de ses savants, qui ont puissamment contribué à restreindre les maladies et à diminuer la souffrance et ont souvent réussi à triompher de la mort.

L'œuvre accomplie par la France pendant la guerre lui a valu l'admiration universelle ; elle lui a donné dans le monde une situation unique ; mais elle lui impose un nouvel effort. Les adversaires que nous avons vaincus, n'ont pas abandonné leur rêve de domination mondiale. La paix actuelle ne leur paraît qu'une trêve. Déjà se prépare sourdement le travail des agressions futures. Déjà l'Allemagne s'est remise à l'œuvre ; son industrie, son commerce, sa science prennent chaque jour une extension plus grande. Nous ne serions pas

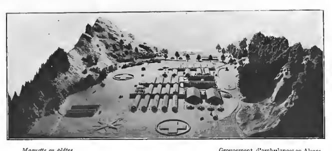
dignes des héros tombés pour sauver notre sol menacé, des héros qui nous ont rendu les provinces autrefois arrachées par la force, si nous ne poursuivions pas la lutte. Ils ont gagné la guerre, nous devons gagner la paix.

Pour glorifier nos morts, il ne faut ni larmes inutiles, ni discours superflus. Suivons leur exemple : agissons. Unissons nos efforts pour accroître le prestige de la Science française, en répandant son rayonnement sur l'univers entier. Travaillons à diminuer les maux que la nature a répandus sur le globe. Soyons forts pour empêcher le retour des fléaux que peut déchaîner la folie d'un roi ou l'ambition d'un peuple.

La France victorieuse a le devoir de briser à jamais les tentatives de despotisme et de conquête pour imposer son idéal de labeur, de justice et de paix.



*Barrère del*



*Maquette en plâtre.*
*(Musée du Val de Grâce).*

Groupement d'ambulances en Alsace.

# *Les Organisations du Service de Santé aux Armées*

PAR

## M. le Médecin Inspecteur général SIEUR

Au moment de la mobilisation, les formations sanitaires chargées d'assurer sur le front la relève, l'évacuation et les soins, immédiats ou éloignés, de nos blessés comprenaient, outre les postes de secours régimentaires, les groupes de brancardiers de division et de corps d'armée, les ambulances et leurs sections d'hospitalisation, les hôpitaux d'évacuation, les hôpitaux de la zone des étapes et les hôpitaux de l'intérieur.

Comme moyens de transport, en dehors des voitures pour blessés à deux et à quatre roues, le Service de Santé demandait, depuis deux ans, la création de sections sanitaires automobiles dont le type avait été arrêté à la suite des expériences faites au cours des grandes manœuvres de 1912, et l'aménagement de trains sanitaires à intercommunication, au lieu des anciens types de trains

sanitaires improvisés qui répondaient mal aux enseignements recueillis au cours des récentes guerres russo-japonaise et turko-balkanique.

1º **Service régimentaire.** — On ne saura jamais la somme d'énergie, d'endurance et de dévouement qu'il a fallu au personnel sanitaire des corps de troupe, surtout pendant les premiers mois des hostilités, pour assurer la relève et le transport des blessés.

Jadis, les adversaires s'entendaient pour suspendre momentanément le combat, afin de rendre à leurs morts les derniers devoirs et de permettre l'évacuation des blessés. Mais après quelques tentatives loyales de notre part, il fallut y renoncer, la mauvaise foi allemande rendant toute entente impossible. C'est donc la nuit seulement, au milieu de l'obscurité la plus complète, que les brancardiers purent parcourir le terrain de la lutte. Qu'on se figure dans ces conditions la marche dans des terrains bouleversés et le transport dans des boyaux étroits, tortueux et au sol inégal et gluant.

Le brancard réglementaire se trouvant trop long pour franchir certains tournants, on eut recours à des brancards pliants ou d'un type réduit, dus à l'ingéniosité de certains médecins de régiment et qui rendirent les plus grands services.

Dans certaines zones, le terrain étant trop à découvert pour permettre aux voitures d'accéder sans danger jusqu'aux postes de secours, les brancardiers régimentaires durent assurer le transport jusqu'à des relais assez éloignés. Pour faciliter le portage des blessés, je fis mettre, dès la fin de septembre 1914, quelques brancards roulants à la disposition des médecins de régiment et comme l'essai avait été concluant, on rendit réglementaire dans les corps de troupes l'usage de la brouette porte-brancards.

Très rapidement aussi, on s'aperçut que la dotation des régiments en voitures pour blessés était insuffisante, surtout pour assurer, au moment des relèves, le transport des indisponibles et des éclopés. Mettant à profit l'organisation et le développement des voitures automobiles qui rendaient inutiles les voitures de transport pour blessés des G.B.C., on répartit ces dernières entre les divers régiments du corps d'armée.

Mais les évacuations par brancards roulants et par voitures hippomobiles, outre leur manque de confort, étaient d'une lenteur désespérante qui cadrait mal avec l'obligation d'opérer au plus tôt les blessés, si l'on voulait éviter les

complications si graves observées dès le début. A force d'insistance, les Directeurs du Service de Santé et les Médecins d'armée finirent par obtenir de la Direction automobile que les voitures sanitaires, réservées, en principe, aux évacuations des ambulances et des H.O.E. assureraient dorénavant les évacuations des postes de secours. Quand certains postes de bataillon étaient d'un accès trop difficile, malades et blessés étaient centralisés à un poste principal où venaient les prendre les sections sanitaires. Bien mieux, certains postes de secours eurent en permanence deux ou trois voitures sanitaires en stationnement pour leur permettre de transporter sans retard à l'ambulance chirurgicale la plus proche les blessés dont l'état réclamait une opération urgente (blessés du ventre, de la poitrine, gros fracas des membres avec ou sans hémorragie).

L'emploi des gaz asphyxiants devait singulièrement compliquer la tâche des médecins de régiment.

Au début, c'est à eux que fut confié le soin d'apprendre aux hommes à se servir convenablement du masque, de pratiquer les premiers lavages pour neutraliser l'action des gaz sur la conjonctive, de désinfecter le sol souillé par les liquides suspects à l'aide de solutions préparées à l'avance et pulvérisées au moyen du pulvérisateur Vermorel. Puis, quand l'emploi des caustiques se fut généralisé, ils eurent à transformer les postes de secours en véritables vestiaires, où les hommes venaient échanger leurs vêtements imprégnés d'ypérite.

Au point de vue chirurgical, les médecins de régiment durent se borner à l'attouchement iodé des plaies, à la pose de garrots et à l'immobilisation des fractures.

Il est inutile d'insister sur l'insuffisance de la teinture d'iode prévue pour le traitement des plaies d'entrée et de sortie à diamètre restreint et qui ne pouvait rien contre les grands fracas de l'artillerie aux tissus dilacérés et meurtris, aux trajets anfractueux, souillés de terre et de débris vestimentaires et contenant des fragments de projectiles plus ou moins volumineux. Il ne semble pas que les poudres antiseptiques, qui ont été préconisées par la suite, aient, pour les mêmes raisons, donné des résultats supérieurs à ceux de la teinture d'iode.

Par contre, les médecins de régiment ont trouvé de grandes facilités pour panser leurs blessés dans l'utilisation du pansement individuel et des pansements A.B.C. mis à leur disposition.

L'application du garrot, faite primitivement à l'aide des lacs réglementaires ou, le plus souvent, à l'aide de liens de fortune, donna de tels mécomptes que son emploi fut interdit dans certaines armées. Le garrot est, cependant, d'une utilité incontestable, à la condition d'être élastique et enlevé aussi rapidement que possible. Un approvisionnement abondant en tubes de caoutchouc, un aiguillage plus judicieux des blessés et des installations chirurgicales mieux comprises ont montré, dans les dernières périodes de la guerre, tout le bénéfice qu'on en peut tirer.

La multiplicité et la gravité des fracas des membres par les projectiles d'artillerie devaient attirer l'attention des chirurgiens sur le traitement des fractures. L'essentiel était d'éviter, au cours de la relève et du transport, d'augmenter les dégâts déjà produits dans les tissus et de réduire au minimum les souffrances.

L'approvisionnement de la voiture médicale régimentaire comprenait des gouttières en zinc et en fil de fer, des rouleaux de treillis métallique et des attelles. On y ajouta bientôt des rouleaux de stores. Mais tous ces moyens furent bien vite jugés insuffisants, parce qu'ils n'assuraient qu'une contention relative, par suite de l'*absence de traction*. Ils furent remplacés peu à peu par des attelles dont les plus connues sont celles de Pouliquen et de Thomas, cette dernière modifiée par Lardennois. Les chirurgiens consultants de corps d'armée parcoururent les postes de secours pour montrer l'application de ces nouveaux appareils et personne aujourd'hui ne conteste les grands services qu'ils ont rendus à nos blessés.



*Barrère del.*

2° **Groupes de brancardiers.** — De création relativement récente, puisque le premier essai en avait été fait au cours des manœuvres du Centre en 1908, les groupes de brancardiers, affectés les uns aux divisions d'infanterie (G.B.D.), les autres aux corps d'armée (G.B.C.) ont rendu pendant la guerre les plus signalés services. Aussi est-ce justice que certains d'entre eux aient été cités à l'ordre de l'Armée et que l'un d'eux même arbore fièrement à son fanion la fourragère.

En les créant, on avait eu pour but de mieux assurer la relève et l'évacuation des blessés du champ de bataille en groupant dans son unité fortement encadrée le personnel et le matériel jusque là répartis entre les ambulances divisionnaires et les ambulances de corps.

Venir en aide au service régimentaire, se substituer même à lui pour l'exploration du secteur de combat, reconnaître les points où abondent les blessés, diriger sur ces points tout ou partie de ses moyens de transport, en ayant soin de choisir tels ou tels de préférence aux autres, suivant la topographie du terrain et les facilités ou difficultés d'accès ; enfin aider, au besoin, en cas de mouvement de retraite, à l'évacuation rapide des ambulances menacées d'être enlevées par l'ennemi : tels étaient les principes assignés, au début de la guerre, au fonctionnement des Groupes de Brancardiers.

Leur composition, tant en personnel qu'en matériel, répondait à ces données, mais variait quelque peu, suivant que le groupe était attaché à une division (G.B.D.) ou à un corps d'armée (G.B.C.).

Le groupe divisionnaire comprenait : 6 officiers, dont 2 médecins, 14 sous-officiers, dont 4 médecins auxiliaires, 122 infirmiers, 58 hommes du train, 6 voitures de blessés à 2 roues, 5 à 4 roues, 2 chariots de parcs, 30 brouettes porte-brancards (15 par chariot), 2 fourgons du Service de Santé, 2 fourgons à vivres, une cuisine roulante et, en *réserve*, 2 voitures médicales avec leur chargement.

Le groupe de brancardiers de Corps comprenait, en plus des officiers précités, un médecin bactériologue, médecin chef de la section d'hygiène et de prophylaxie incorporée au groupe ; un officier du train qui fut supprimé par la suite, sa présence dans le groupe ayant été reconnue inutile ; un vétérinaire et quatre ministres des cultes.

Les sous-officiers passaient de 14 à 21, par l'adjonction de 2 nouveaux médecins auxiliaires et de 5 sous-officiers du train ; le chiffre des infirmiers s'élevait à 205 et les hommes du train à 78.

Le matériel roulant s'augmentait de son côté de 2 voitures à 2 roues, soit 8 au total, d'une voiture à 4 roues, d'un chariot porte-brancards, d'un fourgon du Service de Santé et d'une voiture de personnel.

En réalité, le groupe de brancardiers de corps, placé sous l'autorité du Directeur du Service de Santé du Corps d'armée, était destiné à renforcer les groupes divisionnaires engagés.

Dans la pratique, le rôle de ces groupes devait prendre une importance de plus en plus grande, en assurant le ravitaillement des Corps de Troupes et des ambulances en médicaments et objets de pansements, en coopérant avec des détachements territoriaux à la désinfection du champ de bataille et des tranchées et à l'hygiène des cantonnements. C'est à leur initiative qu'est due la création des cimetières militaires où étaient enterrés tous les morts de la division et, quand la lutte contre les gaz fut instaurée, ils furent chargés d'organiser des postes de lavage et d'échange de vêtements et de ravitailler les postes de secours en masques, appareils à douche, solutions antiseptiques, linges et vêtements.

Avec la composition indiquée plus haut, un G.B.D. pouvait transporter 62 blessés couchés en utilisant voitures et brancards roulants et 32 assis sur cacolets ou, en ne confiant aux voitures que des blessés assis, 30 couchés et 106 assis.

La capacité de transport du G. B. C. était quelque peu supérieure, puisqu'elle comprenait 25 places pour couchés et 40 pour assis ou 45 pour couchés et 132 pour assis. Avec le recul du temps, ces chiffres nous paraîtraient dérisoires si nous ne tenions compte qu'ils avaient été établis sur des données tactiques qui étaient loin de laisser prévoir un afflux aussi considérable de blessés et en l'attente des voitures sanitaires automobiles dont le type avait été arrêté à la suite des manœuvres d'octobre 1912. De fait, alors que le nombre des sections était à peine de 25 au 1er septembre 1914, il atteignait 120 le 1er janvier 1916, 148 au 1er janvier 1917, 193 au 25 avril 1918 et 206 au 4 novembre 1918. Quant au chiffre des blessés ou malades transportés, il passait successivement de 479.685 pour les cinq derniers mois de 1914 à 1.884.832 en 1915, 2.982.075 en 1916, 2.147.957 en 1917 et 3.185.396 en 1918.

En attendant le développement des sections sanitaires militaires, il convient de rappeler ici les services rendus par des particuliers agissant isolément ou en groupes et par les sections sanitaires de la Croix-rouge anglaise et de la

Croix-rouge américaine. Les sections américaines notamment, composées de voitures légères du type Ford, conduites par un personnel jeune, ardent, infatigable, appartenant à l'élite de la jeunesse des Écoles ont pu, au cours de certaines attaques, se rendre jusqu'aux postes de secours les plus avancés et épargner ainsi bien des vies humaines.

Au fur et à mesure de leur construction, les sections furent réparties entre les divisions engagées à raison de 20 voitures par section ; d'autres furent mises en réserve d'armée pour être utilisées au moment de l'afflux des blessés, d'autres enfin restaient à la disposition du G.Q.G., prêtes à porter leur concours aux armées engagées. Entre temps, une section était attribuée à chacun des Corps d'armée, portant ainsi à 3 sections la dotation normale de ces derniers.

L'organisation et le développement des sections sanitaires automobiles rendaient inutiles les voitures de blessés à 2 et à 4 roues des groupes de brancardiers. Aussi une note du Général commandant en chef prescrivait-elle, dès mars 1915, de les répartir au fur et à mesure des disponibilités entre les différents corps de troupes. Chaque groupe de brancardiers devait, dorénavant, disposer de 2 camions pour le transport des brouettes porte-brancards et de 2 camionettes pour le matériel de pansements. En cas de déplacement, le groupe formait deux colonnes : l'une automobile, la seconde hippomobile.

La première comprenait : 1° les organes de transport pour brouettes porte-brancards et réserve de médicaments ; 2° une voiture de transport pour officiers ; 3° un nombre variable de voitures portant le laboratoire de toxicologie qui venait d'être attribué à chaque groupe et le matériel de stérilisation et de salles d'opération destiné à être adjoint aux ambulances pour les transformer, si besoin était, en ambulances chirurgicales.

On devine par ce court exposé le rôle joué par les Groupes de brancardiers dans le fonctionnement général du Service de Santé de l'avant et l'évolution de la chirurgie de première ligne.

Dotés d'un matériel de transport rapide, ils ont assuré la relève et le transport des blessés dans des conditions de confort et de rapidité inconnues jusqu'alors. Pendant les dernières phases de la guerre, alors que les divisions étaient réduites à une seule ambulance, le G.B.D., accolé à cette dernière, put organiser un *poste de secours divisionnaire* capable, grâce au personnel et au matériel dont il disposait, de faire un triage judicieux, de pratiquer quelques opérations urgentes (hémostase notamment), surtout de bien appareiller les

fractures et de les aiguiller, ainsi que les blessés graves, *directement* sur les centres d'armée qui leur étaient affectés, sans perte de temps ou arrêts inutiles.

De même, les gazés les moins atteints ont pu être douchés et changés de vêtements par les soins de ce même poste divisionnaire qui, grâce à des relais de voitures et de personnel, était tenu au courant, heure par heure, de ce qui se passait dans les postes de secours de bataillons ou de régiments placés en avant de lui.

Nous avons signalé plus haut la présence dans chaque G.B.C. d'une section d'hygiène et de prophylaxie. Possédant un nécessaire pour analyser l'eau d'alimentation, un laboratoire portatif de bactériologie et un matériel complet pour désinfecter les locaux contaminés, cette section a rendu les plus grands services, surtout au début des hostilités. A cette époque, en effet, le Service des eaux n'était pas encore organisé dans les armées et c'est à la Section d'hygiène que durent avoir recours les Directeurs du Service de Santé pour analyser l'eau des cantonnements, assurer sa surveillance et sa stérilisation.

Dans le courant de 1915, on adjoignit à chaque G.B.D. un laboratoire de toxicologie dirigé par un expert chimiste et destiné, lors d'une marche en avant, à analyser l'eau des puits et des sources des cantonnements abandonnés par l'ennemi, dans la crainte qu'il ne l'eût empoisonnée en y jetant des substances toxiques.

Par la suite, l'action de ces laboratoires fut étendue aux produits alimentaires provenant du commerce local et aux fraudes alimentaires (15 novembre 1915).



*Barrère del.*

3° **Ambulances et Sections d'hospitalisation.** — Le règlement de 1910 prévoyait le remplacement, dans chaque Corps d'armée, des 3 ambulances et des 12 hôpitaux de campagne par 16 ambulances légères, dont 12 en avant et 4 en réserve d'armée, et 12 sections d'hospitalisation . Cette mesure avait pour but de rendre les ambulances plus mobiles, en modifiant et en allégeant leur matériel ; de leur permettre de fonctionner, même en plein champ et dans le minimum de temps, et surtout de les rendre *interchangeables*, puisqu'elles étaient toutes composées suivant un type uniforme. Si l'une d'elles s'immobilisait, elle devait être immédiatement remplacée par une autre et, grâce à l'adjonction d'une section d'hospitalisation, elle était à même de jouer le rôle d'un véritable hôpital de campagne, assurant ainsi aux blessés le bénéfice inappréciable de la *continuité* des soins.

Le personnel de chaque ambulance comprenait 9 officiers, dont 6 médecins et un pharmacien, 3 sous-officiers et 48 infirmiers. Son matériel roulant était réduit à 5 fourgons et une voiture pour le personnel ; on devait par la suite lui attribuer une cuisine roulante. Son matériel technique, réparti dans des paniers, caisses ou ballots numérotés et interchangeables, comprenait 2.148 pansements, un arsenal chirurgical, des appareils d'immobilisation ; des objets de pharmacie, du linge, des couvertures et du matériel de cuisine. Quant à ses moyens d'abri, ils étaient réduits à deux tentes tortoises.

La section d'hospitalisation appelée à renforcer les ambulances immobilisées comprenait 2 gradés, 6 hommes et 3 fourgons transportant 7 paniers de pansements divers, des appareils à fracture (attelles et gouttières), du plâtre à mouler, 200 chemises, 80 couvertures, 160 draps, 100 enveloppes de paillasse, 100 sacs à paille, des effets divers et des denrées.

Si l'on se reporte aux idées qui avaient cours à l'époque où fut décidée cette transformation du matériel sanitaire, on ne peut nier qu'il réalisait un appréciable progrès. N'ayant aucune notion précise sur les effets meurtriers de la nouvelle artillerie, trompé par la croyance à la balle humanitaire, on ne prévoyait pas alors un nombre aussi considérable d'*intransportables*, ni une aussi grande multiplicité et variété de lésions. Tout était préparé pour panser rapidement et évacuer au loin les blessés et n'hospitaliser sur place qu'une infime minorité. Après la cruelle leçon de la Marne, la Direction du Service de Santé, jusqu'alors laissée si dépourvue de moyens, se mit résolument à l'œuvre, aidée par le concours de tous.

Au lieu de considérer les ambulances comme interchangeables, on les spécialise en confiant la direction de certaines d'entre elles à des chirurgiens ou à des médecins de carrière. Partout où les ressources locales le permettent, on met à profit la période de stationnement et l'on crée à proximité des lignes, dans la zone des armées et des étapes, de grands centres d'intransportables dont les ambulances fournirent le personnel et le matériel.

Dès le mois de novembre 1914, le médecin aide-major Marcille procède à des essais qui devaient aboutir à la création des ambulances automobiles chirurgicales. Mais ces formations, en raison de leur importance et du temps nécessaire à leur construction, ne pouvaient être d'un secours immédiat, ni être multipliées à l'infini.

On commença donc par doter les ambulances chirurgicales de stérilisateurs et d'autoclaves. De grands autoclaves sont affectés aux centres hospitaliers des H.O.E. pour la stérilisation en grand des matériaux de pansements.

Des ateliers de réparation d'instruments de chirurgie sont créés dans toutes les armées et, au moment des offensives, un service de distribution et d'échange d'instruments permet de remplacer sur place les instruments détériorés contre des instruments neufs ou réparés.

Plus tard, en 1916, on créera de même, dans les principaux centres chirurgicaux et les réserves de matériel sanitaire, un service de réparation de gants de caoutchouc.

Les essais, qui avaient été faits avant la guerre pour utiliser dans les ambulances le matériel radiologique, n'avaient donné que des résultats incomplets, en raison de la fragilité des appareils et de leur défaut d'arrimage. Mais en présence de la multiplicité et de l'étendue des fracas osseux et surtout du nombre considérable de projectiles retenus dans les tissus où leur présence était le point de départ d'accidents septiques graves, on dut faire subir au matériel radiologique une extension considérable.

A l'instigation de M[me] Curie, des installations fixes furent, dès novembre 1914, fournies à certains hôpitaux du front. Au début de 1915, les premiers équipages automobiles radiologiques, placés sous la conduite d'un médecin radiologue, firent leur apparition aux armées et purent, grâce à leur mobilité, desservir plusieurs ambulances chirurgicales. Vint ensuite le matériel radioscopique des groupes complémentaires de chirurgie pour la manipulation et le fonctionnement duquel les ateliers généraux forment des manipulateurs

techniques et des médecins radiologues. Un expert radiologue, secondé par un manipulateur est même adjoint à chaque médecin d'armée (novembre 1916) pour procéder à la vérification du fonctionnement de toutes les installations radiologiques de l'armée et au perfectionnement de l'instruction des médecins radiologues.

Les chiffres suivants feront mieux comprendre que toute description, les progrès réalisés dans cette branche de la chirurgie. Au mois de juillet 1918, le Service de Santé des Armées disposait de :

180 camions de stérilisation et de radiologie,
50 équipages de radiologie,
153 postes fixes de radiologie,
2 postes demi-fixes.

A la même époque, les ambulances chirurgicales automobiles, qui avaient fait leur première apparition en mai 1915, étaient au nombre de 34 dont 27 du type lourd, modèle 1915 et 7 d'un type plus léger, susceptible d'être chargé en chemin de fer. Ces ambulances disposaient d'un camion de stérilisation, d'un camion de radiologie, d'un camion de pharmacie et d'une baraque opératoire permettant le fonctionnement simultané de trois tables d'opération. Mais en attendant la construction de ce puissant matériel qui allait permettre de constituer des services chirurgicaux à grand rendement à proximité immédiate des hôpitaux d'évacuation de première ligne et, exceptionnellement, auprès des ambulances de corps d'armée, on dotait ces dernières d'organes mobiles dits *groupes complémentaires de chirurgie*.

Le matériel technique constituant ces groupes était contenu dans un camion automobile et une remorque et se composait d'appareils de stérilisation, d'un poste radiologique, d'un groupe électrogène destiné à assurer l'éclairage électrique des locaux opératoires, d'une baraque opératoire démontable chauffée à la vapeur. A la fin des hostilités, il en existait un par division et un par organe de corps d'armée.

La création de ce matériel allait permettre aux chirurgiens de rénover entièrement la chirurgie.

Aux évacuations à longue distance et en masse, telles qu'on les avait pratiquées à la Marne avec les fâcheux résultats que l'on sait, on allait substituer l'hospitalisation et la chirurgie sur place.

A cet effet, il fallut spécialiser le personnel et créer des équipes chirurgicales qui, sous la direction de chirurgiens de carrière, assureraient le traitement de tous les blessés Les premières équipes, au nombre de 4 par autochir, furent affectées aux ambulances chirurgicales automobiles. En présence des excellents résultats qu'elles fournirent, tant au point de vue du rendement opératoire que de la bonne exécution des interventions, les médecins d'armée reçurent l'ordre d'en constituer de nouvelles destinées à prêter secours aux armées voisines en période d'opérations actives. La même organisation ayant été réalisée à l'intérieur par ordre du Sous-Secrétaire d'État, on put, au moment d'une offensive, organiser soit aux armées, soit dans les hôpitaux de la D.E. ou des régions les plus voisines, des centres chirurgicaux capables de suppléer les formations d'avant débordées et opérer des trains entiers de blessés après un trajet en chemin de fer de 7 à 8 heures à peine.

Au cours de leurs déplacements, ces équipes partaient avec leur personnel au complet et emportaient avec elles un matériel chirurgical léger destiné à leur permettre d'entrer en action dès leur arrivée. A défaut de locaux opératoires préexistants, on faisait appel aux groupes mobiles complémentaires, ou mieux encore à une ou plusieurs ambulances chirurgicales automobiles.

En 1917, cette organisation fut complétée par la création des chirurgiens consultants.

Indépendamment des chirurgiens et médecins que le Sous-Secrétaire d'État chargeait de missions aux armées, chaque médecin d'armée eut auprès de lui un chirurgien et un médecin consultants choisis parmi ceux que désignait leur valeur scientifique incontestée. Le rôle du Chirurgien-consultant était d'exercer une action technique sur tous les chirurgiens de l'armée, d'adresser au chef supérieur du Service de Santé toutes propositions visant l'installation des formations chirurgicales, le triage et la répartition des blessés, l'évacuation de ces derniers sur des centres spéciaux (centres de fractures notamment) ou sur les hôpitaux de la zone des étapes ou de l'intérieur. Si les formations de l'armée venaient à être débordées, il devait en rendre compte aussitôt et procéder, sous sa responsabilité, à la formation de trains de blessés non opérés et les faire diriger sur les *hôpitaux de liaison* réservés à l'armée. Préalablement, le Chirurgien-consultant avait à se mettre en rapport avec les Chirurgiens de secteurs ou les Chirurgiens-consultants dont relevaient ces hôpitaux de liaison, afin de s'assurer qu'ils disposaient en personnel et en matériel d'une organi-

sation leur permettant de rendre aux blessés les services qu'on attendait d'eux.

A mesure qu'on acquérait par la pratique des notions plus précises sur l'évolution des plaies de guerre, on en modifiait les méthodes de traitement. Après quelques tâtonnements, on arriva à cette conviction que, si l'on débarrassait ces plaies des corps étrangers qui s'y trouvaient retenus et si l'on enlevait les parties de tissus souillées et meurtries par le passage des projectiles, on pouvait pratiquer la suture des tissus et obtenir des réunions primitives ou secondaires. Seulement cette réunion n'avait chance de réussir que si elle était pratiquée dans les quelques heures qui suivaient la blessure, alors que les germes habituels de la suppuration n'avaient pas encore eu le temps de se développer. Dans le cas contraire, on devait procéder à la désinfection préalable du foyer traumatisé et s'assurer par un examen bactériologique, avant de recourir à une suture secondaire, que le nombre des microbes était tombé presque à zéro.

Cette révolution (car c'en était une) dans la pratique chirurgicale jusqu'alors suivie, devait entraîner des modifications dans l'organisation et le fonctionnement du service de l'avant.

En somme, le principe nouveau exigeait *l'opération de tous les blessés* dans les formations de l'avant. Possible en période de calme, cette pratique, malgré toutes les ressources dont disposaient les armées, devait, en cas de recul ou de large offensive, se trouver irréalisable.

Au point de vue des ressources hospitalières, nous avons vu plus haut comment on pouvait les renforcer en faisant appel au concours des hôpitaux de liaison chirurgicale. Mais à l'avant, on dut faire subir aux ambulances une modification adéquate.

La trop grande mobilité des divisions les mettant dans l'impossibilité d'assurer des soins continus à leurs opérés, on leur supprime une ambulance pour la rattacher aux formations de l'armée. Un corps d'armée à 2 divisions se trouve ainsi réduit à 4 ambulances, dont une seule est dotée d'un arsenal chirurgical suffisant. Cette ambulance chirurgicale est destinée à centraliser tous les inévacuables du corps d'armée et pour que la chirurgie y soit faite convenablement, on place à côté du Directeur du Service de Santé un Chirurgien-consultant qui aura la surveillance des équipes chirurgicales, devra développer leur instruction technique, s'assurer que le triage se fait d'une façon convenable et apprendre aux médecins des postes de secours à appliquer judicieusement les appareils de fractures.

Toutes les fois que le terrain et les conditions tactiques le permettent, la *chirurgie doit aller à l'avance des blessés*. Dans certains cas, on organise *des postes de secours avancés*, dans lesquels on détache une ou deux équipes chirurgicales munies de l'outillage nécessaire pour arrêter une hémorragie, immobiliser une fracture, ranimer des blessés shockés et faire, en un mot, les opérations d'extrême urgence.

Ensuite, aussi près que possible des lignes, on installe, sous tentes et hangars Bessonneau, des *groupements avancés d'ambulances*. Ce sont des formations composées par l'adjonction de plusieurs ambulances (4 à 5 ordinairement) et fortement dotées en matériel chirurgical. C'est là qu'opèrent les équipes de corps d'armée sous la direction du Chirurgien-consultant, aidées d'équipes de renfort provenant de l'hôpital d'évacuation voisin et plus spécialement chargées des blessés intransportables. En période d'offensive, tout l'effort des équipes de corps d'armée doit se porter de préférence sur le traitement des blessés des parties molles, blessés dits *récupérables*.

Les *groupements avancés d'ambulances* ne sont pas simplement chargés de soigner les intransportables et d'opérer la majeure partie des blessés des parties molles, c'est à eux qu'incombe ordinairement le soin de *trier* les blessés qui leur sont amenés et de les répartir entre les hôpitaux d'évacuation et certaines formations spéciales voisines, placées plus en arrière.

On a dû, en effet, dans l'intérêt même des blessés les plus atteints et comme tels inévacuables avant plusieurs jours ou plusieurs semaines, organiser dans chaque hôpital d'évacuation un *quartier d'hospitalisation* à côté du *quartier des évacuables*.

C'est là que sont installées les ambulances automobiles chirurgicales et c'est à elles que revient le soin de traiter le plus rapidement possible les blessés atteints à la tête, à la poitrine, à l'abdomen et aux autres régions du corps.

Seules, chaque fois que l'état des blessés le permet, les fractures doivent être dirigées sur des hôpitaux spéciaux placés un peu plus en arrière des lignes. Les services en sont confiés à des spécialistes munis d'un outillage approprié et, pour que le transfert puisse se faire avec le minimum de souffrance et de danger pour les blessés, ils sont chargés de distribuer des appareils de contention provisoire à tous les postes de secours et de recueil de l'avant.

D'autres spécialistes, attachés aux grands services de chirurgie, traitent les blessés de la face, des yeux et des oreilles.

Enfin des bactériologues et 42 laboratoires de bactériologie chirurgicale sont envoyés dans les hôpitaux dépourvus d'une installation analogue, pour guider les chirurgiens dans la pratique des sutures primitives, retardées ou secondaires.

4° **Hôpitaux d'évacuation (H.O.E. et trains sanitaires, évacuations par eau).** — Le rôle d'un hôpital d'évacuation est bien différent, suivant qu'on étudie son fonctionnement à l'avant ou à une gare régulatrice. Nous allons l'envisager successivement dans ces deux situations.

**Hôpital d'évacuation de l'avant.** — De toutes les formations sanitaires de l'avant, ce sont les H.O.E. qui ont subi, aussi bien dans leur organisation que dans leur fonctionnement, les transformations les plus radicales.

Au nombre d'un par corps d'armée, ils n'étaient prévus que pour assurer une hospitalisation réduite (200 malades). Leur but essentiel était d'évacuer rapidement sur l'arrière les malades et les blessés qui leur étaient amenés, après les avoir alimentés et leur avoir donné au passage les soins que comportait leur état. Seuls étaient retenus les éclopés et blessés légers rassemblés dans des organisations spéciales et les blessés ou malades reconnus incapables de supporter les fatigues du voyage.

Organisés de façon à pouvoir fonctionner en deux sections séparées, susceptibles de s'installer dans des gares différentes, la composition de leur matériel et de leur personnel était trop réduite pour leur permettre de répondre aux obligations que la guerre nouvelle allait leur imposer.

Ne disposant que de 4 tentes tortoises, ils étaient obligés de s'installer dans les dépendances de la gare qui leur était assignée ou dans son voisinage immédiat. Or ces locaux qui étaient, la plupart du temps, le hall des marchandises ou des bâtiments servant d'usine ou d'entrepôts, se prêtaient mal à l'installation de cuisine, de salles de triage et de pansements et à plus forte raison à une hospitalisation. Celle-ci devait être effectuée plus ou moins loin de la gare dans l'hôpital de la localité, dans un groupe scolaire ou tout autre local approprié.

Les ressources en personnel se réduisaient à 12 officiers, dont 8 médecins et 2 pharmaciens, 4 sous-officiers et 48 infirmiers. Quant au matériel com-

posé de deux approvisionnements d'ambulance, de deux sections d'hospitalisation, de 100 supports-brancards, il ne pouvait, lui aussi, que satisfaire à des besoins très limités.

Quand les armées se furent stabilisées et qu'il fut démontré que le chiffre des intransportables et des inévacuables dépassait de beaucoup les prévisions, on eut recours, à l'aide des ambulances, aux organisations hospitalières dont nous parlions plus haut. Dès que les malades ou blessés étaient évacuables, on les conduisait à l'aide des Sections sanitaires à l'hôpital d'évacuation, qui ne gardait que ceux dont l'état s'était aggravé en cours de route et dirigeait les autres sur la gare régulatrice, d'où ils étaient répartis entre les hôpitaux du territoire.

Pour ménager les effectifs, les armées devaient conserver à l'avant tous les malades susceptibles de guérir en quelques jours, et diriger sur la zone des étapes, dans des établissements spéciaux, ceux dont l'état exigeait un traitement ou un repos de 4 à 5 semaines.

Cette situation eût été, à la rigueur, acceptable et eût pu se prolonger longtemps, si le commandement n'eût désiré avoir ses ambulances toujours prêtes à faire mouvement et si la permanence des opérations de détail dans certains secteurs n'y avait amené un afflux constant de blessés qu'il fallait bien évacuer hors des limites de l'armée.

Partout où les H.O.E. se trouvaient à proximité d'hôpitaux du temps de paix ou de locaux appropriés, les médecins chefs y organisèrent des services de chirurgie. Mais, au bout de quelques mois, ces ressources elles-mêmes se trouvèrent insuffisantes. Aussi, lors de l'offensive d'Artois en mai 1915, le Chef supérieur du Service de Santé de l'Armée engagée, mettant à profit l'apparition des premières baraques Adrian et une fourniture plus abondante de tentes Bessonneau, installait-il dans les trois plus importants H.O.E. des baraques réservées les unes à l'hospitalisation, les autres à l'évacuation, tandis que les éclopés et malades légers étaient abrités sous tentes, en attendant leur envoi sur les dépôts qui leur étaient destinés.

Pour assurer le fonctionnement de pareils centres, dont le nombre de places atteignait 1.200 à 1.500, parmi lesquelles se trouvaient de 3 à 500 lits d'*inévacuables*, il dut faire appel aux ambulances d'étapes qui étaient haut le pied: 20 à 25 médecins, pharmaciens et officiers d'administration furent mis à la disposition du médecin-chef de l'H.O.E., avec 150 à 200 infirmiers et des dé-

tachements de territoriaux pour assurer le brancardage. L'armée se trouva avoir ainsi à sa disposition : des ambulances divisionnaires et de corps d'armée pour les intransportables et les blessés légers ; des formations d'armée installées au voisinage des H.O.E. ou dans leurs dépendances même pour les inévacuables; et des hôpitaux dans la zone des étapes sur lesquels il était possible *d'évacuer à courte distance*, soit à l'aide des Sections sanitaires, soit à l'aide de trains de ramassage, les malades et les blessés *incapables de supporter de très longs trajets*.

L'hôpital d'évacuation, au lieu d'être un simple *poste d'emballage*, comme il l'avait été jusqu'alors, devenait un *centre hospitalier* de la plus haute importance et dont le rôle est trop connu de tous pour qu'il nous soit utile d'insister davantage.

En 1916, lors de l'offensive de la Somme, on disposa toute une ligne d'H.O.E. parallèlement à la ligne de combat et à 15 ou 20 kilomètres en arrière d'elle. Chacun d'eux avait son *quartier d'éclopés*, son *quartier d'évacuables et son centre d'hospitalisation*. Installés pour la plupart en plein champ, sur un épi spécial, et formés de baraques dont le type s'améliorait de jour en jour, de tentes et de hangars Bessonneau, on leur adjoignit les ambulances chirurgicales automobiles pour augmenter leur rendement chirurgical. En 1917 et 1918, un quartier pour gazés leur était annexé, en même temps que certains d'entre eux étaient plus spécialement réservés au traitement et à l'évacuation des *petits blessés*. Enfin, lors de la marche en avant, on organisa sous tentes, avec le concours d'ambulances, des *postes d'embarquement avancés*, d'où, après un triage et des soins sommaires, les blessés étaient dirigés sur un H.O.E. de l'arrière pour y être triés et opérés normalement.

. Nous ne ferons que mentionner les grands H.O.E. dits *H.O.E. secondaires*, créés, en 1918, dans la zone limitrophe des armées, pour suppléer les H.O.E. du front détruits par l'ennemi lors de sa marche sur Amiens et sur Château-Thierry, ou ceux que leur trop grande proximité des lignes exposait au tir de l'artillerie ou aux bombardements par avions. Très fortement organisés au point de vue chirurgical, ils ont pu recevoir des trains entiers de blessés non opérés et prêter ainsi une aide efficace aux formations d'armée désorganisées ou débordées.

**Hôpital d'évacuation de la gare régulatrice.** — L'H.O.E., placé près de la gare régulatrice, a joué, au cours de la guerre, un rôle dont l'importance n'a

fait que croître avec les événements. Ayant dans ses dépendances la réserve de personnel et de matériel sanitaires, il était chargé de ravitailler les armées en personnel et en matériel.

Au début, alors que les blessés arrivaient en foule sans avoir reçu les soins que comportait leur état, il dut se borner à conserver les plus graves et à refaire quelques pansements. Les premières régulatrices ayant été installées à des nœuds de voies ferrées, et par conséquent dans des gares importantes, il fut possible au médecin-chef d'organiser dans un grand hall une salle de triage, une salle de repos avec lits ou couchettes et une salle de pansements. L'hôpital du temps de paix, les maisons d'école reçurent les blessés et malades inévacuables et les contagieux. D'autres locaux furent aménagés pour le traitement des affections bénignes des yeux et des oreilles, des affections cutanées et syphilitiques, et d'autres encore (casernes ou usines) pour recevoir les éclopés. La gare régulatrice était un filtre qui ne laissait passer que les malades et les blessés ayant besoin d'un traitement prolongé et en état de supporter le voyage.

Pendant longtemps, l'absence d'une liaison effective entre l'État-Major, les Services de transport et le Service de Santé eut pour conséquence une répartition quelque peu aveugle des évacués, puisqu'elle ne tenait aucun compte ni de leur état, ni des ressources hospitalières en personnel et en matériel techniques des villes dans lesquelles on les débarquait.

Là aussi, il fallut procéder à une spécialisation du personnel et des formations, créer des équipes chirurgicales et des chirurgiens de secteurs.

Mais le véritable progrès fut réalisé le jour où un médecin fut placé au 4e bureau de chaque armée et où le médecin régulateur, en rapport constant avec lui et avec le médecin de l'armée, eut à donner au commissaire régulateur les indications techniques pour l'orientation des trains de blessés.

Les blessés et malades furent divisés en 4 catégories : *intransportables* à traiter sur place dans les formations d'avant ; *inévacuables* transportés jusque dans les hôpitaux d'évacuation ou centres hospitaliers d'armée où ils étaient conservés pour le traitement ; *évacuables dans la zone des étapes*, c'est-à-dire susceptibles de guérir en 4 ou 5 semaines ; *évacuables sur l'intérieur.*

Pour ces derniers, le Médecin régulateur disposait d'une zone *rapprochée*, réservée aux malades et blessés récents et d'une zone *éloignée* où pouvaient être envoyés les blessés et malades ayant déjà fait dans les formations sanitaires un séjour d'une durée suffisante pour leur permettre de supporter sans danger les fatigues inhérentes à un voyage de longue durée.

Une surveillance médicale plus attentive fut exercée sur les trains en des points déterminés, dits *Régulatrices sanitaires*. Des vérifications permirent d'y arrêter tous les malades et les blessés dont l'état, en cours de route, était reconnu trop grave pour autoriser la continuation de transport et ceux récupérables à brève échéance non justiciables d'une évacuation à distance. Les uns et les autres étaient reçus dans un centre hospitalier voisin, placé sous la haute surveillance du médecin-chef des étapes.

**Trains d'évacuation.** — Au 1er août 1914, les trains sanitaires comprenaient :

5 trains permanents,
115 trains improvisés,
50 trains ordinaires.

Mettant à profit l'expérience des guerres russo-japonaise et turco-bulgare, la 7e direction avait fait procéder, en février 1914, à des essais de chargement de blessés qui avaient démontré la nécessité de faire subir aux voitures des aménagements préalables, afin de permettre d'utiliser les grands wagons à boggies pour le transport des blessés couchés. Le but recherché était d'assurer à ces blessés, qui constituent la catégorie la plus grave, un transport moins pénible, de faciliter leur surveillance en cours de route, de les panser et de les alimenter au besoin grâce à l'intercommunication. Mais les représentants des compagnies objectèrent que les aménagements demandés étaient d'une réalisation difficile, sinon impossible, et nuiraient notamment à la solidité des voitures.

La guerre venue, on dut se contenter d'utiliser le matériel prévu, non sans lui faire subir, toutefois, les améliorations réalisables.

Les *trains permanents* pour couchés furent portés à 6. — 140 trains *semi-permanents* pour couchés et assis furent progressivement organisés avec intercirculation partielle ou totale et 35 trains improvisés furent tenus en réserve en cas d'évacuations intensives. Très rapidement, on avait dû renoncer aux évacuations par les trains journaliers, en raison de leur insuffisance comme rendement et comme régularité.

En 1918, on eut recours, sur certains parcours, à des *trains à marche accélérée* pour transporter aux hôpitaux de liaison chirurgicale les blessés non opérés provenant de la ligne de feu.

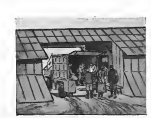
Nous ne ferons que mentionner les évacuations par la voie de 0,60, qui a

surtout été utilisée au cours des opérations de Verdun en 1917 et de l'Aisne en 1916 et 1917.

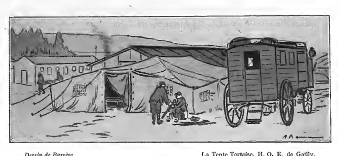
Quant à la voie d'eau employée dès le début en Lorraine et sur la Somme, elle a rendu de grands services au cours des combats sur la Somme en 1916, sur l'Oise en 1917, et sur la Marne en 1918. 20 bateaux porteurs avaient été aménagés à cet effet.

Après ce trop court résumé, qui ne traduit que d'une manière bien incomplète les efforts réalisés par le Service de Santé pour assurer dans la zone de l'avant la relève, le transport, le traitement et l'évacuation des malades et des blessés, il est permis de conclure que, malgré tous les obstacles dressés devant lui, le Service de Santé n'a pas failli à sa tâche qui est de diminuer les horreurs de la guerre et d'en secourir les victimes.

Pour atteindre ce but et pour conserver, d'autre part, au commandement les effectifs dont ce dernier avait besoin pour obtenir la victoire finale, tous ses membres, à tous les degrés de la hiérarchie, ont fait preuve de qualités professionnelles qui leur assurent à jamais la reconnaissance de la Patrie.



*Barrère del.*



*Dessin de Barrère.*
*(Musée du Val de Grâce).*

La Tente Tortoise. H. O. E. de Gailly.

# *La Médecine française pendant la Guerre*

PAR


**Le Professeur Pierre TEISSIER**

Médecin principal de 2e classe,
Sous-Secrétariat d'État du Service de Santé.


Allez où la Patrie et l'humanité vous appellent, soyez toujours prêts à servir l'une et l'autre et, s'il le faut, sachez imiter ceux de nos généreux compagnons qui au même poste sont morts victimes de ce dévouement magnanime qui est le véritable acte de foi des hommes de notre état.
PERCY.

C'est la cendre des morts qui crée la Patrie.
LAMARTINE.

La France de la guerre fut grande entre toutes par la puissance de son effort, par son désintéressement moral. Sa gloire, faite du courage et de l'esprit de sacrifice de ses enfants, du génie de ses chefs militaires, de ses savants, ne fut jamais ni aussi vive ni aussi pure.

Dans cette lutte tenace contre les puissances du mal, le Service de Santé de l'Armée nationale peut revendiquer sa part ; l'énergie qu'il sut dépenser pour sa rénovation, en vue de triompher, malgré la médiocrité de ses moyens,

de la complexité des problèmes qui se posaient devant lui en serait, s'il était besoin, le meilleur témoignage.

Le Service de Santé était en pleine évolution quand la guerre éclata ; le Service en campagne venait de recevoir à peine un commencement d'organisation. Le personnel était quelque peu inexpérimenté, le matériel désuet, les prévisions insuffisantes concernant les organismes techniques mobiles ou fixes. Il n'avait pas dépendu du Service de Santé militaire qu'il en fût autrement, notamment que le matériel fût plus moderne ; tel qu'il était d'ailleurs, il est juste de le reconnaître il comportait une réelle supériorité sur les organisations médicales ennemies.

Pour n'avoir pu accomplir régulièrement leurs devoirs militaires périodiques, ou n'avoir pas reçu, durant leurs périodes, l'instruction qui convenait, la plupart des médecins de complément, qui, au nombre d'environ 16.000, allaient compléter les médecins militaires dont le chiffre ne dépassait guère 1.700, étaient, en dépit de leur bonne volonté, dans l'ignorance de ce qui pouvait leur être demandé. Etudiants, internes ou externes, avaient été tout d'abord répartis dans les régiments, dans les brancardiers régimentaires, divisionnaires ou de corps ; docteurs, et considérés comme capables de tout faire, dans la limite des fonctions qu'autorisait leur grade, ils avaient été placés indifféremment dans les régiments, dans les ambulances régimentaires, divisionnaires ou de corps. Quelques mois avant la guerre, les enquêtes s'étaient cependant répétées qui réclamaient de nous, de dire si nous étions médecins, chirurgiens ou médecins spécialistes : intention louable qui permettait d'espérer que chacun serait mis à sa place, mais qui, la guerre survenant, ne put être réalisée.

Je ne fais point ici de critique, c'est œuvre stérile de récriminer sur le passé, c'est œuvre facile sinon méritoire de multiplier les reproches. Pendant toute la guerre où il convenait surtout d'agir, et aujourd'hui encore, il m'a paru qu'il n'était pas besoin d'être grand clerc pour rechercher dans les actions humaines ce qu'elles comportent d'imparfait ou d'inachevé. Les incertitudes, les insuffisances, les fautes disparaissent à mes yeux devant les résultats de l'admirable effort qui a été accompli ; les erreurs ou les défaillances qui ont pu se produire aux divers échelons ne tiennent pas devant l'immensité des services rendus. Si les prévisions du Service de Santé, réduites en grande partie par raison budgétaire, furent en défaut, de quel service ou de quelle arme n'en fut-il pas de même ?

Sans doute il faut que les leçons de la guerre ne soient pas oubliées, que les progrès réalisés ne soient pas annihilés. Il faut que nous restions en contact avec nos confrères de l'armée; chefs ou camarades : ils sont avec nous, ils continueront les efforts qu'ils ont poursuivis durant la guerre; ils ne demandent qu'à préparer les réformes qui s'imposent. Il importe que, de cette vie en commun sous l'autorité et la discipline militaires, et alors que les uns et les autres avons pu recueillir, avec une aide et des conseils souvent précieux, des sympathies et des amitiés profondes, naisse un désir de collaboration mutuelle. Il ne convient pas que les souvenirs amers, que certains ont pu conserver, dominent notre jugement jusqu'à nous rendre injustes et nous conduisent à nous désintéresser d'une œuvre qui doit nous passionner. Ce souvenir doit seul rester, qu'après les tâtonnements et les fautes du début, l'initiative officielle, complétée des initiatives individuelles, grâce à la souplesse de l'esprit français et à la bonne volonté de tous, a permis de mener à bien la tâche lourde et difficile de création en pleine guerre. Pour avoir obtenu des résultats si admirables au milieu de difficultés de toute sorte, le Service de Santé de l'armée doit être loué hautement : c'est son titre de gloire qu'il ait voulu et su se reformer durant la mêlée tragique.

L'œuvre de réorganisation s'effectua tout d'abord sur le terrain chirurgical. Les enseignements tirés des premiers combats avaient montré ce qu'il convénait de faire pour le blessé, l'orientation qu'il fallait imposer aux méthodes. Le blessé gravement atteint devait rencontrer au plus tôt le chirurgien capable de lui donner ses soins. La nécessité de satisfaire aux exigences chirurgicales semble avoir fait, tout d'abord, quelque tort aux réalisations à proprement parler médicales, dont cependant, en temps de paix comme aussi par les guerres coloniales, le médecin militaire a la grande expérience.

L'on pensait sans doute que dans une guerre européenne, le blessé devait l'emporter sur le malade et l'on escomptait peut-être, non sans quelque raison, qu'il serait plus facile d'agir sur le terrain médical. Le principe de la guerre courte ne fut pas seulement le dogme de l'état-major allemand. L'on admettait généralement que la guerre offensive où devaient se heurter brutalement des masses d'hommes jusque là inconnues devait fatalement se terminer dans un temps très court. Il n'y avait donc pas lieu de prévoir, à l'avant, des organisations médicales importantes : ce serait la tâche des ambulances au personnel indifférencié.

Ce qui importait, c'est qu'aucune gêne ne fût apportée à la mobilité des armées et des formations sanitaires ; dès lors l'évacuation du malade comme du blessé s'imposait ; la récupération n'était pas encore en jeu.

Après le grand calme de la mobilisation, pendant laquelle l'âme française vibra si noblement (mobilisation qui devait être si remarquable et, pour le Service de Santé se développer avec une merveilleuse régularité, qui ne fut pas sans impressionner le corps médical), l'on était parti, et malgré les grandes émotions du départ, l'on allait à l'ennemi sans défaillance. L'énergie et la fermeté françaises étaient prêtes à l'héroïsme, prêtes à défendre de grandes idées ; c'était l'élan enthousiaste, sincère mais réfléchi, qui permet de tout subir parce qu'on se sait capable, en dépit de son inexpérience, d'accomplir tout son devoir.

Certes l'on éprouve quelque crainte de ne pas être à la hauteur d'une tâche dont on ne prévoit cependant ni les difficultés ni la durée ni le caractère tragique : l'on a le souci des responsabilités prochaines : mais l'on accepte, sans hésitation, ce qu'impose la barbarie allemande.

Ce furent, d'abord et surtout, les longues randonnées dans la poussière des routes encombrées de longues files de voitures : artillerie, convois de munitions, convois de ravitaillement, pontonniers, qui imposent aux ambulances durant de longues heures de jour et de nuit les attentes indéfinies aux croisements. C'est dans cette phase de début que le Service de Santé fut réellement le « parent pauvre » de l'armée. Livré à lui-même, quelque peu abandonné, vivant le plus souvent dans l'ignorance de la situation des batailles, il reçoit des ordres qu'il est, la plupart du temps, dans l'impossibilité d'exécuter. Arrivant le dernier au cantonnement il se replie souvent le dernier, reste sur place parce que les ordres ne sont pas venus, parfois enfin, attend l'ennemi sous la protection illusoire de la Convention de Genève.

L'œuvre chirurgicale ne se dessine pas encore que l'action médicale doit déjà s'exercer. Sous l'influence de la chaleur, de la fatigue, des imprudences que l'insouciance du soldat multiplie, les maladies apparaissent, et ce fut un spectacle souvent douloureux de voir l'abattement et la mélancolie de ces premiers malades vaincus par la destinée, en opposition avec l'exaltation joyeuse des premiers blessés que fit, tout d'abord, la balle humanitaire.

Puis ce fut la retraite où commencent les grands efforts d'improvisation,

où l'aide confraternelle et l'expérience des médecins de l'active ne nous fit pas défaut, où, malgré la pénurie des moyens, tout s'accomplit dans une égalité d'humeur et de confiance admirables. On ne songe guère à murmurer, car c'est bientôt la grande pitié des blessés graves, cahotés jusqu'aux trains dans des chariots de fortune, d'une improvisation le plus souvent imparfaite.

C'est ensuite la Marne et l'Yser, avec leurs grands espoirs : on ne peut accepter qu'on restera sur place, on attend toujours le signal de la marche en avant ; du temps se perd durant que se prononce la stabilisation dans la boue des tranchées ou la saleté des cantonnements lamentables. Mais bientôt, et malgré que le Service de Santé ne possède point encore l'autorité qu'on songe à lui donner, c'est le début des formations sanitaires fixes par organisation des ambulances jusque là mobiles, dans les habitations privées, dans les locaux scolaires ou hospitaliers des petites villes ou des communes ; c'est l'ébauche d'une répartition plus logique et d'un emploi plus judicieux du personnel compétent ou spécialisé ; c'est, à l'arrière, le développement de toutes les ressources de l'hospitalisation ; c'est aussi, en présence de la diffusion de la fièvre typhoïde dans certaines armées due au péril de l'eau, la première application en grand des vaccinations antityphiques.

Les médecins d'Armées prennent contact avec leur personnel, cherchent à établir en vue d'actions professionnelles définies dans les ambulances mobiles ou dans les formations qu'ils vont stabiliser, des groupements de médecins, de chirurgiens ou de spécialistes : parfois le personnel de l'ambulance sous l'impulsion de son médecin-chef règle la division du travail conformément aux aptitudes de chacun.

On se débrouille sérieusement, durant que les Commissions parlementaires évoquent déjà les grands problèmes et que la Presse, qui ne sait pas encore l'effort en train de s'accomplir, propage des critiques véhémentes. Tout s'amorce vers une organisation mieux comprise, malgré les obstacles de toutes sortes que la dépendance du Service de Santé ne lui permet pas de briser, malgré le mur qui reste entre la zone des armées et la région du territoire. Mais l'on ne possède pas encore cette richesse, cette vraie puissance de matériel technique que l'on verra se développer plus tard.

On songe toutefois à supprimer quelques-unes des entraves du Service de Santé, à conférer à ses organes directeurs l'autorité qu'on devine lui être nécessaire. Un Sous-secrétariat est institué et son pouvoir qui deviendra bientôt

incontesté va permettre aux initiatives de se manifester, sans empêcher la communion d'efforts de se développer dans toute sa vigueur. Du haut en bas, c'est une activité qui ne se démentira pas ; c'est une coopération puissante et désintéressée en vue des créations que les habitudes invétérées ou les préjugés ne pourront plus déformer ou annihiler. L'idée de la Patrie à sauvegarder et à rendre victorieuse domine tout.

Si, un moment, il put paraître à quelques-uns que ce serait une imprudence de toucher en pleine guerre à un organisme qu'on avait voulu considérer comme suffisant, malgré les réclamations réitérées du personnel intéressé, on devait voir bientôt ce qu'une volonté clairvoyante allait obtenir, qu'il s'agisse de la suppression des cloisons étanches, de l'utilisation rationnelle des personnes compétentes, de la collaboration entre le Commandement et le Service de Santé, collaboration dont le Commandement, plus averti, allait comprendre toute l'importance à mesure de la fonte des effectifs.

Ainsi sur le terrain médical, et notamment en ce qui concerne l'hygiène des armées, va s'établir aux divers échelons du Service de Santé, entre la zone des armées et le territoire, entre l'Administration centrale du Service de Santé et les représentants autorisés des Sciences médicales qui sont appelés à donner régulièrement leur avis, une coordination d'action qui va imposer au Service de Santé une évolution différente de celle des premiers mois de la guerre.

C'est enfin la troisième phase, où, à nouveau, tout va se transformer sous l'influence de la guerre de mouvement, qui se substitue à la guerre de siège ; dès lors l'œuvre complexe, et réellement admirable, menée à bien durant cette période ne sera plus aussi parfaitement adaptée aux nouvelles exigences ; nombre des organisations créées ne répondront plus au but. Les difficultés recommencent pour le Service de Santé qui va remobiliser ce qui fut si solidement stabilisé, qui va lutter contre les incertitudes des situations quotidiennes imprévues, contre les difficultés que créent les opérations incessantes de grande envergure, mais cette fois avec un personnel entraîné et expérimenté, un matériel et des moyens de transport remarquables.

Toutefois le recul du front, que les attaques de la Somme et de l'Aisne ont provoqué, les pertes d'effectif et de matériel qui résultèrent des avances ennemies, puis l'offensive continue avec l'emploi de plus en plus mortel des gaz vésicants, l'invasion de la grippe, ne vont point simplifier l'action ; celle-ci

se maintiendra cependant efficace grâce à des prodiges d'énergie et de ténacité. Les erreurs du début ne sont plus possibles, et même, à ce moment encore, l'adaptation et l'organisation matérielle se perfectionneront. Le Service de Santé a conquis son droit de cité, large, ample, sinon toute la liberté qu'il réclame ; il est mieux compris et moins contrecarré, aussi plus habilement sollicité et encouragé par le Commandement, grandi par les initiatives qu'il a su prendre comme par les responsabilités qu'il a voulu assumer : il est en pleine puissance.

Ainsi en ces diverses phases, phase de retraite et de défensive, phase de guerre de siège, phase d'offensive continue, en dépit de la nécessité d'une adaptation incessamment changeante, où les progrès de la veille peuvent être les erreurs du lendemain, où des rénovations continuelles exigent une somme d'endurance et de dévouement constamment renouvelés, le Service de Santé a conquis la confiance de tous, notamment celle qui importe le plus, la confiance du poilu.

Durant ces diverses métamorphoses de la grande lutte, l'œuvre médicale du Service de Santé va affirmer son action généreuse et féconde dans tous les domaines où la variété et la complexité des problèmes, s'augmente de leur caractère d'urgence. Œuvre d'humanité et de pitié envers le poilu malade, œuvre de prévoyance à l'égard des jeunes recrues dont il convient de faire des soldats vigoureux, sains et ardents ; œuvre de préservation individuelle contre la maladie, de protection collective de l'armée et de la population civile contre les épidémies autochtones ou d'importation ; lutte acharnée contre les maladies qui débilitent, qui tuent et peuvent devenir au premier chef un danger national ; œuvre de préservation pour le présent et l'avenir de l'individu et de la race ; œuvre scientifique enfin, tel est l'ensemble que je voudrais envisager dans une synthèse rapide, la seule que permettent les quelques pages de ce Livre d'or dédié à la mémoire de ceux qui ne sont plus. Je la voudrais faire avec le désir d'associer à nos Morts ceux qui survivent, de laisser sur tous les actes si méritoires le voile de l'anonymat : car trop d'entre eux se sont sacrifiés dont le sacrifice est resté inconnu; et, pour glorifier ceux qui sont morts de la façon qui les honore le plus, je voudrais chercher des leçons jusqu'à la source de leur sacrifice.

Si le médecin militaire, en temps de paix, peut borner son office à reconnaître le soldat malade et à le traiter, ou, s'il le suppose atteint de maladie

contagieuse, à prendre des mesures de prophylaxie, en temps de guerre l'importance et les responsabilités de ses fonctions se trouvent singulièrement grandies. Le souci de maintenir les effectifs lui impose le devoir de dépister sans faiblesse toutes les ingénieuses inventions que la misère — et jamais misère ne fut plus grande — peut inspirer au poilu, dont le désir impérieux est de passer quelques heures dans un cantonnement ou dans une formation hospitalière où il pourra avoir contact avec le monde extérieur avant le retour vers le poste où la mort le guette. Tâche difficile, où l'on doit éviter la rigueur systématique qui ferait méconnaître la maladie commençante et où la sévérité tempérée de quelque pitié doit inspirer le médecin.

L'œuvre de solidarité et d'humanité s'impose à l'égard du poilu, jeté dans l'ardente fournaise: car, pour avoir contracté une maladie dans le même péril où il aurait pu avoir une blessure, il est doublement à plaindre. S'il se fait porter malade, alors que bien des raisons d'épuisement peuvent expliquer son état et masquer la maladie qui débute, il risque de faire douter de son courage. En celui qui se plaint on peut voir celui qui veut se dérober au danger. Il luttera le plus souvent pour résister au mal qu'il ne voit pas et qui ne se voit pas, qu'il ne comprend pas mais qui l'épuise, le vide de tous les trésors d'énergie qu'il avait accumulés pour la défense de son pays ; il n'aura pas la sauvegarde de l'exaltation que donne la blessure glorieuse.

Il mourra ainsi obscurément, enlevé trop tard du poste qu'il n'aura pas voulu quitter. Si la destinée lui est favorable, il sera évacué vers le territoire dans une formation, où, pour se plaindre seulement de sa souffrance à celle, qui, l'admiration dans les yeux, l'interroge sur le siège de sa blessure, il s'expose à voir s'atténuer l'élan de sympathie, qu'une maladie banale du temps de paix ne saurait provoquer au même degré que la blessure.

Il ne peut, comme le blessé, songer à illuminer de sa gloire ceux qui se dévouent à le soigner et dont l'esprit de charité ne saurait rester insensible à l'action d'éclat. Il est bien le pauvre martyr obscur qui, pour avoir trouvé dans la tranchée où il veillait, dans le cantonnement de hasard où il se reposait, le germe d'une maladie qui pourra compromettre sa santé et sa vie, ne sera point le héros, mais la victime humble et anonyme de la destinée.

Et cependant que d'exemples admirables d'abnégation dans la souffrance, durant les durs hivers de 1914, de 1915, d'officiers ou de soldats malades qui restent dans la tranchée pleine de boue: officiers, parce que leur présence

est nécessaire au maintien de l'endurance de leurs hommes; soldats, pour ne pas quitter leurs officiers à qui ils ont donné leur confiance et à qui ils restent dévoués jusqu'à la mort.

A cette œuvre de compassion et d'humanité les médecins régimentaires n'ont point failli. Pour avoir vécu près du soldat, et parce qu'entre eux s'est établie cette solidarité affectueuse que rendent si facile les affinités subtiles et profondes engendrées par les mêmes douleurs, ils ont eu cette forme admirable du devoir professionnel que peut seul inspirer le respect de la souffrance.

Mais le petit soldat malade peut devenir dangereux; contre lui, il faudra protéger ses camarades, la collectivité tout entière. La prévoyance s'impose qui doit éviter que la maladie se transmette. A côté du souci de veiller à ce que le soldat ne tombe pas malade, et d'assurer, au malade comme au blessé, le traitement le meilleur, il importe de ne rien négliger des mesures de protection contre les maladies, qu'il convient d'éviter, pour le déchet qu'elles déterminent dans les effectifs. C'est là une autre partie de l'œuvre médicale qui s'affirme impérieusement.

Dès l'année 1916, pour la première fois peut-être dans les fastes du Service de santé militaire, grâce au concours du Commandement, l'action d'hygiène et de prévoyance va réellement s'exercer à la période toujours critique de l'incorporation des jeunes recrues. Toutes les mesures seront appliquées qui pourront faire que ce jeune soldat devienne un robuste combattant. Pour qui a connu les réalisations que précisaient les circulaires édictées à cet égard et a pu se rendre compte des heureuses conséquences de la collaboration constante des commandants d'unité, des médecins et aussi des pharmaciens, l'importance et l'efficacité de l'action entreprise furent réellement remarquables : examen médical pour dépister les malingres ou les suspects de maladies contagieuses, répartition du jeune soldat dans des catégories où l'entraînement sera subordonné à la résistance organique méthodiquement déterminée ; application avant toute période d'instruction, de la vaccination jennérienne ou de la vaccination antityphique par le vaccin T.A.B. ; mise en état et assainissement des locaux, surveillance de la ventilation, de la propreté du sol, protections des cuisines, distribution d'eau pure et de boissons saines ou chaudes aux repas et dans les cantines; alimentation appétissante, réellement substantielle et variée ; sommeil réparateur si nécessaire à de jeunes soldats

en période de croissance; œuvre de salubrité physique et d'hygiène corporelle qui se poursuit par des tracts ou des conférences essentiellement pratiques, et se complète d'une œuvre de salubrité morale que la création de salles de réunions ou de foyers du soldat rendent bienfaisantes. Telles sont quelques-unes des réformes que les chefs s'astreignent à appliquer. Ils savent que cette amélioration dans l'existence militaire est nécessaire pour que les jeunes soldats soient dignes de leurs aînés; que c'est l'intérêt de la patrie de prendre souci de leur santé, de leur bien-être, que ceux qui vont donner leur jeunesse et leurs forces y ont droit. Ils comprennent qu'une bonne nourriture, un repos réel, un entraînement sagement et scientifiquement gradué donneront plus de résultats qu'une nourriture insipide, un surmenage musculaire auquel s'ajoutera la fatigue nerveuse, un sommeil insuffisant, une vie quotidienne en définitive où les manœuvres, la fatigue, l'agitation incessantes ne permettront au jeune soldat de s'asseoir qu'en dehors de la caserne, au café. Il semble impossible que ces directives si intelligentes tombent dans l'oubli, ce serait une grande faute d'empêcher la médecine militaire de faire, sur ce point, tout son devoir.

C'est ensuite la tâche, plus vaste et plus urgente encore, contre les maladies contagieuses dont l'importance ne saurait être discutée quand on connaît le rôle de la guerre dans la diffusion de ces maladies.

En temps de paix, il est de règle que la mortalité de l'armée soit supérieure à celle que comporte l'agglomération ouvrière d'une usine importante. La date d'incorporation est habituellement le signal d'une recrudescence de morbidité non seulement pour les affections de l'appareil respiratoire ou digestif, mais surtout pour les maladies exanthématiques, la fièvre typhoïde, la diphtérie, les oreillons. Le surmenage physique et les fatigues des premiers jours, les imprudences de régime, la vie en commun créent le milieu propice à l'éclosion du contage; pour des raisons similaires, les déplacements de troupe dans les grandes manœuvres, les changements de garnison jouent un rôle important.

C'est l'œuvre principale du médecin militaire. Il doit la remplir silencieusement en subordonnant son action aux exigences de l'instruction, le plus souvent avec un minimum de moyens et dans les limites que lui tracent parfois les règlements imposés par le Commandement. En temps de guerre, cette œuvre, qui rencontre encore plus de difficultés, devient majeure. Le médecin dont les responsabilités sont encore plus exclusives, doit être d'autant plus pressant

et tenace, qu'il rencontrera souvent l'imprévoyance ou l'indifférence, et qu'il lui faudra accomplir seul une besogne toujours urgente et complexe.

Et cependant il s'agit de maladies qui peuvent devenir de véritables fléaux par suite des migrations incessantes de masses d'hommes de toute origine, des rassemblements dans des espaces restreints (villages détruits ou intacts mais toujours malpropres) de populations civiles, de soldats épuisés par les souffrances morales et physiques ; tout cela expliquant pourquoi, dans une guerre, avant que le premier coup de fusil ait été tiré, les malades existent déjà parfois en nombre considérable, pourquoi les maladies contagieuses peuvent devenir plus menaçantes, pour le maintien des effectifs, que le nombre des blessés créés par la bataille.

Du fait de la participation à la guerre de tout ce qui est valide, ce qui pouvait exister sur le territoire comme organisation matérielle d'hygiène se trouvait démantelé. Tous ceux qui, en temps de paix, avaient pour fonctions de protéger la collectivité avaient répondu à l'ordre d'appel ; l'organisme dont ils avaient la responsabilité était laissé dans un état de complète paralysie, à un moment où son action était le plus nécessaire. On courait à la frontière et ce n'est que plus tard qu'on devait s'apercevoir, aussi bien pour l'œuvre de destruction que pour l'œuvre de prévoyance, de quelle main-d'œuvre formidable et compétente la mobilisation avait dû détourner l'activité.

Je sais bien que, si la tâche allait devenir plus considérable, elle allait, du fait même de la guerre, être simplifiée en quelque mesure. En temps de paix l'application des mesures d'hygiène est loin de susciter l'enthousiasme; celle des lois et règlements est le plus souvent difficile. La lutte contre les maladies contagieuses se heurte à l'indifférence ou à l'égoïsme des uns, à la routine des autres, parfois même à l'inertie de pouvoirs irresponsables, dépourvus de matériel suffisant et ne se souciant guère de braver des électeurs inconscients. On a dit avec raison que les lois manquent leur but quand elles ne sont pas soutenues par la force d'une opinion convenablement orientée.

Avec la guerre il devient plus simple d'imposer les mesures d'intérêt général, de créer rapidement les organismes d'exécution ou de contrôle, de supprimer les obstacles, de faire taire toutes les petites oppositions, cela se fait parce que cela doit se faire, et avant tout qu'il faut protéger le soldat, l'armée, le pays.

L'œuvre qui fut ainsi poursuivie, fut assurée en dépit de quelques imper-

fections ou défaillances de façon réellement admirable. Pour s'en rendre compte, il suffit de laisser parler les faits, d'énumérer, avec la sécheresse d'une table des matières, la liste des réalisations de tous ordres et d'enregistrer les résultats.

Dans les guerres du passé, le nombre des malades a toujours dépassé le nombre des blessés. Le déchet que le typhus, le choléra, le scorbut déterminent atteint souvent des taux effrayants, alors que la variole, la fièvre typhoïde (contre lesquelles aucune mesure de préservation n'était prise) créent des épidémies meurtrières et démoralisantes pour les populations civiles.

Durant la guerre de Crimée, le nombre des médecins militaires qui succombent au choléra dépasse, de beaucoup, le chiffre des officiers morts de leurs blessures. En 1870, la variole, la dysenterie, la dothiénentérie font un grand nombre de victimes : le chiffre des malades est quatre fois supérieur à celui des blessés.

Dans la dernière guerre balkanique, l'armée bulgare, peu soucieuse d'hygiène, fut cruellement éprouvée par le choléra, et, en quelque mesure, arrêtée dans sa marche sur Constantinople.

Ce n'est que dans la guerre russo-japonaise, et pour l'armée japonaise, que grâce aux mesures d'hygiène appliquées par le Commandement et le Service de Santé japonais, le chiffre des malades ne dépassa le chiffre des blessés que de quelques unités.

Il était à craindre que, dans la guerre 1914-18, eu égard aux agglomérations considérables de soldats dans les dépôts, les casernes, les villes ou villages du front, à l'exode lamentable des familles réfugiées de Belgique ou des départements français envahis, cette part devînt encore plus considérable. La composition même des armées françaises et alliées combattant sur notre sol, empruntant nombre de ses soldats aux populations d'Asie ou d'Afrique qui nous étaient attachées ; le complément de main-d'œuvre demandé aux populations coloniales ou étrangères ; l'extension des opérations à des contrées plus ou moins salubres de l'Europe orientale avec le retour vers la mère-patrie des combattants, ne pouvaient que favoriser l'importation de maladies exotiques susceptibles de se propager à nos populations.

Puis, au lieu d'une guerre courte, ce devait être une guerre longue, aux combats incessants ou aux opérations de siège entraînant la stabilisation de l'armée dans des conditions fort mauvaises dans les débuts ; et l'on comprend que la santé des troupes pouvait être facilement compromise, l'on

s'explique pourquoi l'application stricte des règles de prophylaxie devait être au premier rang des préoccupations du Service de Santé, pourquoi la récupération dn malade, comme du blessé, allait devenir une nécessité dont le Commandement ni le Service de Santé ne pourraient se désintéresser.

Et cependant, sur ce terrain comme sur d'autres, les événements devaient dépasser les prévisions les plus audacieuses ; on ne se rendait pas compte de l'importance des enseignements que l'expérience poursuivie de 1914-1918 allait donner concernant l'hygiène des troupes en campagne.

Grâce au pouvoir nouveau, pourvu d'une autorité, d'une autonomie et de moyens matériels qui manquaient à l'administration centrale première, le Service de Santé put faire entendre sa voix et réaliser son désir de renoncer aux doctrines étroites d'une administration jusque là par trop subordonnée. En fixant quelques-unes des réalisations principales, je n'entends certes pas signifier que le Service de Santé ne trouva au début qu'une organisation matérielle déficiente et n'avait point à disposer d'un personnel compétent. Si l'économie forcée des budgets du temps de paix n'avait pu donner plus, il faut reconnaître que le matériel lui-même était déjà en voie de transformation. Si, d'autre part, les actes de défenses reconnus nécessaires par les épidémiologistes militaires et que ces derniers ont contribué à mettre en lumière, tout en posant judicieusement leurs principes et leurs modalités d'application, n'avaient pas été prévus, c'est que le Service de Santé n'en avait pas obtenu les moyens.

La réorganisation s'opéra bientôt partout et pour des buts dont l'immédiate poursuite allait rapidement se montrer riche en résultats :

répartition judicieuse du personnel compétent ; attribution de fonctions en rapports avec la compétence, rendue facile par un décret qui permet, en dehors de toute hiérarchie militaire, de donner le grade suffisant à l'exercice de la fonction, l'autorité à tous ceux qui ont les titres et l'expérience nécessaires ; le titre de docteur permettant l'accès au grade de médecin aide-major, quelle que soit la situation militaire antérieure ;

création auprès des Médecins directeurs de régions ou des Chefs supérieurs du Service de Santé de l'armée, de Médecins-consultants, de conseillers techniques d'hygiène et prophylaxie s'occupant, avec le chef de laboratoire de bactériologie, de toutes les questions d'hygiène et de prophylaxie non seulement pour l'armée mais aussi pour la population civile ; attribution aux

médecins spécialistes de fonctions adéquates à leur spécialité ; dotation de tous les organismes sanitaires, professionnels ou scientifiques en matériel nécessaire ; formation de laboratoires de bactériologie, de toxicologie et de chimie ; constitution de sections d'hygiène et de services spéciaux ; appel à la collaboration régulière de tous les organismes techniques dont les recherches et les découvertes intéressent l'hygiène et la prophylaxie ; liaison étroite des Médecins-Consultants et des conseillers techniques de la zone de l'intérieur et de la zone des armées avec l'Administration centrale, soit par rapports régulièrement envoyés, toujours lus parce que toujours instructifs et susceptibles de susciter des initiatives nouvelles, soit par des réunions périodiques où sont étudiées en vue des réalisations pratiques les questions urgentes, où sont trouvées les solutions les plus logiques sans excès de discussions doctrinales ; soit encore par le contact périodique de Médecins-Consultants, envoyés par l'administration centrale non dans un but de contrôle supérieur d'inspection lointaine, ou de transmissions de doctrines s'éloignant par trop de vues utilitaires, mais dans un esprit d'étroite et amicale collaboration en vue de la solution des problèmes les plus urgents, étroite et amicale collaboration que l'on s'efforce et que l'on parvient souvent à réaliser à tous les échelons ;

coopération régulière, avec le Commandement, avec les Services de Santé des armées alliées sur tous les fronts, avec le Ministère de la Marine, le Ministère de l'Armement, le Ministère de l'intérieur, la Direction des troupes coloniales, pour qu'aucun foyer de contagion ne puisse se produire, dont l'hygiéniste militaire ne soit rapidement prévenu là où débarquent des soldats provenant des colonies ou appartenant aux armées alliées, des soldats malades ou convalescents venant de l'armée d'Orient, des ouvriers d'origine étrangère dans les usines de guerre ;

collaboration enfin des médecins, qui, dans chaque centre ou groupement militaire des régions, ont la responsabilité de la santé du soldat, avec les autorités civiles départementales, pour le contrôle efficace de tout contagieux entrant ou séjournant dans une région, ou sortant de cette région et afin d'être certain qu'aucune des mesures de première nécessité ne sera ni écartée ni différée.

Combien l'action est facilitée grâce à ce concours de tous en faveur du but commun et dans des conditions où les intérêts particuliers sont obligés

de se taire ! C'est miracle de voir les préfets et les maires solliciter l'extinction d'un foyer de diphtérie, l'application des mesures de désinfection qui ne risquent plus de soulever les protestations. Que de changements apportés à de vieilles routines, à de tristes errements, et quels résultats merveilleux de ces initiatives prises, sans crainte des responsabilités, par le personnel compétent servi par l'autorité !

Dans la zone des Armées, les raisons de la lutte sont encore plus impérieuses et plus complexes, la plus petite étincelle risque de s'étendre vite : car les dangers de tout genre y sont encore plus considérables et les médecins militaires (surtout les médecins qui ont servi dans les troupes coloniales) n'ignorent pas les conséquences graves du péril de l'eau, du péril du sol, du péril fécal. Mais, pour l'application des doctrines dont l'enseignement est strictement et complètement donné dans l'École supérieure du Service de Santé, le matériel nécessaire, fort coûteux, était inexistant. Sur ce terrain aussi la croyance à une guerre courte avait paralysé les initiatives, on ne pensait pas qu'on aurait le loisir de faire de l'hygiène et à vrai dire le début de la campagne avec la mobilité extrême des armées, l'avance en Belgique ou en Alsace, la retraite sur la Marne et le retour à l'offensive ne s'y prêtèrent pas. Et si, dans la période de stabilisation qui va aggraver le péril du sol et le péril fécal, on ne prend pas de suite les mesures même élémentaires, c'est qu'on pense que l'on quittera bientôt ces tranchées où, en dehors de la lutte constante contre le froid, l'humidité, la privation de sommeil et les difficultés de ravitaillement, sont réunies toutes les conditions qui peuvent favoriser les diarrhées et les dysenteries. Au début, aucune épuration des eaux n'est pratiquée et c'est, dès l'automne de 1914, l'apparition de la fièvre typhoïde dont le développement prendra rapidement des proportions inquiétantes.

On ne tarde pas à se rendre compte que c'est la guerre de siège qui impose les plus strictes mesures d'hygiène, que les conditions de contagion y sont favorisées au maximum par la densité des agglomérations civiles et militaires, pas les bivouacs près des champs de bataille, dans les villages détruits, ou dans les villages encore intacts, mais où, au début, rien n'est préparé pour le repos du poilu qui descend de la tranchée, ni pour nettoyer, approprier, épouiller, réconforter le bloc de boue qu'il est devenu. Combien sera méritoire l'effort qui triomphera des obstacles et des complications de guerre, des intempéries, des effroyables destructions ou de l'insalubrité, qui imposera

les mesures d'hygiène individuelle et collective dont il importe que le combattant puisse bénéficier et dont il faut qu'il comprenne le bénéfice !

Il faudra aussi lutter contre les maladies que peuvent transmettre les armées ennemies, choléra, typhus, scorbut, dysenterie amibienne ou bacillaire, comme aussi contre les atteintes qui viendront de l'intérieur du pays, à l'occasion de l'arrivée des renforts; et tout cela, malgré la mobilité extrême des unités combattantes, en dépit des fluctuations du front, des déplacements brusques, toutes causes qui rendent souvent précaires les mesures les mieux comprises, et annihile rapidement les organisations les plus parfaites.

L'intervention du S.-Secrétariat (qui va se faire plus directe dans la zone des Armées à la suite de la suppression de la direction du Service de Santé des Armées) va apporter une heureuse atténuation à la subordination excessive du Service de Santé de l'avant. La démonstration est bientôt faite que là même où les exigences militaires doivent sans contredit dominer, l'application des mesures de prophylaxie individuelle et collective peut avoir lieu pour le plus grand bien de l'Armée et sans créer d'obstacle à l'œuvre purement militaire.

Un personnel spécialisé, instruit pour la mission qui lui est donnée, est mis à la tête des services techniques ou des organismes scientifiques qui sont créés dans la zone des armées. Auprès du Médecin-chef supérieur d'armée est placé le Médecin-Consultant qui remplit aussi les fonctions d'adjoint technique et est chargé d'assurer et de contrôler la stricte application de toutes les prescriptions concernant l'hygiène des tranchées, des bivouacs et des cantonnements, est tenu au courant de tous les cas de contagion et procède, à l'aide des laboratoires de bactériologie, aux enquêtes concernant les maladies transmissibles qui ont pu se développer dans les unités ou la population civile. Il a également le contrôlé technique des services médicaux et des vaccinations préventives.

Des situations sanitaires périodiques établissent le bilan sanitaire de chaque armée et de toutes les formations sanitaires.

Une fois par mois les Médecins-consultants viennent à l'Administration centrale, en vue de l'étude de directives nouvelles, ou à l'occasion de réunions scientifiques qui ont lieu au Val-de-Grâce et d'où doivent toujours se dégager les conclusions pratiques. A l'Armée ils sont également en contact avec les médecins consultants du S.-Secrétariat d'état envoyés en mission (mis-

sions de coopération plus que de contrôle), et qui ont pour but d'aider et de guider les Médecins-Consultants d'armée dans les nouvelles orientations qu'il peut convenir de prendre.

Tous les services scientifiques ou techniques sont dotés de l'instrumentation nécessaire, de moyens matériels puissants et des modes de véhiculation rapides : pour toutes les formations destinées à se transporter partout où cela est nécessaire : laboratoires de bactériologie et de toxicologie ; sections d'hygiène placées à divers échelons (brancardiers divisionnaires, ou brancardiers de corps d'armée), spécialisées en vue de l'assainissement des camps et des cantonnements, organisations mobiles ou stables dirigées par un pharmacien auxiliaire, créées en vue de la purification et de la protection des eaux potables qui exigent la vigilance la plus stricte tant au point de vue bactériologique que toxicologique (il s'agit d'éviter les infections ou les empoisonnements préparés par l'ennemi) ; organismes créés en vue de l'incinération des ordures et des détritus ; sections destinées à assurer la lutte contre les mouches, les moustiques et surtout les poux, à réaliser cet épouillage, dont l'action protectrice fut si parfaite et permit d'arrêter rapidement les foyers de typhus récurrent et de typhus exanthématique. Un matériel particulièrement bien conditionné, matériel mobile de douches et de désinfection ou de blanchissage desservant plusieurs cantonnements, permettant, avec la distribution de linge propre et de vêtements désinfectés, le lavage, le douchage et l'épouillage d'un grand nombre de militaires, allait rendre les plus grands services, services qui s'amplifièrent encore au moment de l'armistice, lors des rapatriements des prisonniers français ou alliés qu'on avait laissé croupir dans la saleté. Simultanément étaient organisés des camps d'observation pour l'isolement des prisonniers qui pouvaient apporter les maladies épidémiques ; des centres médico-légaux pour l'étude des gaz, en même temps que des ambulances spécialisées étaient consacrées au traitement des intoxications qui vont se faire plus cruelles et plus nombreuses.

La bienfaisance d'une telle organisation devait se faire rapidement sentir : personnel, formations hospitalières, matériel technique concourent à protéger l'armée et les populations de la zone des armées de la façon la plus efficace et à assurer les soins des malades dans des conditions de confort réellement remarquables et susceptibles de satisfaire aux exigences les plus grandes. L'organisation de l'hygiène aux armées répond désormais à des directives

précises dont il est permis de penser que l'application, si heureuse, sera définitivement maintenue. On est en droit d'espérer que, désormais, dès le temps de paix, un personnel choisi parmi les hygiénistes qualifiés, médecins et pharmaciens, instruits à cet effet ou même (comme dans l'armée anglaise) ingénieurs, architectes spécialisés, sera formé et aura des cadres entraînés en vue d'actions bien déterminées. Il est à souhaiter également que l'hygiène civile s'inspirant de l'organisation de l'hygiène militaire, dispose d'un personnel et d'un matériel nécessaires.

Pendant les trois premières années, grâce à l'action que je viens d'esquisser, l'état sanitaire des troupes (si l'on excepte les premiers mois où la fièvre typhoïde fut laissée libre d'étendre ses ravages) fut réellement excellent. La précision de nos connaissances sur la plupart des grandes maladies infectieuses a, sans doute, servi incontestablement à établir les règles d'une prophylaxie efficace et précoce.

Si, en 1918, de petits foyers de variole ou de typhus exanthématique sont signalés, la vaccination et l'épouillage suffisent à les arrêter ; de même, lorsque la fièvre typhoïde, qui avait à peu près complètement disparu, fait un retour offensif d'origine hydrique, les mesures prises (épuration de l'eau, changement de cantonnement, revaccination) empêchent la diffusion ; de même encore lors des recrudescences estivales de la dysenterie bacillaire.

Au printemps 1918 se déclare la maladie épidémique la plus diffusible, la grippe, dont la propagation, favorisée par un brassage de troupes et de populations qui égale les grandes migrations du passé, va faire partout un grand nombre de victimes. L'ignorance du virus et des formes de contagion empêche d'exercer une prévention efficace. Pour la guerre de 1914, la grippe devient, en proportions plus grandes, ce que fut la fièvre typhoïde dans les guerres du premier Empire, la variole dans la guerre de 1870. Bénigne lors des premières atteintes, du 20 avril au 20 août 1918, singulièrement plus grave du 20 août 1918 au 30 janvier 1919, et lors de la recrudescence qui devait se manifester deux mois après, elle s'affirme dès le début par sa diffusion brutale. Un individu arrive, grippé, dans un groupement militaire : tout le groupe est pris et l'infection ne s'arrête que lorsque tous les éléments réceptifs sont atteints. Cette diffusion est, d'ailleurs, assurée par contagion directe (projection de mucus naso-pharyngé). Aussi l'isolement est-il bientôt

décidé et devant les hécatombes, les mesures de préservation, telles que le cerceau de mousseline pour le malade, le masque pour le personnel médical, la déclaration et la désinfection deviennent obligatoires.

***

La défense contre les maladies transmissibles ne pouvait se limiter à ces mesures de prophylaxie collective, quelle que pût être leur efficacité. A cette œuvre de salubrité physique devait s'ajouter la protection que peuvent assurer les grandes méthodes de thérapeutique spécifique : vaccinothérapie et sérothérapie.

Sur les conseils des Commissions médicales, militaires ou mixtes, instruites des progrès réalisés à cet égard dans les laboratoires militaires du Val-de-Grâce, de l'Université, de l'Institut Pasteur, tout est bientôt réglé pour que, toute garantie scientifique s'affirmant, rien ne soit épargné en vue de faire bénéficier, sans retard et dans les meilleures conditions, soldats français et indigènes de traitements susceptibles de les préserver et de les guérir. Dès novembre 1914, s'ébauchent les applications de la vaccination antityphique, dont la réalisation imparfaite, tout au début, eu égard aux difficultés extrêmes qu'impose la situation militaire, va se perfectionner lorsque interviendra la loi Labbé (1915), qui rend cette vaccination obligatoire et permet d'en régler les modalités.

Dès que, *la fièvre typhoïde* diminuant, apparaissent les infections paratyphiques, se substitue au vaccin antityphique le vaccin mixte T. A. B., de telle sorte que bientôt vont disparaître des Armées les infections typhiques et paratyphiques et qu'aujourd'hui encore le taux de la morbidité a diminué à ce point que, comme on le faisait remarquer récemment, la fièvre typhoïde ne s'observe plus guère, et dans une faible proportion, que dans le sexe féminin.

Qu'il s'agisse de vaccinothérapie ou de sérothérapie préventives ou curatives, il faut s'incliner devant les résultats de cette thérapeutique, si scientifiquement et si pratiquement ordonnée, pour la protection contre la diphtérie, la variole, le choléra, la peste, comme pour le traitement de la méningite cérébro-spinale à méningocoques, de la dysenterie bacillaire. Je n'ai pas à rappeler ici les diverses techniques de préparation du vaccin, ni (dans ces pages

où je me suis imposé de ne citer personne) à redire quels furent les initiateurs de ces méthodes; ce que je veux mettre en lumière, c'est l'importance du service rendu pour la sauvegarde de l'armée et de la population civile.

Contre la *diphtérie* qui diffusait de la population civile aux camps d'instruction militaire en d'incessantes recrudescences épidémiques la lutte fut si remarquablement conduite sous la direction des Adjoints techniques que pour la première fois la maladie disparut d'agglomérations où elle était endémique, et qu'il est permis d'affirmer qu'elle fit moins de victimes durant la guerre dans la population civile et militaire qu'en temps de paix.

Concernant la *variole*, la prophylaxie fut non moins parfaite. La loi du 7 septembre 1915 complétant heureusement la défense contre la variole assurée déjà par les prescriptions de la loi de 1902, va rendre obligatoire la vaccination pour toute personne qui ne peut justifier avoir été vaccinée ou revaccinée avec succès depuis 5 ans. Tous les hommes sous les drapeaux sont revaccinés. Toutes demandes de vaccin pour les Armées françaises de toute zone de combat, pour les Armées alliées, pour les populations ouvrières et les collectivités travaillant pour la défense nationale, et dont les origines étrangères ou exotiques sont tout autant de facteurs favorables à la propagation de la variole, sont rapidement et entièrement satisfaites, quelle que soit l'importance des doses.

Et comme bulletin de victoire, je ne saurais mieux faire que de rappeler brièvement ce qui s'est passé durant cette guerre en opposition à ce qui se passa durant la guerre de 1870 : — guerre d'une durée de six mois, et dans la France si éprouvée, pour une armée de quelques centaines de mille hommes, 23.400 soldats succombant à la variole et Paris comptant 13.095 morts par cette maladie; — guerre d'une durée de cinq ans, pour des armées qui ne furent jamais plus nombreuses ni plus diverses par leurs origines, où jamais exodes de populations ne furent plus intenses : tout se résume à une douzaine de cas importés dans l'armée, alors que, par un de ces retours de fortune dont il faut retenir les enseignements, des épidémies graves de variole atteignent, avec la population civile, les armées allemandes (indemnes pour ainsi dire en 1870), atteignent surtout les armées et les populations austro-hongroises.

J'ai déjà signalé la protection contre le *choléra*, contre le *typhus*, et je ne puis passer sous silence la sauvegarde de l'armée serbe entreprise avec tant

de dévouement par le Service de Santé français, durant la lamentable retraite sur l'Albanie et alors que ce vaillant peuple est décimé par ces maladies.

Chaque jour, contre d'autres maladies contagieuses, *dysenterie amibienne et bacillaire, ictère spirochétosique* (maladie nouvelle pour notre pays) des actions incessantes, préventives ou curatives, sont entreprises dont les documents relatent l'efficacité.

Désormais se trouvent précisées dans leurs techniques d'application, dans leurs effets, ces grandes méthodes protectrices, et il suffit de lire les recueils de la guerre pour comprendre l'importance scientifique et pratique de cette œuvre poursuivie avec une persévérance et une méthode dignes des plus grands éloges.

La campagne de prophylaxie ne se borna pas à protéger la France contre les maladies contagieuses qu'une immigration intense et variée a favorisées; elle s'étendit partout où il importait de protéger le soldat de l'Armée française ou des armées alliées.

L'un des plus beaux exemples de cette campagne est la lutte contre le *paludisme*, qui devait sévir sur les armées d'Orient, et fut sur le point de rappeler les désastres de certaines expéditions coloniales. Dans ces régions macédoniennes marécageuses, notamment dans le Vardar dès les premiers mois, le danger se fait sentir et la gravité de la fièvre macédonienne est telle qu'on tend à la différencier tout d'abord des formes du paludisme.

La lutte est rapidement coordonnée sous la direction des conseils scientifiques ou techniques réunis par l'Administration centrale pour qu'aucune donnée de prophylaxie active ne soit négligée. Très rapidement est institué et mené à bien, grâce à des Missions envoyées à cet effet et le concours actif et dévoué de médecins de l'armée d'Orient spécialisés dans ce but, un ensemble de mesures prophylactiques et de règles thérapeutiques, où, s'il était nécessaire, se trouverait une nouvelle preuve de la puissance d'improvisation de la race française: sélection des renforts envoyés à l'armée d'Orient ; travaux de drainage et d'assainissement des régions marécageuses; reconnaissance des zones favorables ou dangereuses; postes de destruction d'anopheles ; protection des tentes, des cantonnements, des formations hospitalières ; protection individuelle du soldat ; systématisation et contrôle minutieux du traitement quinique ; au retour en France, mesures de protection contre les paludéens, mais aussi organisation pour eux de zones d'hospitalisation dans les régions qu'une enquête métho-

dique montrera dépourvue d'anopheles ; telles sont les principales modalités de cette campagne sanitaire, si complexe, si difficile et cependant si efficace.

Deux autres grands fléaux s'imposent, par ailleurs, à l'attention du Service de Santé militaire : la tuberculose, l'avarie. Plus ardente, persévérante, tenace doit se poursuivre la lutte protectrice et curatrice contre les gaz, cette arme nouvelle née de la compréhension barbare par l'ennemi des lois de la guerre.

L'armée, en temps de paix, présentait, grâce à une sélection sévère du contingent incorporé, une sorte d'immunité vis-à-vis de la *tuberculose*. Mais la mobilisation va atteindre le 1/6 de la population, et dès lors le problème se pose dans la population militaire avec la même intensité qu'il se posait dans la population civile ; plus exactement, la tuberculose de l'armée nationale devient la tuberculose de la nation. La guerre en aggrave et étend les manifestations, et grâce à l'odieuse conduite du peuple élu et de haute culture, qui laisse tout faire, la maladie se propage lamentablement dans les camps de prisonniers.

Le danger, pour n'être point aussi grand que des voix pessimistes ont eu le tort de le proclamer, justifie cependant que la lutte soit entreprise dans toute son ampleur et que l'état de guerre qui balaye tous les obstacles soit pour les années de paix la leçon dont il conviendra de tirer les enseignements et les exemples.

Surprise par la brusquerie de l'invasion de son territoire, obligée à une mobilisation immédiate de toute son armée et de tout le corps médical, la France n'a pu assurer cette lutte dès le début et forger les armes nouvelles. Il ne s'agit pas d'ailleurs seulement de protéger l'armée française ; l'œuvre à accomplir intéresse la puissance économique et la vitalité de la race, c'est une œuvre sociale.

Ici encore, ce qui importe avant tout (et ce qui se réalise rapidement), c'est l'appel aux médecins spécialisés et compétents, leur répartition dans les postes qu'il convient de créer, soit dans les Commissions d'expertises, soit à la tête des Centres de triage ou des organisations hospitalières prévues par le Sous-secrétariat d'État et le Ministère de l'Intérieur, avec lequel l'entente s'établit dès 1915 selon une formule aussi proche que possible du sanatorium. Grâce à cette entente, le soldat devenu tuberculeux sera jusques et y compris sa réforme et

son retour au pays, traité, suivi, protégé contre son mal. Chaque mois, dans des réunions tenues au Val-de-Grâce, où sont solutionnées les mesures administratives et les données thérapeutiques qu'il convient d'innover ou de maintenir, les médecins phtisiologues font entendre leur voix; et, de cette collaboration périodique aboutissant aux saines réalisations, résulte l'œuvre de la lutte antituberculeuse qui n'avait jamais été entreprise avec pareille puissance de moyens, pareille rigueur de méthode, et dont le président de la Commission Rockfeller, dans un jugement qu'il n'est que juste d'enregistrer, devait dire « que les mesures s'accordaient avec les idées scientifiques les plus modernes et étaient d'autant plus remarquables, qu'elles étaient exécutées au moment où la France avait besoin de toutes ses énergies pour la lutte qu'elle soutenait ».

Contre le *péril vénérien*, danger social pour la race, fléau pour l'individu, l'effort à réaliser était non moins urgent, en présence de la violence de son extension qui ne pouvait être une surprise dans une guerre semblable.

L'hésitation ne fut pas de longue durée, et dès le début de 1915 s'ébauchait l'œuvre qui devait être menée activement et se perfectionner sans cesse : création de Centres spéciaux à l'armée et dans la zone de l'intérieur, où sont appliqués, selon les directives qui se sont affirmées dans des réunions périodiques et sous la responsabilité de médecins qualifiés placés à la tête de ces organisations, de prophylaxie et de cure, les traitements intensifs, les cures de blanchiment par tracts; œuvre de propagande réellement remarquable par conférences concernant des mesures d'hygiène, médicale et morale, instruisant les soldats des dangers de la contagion et des méthodes possibles de désinfection préventive dont l'efficacité a été amplement démontrée comme moyen de préservation de l'avarie et de la gonococcie ; création d'un véritable code de prophylaxie administrative dont il est à souhaiter que les édits, nés sous l'influence des circonstances, ne soient pas complètement oubliés. Par ces édits, on s'efforce de dépister, de refréner la prostitution clandestine et surtout de l'assainir. Mais, malgré ce recours à des sévérités adaptées aux nécessités du moment, se font jour les tendances qui veulent traiter plutôt que punir, et les preuves que la thérapeutique a droit à la première place dans la prophylaxie.

***

L'application inhumaine des données les plus scientifiques va être dans les mains de l'ennemi l'arme des *gaz*, qui doit tuer d'une mort rapide ou lente, blesser de la façon la plus douloureuse, créer des infirmités non seulement définitives, mais qui, dans la suite des temps, pourront s'affirmer par des lésions de plus en plus étendues. On ne saurait trop dire le calvaire pénible de ces malades qui, pour avoir été élevés à la dignité de blessés parce que leurs lésions répondent souvent aux mutilations les plus graves, peinent matériellement et moralement de ce que leur mutilation n'est pas objective.

Le 22 avril 1915, alors qu'est lancée la première vague de gaz chlorés, en dépit des avertissements de l'étranger qui avaient fait prévoir l'emploi par l'ennemi de cette arme cruelle, emploi dont on veut encore douter, rien n'existe comme organisation, rien n'est prévu encore comme moyen de défense.

L'œuvre commence surtout alors que les S. S. d'État du Service de Santé et de l'Armement dans un esprit de large collaboration, s'efforcent, après appel à toutes les compétences techniques et scientifiques, qui vont se consacrer à leur tâche avec une ardeur admirable, de poursuivre parallèlement l'étude de la préparation des gaz, celle de ses moyens de protection dont une mise au point incessante va assurer l'efficacité croissante ; de créer, d'accord avec le commandement, dans la zone de l'armée comme à l'intérieur, les Centres spéciaux et les laboratoires d'expertise. Ainsi, à mesure que les attaques ennemies se multiplient, que s'établissent les règles de prophylaxie et se dégagent les formules de traitement, se constituent, en dehors des services hospitaliers de l'arrière, les ambulances Z, dotées de tout le matériel nécessaire de protection individuelle ou collective, dirigées par un personnel instruit en vue de fonctions nettement déterminées. Placées près du front, de façon à supprimer aussi rapidement qu'il est nécessaire l'action du toxique et à traiter les lésions, ou échelonnées du poste de secours aux centres de triage, elles se doubleront des sections mobiles de lavage et de désinfection, lorsque l'ennemi, abandonnant les gaz suffocants, se servira plutôt des gaz vésicants et utilisera surtout l'ypérite, gaz d'un effet redoutable par le nombre de soldats qui sont mis hors de combat. Plus tard, grâce à ce personnel plutôt médical, ces formations, nettement spécialisées pour la médecine, deviendront des centres importants

pour le traitement des malades au moment où la guerre de mouvement aura annihilé nombre de formations hospitalières médicales fixes.

Ce fut encore sur ce terrain un merveilleux effort d'improvisation dans la recherche scientifique comme dans la réalisation pratique. Ici comme partout, comme sur le champ de bataille, ou dans les industries de guerre, ce fut une grande puissance de redressement. Pour la part importante que la Science a prise au salut du pays, puisse la Patrie reconnaissante donner aux savants les moyens de travailler pour la paix!

***

Parallèlement à l'œuvre de prophylaxie se perfectionna le traitement des troubles fonctionnels, des lésions viscérales et des maladies.

Si, dans les régions de l'intérieur, les compétences spécialisées furent facilement trouvées chez les médecins qui, dégagés par leur âge de toute obligation militaire. restaient désireux de collaborer à l'œuvre commune et de servir le pays ; dans l'Armée, peu à peu sous l'initiative des Médecins-chefs supérieurs du Service de santé des armées ou à l'instigation du Sous-Secrétariat d'État, sont créés des centres spéciaux de diagnostic et de traitement des affections des yeux, des oreilles, de la peau, du système nerveux, de l'appareil circulatoire. A la tête de chacun de ces centres sont placés des médecins spécialisés, auprès de qui les conseillers techniques de l'Administration centrale viendront en mission, en vue non seulement d'un contrôle toujours utile et qui permettra de voir si les médecins sont bien à leur place, mais surtout pour se rendre compte si ces médecins ont l'aide nécessaire pour accomplir leur tâche.

Les services rendus furent considérables. Combien de soldats, grâce à des soins rapides et intelligents, parmi notamment les soldats ypérités, ont pu ainsi éviter l'infirmité définitive ! Que signifie dès lors que l'on ait reproché à ces Centres de faciliter la simulation dont le nombre s'augmentait sans doute avec la multiplication des formations spécialisées, mais que l'on pouvait d'ailleurs, en dépit de l'ingéniosité déployée, dépister plus facilement que partout ailleurs ?

En neurologie comme en psychiatrie, les résultats ne furent pas moins importants. Bien des soldats furent ainsi préservés de la déchéance physique comme

de la déchéance morale. Comme cela a été dit, la guerre fut, pour les troubles nerveux et mentaux, un moment étiologique unique. Par sa longue durée, par l'ampleur des opérations, par la multiplicité et la violence des engins, elle détermina l'usure physique et morale, l'usure nerveuse, qui se prolonge encore. On peut se rendre compte de l'importance du chiffre des malades atteints de troubles ou de lésions nerveuses, en relevant que, dans un seul centre, de décembre 1914 à juillet 1918, passèrent 25.000 malades ou blessés du système nerveux

Grâce à l'initiative, à la science et au dévouement des neurologistes et des psychiatres mobilisés, aussi de ceux restés à l'intérieur, une vaste organisation neuro-psychiatrique fut créée de l'avant à l'arrière. Cette organisation, perfectionnant sans cesse ses techniques, permit de donner tous les soins nécessaires aux militaires atteints de troubles nerveux et mentaux que l'on s'efforçait de dépister sous des bizarreries de caractère ou des anomalies de conduite, dont la survenue brusque et inexplicable justifiait un traitement médical, plus que la sanction pénale qui les menaçait.

A toutes les périodes de la guerre, sans trêve ni repos, les Centres de neurologie et de psychiatrie de la zone des armées comme des régions de l'intérieur ont déployé une activité intense dans des conditions souvent dures, rendues plus terribles encore par les jugements par lesquels l'ignorance publique s'efforçait de compromettre leur action. Ainsi aux grands infirmes du système nerveux particulièrement dignes de pitié, comme aux soldats atteints des troubles neuropathiques furent assurés les soins attentifs et prolongés qui convenaient. Les cures rationnelles facilitèrent les récupérations. Cette organisation neurologique et psychiatrique du Service de santé de l'Armée nationale a servi de modèle aux Services de Santé des Armées alliées. Et quand on songe à l'œuvre de patience et d'inlassable volonté que comportent les diagnostics neurologiques et psychiatriques, la longue durée des traitements, la part de responsabilité que la malignité s'efforçait d'aggraver, on comprend toute la valeur de l'effort accompli par le nombre relativement restreint de neurologistes et de psychiatres, dont il n'est que justice de redire que le dévouement fut à la hauteur de leur science.

Et je ne voudrais pas non plus passer sous silence le concours si précieux, en médecine comme en chirurgie, des radiologistes, l'action si bienfaisante des stomatologistes, celle des pharmaciens, etc.

***

Je ne puis songer à dégager les progrès scientifiques qui sont issus de ces études et de ces réalisations de guerre, œuvre des missions ou des organisations techniques, œuvre de tous et de chacun. Fidèlement dévoués à leur tâche nombreux furent ceux qui ne négligèrent ni les recherches ni les enseignements qu'il était possible de tirer de la pratique de guerre. Ce fut le but de l'École de perfectionnement de Bouleuse d'aider à la diffusion de ces enseignements, et d'en faire bénéficier les médecins de l'armée française, comme aussi ceux des armées alliées qui s'empressaient de les solliciter.

Il suffit de parcourir les publications médicales de guerre qui ont déjà vu le jour ou qui paraissent aujourd'hui, les bulletins des réunions médicales constituées dans la zone des armées comme dans les régions, les comptes rendus des conférences périodiques, nationales ou internationales qui se tenaient au Val-de-Grâce les rapports des Médecins-chefs d'armée ou des Directeurs de service de santé des régions, des Adjoints techniques ou des Médecins consultants, les mémoires des vieilles Archives de médecine et de pharmacie militaires rénovées, la Revue de neurologie, pour comprendre quels recueils précieux nous possédons où sont réunis des documents du plus haut intérêt. Ils représentent avec le service des Archives et documents de guerre du Val-de-Grâce (qu'il suffit de visiter pour connaître l'effort admirable des sciences médico-chirurgicales vis-à-vis de toutes les forces destructrices), tout autant de témoignages évidents que l'effort médical a égalé, et même dépassé, par la complexité de son action, l'effort chirurgical; que les progrès des Sciences médicales, sur les terrains divers où ils ont été obtenus, ont marché de pair avec les progrès des Sciences chirurgicales. Si quelques travaux ont souffert d'une réalisation trop rapide, de certaines difficultés d'observation, d'une documentation insuffisante, ou d'une technique imparfaite par défaut de moyens matériels, des œuvres définitives sont acquises La mise au point qui va se faire dans les présentes années établira, au bénéfice de la Science médicale française, un bilan respectable. Elle permettra de comprendre pourquoi, si la collaboration du service médical des armées alliées nous fut souvent profitable, les missions de notre Corps médico-chirurgical durent aller partout,

notamment en Serbie, en Russie, en Roumanie, apporter avec l'aide matérielle, l'aide scientifique qui leur était réclamée.

A ces progrès techniques, à ces résultats scientifiques, il faut ajouter les conceptions fertiles en applications pratiques.

Jamais guerre, jusqu'à ce jour, on ne saurait trop le répéter, n'a évolué dans des conditions de sécurité aussi grandes au point de vue des maladies endémiques ou épidémiques, et cependant, jamais guerre, ai-je rappelé, ne réunit un pareil concours de causes favorables à la propagation de ces maladies. Jusqu'à la période de la grippe, morbidité et mortalité furent notablement inférieures à celles du temps de paix; pour certaines maladies, elles furent presque insignifiantes. L'on ne saurait, pour expliquer ces faits, invoquer le bénéfice d'une période particulièrement favorable. J'ai montré que, dans le même temps où l'armée française restait indemne de certaines maladies exotiques, les armées russes, polonaises, serbes, allemandes, autrichiennes subissaient des assauts épidémiques sérieux, payant le plus lourd tribut à la variole, à la typhoïde et aux fièvres paratyphoïdes, au typhus, au choléra, à la peste.

L'état d'immunité relative dont a bénéficié l'armée française ne résulte donc pas d'un concours fortuit de circonstances heureuses, mais est la conséquence naturelle de l'application continue de méthodes prophylactiques et curatives, rationnelles et scientifiquement rigoureuses.

Sur le terrain médical proprement dit, comme sur le terrain hygiénique, dès qu'au contact des dures réalités de la guerre les résolutions se firent plus énergiques, l'action pénétra partout. Le Service de Santé de l'Armée nationale contribua ainsi à affirmer, une fois de plus, l'esprit immortel et le prestige de notre pays.

***

Telle est dans ses grandes lignes la leçon de l'effort médical pendant la guerre. Cet effort n'a été une surprise pour personne. La France, coutumière des miracles, savait qu'elle pouvait compter sur tous ses enfants, à plus forte raison sur ceux qu'une vocation sublime appelle au soulagement de l'humanité souffrante. La vigueur morale est commune chez ceux dont la vie

est une lutte perpétuelle contre la nature, qui affrontent la mort à tous les instants de leur action professionnelle. Profession et Science deviennent ainsi des facteurs d'âmes collectives et de patriotisme.

A cette belle œuvre humanitaire, à cet effort de réalisation scientifique et pratique, si considérable qu'on n'en eût jamais accepté le projet si on avait tenu compte des possibilités humaines, les bons ouvriers ne manquèrent point. Quand on sut les chercher, on les trouva nombreux. Ce qu'ils ont fait au début, avec des moyens de fortune, ils l'ont heureusement développé dès que leur action fut facilitée par un matériel puissant, dès que l'autorité leur fut donnée avec la liberté des initiatives et des responsabilités. Ils virent alors clair, pensèrent grand et agirent bien. Grâce à eux, en pleine guerre, on put créer, avec une rapidité résultant d'une compréhension précise des enseignements de la lutte, et avec une perfection que la présence des moyens d'action eût fait juger impossible au simple examen.

Si la tâche fut dure, les courages furent à la hauteur de la tâche ; là où l'expérience manquait, le dévouement et la bonne volonté ne faisaient point défaut, et le labeur ne cessa de grandir à mesure que la mort frappait.

Je ne veux certes point cacher les erreurs et les défaillances, mais, si la grandeur des événements a dépassé tout être et toute chose, grand fut aussi le personnel, par son esprit de discipline collective, et d'abnégation, par sa valeur scientifique, par ses facultés d'assimilation et d'improvisation.

Les médecins de la guerre ont bien mérité de la patrie ; surtout les jeunes étudiants, externes, internes des hôpitaux, les jeunes docteurs que leur âge appela aux bataillons d'infanterie, aux postes de secours ; les brancardiers, les médecins auxiliaires, les sous-aide-majors, les aide-majors ; — enfants en même temps que héros — et que la mort a décimés.

Brancardiers, ils furent les exemples admirables de l'accomplissement magnifique du devoir, les serviteurs soumis et disciplinés, d'une humble et redoutable mission.

Médecins régimentaires, médecins de groupes de brancardiers ou de postes de secours, que l'on s'ingénia, vers la fin, à instruire, pour préserver en quelque mesure leur avenir, mais surtout pour les faire bénéficier d'un avancement qui n'était qu'une faible récompense et un minime soulagement à des situations matérielles douloureuses, ils furent les compagnons fidèles du

poilu jusque dans la sanglante mêlée. Exposés aux mêmes dangers que les combattants, ils eurent leur courage sans la fièvre de la lutte, sans l'ivresse du combat. Par leur sacrifice intégral et sans réserve, ils forcèrent l'admiration et le respect de tous, l'hommage de l'ennemi qui s'étonnait qu'on mît les meilleurs à l'avant, et ils furent en effet les meilleurs parmi les hommes.

Prêts à défendre leurs blessés devant les patrouilles ennemies, parfois dépouillés ou fusillés par lui, ou encore retenus en captivité pour être soumis au plus dur régime, ils ne ménagèrent ni leur dévouement, ni leurs peines; ils furent grands dans leur héroïsme silencieux.

Si je ne redoutais d'oublier tous ceux qui se sacrifièrent, auxquels on ne peut songer sans émotion et dont l'apostolat est resté anonyme, que d'exemples je voudrais et pourrais citer qui témoigneraient avec quelle dignité de cœur et d'intelligence ils pratiquèrent la solidarité dans la tradition de l'honneur.

Mon respect va à tous ceux qui partirent, aussi à ceux qui restèrent mais qui comprirent que leur science, leur dévouement appartenaient au pays, et ne voulurent rien abandonner des devoirs qu'impose l'exercice d'une profession égale aux plus grandes.

Si, dans cette commémoration pieuse de ceux que nous avons perdus, ma pensée émue et respectueuse n'oublie pas les Maîtres qui sont morts pour la France, elle s'attache surtout à ces jeunes étudiants en médecine qui ont appris à si bien mourir. J'exalte la jeunesse dont l'action fut celle que l'on attendait, que je prévoyais plusieurs années avant la guerre pour avoir appris à connaître les générations nouvelles. Je connaissais leurs sentiments sains et généreux, leurs énergies laborieuses, leur fidélité aux certitudes les plus impérieuses du devoir. Je les savais prêts à se donner pour servir le pays dont ils souhaitaient, avant tout, la grandeur.

Nombre de ceux que j'ai connus et que j'affectionnais, se sont donnés et ne sont plus. Partout, dans notre corps médical, il en fut ainsi.

Mais d'autres restent : A ceux-ci, nous devons d'autres hommages que celui de notre affection ; car, dans les conditions les plus décourageantes, aux prises avec les difficultés les plus grandes, ils vont avoir une tâche très dure.

On s'est demandé anxieux, quelles seraient, en présence de l'œuvre de reconstruction à poursuivre, les bonnes volontés de ces jeunes générations qui ont pris part à la guerre. Les uns, trop optimistes, attendaient de grandes

choses de cette adolescence chargée de faits ou de récits héroïques. Ils ont demandé à ces étudiants, revenus vieillis, restés sous les armes pendant plusieurs années, ignorants, malgré eux, pendant la période de vie où l'on est dressé pour apprendre, plus qu'ils ne pouvaient donner. Et les pessimistes de l'après-guerre, aussi coupables que les autres, ont parlé d'individualisme renforcé, d'arrivisme exaspéré. La guerre, hélas ! a distrait du travail intellectuel bien des esprits qui eussent été dignes de s'y soumettre, mais, l'élite de toute classe a été gravement atteinte ; les valeurs qui restent sauront reconstituer l'élite.

Les grandes choses dont la guerre a été l'occasion seront, pour cette jeunesse qui a mûri si vite et à si dure école, autant de raisons à travailler plus et mieux. L'œuvre sociale à réaliser est immense : il faut penser que l'esprit de lumière tiendra contre les forces ténébreuses et que l'unité d'action reliera insensiblement l'œuvre de guerre à l'œuvre de paix.

Le passé, dans ce qu'il a de plus auguste, doit abriter le présent dans ce qu'il a de plus vivant, de plus viril.

Les générations fauchées dans la guerre ordonnent aux survivants de les dépasser. Cette exigence est sacrée : notre jeunesse doit y répondre par l'effort le plus grand, en reprenant par des voies nouvelles la mission d'avant-garde de notre race. Ainsi ils seront les fiers ouvriers du rajeunissement du monde, car, dans la période de transformation intense où le monde civilisé est entré, nombre d'idées et de doctrines ont vécu. Ils auront à rebâtir les ruines, mais ce sont des ruines dans un pays vainqueur. Sortis de l'horizon rétréci que nous avait fait la défaite, ils entrent dans le rayonnement de la victoire, en dépit des difficultés de l'heure. Ils ne raisonneront plus comme nous, parce qu'ils seront emportés par un vaste mouvement de foi et d'espérance, et trouveront en soi les volontés longues et persévérantes.

Dans les conjonctures présentes, à la fois glorieuses et précaires, tout ce qui serait déperdition de force serait un crime contre la patrie. Il faut tenir, ne point s'abandonner, continuer de vouloir en présence du lourd héritage de guerre. Lutter quand même, telle doit être la loi. Après le courage devant la mort, il faut savoir regarder en face la vie, avec une vaillance et une gaîté toujours plus grandes dans la vie matérielle, avec le caractère dans la vie morale. A condition d'avoir les patientes vertus de la paix, demain sera jour de gloire si aujourd'hui est jour de labeur et d'amertume.

L'effort de la guerre, obscur ou éclatant, nous a donné la victoire, l'effort de la paix, obscur ou éclatant, se fera méthodique, discipliné et persévérant, pour la recherche illimitée, pour la semaille des idées qui demeurent. La jeunesse studieuse, soumise à la loi éternelle de l'effort humain aura à faire notre France plus grande et plus belle.

Confiants dans notre art, nous le servirons tous, anciens ou jeunes, avec une volonté forte, incarnant dans la même pensée, notre amour de la Science et celui de la France, dont le génie mérite d'être maintenu pour l'humanité.



*Barrère del.*



*Dessin de Barrère.*
*(Musée du Val de Grâce).*

Blessés quittant un H.O.E.

# La Chirurgie française pendant la Guerre

PAR


Le professeur Pierre DUVAL

Chirurgien consultant de la 7e Armée.


Dans ce Livre d'or, élevé à la gloire de la Médecine française, je ne saurais mieux faire, pour exposer l'œuvre scientifique de la chirurgie militaire française pendant la guerre, que de répéter ma leçon inaugurale à la Faculté de Médecine (12 décembre 1919). J'ai considéré comme un devoir de la consacrer à cette œuvre admirable entre toutes que fut l'adaptation de la thérapeutique chirurgicale aux plaies de guerre modernes, bien différentes des blessures observées dans les guerres précédentes, au nombre considérable de blessés, aux conditions parfois si difficiles du fonctionnement chirurgical... Je la répète ici, débarrassée de quelques critiques, en la dédiant au Corps Médical en entier, aux Médecins militaires qui nous ont donné les moyens d'accomplir la formidable tâche, aux Médecins mobilisés, aux Civils, qui, depuis le champ de bataille jusqu'aux hôpitaux du territoire, ont, par leur courage, leur esprit de sacrifice, leur travail acharné, la haute conception de leur mission, donné à nos blessés des soins dignes de leur héroïsme.

« L'œuvre scientifique de la chirurgie française pendant la guerre se résume en l'étude de la biologie de la plaie de guerre.

Ainsi présentée, cette œuvre paraît simple ; elle est en réalité considérable. Et quand on songe aux conditions dans lesquelles elle a été entreprise et menée à bonne fin, elle devient un monument impérissable élevé à la gloire de l'esprit français.

Les hommes étaient ballottés par les nécessités militaires ; comment ont-ils pu seulement entreprendre ces études qui demandent le calme de la pensée et exigent la stabilité dans le travail ? Privés à tous instants des collaborateurs indispensables, ils ont dû être à la fois et le cerveau qui pense et la main qui fait toutes les besognes. Les installations étaient précaires, les moyens nuls au début. Mais une idée sainte remplissait tous nos cœurs, une même volonté stimulait toutes nos énergies : améliorer le sort affreux de nos blessés, opposer au génie de la destruction le génie de la conservation, combattre la volonté ennemie de détruire toute une race par une science médicale capable de conserver à notre pays ses splendides enfants.

La grande œuvre fut accomplie.

Pour bien la comprendre, il suffit de se reporter aux connaissances de la chirurgie de guerre en août 1914. La biologie de la plaie de guerre était totalement inconnue. Tout était donc à faire ; tout fut fait ; et c'est l'œuvre patiente du corps médical français pendant les quatre dernières années de la guerre que je vais résumer ici.

Je dis notre œuvre, car, en vérité, ce fut le génie français qui apporta dans cette obscurité complète la claire lumière.

Je n'en veux qu'une preuve :

En 1916, le grand ministre anglais Lloyd George, frappé par les améliorations apportées à notre chirurgie de guerre, suggéra au Gouvernement français l'idée de réunir une Conférence chirurgicale interalliée où les grandes questions de la chirurgie de guerre seraient traitées.

Il demanda lui-même que cette Conférence eût son siège à Paris. C'était un hommage rendu aux progrès de la chirurgie française de guerre.

J'ai eu l'insigne honneur de participer dès le début aux travaux de cette conférence.

Les nations étaient représentées par l'élite de leur corps médical. Je puis dire en toute sincérité que la chirurgie française y fut constamment honorée d'une déférence particulière.

En voici un exemple entre tous :

C'était en 1918. Je revenais d'Amérique pour une session de la Conférence interalliée et pus arriver à temps pour prendre part à la discussion sur la sérothérapie de la gangrène gazeuse.

Notre président, Tuffier, donna tour à tour la parole aux délégations des différents pays pour faire connaître les résultats qu'ils avaient obtenus, car toutes les nations avaient expérimenté la sérothérapie.

Les communications furent courtes.

L'Angleterre, la première, dit simplement que ses résultats étaient nuls la Belgique, de même ; nuls les résultats dans l'armée américaine ; nuls ceux de l'Italie, du Portugal, du Japon. Et ces communications, faites par les premiers savants de tous ces pays, étaient dites à voix basse, comme si ces hommes eussent été honteux que leur génie n'eût pu trouver remède au grand mal qui tuait nos enfants.

La France prit la parole la dernière.

Je me levai, rempli d'une douce émotion. Les notes que je tenais étaient lourdes ; elles ne faisaient pas trembler ma main. Elles résumaient d'immenses travaux :

C'était l'étude des différents agents de la gangrène gazeuse, poursuivie depuis trois ans par notre Institut Pasteur ; c'étaient les sérums préparés dans le silence par des hommes qui s'appellent Veillon, Weinberg ; c'étaient les résultats obtenus par une large expérimentation de la sérothérapie faite depuis de longs mois dans plusieurs de nos armées sous le contrôle de M. Roux lui-même.

Résultats obtenus à la IIe armée par Sacquépée, à la Xe par Lenormant, à la IIIe par Lardennois, à la VIe par Proust et dans ces armées par Vaucher sous ma propre direction.

La sérothérapie préventive nous avait permis d'abaisser la fréquence de la gangrène gazeuse à 4 pour 100 contre 16 pour 100 dans cette période chez les grands blessés des membres. La sérothérapie curative avait réduit la mortalité des 3/4.

D'un bond, Finney, chirurgien général des armées américaines, se lève. Il demande, devant ces résultats, que la méthode française soit adoptée dans toutes les armées de l'Entente.

Tous acquiescent à cette demande :

L'Angleterre par la voix de sir Antonin Bowlby ;
La Belgique par la voix de Depage ;
L'Italie par celle de Castellani ;
La Serbie, le Portugal, le Japon.

Et tous ces hommes qui, la minute d'avant, venaient de dire leur impuissance, saluaient dans une admiration reconnaissante le génie de la Médecine française dont la clarté venait une fois de plus de diriger les peuples.

Voici l'œuvre.

Deux notions dominent toute la biologie de la plaie de guerre, et de ces deux notions, et d'elles seules dérive toute la chirurgie de guerre.

Les tissus de la plaie de guerre sont dévitalisés par le traumatisme ; ils sont infectés par l'agent vulnérant.

Cette dévitalisation des tissus est une notion nouvelle et capitale. La violence de pénétration du projectile tue instantanément les tissus qu'il rencontre et son action mortelle se fait sentir à une distance plus ou moins grande. Nous en jugeons visuellement par la couleur, la consistance des tissus, l'infiltration hémorragique avec thrombose vasculaire. Elle est immédiate, puisque Noël Fiessinger l'a vue débuter quarante-cinq minutes après la blessure même. Cette dévitalisation a une double conséquence. La cellule organique, la cellule musculaire en particulier, contient des produits normaux qui sont hautement toxiques : vivante, elle les retient, et ne les répand dans l'organisme qu'en doses fractionnées, ou après les avoir modifiés ; morte, elle perd ce pouvoir de retenue et brusquement toute cette masse de produits toxiques se répand dans l'organisme. Mais à ces poisons normaux s'ajoutent très rapidement des poisons anormaux. Sous l'influence des ferments apportés par les leucocytes, qui, quelques heures après la blessure, envahissent ces tissus mortifiés, la molécule albuminoïde est dissociée et il se forme alors des produits nouveaux dus à l'autolyse et leur toxicité est plus grande encore que celle des poisons normaux.

La plaie de guerre a donc un pouvoir toxique ; l'on peut dire sans exagération que tout blessé de guerre est un intoxiqué, mais à un degré variable suivant l'importance de la masse tissulaire dévitalisée par le traumatisme, suivant l'équilibre fonctionnel de son foie, de ses reins, de tous ses organes chargés normalement de l'élimination des poisons organiques. Le suprême degré de cette intoxication est le shock dit traumatique, ainsi que l'a démontré Quénu.

Cette masse tissulaire dévitalisée est, de plus, immédiatement contaminée par les germes que le corps étranger porte à sa surface, ou ceux dont sont chargés les débris vestimentaires qu'il entraîne avec lui.

Toute plaie de guerre est contaminée par des germes : la plaie de guerre amicrobienne n'existe pas.

L'évolution de l'infection dans la plaie de guerre a une importance pratique considérable. Deux périodes doivent être distinguées :

Dans la première, les germes restent pour ainsi dire à la surface de la plaie et ne la pénètrent pas ; ils ne se multiplient que peu.

Dans la seconde, l'infection se constitue par la pénétration des germes dans l'épaisseur des tissus, par leur prolifération ; à la contamination succède l'infection de la plaie de guerre.

La période de contamination, au point de vue biologique, dure quelques heures ; au point de vue pratique, elle s'étend dans la majorité des cas jusqu'à dix-huit heures en moyenne.

Et cette infection se produit d'autant plus sûrement, d'autant plus grave, qu'elle trouve dans la masse tissulaire mortifiée un propice terrain de culture. Suivant la juste expression de Pierre Delbet : « La plaie de guerre est un véritable cadavre mis à l'étuve. »

« Les agents microbiens qui s'y développent appartiennent à deux séries différentes : les anaérobies, hôtes constants des vêtements du soldat et de la terre des champs de bataille ; les aérobies dont le streptocoque, hôte normal de la peau des poilus, à lui seul, assombrit le pronostic de toute plaie de guerre.

Voici donc les grands principes, si j'ose dire :

Mortification des tissus, et toxicité de la plaie de guerre ;

Microbisme constant des corps étrangers traumatisants ;

Contamination constante de la plaie de guerre qui, au bout de douze à dix-huit heures, devient une profonde infection.

Cette étude générale de la plaie de guerre fut suivie d'une étude particulière pour les différents tissus.

Des faits, contingents, peuvent tout d'abord faire varier la rapidité de l'évolution d'une plaie de guerre.

La ligature d'un gros vaisseau du membre favorise l'infection par l'ischémie qu'elle provoque et conduit souvent à la gangrène gazeuse.

Le froid agit souvent ainsi.

Le garrot, moyen détestable, mais indispensable pour arrêter les grandes hémorragies, paralyse la défense locale par la suppression de la circulation, et nous savons aujourd'hui que cette ischémie mécanique favorise l'autolyse des tissus et qu'à la levée brutale du garrot peut succéder un shock toxique mortel.

Puis nous apprîmes aussi les variations que les différents tissus présentent dans leur défense propre contre l'infection.

Le muscle a une protection très limitée ; celle de l'os est peut-être moindre encore ; les synoviales, au contraire, jouissent d'un pouvoir bactéricide spécial qui prolonge souvent la période de simple contamination de leur plaie jusqu'à quarante-huit heures ; le cerveau est résistant ; le poumon enfin souvent se défend victorieusement et tout seul.

L'étude fut donc complète, le cycle en fut fermé.

De ces principes découle toute la chirurgie de guerre actuelle.

Mais, en même temps que nous étudiions la plaie en elle-même, nous n'avons eu garde de négliger la réaction organique.

Notre Faculté a eu l'honneur d'entendre mon Maître et excellent ami Sir Almroth Wright, le grand biologiste anglais, exposer les réactions organiques dans les blessures de guerre. Il a montré les variations du pouvoir de défense de l'organisme, ce que lord Moulton a proposé d'appeler la « phylaxie ».

La plaie de guerre est une région ecphylactique, elle a perdu tout pouvoir de défense : les tissus en sont morts, et les vaisseaux thrombosés ne permettent pas dès le début la cataphylaxie, c'est-à-dire l'apport des substances de combat normales ou anormales de l'organisme sur ce véritable terrain de lutte que va devenir la plaie de guerre.

Mais Noël Fiessinger a montré depuis longtemps que, si la plaie de guerre était dès le début un foyer d'ecphylaxie, l'afflux leucocytaire de défense se produisait immédiat à son pourtour, à 1 ou 2 cm. de sa périphérie, et cela dans les deux premières heures qui suivent la blessure.

La réaction organique est pour ainsi dire contemporaine de la plaie de guerre.

Wright nous a montré l'exsudation de lymphe qui vient, par son pouvoir antitryptique, modifier la chambre de cultures qu'est devenue la plaie de guerre.

Et nous savons, maintenant, que le pouvoir normal de défense de l'orgasme s'accroît aussitôt. Il se constitue une épiphylaxie locale et générale.

Comme le dit Wright, les forces de réserves viennent au secours de l'armée active.

Loin de moi la pensée de vous détailler, aujourd'hui, le mécanisme intime de tous ces phénomènes.

Je ne veux en détacher qu'une seule conclusion.

Il est établi, actuellement, que l'organisme possède en lui des moyens de défense capables de lutter victorieusement contre l'infection de la plaie de guerre. Un seul agent microbien lui échappe : le streptocoque.

Connaissant maintenant la constitution intime de la plaie de guerre et les phases de son évolution, connaissant la réaction défensive spontanée de l'organisme, nous pouvons en déduire les préceptes rationnels du traitement chirurgical de cette plaie.

De nos connaissances sur la biologie de la plaie de guerre découle la véritable révolution qui s'est faite dans notre Chirurgie de guerre.

Si nous jetons un coup d'œil sur son évolution, depuis 1914 jusqu'en 1918, nous pouvons y distinguer trois périodes :

La première est celle de l'ignorance complète. La plaie de guerre actuelle ne ressemble en rien aux plaies des guerres précédentes, les méthodes thérapeutiques anciennes sont ou impuissantes ou inopportunes.

La seconde est représentée par l'application de la méthode de Carrel.

La troisième est l'avènement de l'excision de la plaie de guerre, suivie de suture primitive.

A la vérité, ces deux périodes chevauchent l'une sur l'autre dans le temps ; elles méritent d'être nettement séparées.

Le principe de Carrel est, vous le savez, la désinfection systématique de la plaie de guerre, suivie de la suture secondaire de cette plaie, une fois qu'elle est stérilisée.

La désinfection est recherchée par l'action d'un liquide spécial, rénovation d'un de nos plus vieux antiseptiques, le liquide de Dakin.

Je ne voudrais pas que mes paroles dépassassent ma pensée. Carrel a compris un des premiers que l'étude biologique de la plaie de guerre devait être la base de la thérapeutique. Sa méthode nous a rendu d'immenses services. Grâce à cet homme qui a ajouté à son génie français bien des qualités, comme aussi certains défauts du génie américain, nous avons eu à notre disposition une méthode de traitement des plaies de guerre qui nous a permis de sauver bien

des existences. Surtout, à mon avis, elle eut l'immense mérite de s'offrir à nous lorsque nous étions plongés dans l'immense désespoir de notre impuissance. Elle nous a rendu la confiance.

Je crois que nous devons conserver pour son auteur une vive reconnaissance.

Mais il nous faut bien reconnaître aussi, à nous spectateurs impartiaux de l'évolution scientifique, que la méthode de Carrel ne fut qu'une méthode de passage.

Elle réalisa un progrès incontestable, mais une autre méthode est née, qui s'est totalement substituée à elle et l'a réservée à un rôle plus modeste, il est vrai, mais encore glorieux : au traitement des plaies profondément infectées. Ceci tient, à mon avis, à ce que la méthode de Carrel repose sur une double erreur biologique.

Carrel part de ce principe que, même après le traitement chirurgical, la plaie de guerre est infectée, et qu'elle doit être systématiquement stérilisée.

La suture n'en est permise que lorsqu'un examen bactériologique, dont le principe est discutable, montre que la plaie est amicrobienne.

Là gît l'erreur. En vérité, après le traitement chirurgical approprié, la plaie de guerre est aseptique.

Je ne dis pas amicrobienne, je dis aseptique, c'est-à-dire suturable sans dangers.

Carrel a méconnu ce principe, et a conclu de la présence d'un certain nombre d'agents microbiens dans la plaie, après son excision chirurgicale, à la nécessité inéluctable de sa stérilisation.

Il a méconnu le pouvoir phylactique des tissus, il a méconnu cette belle donnée de nos travaux que les tissus sains de la plaie chirurgicale substitués aux tissus pathologiques de la plaie de guerre peuvent détruire les germes encore répandus à leur surface.

Cette erreur biologique a vicié toute sa méthode, elle l'a conduite à sa disparition dans le traitement des plaies de guerre récentes.

Comme aussi dans la méthode d'examen bactériologique de la plaie en voie de stérilisation, Carrel s'est fié entièrement à la numération microbienne.

Seconde erreur biologique : Carrel n'a tenu compte que du nombre des germes répandus à la surface de la plaie ; il n'a pas apprécié comme il convenait la qualité des agents microbiens. Sa formule était la suivante : un microbe, quel qu'il soit, par champ microscopique et la plaie est suturable.

La vérité n'est pas là. Elle est dans la formule de Tissier : une plaie pauci-microbienne est toujours suturable à moins qu'elle ne contienne le streptocoque, le plus terrible des agents microbiens contre lesquels nous ayons à lutter. La qualité des germes prime donc leur quantité.

C'est pour ces raisons que la méthode de Carrel n'a pas vécu dans le traitement des plaies de guerre récentes.

D'autres raisons ont été données ; difficultés d'exécution, nécessité d'un personnel particulièrement éduqué, nécessité d'installations bactériologiques nombreuses, impossibilité de recourir à cette méthode en première ligne.

Toutes ces raisons sont vaines. L'armée anglaise a réalisé ce tour de force inouï d'installer la méthode de Carrel dans ses hôpitaux de première ligne et d'organiser la poursuite de ce mode de traitement non seulement dans tous ses hôpitaux de base, mais encore à bord des navires qui rapatriaient ses blessés en Angleterre. La Belgique avec Depage, à la Panne, a traité par la méthode de Carrel la majorité des blessés de son armée.

La France, l'Angleterre, la Belgique ont toutes abandonné cette méthode uniquement parce qu'elle n'était pas conforme à la biologie de la plaie de guerre.

Combien plus scientifique, combien plus nette dans sa conception la méthode purement française qui se révèle comme une des plus belles expressions de notre clair génie.

Et quelle reconnaissance nous devons aux hommes qui nous ont donné cette admirable méthode : l'excision de la plaie de guerre et sa suture primitive.

La suture primitive des plaies de guerre est née en France ; c'est nous qui l'avons inventée, c'est nous qui l'avons apprise à nos alliés.

Elle nous a permis de sauver un nombre considérable de nos blessés. Qui plus est, elle nous a permis de donner à nos opérés une qualité de guérison remarquable. La suture primitive a conservé à la France ses enfants meurtris ; elle lui a rendu des hommes valides, capables par leurs conditions physiques de travailler activement à sa glorieuse renaissance.

Le nom de l'homme qui a inventé cette admirable méthode mérite de passer à la postérité.

C'est la ville de France qui a le plus souffert de la guerre qui nous a donné le sauveur de ceux qui se battaient pour la ramener à la patrie.

Henri Gaudier (de Lille) est l'inventeur de l'excision suivie de la suture primitive des plaies de guerre.

Henri Gaudier est un bienfaiteur de l'humanité.

La méthode qui consiste en l'excision de la plaie de guerre et sa suture primitive repose sur la biologie même de la plaie.

La plaie de guerre est formée de tissus dévitalisés, toxiques et contaminés. Le traitement logique est d'enlever chirurgicalement cette masse de tissus mortifiés, qui menacent d'intoxiquer l'organisme et seront le siège d'une grave infection, comme aussi d'extraire tous les corps étrangers parce qu'ils sont tous infectants. L'excision totale des masses tissulaires mortifiées, l'ablation de tous les corps étrangers, s'imposent donc : c'est le premier acte du traitement chirurgical. Cet acte doit être exécuté dans la période de contamination de la plaie, c'est-à-dire dans les douze ou dix-huit premières heures qui suivent la blessure.

Tout blessé doit donc être traité par l'excision de sa plaie dans les dix-huit premières heures. C'est la véritable loi de protection pour tout blessé.

Par ce traitement, à la plaie de guerre toxique et microbienne, est substituée une plaie chirurgicale composée de tissus vivants, qui sont doués de tous les moyens de défense de l'organisme normal.

Cette plaie est microbienne — nous ne pouvons nous flatter de l'avoir débarrassée de tous ses germes, — mais elle est aseptique.

Le second acte du traitement est la suture primitive. Celle-ci est légitime parce que, dans cette plaie chirurgicale fraîche, les moyens de défense de l'organisme lutteront contre les quelques germes enfermés par la suture.

La suture totale de la plaie suit immédiatement l'excision : c'est la suture primitive d'emblée.

Cette notion claire et générale du traitement de la plaie de guerre a suscité toute une série de travaux secondaires qui en sont le digne complément, et ont permis son application à toutes les variétés de blessures.

Tout d'abord l'extraction des projectiles.

Le projectile de guerre, l'éclat d'obus, est constamment septique ; il entraîne avec lui dans la plaie des débris vestimentaires chargés de germes : son extraction immédiate est nécessaire.

Nous vîmes alors la radiographie nous donner successivement des moyens remarquables de repérage, puis des moyens sûrs d'extraction. Et l'on peut dire que, dans les deux dernières années de la campagne, n'étaient plus laissés, à l'armée, dans l'intérieur des tissus, que les projectiles bénins, comme cer-

taines balles, ou ceux dont l'extraction eût fait courir de gros risques immédiats aux blessés.

Pour le traitement direct de la plaie de guerre, la chirurgie courante nous permettait d'exciser la peau, les aponévroses, les masses musculaires et de les suturer ensuite. Mais pour traiter, suivant le même principe général, les plaies des os, des articulations, des vaisseaux, les plaies des viscères, cerveau, poumon, foie... la vieille technique française a dû inventer toute une série de méthodes, et prouver qu'elle était à la hauteur de toutes les tâches.

Les plaies des articulations furent les premières à bénéficier de la méthode.

Dans l'enfer de Verdun en 1916, Loubat suture d'une façon systématique les plaies du genou.

Conformément au principe général, il pratique l'excision des parties molles, l'excision de la synoviale, enlève les corps étrangers, fait l'ablation des portions d'os traumatisées et substitue à l'arthrite purulente, à la résection suivies d'ankylose, ou bien à l'amputation, la conservation d'articulations mobiles et parfaitement utilisables.

En 1916, Grégoire ; en 1917, dans les Flandres, Picot, traitent les fractures. Ils pratiquent l'ablation des parties molles, curettent les tranches osseuses, enlèvent la moelle toujours contaminée et suturent totalement le foyer, voire même que parfois ils suturent aussi d'emblée les extrémités osseuses.

Ils commencent à nous montrer des fractures de guerre dont la plaie est guérie en huit ou dix jours, dont le cal, régulier, normal, se constitue solide en quarante-cinq jours.

Sous Verdun, Cunéo suture complètement les plaies pénétrantes du crâne, mettant ainsi le cerveau à l'abri de l'infection secondaire et des hernies consécutives.

Plus tard, l'extraction des corps étrangers intra-cérébraux est pratiquée avec l'électro-aimant pour ne pas ajouter au traumatisme de guerre une attrition chirurgicale des centres nerveux.

Plus tard encore, Harvey Cushing nous enseigne l'ablation du tissu cérébral mortifié par les lavages sous faible pression.

Pour la chirurgie viscérale, même adaptation du principe général.

Dans les plaies de l'intestin, nous apprenons peu à peu que la suture ne sera étanche que si elle est précédée par la résection des bords mêmes de la plaie intestinale, car les tissus en sont mortifiés.

Pour le foie, j'ai pu guérir par première intention des plaies graves après résection large du tissu hépatique mortifié.

Pour le poumon, à la pratique courante de l'abstention systématique, j'ai pu substituer la thérapeutique active, en concordance avec l'évolution biologique de toute plaie de guerre. La plaie du poumon est en tout semblable à une plaie des parties molles. Elle est donc justiciable de l'excision immédiate, prophylactique, de l'infection fatale, et ici particulièrement grave, car elle se traduit par la pleurésie purulente.

Nous vivions encore sous la terreur du pneumothorax chirurgical que nous avait inoculée la chirurgie allemande. J'ai pu appliquer à la chirurgie de guerre la méthode bien française du large pneumothorax chirurgical que nous devons à Pierre Bazy.

Terrier nous disait autrefois, pour l'inondation péritonéale par rupture de grossesse tubaire : « Il y a un vaisseau qui saigne, il faut aller mettre une pince « dessus. »

Je me suis fait le même raisonnement. Il y a dans le thorax une plaie du poumon ; elle saigne, elle contient un éclat d'obus ; elle va s'infecter, infecter la plèvre : il faut ouvrir le thorax, lier le vaisseau qui saigne, exciser cette plaie comme toute plaie de guerre.

Je vous dirai tout à l'heure les résultats de cette méthode admirable.

Je passe... il me faudrait citer toute la chirurgie...

Mais je voudrais vous montrer combien cette méthode de la suture primitive est merveilleusement souple et peut s'adapter à toutes les nécessités de l'état de guerre.

Un blessé suturé primitivement doit rester sous la surveillance de son chirurgien une douzaine de jours en moyenne.

Nous nous sommes aperçus bientôt qu'il n'était pas possible, aux périodes de grande tuerie, de conserver dans les hôpitaux d'armée tous les blessés opérés : les formations sanitaires eussent été rapidement embouteillées.

Fallait-il prendre la détermination de n'en opérer qu'une partie, et livrer les autres aux hasards d'une évacuation plus ou moins lointaine ; fallait-il opérer partie de nos hommes dans la bonne période, celle de la contamination de leur blessure, et évacuer les autres au risque de les livrer trop tard au chirurgien, alors que leur plaie s'était infectée ?

Nous avons simplement réfléchi.

L'opération complète est composée de deux actes bien distincts :

L'un, le premier, est l'excision de la plaie de guerre et l'extraction du corps étranger. Cet acte est celui qui met le blessé à l'abri des complications toxiques et infectieuses. Il est donc nécessaire, inévitable, et le devoir chirurgical est de le pratiquer sur tout blessé.

Mais le second acte de l'intervention, la suture, doit-elle suivre nécessairement l'excision ? Une plaie ne peut-elle, béante, rester aseptique sous un pansement amicrobien ?

L'expérience nous montre qu'une plaie sous un pansement bien fait peut rester aseptique pendant de longs jours, quatre, cinq, jusqu'à dix.

La solution était trouvée.

L'acte opératoire indispensable que tout blessé doit subir, je dirai plus, qu'il est en droit d'exiger du Service de Santé responsable de son existence, est l'excision précoce de la plaie.

Mais la suture peut en être différée, puisque, quelques jours après, la plaie sera exactement dans le même état qu'aussitôt après l'excision.

Aux périodes de grand afflux, nos blessés purent donc être opérés, excisés à l'armée, puis immédiatement évacués sur les hôpitaux d'arrière où ils furent suturés dès leur arrivée.

Ainsi est née la suture primitive retardée ou différée ; elle n'est qu'une souple application à des nécessités militaires des principes généraux de la suture primitive.

Expérimentée dans les Flandres par la Ire armée française, elle fut la méthode générale suivie par nos armées à la bataille de la Malmaison.

J'éprouve, je vous l'avoue, un certain orgueil à voir qu'elle a été adoptée depuis lors par toutes les armées alliées, mais j'éprouve surtout une joie profonde, une puissante émotion à penser que la suture primitive retardée a mis les bienfaits de la suture primitive à la disposition de tous nos blessés, dans le moment même que, par leur plus grand nombre, ils en avaient plus besoin.

Mais, en même temps que notre chirurgie de guerre se rénovait par la stricte application à toutes les plaies de guerre des principes de l'excision et de la suture primitive, nos efforts thérapeutiques portaient sur la défense locale et générale de l'organisme.

Cette seconde partie de notre thérapeutique de guerre est encore la répercussion immédiate de notre étude sur la biologie de la plaie de guerre.

Dans les plaies infectées venues trop tard à l'action chirurgicale, ou qui n'avaient pu être correctement excisées, nous avons cherché à favoriser les processus locaux qui luttent contre l'infection.

Ce fut, il faut le proclamer hautement, la faillite des antiseptiques. Le sublimé, l'iode, le nitrate d'argent, le permanganate furent successivement abandonnés. Ils étaient illogiques. Nous vîmes, au contraire, se substituer à eux les liquides qui développaient la cataphylaxie, apportaient dans la plaie une recrudescence des agents de défense, et surtout ne leur nuisaient pas.

Wright nous montra les bienfaits de la solution salée hypertonique qui suivant sa pittoresque expression, provoque « une digestion locale » et débarrasse rapidement la plaie des tissus mortifiés qu'elle contient encore.

Pierre Delbet nous fit connaître le chlorure de magnésium avec son action cytophylactique qui multiplie rapidement les phagocytes.

Dès 1915, l'exposition à l'air et à la lumière, c'est-à-dire au soleil, apparaît comme un des plus puissants moyens de désinfection des plaies. L'héliothérapie provoque une abondante exsudation de lymphe ; elle a donc la même action biologique que la solution de Wright.

Quant à la défense générale de l'organisme contre l'infection, je ne puis que signaler les effets remarquables obtenus, dans les infections constituées, par le sérum de Leclainche et Vallée ; mais permettez-moi de m'arrêter un instant sur la sérothérapie de la gangrène gazeuse.

Elle ne fut que tardivement instituée dans nos armées ; mais depuis longtemps déjà Veillon avait expérimenté un sérum contre le perfringens, Jouan possédait son sérum anti-vibrion septique, Weinberg ses différents sérums contre l'œdematiens, le vibrion septique... Après eux vinrent des sérums polyvalents dont l'action fut bien moins efficace.

Dans les derniers mois de la guerre, il fut établi que la sérothérapie préventive contre la gangrène gazeuse devait être systématiquement pratiquée au même titre que la sérothérapie antitétanique.

Voilà, dans leurs grandes lignes, les progrès qu'a réalisés, sous l'influence des travaux français, la chirurgie de guerre.

Je ne sais si mon exposé a eu cette netteté, qui, comme le disait un grand écrivain, fait la preuve même de l'idée.

L'étude biologique de la plaie de guerre nous a conduits à une thérapeutique éminemment rationnelle.

L'excision de la plaie de guerre est logique, et la raison nous incite à l'étendre jusqu'à l'amputation immédiate dans les états de shock traumatique, pour débarrasser l'organisme de la masse tissulaire dévitalisée qui l'intoxique et menace de l'infecter.

La suture primitive, qu'elle soit primitive ou retardée, est logique.

Le développement local du pouvoir défensif des tissus est logique ; logique, le développement des réactions générales contre l'intoxication ou l'infection.

Et, dans cette œuvre générale, ce qui à mon avis force l'admiration, c'est l'unité majestueuse qui l'a dirigée.

La plaie de guerre est une, semblable à elle-même, dans tous les tissus de l'organisme. La thérapeutique doit être la même pour toutes les plaies de guerre. La base en est l'excision des tissus mortifiés toxiques et porteurs de germes ; le complément, la suture faite aussi précoce que le comportent les contingences militaires.

Mais à cette action chirurgicale locale doivent s'ajouter des méthodes biologiques générales, qui développent la défense de l'organisme dans ses processus locaux et généraux.

Il nous reste à connaître les résultats obtenus.

Je ne puis donner que ceux que j'ai pu moi-même vérifier : je ne sache pas qu'une statistique générale ait déjà été établie. Ce sont les chiffres recueillis, lors de l'attaque des Flandres (août 1917) et de celle de la Malmaison (novembre 1917).

La suture primitive des plaies de guerre fut pratiquée dans plus de 60 pour 100 des cas. Elle donna 95 pour 100 de guérisons immédiates en moyenne, et les opérés furent rendus à l'armée dans le délai moyen de six semaines.

Les plaies pénétrantes de l'abdomen ont donné 53 pour 100 de guérisons.

La suture des plaies du genou a donné 95 pour 100 de bons résultats ; plus de 30 pour 100 de ces blessés reprirent le service armé. La mortalité de l'arthrite purulente du genou était, en 1916, de 25 pour 100, il fallait y ajouter 30 pour 100 d'amputations, et tout le reste était ankylosé. En 1917, la mortalité est de 1 pour 100 ; l'amputation compte pour 2 pour 100. Quel chemin parcouru !

Les fractures sont suturées d'emblée dans 50 pour 100 des cas en moyenne. La mortalité des plaies du poumon tombe de 21 pour 100 à 8 pour 100.

En 1917, lors des deux attaques dont je vous parle, la mortalité globale des

blessés dans les hôpitaux des armées, dans les hôpitaux de la zone des étapes en liaison avec ceux-ci, ne dépassa pas 8 pour 100.

Telle est l'œuvre. N'avais-je pas raison de vous la dire admirable !

Elle est un éternel monument élevé à la gloire de la Médecine française.

Car, oui, française elle l'est complètement. Et je réclame hautement, pour notre pays, la majorité des découvertes que je viens de vous exposer.

Française, l'étude biologique de la plaie de guerre ;

Française, la notion de la toxicité des tissus, qui composent la plaie de guerre et la théorie toxique du shock traumatique ;

Française, l'excision de la plaie de guerre ;

Française, la suture primitive ;

Française, la chirurgie du poumon,

Et Française, par-dessus tout, la confiance que la chirurgie de guerre a su donner aux hommes qui se sacrifiaient pour leur pays !

C'était quelque temps après une attaque. Le maréchal de France, commandant en chef nos armées, visitait mes blessés. Il me disait la profonde joie que lui causaient les progrès incessants de la chirurgie de guerre.

A ce moment, il félicite un soldat de sa prompte et complète guérison :

« Ah ! lui répond celui-ci, mon général, on n'a aucun mérite à se faire casser la gueule, quand on sait qu'on sera retapé comme cela. »

Ce simple poilu rendait le juste hommage à la Chirurgie française.

Cette chirurgie de guerre dont je viens de vous exposer la lumineuse conception n'est pas l'œuvre de certains grands Maîtres dont la haute culture aurait produit ces merveilles : elle est l'œuvre de tous, le corps médical français dans son entier y a contribué ! Chacun, les uns aux armées, les autres dans le territoire, les mobilisés comme les civils, chacun a apporté sa petite pierre à ce superbe édifice. La multiplicité des efforts en a fait un magnifique et impérissable monument. Il porte l'empreinte dominante des deux suprêmes qualités du génie de notre race : la simplicité et la clarté. »



*Barrère del*



*Dessin de Barrère.*
*(Musée du Val de Grâce).*

Arrivée des ypérités à l'ambulance.

# La Guerre des Gaz

PAR

Le professeur V. BALTHAZARD

Chef d'escadrons,
Commandant le 7ᵉ groupe du 120ᵉ Régiment d'Artillerie lourde.

En confiant à un artilleur le soin d'écrire quelques pages sur la guerre des Gaz, le Comité de publication du Livre d'Or des Médecins n'a certes pas eu l'intention de lui demander une étude séméiologique complète de l'intoxication par les gaz de combat, non plus qu'un formulaire précis de thérapeutique, pour lesquels je me verrais obligé de décliner toute compétence. Je me bornerai à rassembler mes souvenirs ; j'indiquerai comment la vie du combattant se trouva modifiée par l'apparition, dans le combat, des gaz toxiques, comment on parvint à se protéger contre leurs effets et même, plus tard, à attaquer l'ennemi par les mêmes procédés. Ce faisant, j'aurai maintes occasions de mettre en relief les services rendus par le Corps médical dans la défense contre l'engin nouveau.

Pendant la première période de la campagne, l'obus à explosif avait, outre

ses effets matériels considérables sur des troupes mal abritées, un effet moral indéniable. Mais bientôt on apprit à se défendre contre les éclats des projectiles d'artillerie, soit par le rapide plat-ventre, si l'on était à découvert, soit en utilisant la protection naturelle offerte par le parapet, si l'on se trouvait à la tranchée. La pénurie d'explosifs aidant, les Allemands furent obligés en 1915, au moins pendant le premier semestre, d'utiliser les projectiles d'exercice dont les effets étaient médiocres ; les troupes s'étaient aguerries et l'effet moral devint nul. Tel obus éclatant à cent mètres, qui, au début de la campagne, aurait dispersé un groupe de soldats, n'arrivait pas, en 1915, à interrompre la partie de bouchon des bons territoriaux.

Ce n'est que beaucoup plus tard, soit à l'occasion des concentrations d'artillerie réalisées pour les attaques, soit surtout quand, des deux côtés, on disposa de masses d'artillerie formidables, bien dotées de munitions, que les explosifs agirent à nouveau sur les nerfs des soldats les mieux trempés.

Lorsque, le 23 avril 1915, les Allemands se décidèrent à utiliser les gaz toxiques, armes traîtresses depuis longtemps préparées par leurs chimistes, ils furent séduits par l'espoir de mettre rapidement fin à la guerre, escomptant l'effet démoralisant que devait produire l'arme nouvelle. De fait l'action morale des gaz fut considérable sur toutes les troupes qui n'en avaient pas encore éprouvé les effets. Il fallut, pour la surmonter, une énergie peu commune aux soldats de l'Yser, qui n'étaient encore pourvus d'aucun moyen de protection.

L'ennemi se servit d'abord de nappes de chlore, mêlées de fumées opaques, qu'un vent propice ramenait sur nos lignes. Dans les attaques qui suivirent, en octobre 1915, la prise de la main de Massiges, j'ai vu, d'une hauteur voisine, le nuage épais et opaque de chlore glisser lentement sur la crête du mont Têtu. Pour se protéger, nos soldats n'avaient, à ce moment, que des compresses de tarlatane, imprégnées de phénol sulforiciné et cependant, lorsque les vagues d'assaut ennemies, suivant de près le nuage de chlore, se présentèrent devant nos lignes, elles trouvèrent tous nos coloniaux à leur poste et furent sévèrement reçues ; les lanceurs de flammes, en particulier, devinrent la cible de nos mitrailleurs et plusieurs périrent, brûlés par leurs propres engins.

Pour dangereux que fût le chlore, il n'était pas d'un emploi commode ; il fallait un temps sec, un vent propice, ni trop fort (sous peine de ne produire aucun effet), ni trop faible (auquel cas on devait craindre les retours sur la tranchée d'émission). De plus l'aménagement des tranchées et l'installation

des tubes de gaz passaient rarement inaperçus dans un secteur vigilant ; un bombardement par notre artillerie eut souvent une action préventive indéniable.

Les premiers obus à gaz lacrymogènes, aux bromures de benzyle et de xylyle, furent peu efficaces. Ces produits, d'une toxicité très minime, n'étaient même pas lacrymogènes, comme je parvins en Champagne à le démontrer à mes hommes, en leur faisant remarquer que les chevaux, qui ne se frottaient pas les yeux, n'avaient qu'un larmoiement insignifiant.

Puis vinrent des gaz de plus en plus toxiques, les cétones bromées, la surpalite, l'oxychlorure de carbone, le phosgène, la chloropicrine, les diverses arsines. Mais en même temps que les Allemands réalisaient ces progrès dans l'emploi des gaz lacrymogènes, sternutatoires, suffocants, nous perfectionnions nos moyens de protection ; grâce aux médecins qui, à l'arrière, eurent le courage d'expérimenter sur eux-mêmes l'efficacité des divers modèles de masques, nous finîmes par être pourvus du masque A.R.S., d'une perfection incontestable. Il appartint encore aux médecins de l'avant d'apprendre aux hommes à adapter leurs masques, à leur communiquer une confiance entière dans la protection efficace qu'ils conféraient ; prêchant d'exemple, ils séjournaient des heures entières dans les chambres d'épreuve, poursuivant l'instruction avec une patience inlassable lors des repos et même sur les positions de batteries pour les artilleurs lourds, à qui les repos étaient parcimonieusement accordés.

Grâce à tous ces efforts, nos hommes perdirent toute appréhension et se protégèrent aisément contre les gaz, arrivant même à remplir leur tâche avec toute l'activité voulue dans les atmosphères les plus empestées. Malgré un bombardement continu d'obus à surpalite et chloropicrine, les batteries, que j'avais l'honneur de commander lors de l'attaque allemande devant Brimont, le 26 mai 1918, purent déverser en quarante-huit heures sur les assaillants, la réserve d'obus constituée pour sept jours de feu, et se retirèrent sans abandonner un seul canon, un seul obus, lorsque l'ordre leur en fut donné ; vivant dans la même atmosphère délétère, l'héroïque infanterie de la 45e Division ne céda pas un pouce de terrain pendant ces quarante-huit heures.

Dès qu'elles avaient surmonté l'appréhension que cause toujours l'emploi d'un engin nouveau, les troupes aguerries ne subissaient donc pas grand dommage des gaz toxiques. Bien qu'ils fussent les promoteurs de l'introduction des gaz asphyxiants dans le combat, les Allemands ne manquèrent pas d'être,

moralement au moins, fort éprouvés lorsqu'à notre tour nous recourûmes aux mêmes armes ; les documents, saisis dans les postes de commandement allemands lors de notre avance, ne laissent aucun doute à cet égard. On peut même dire que les Allemands furent plus effrayés que nous : ne leur avait-on pas ressassé, avec une exagération évidente, les effets terribles produits sur nos hommes par les gaz toxiques ?

L'épouvante fut à son comble chez l'ennemi, quand les Anglais imaginèrent les projectors, batteries de canons rudimentaires, disposés en séries dans les premières lignes, munies d'un dispositif électrique qui permettait de lancer à l'improviste et d'un seul coup un nombre considérable de bombes chargées de liquides volatils et toxiques. Impossible de se protéger contre cette rapide irruption de gaz, la concentration étant telle que l'action était réalisée avant que les hommes eussent le temps de mettre leurs masques. Les Anglais ayant eu le tort de se laisser prendre des batteries de projectors, l'ennemi nous rendit bientôt la pareille ; seule la vigilance de l'artillerie lourde, renseignée par les photographies des aviateurs, permit souvent d'entraver l'installation des projectors et j'ai souvenance d'avoir pendant quinze jours détruit les batteries installées successivement dans un secteur, jusqu'à ce que l'ennemi, découragé, renonçât à de nouvelles tentatives.

L'utilisation à Ypres, le 10 juillet 1917, du sulfure d'éthyle dichloré ou ypérite, devait constituer l'événement le plus grave de la guerre des gaz ; non pas tant à cause de la toxicité de ce gaz que par son action insidieuse et sa longue persistance sur les terrains battus par l'artillerie ennemie.

Il faut avoir vécu sur des positions infectées pendant 24, 48 heures consécutives par les bombardements à l'ypérite, alors qu'une fine pluie maintenait en suspension dans l'air les particules du liquide vésicant, pour comprendre combien restaient aléatoires les moyens de protection si minutieusement étudiés à l'arrière. Nos hommes, obligés de manipuler de lourds projectiles souillés d'ypérite, la nuit, sur un terrain rendu glissant par la pluie, parsemé de trous d'obus, étaient bien obligés, à un moment donné, d'ôter leurs masques pour boire, manger ; malgré toutes les précautions, la conjonctivite se développait et l'on évacuait les soldats, qu'il fallait conduire par la main, comme de pauvres aveugles. L'ypérite était d'autant plus traîtresse qu'elle ne provoquait pas de réactions violentes comme les autres gaz ; après la première odeur de moutarde perçue, après deux ou trois éternuements, la sensibilité

de la muqueuse était émoussée, les hommes quittaient leurs masques, croyant l'atmosphère épurée et l'ypérite poursuivait son action.

Pour enrayer le mal, les médecins durent intervenir constamment, tant pour mettre en garde les hommes contre le danger qui les menaçait que pour diriger la désinfection des positions, où l'ypérite persistait plusieurs jours dans les trous d'obus.

L'ypérite risquait donc d'amener la fonte rapide des effectifs ; il fallut pourvoir par des soins appropriés à la récupération rapide des hommes indisponibles. Grâce à l'organisation des hôpitaux de gazés, la mortalité resta des plus faibles et l'indisponibilité ne dura guère plus de trois semaines en moyenne, malheureusement augmentée d'un congé de convalescence d'égale durée. Je tiens à signaler que les résultats obtenus par nos médecins du front, soignant les gazés aux échelons, furent encore meilleurs et qu'ils purent nous rendre les hommes au bout d'une huitaine de jours.

Nous eûmes la satisfaction, en 1918, de faire apprécier aux Boches les charmes de l'ypérite. Lors de l'attaque dirigée le 14 juillet contre l'armée Gouraud, en particulier, les troupes ayant été repliées sur une position de résistance, les abris abandonnés furent infestés par l'explosion de projectiles à ypérite ; lorsque les Allemands, pour échapper à notre tir, se réfugièrent dans les abris, ils furent fortement éprouvés. L'attaque avait commencé à quatre heures du matin, à midi l'état-major allemand se rendait compte de l'échec complet de l'offensive et donnait l'ordre de retirer les batteries trop avancées.

Ainsi les troupes expérimentées n'avaient rien à redouter de la plupart des gaz utilisés par l'ennemi ; seule l'ypérite restait particulièrement désagréable et dangereuse, surtout au point de vue du maintien des effectifs disponibles. Là encore, on devait trouver un remède lorsqu'il fut possible d'entreprendre des offensives vigoureuses et de gagner les grands espaces, où l'infection de l'atmosphère reste partielle et où le déplacement suffit pour se soustraire au danger.





*Dessin de Barrère.*
(*Musée du Val de Grâce*).

Transport de blessé aux tranchées.

# LES MÉDECINS AU COMBAT

## *A la gloire des Médecins auxiliaires*

PAR

Le Dr HELME

Les confrères dévoués qui, au prix de difficultés insoupçonnables, ont pu dresser la liste de nos héros tombés au champ d'honneur, pour en faire le *Livre d'or de la Médecine*, ont bien voulu me demander ces quelques lignes. Ils ont pensé, en effet, qu'à côté des travaux techniques sur les progrès de notre art pendant la Grande Guerre, il devait y avoir place pour l'éloge de nos morts.

Cet éloge aurait pu être écrit par nos étudiants eux-mêmes. Beaucoup ont du talent et il me semblait que l'hommage aurait plus de prix venant de leurs jeunes cœurs. Dans la France de ma jeunesse, lorsque la prière du soir groupait la famille autour des saintes images, nos mères, parfois,

désignaient le plus jeune des enfants pour dire le *Pater* en mémoire des défunts. Elles pensaient, les chères âmes, que la prière monterait plus haut si elle s'envolait de lèvres innocentes. De même eût-il été préférable que cet éloge funèbre, sorte de prière des survivants à leurs sauveurs, fût dit par les camarades de ceux qu'il s'agit d'honorer. Ayant lutté à leurs côtés, ils étaient mieux qualifiés que personne pour célébrer leurs mérites et évoquer leur bravoure.

Mais, dans un accès de pudeur farouche, ils ont reculé devant leur propre louange. Ils ont craint, eux qui ne craignaient rien hier, de rester aujourd'hui au-dessous de la tâche. Alors, c'est à moi, qui les connais bien et qui les aime profondément, de rappeler leur dévouement, leur esprit de sacrifice, et de proclamer, non sans fierté, que parmi les divers services sanitaires des Armées alliées, qui tous s'élevèrent aux plus hauts sommets, il n'en est point dont l'œuvre l'emporte sur celle des Médecins français.

***

Je vais donc, puisque j'en ai la lourde et noble obligation, honorer nos morts à ma façon, qui est humble, je le concède, et que j'eusse voulue plus digne de mon sujet. Mais ce qui me rassure, c'est que, si mon discours vous paraît terne pour tant de splendeur, vous n'aurez qu'à tourner la page et à lire les citations que contient le volume. Écrites par les Chefs de l'Armée, avec la simplicité de langage du soldat, elles vous feront aussitôt oublier mes lignes, où je n'ai pu mettre que mon cœur.

Je noterai d'abord que sans nos héros, rien n'eût été fait. A partir de 1917, nous avons mené la guerre avec nos récupérés (88 %), et l'on ne sait ici ce qu'il faut le plus admirer, ou du dévouement des médecins, ou de la résignation des hommes guéris qui, sans un murmure, rentraient dans la fournaise. Les braves gens, que nos confrères mobilisés ! J'en ai connu qui portaient en eux toute la tendresse et toute la ferveur des saints : sous le casque parfois je cherchais l'auréole. A force de veilles et de fatigues, beaucoup ont laissé là-bas leur santé et leur vie. C'est si délicat à modeler, une chair vivante, si long à recoudre un corps déchiré par la mitraille ! Et puis, peut-on songer à dormir quand le flot des blessés déborde de partout ? Demain, on dormira... Et demain, les opérations étaient encore plus nombreuses.

Si, aux ambulances, le rôle de nos confrères fut héroïque, comment qualifier celui des médecins de bataillon ? Oui il faut le dire parce que c'est la vérité : sans eux, le moral du soldat ne se fût peut-être pas maintenu si haut. Sous-officiers par le grade, mais officiers par le savoir, les « auxis » et leurs chefs, les médecins de bataillon, avaient conquis une autorité qui eut des conséquences considérables. Prêtres écoutés du nouveau culte, la Science, ils prirent sur les Poilus une influence morale miraculeuse. Le médecin était jusqu'alors, pour les simples, celui qui regarde souffrir, qui aide à souffrir, mais qui semble au-dessus de la souffrance. Or, durant la guerre, le soldat vit à ses côtés le « petit major » qui souffrait comme lui, qui, comme lui, se dressait quand sonnait l'heure H de l'assaut, qui était blessé comme lui et qui, comme lui, mourait ! Songez quelle estime affectueuse d'une part, quelle autorité légitime de l'autre, devaient naître de semblable fraternité, dans la douleur et dans la mort. Eh bien, ce qu'il faut proclamer très haut, c'est que cette influence bienfaisante, notre jeunesse sut la mettre tout entière au service de la Patrie. Deux fois chefs, nos jeunes gens ne furent pas seulement des guérisseurs, mais des suscitateurs d'énergie ; et cela, voyez-vous, il ne faudra jamais l'oublier !

J'avais fait dessein de citer quelques noms, de rappeler quelques grands gestes, celui de l'aide-major qui se bat toute la nuit et meurt le matin, ayant sauvé des prisons d'Allemagne ses blessés cernés dans un trou d'obus ; tel encore ce jeune ami, beau comme les statues des dieux, que ses ancêtres, les Gallo-Romains de l'antique Phocée, dressaient aux portes de leur ville. Mais à la réflexion j'ai pensé que je ne pouvais violer l'égalité glorieuse que ces jeunes gens ont payée de leur vie. Lisez le *Livre d'or*, où vous n'aurez aucune peine à les reconnaître.

J'ai indiqué leur rôle, à tous ces braves; mais je n'aurais rien dit si je ne parlais pas de leur résignation rehaussée, à la française, d'une pointe d'optimisme. Une après-midi, je rencontrai, sur la Somme, deux auxis ; superbes d'allure sous le casque, rayonnants de gaîté, débordants de vie, ils me faisaient penser à Nisus et Euryale. Venus des lignes pour une conférence, ils devaient tous deux rejoindre d'urgence leur bataillon. Je pus leur faire un bout de conduite. Longtemps nous parlâmes de notre art, de leurs tragiques occupations, et aussi de l'avenir. Les vigoureux cerveaux !

Je les quittai à la nuit et il me sembla que leurs yeux attristés avaient

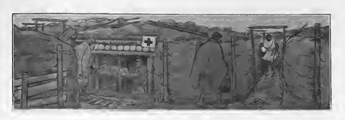
comme un reflet des ombres du soir. Pressentiment ridicule ! pensai-je. Le lendemain, j'appris que l'un d'eux avait été frappé mortellement, comme il rentrait dans son Poste de secours. Peu après, je revis le survivant et, bien entendu, je dis toute notre peine à l'annonce du terrible événement. « Oui, c'est terrible, répondit le camarade, mais que voulez-vous ! c'est notre sort à tous. Le pauvre copain, lui, est, du moins, mort en plein rêve, et c'est ma consolation. Il avait reçu le jour même les plus heureuses nouvelles de sa famille, une proposition de palme venait de lui arriver du Q. G., et puis, il a été fauché d'un seul coup, sans s'en apercevoir, sans souffrir. — Alors, aimé des dieux ?... interrompis-je. — Non, aimé de la France... » Or la France, c'est nous, confrères, ne l'oublions pas, au moment où nous faisons revivre, dans le *Livre d'or* du Souvenir, tous ces nobles sacrifiés.

***

Et j'en ai assez dit. Tous nos morts sont aujourd'hui devant nous, pour recevoir l'hommage suprême qui leur est dû. Autrefois, quand ils étaient pleins de vie et d'espérance, ils se plaisaient, les soirs de grande mêlée, à écouter les propos enfiévrés des Poilus qui vantaient les prouesses de leur unité, leur famille guerrière. Pour s'affirmer vivants au sortir de la terrible fournaise et entendre le son de leurs voix, ils criaient : « C'est nous qui avons pris le village ! C'est nous !... Et le bois, c'est nous qui l'avons nettoyé ! C'est nous !... Et la contre-attaque, qui l'a reçue ? C'est nous ! »

Nos confrères, eux, se parlaient tout bas : « Ceux qui ont accompagné les vagues d'assaut, ceux qui ont soigné les blessés, mis les garrots, adouci les souffrances, c'est nous ! c'est nous !... »

Aujourd'hui, camarades, vos voix se sont tues; mais les tombes des grands cimetières qui jalonnent les lignes parlent pour vous. Elles proclament votre sacrifice, elles disent la part que vous eûtes dans la Victoire, elles attestent que vous avez ajouté au patrimoine de gloire du Corps médical français. Le *Livre d'or*, où vous avez inscrit pour lui, avec votre sang, hélas! de nouvelles lettres de noblesse, nous restera comme un guide sacré. Non seulement il vous sauvera du lourd sommeil de l'oubli, car il n'est pas de morts pour ceux qui se souviennent ; mais encore c'est là, pauvres enfants, que nous irons demander assistance et réconfort dans les heures de doute et de lassitude. Ainsi, du fond de vos tombes, vous continuerez à lutter pour la plus grande France, grâce aux exemples que vous nous avez légués.



*Dessin de Barrère.*
(*Musée du Val de Grâce*).

Poste de secours dans la tranchée.

# *Le Médecin de Bataillon*

PAR


## Le Dr LE MARC'HADOUR

Médecin du 1er bataillon du 1er Régiment de marins.


---

### LE 10 NOVEMBRE 1914 A DIXMUDE

Un jour de novembre, gris et maussade, se levait sur les tranchées qui barraient la route de Beerst et que le 3e bataillon du 1er Régiment de marins tenait depuis plusieurs jours.

A la porte d'une petite maison de briques, couverte de tuiles rouges, en des temps plus heureux joyeux estaminet belge, une aigre brise faisait frissonner une loque blanche, dont la croix rouge signalait un poste de secours. Située à quelques centaines de mètres de la tranchée, par quel miracle était-elle encore debout ?

Dans une grande pièce carrelée, des hommes dormaient, couchés sur le sol nu ; réveillé par la lueur de l'aube, l'un d'eux se leva, c'était le médecin de bataillon G.....

L'ameublement était sommaire : quelques brancards encore rouges de sang, un peu de paille usagée dans les coins, un poêle belge sur lequel ronron-

naient quelques récipients hétéroclites qui contenaient de l'eau bouillie pour les pansements éventuels de la nuit et du café chaud pour le réconfort des blessés ; quelques chaises, deux tables sur lesquelles étaient tout préparés des plateaux contenant des instruments d'urgence et des solutions antiseptiques ; dans un coin, les paniers réglementaires débordant de pansements, grands, petits et moyens, selon la nomenclature.

Dans l'atmosphère lourde, créée par les corps en sueur, les vêtements et les cuirs mouillés, s'imposait et dominait l'odeur fade du sang, émanant de lambeaux d'uniformes, coupés au ciseau pour dégager les plaies et des pansements individuels, hâtivement enlevés, qui jonchent encore le carrelage, témoins des luttes de la veille, que la nuit seule a pu interrompre.

Un appel et tout le monde est debout : infirmiers d'élite de la marine, brancardiers héroïques, harassés de tant de nuits et de jours sans repos ni sommeil. Automatiquement, les vieilles habitudes de bord sont reprises ; à grande eau, le parquet est lavé et briqué ; l'estaminet belge, aéré et purifié, va dans quelques instants reprendre l'aspect net et propre d'un poste de combat de cuirassé.

La veille fut une dure journée. Les Allemands, avec leurs pièces de gros calibre, ont violemment bombardé tout le jour les tranchées de Dixmude.

G..... se remémore son labeur écrasant et ses angoisses ; sous le bombardement, les tranchées s'effondrent. Toute la journée, avec son second, Chastang et son personnel, il a fallu déblayer, dégager les hommes ensevelis, morts et blessés.

Quels blessés, que ceux de ces journées de gros calibre, des morceaux d'hommes boueux, sanglants et exsangues, horrifiants comme un cauchemar, qu'on ramène sous une rafale de feu, qu'on range dans cette salle basse et qu'on ne peut que regarder mourir :

Les uns, ventre ouvert, hoquètent quelques instants et meurent ; d'autres, les deux cuisses coupées, un bras arraché, ne sont plus qu'un tronc agité de soubresauts, pour lesquels la bienfaisante injection de morphine, un baiser ému d'adieu sur le front, sont tout ce que peut faire la pitié et le dévouement du médecin.

D'autres, blessés maniables, gémissent, crient, réclament tous en même temps les secours médicaux.

Rompu de fatigue, courbaturé, las de tant de souffrance jusqu'à l'écœurement, il a fallu panser ces hommes, les réconforter ; il a fallu, malgré sa propre détresse, montrer de la confiance et de la bonne humeur.

Maintenant, les mourants de tout à l'heure ont trouvé la fin de leur souffrance. La nuit, sur place, sans lumière, on leur creusera une tombe ; deux morceaux de bois en croix, une inscription à l'encre ou au crayon, ce sera tout.

Les blessés s'énervent ; ils tressaillent au bruit formidable des éclatements qui continuent ; ils réclament, avec des prières et des supplications, d'être évacués loin du feu, hors du danger, qu'ils ont si généreusement consenti mais que, à bout de courage, ils redoutent maintenant comme des enfants.

G... se rappelle l'angoisse avec laquelle il a attendu une accalmie, l'anxiété qu'il a connue de ne pouvoir évacuer avant le lendemain, sa joie, quand la porte s'est ouverte, laissant passer le médecin du Régiment P. du T... qui, la tête bandée, blessé depuis plusieurs jours, le sinus maxillaire effondré par un shrapnell, continue son service.

Avec son automobile, il a froidement et héroïquement traversé le pont de Dixmude, bombardé sans trêve et il va faire la navette, transportant à travers Dixmude qui s'écroule, jusqu'à l'arrière, par la même route dangereuse, tous les blessés du poste de secours.

Sa blessure et ses souffrances le laissent aussi calme que de coutume ; il passe dans le feu avec sa pipe à la bouche et son bon sourire bienveillant.

Toute la journée, il fera ce va-et-vient, évacuant les blessés de G..., ceux de T... qui, dans Dixmude, voit successivement trois maisons, dont il a fait ses postes de secours, lui crouler sur la tête.

Ce vieux compagnon du lieutenant de vaisseau Hourst, dans sa mission du Soudan, avec sa bravoure et sa bonté bougonne, qui l'a fait surnommer affectueusement « tonton Jules [1] », passe et évacue tous les blessés de son bataillon.

Le soir, pour parler comme les marins, personne ne restait « à la traine ».

P. de T... lui a donné aussi des nouvelles des camarades. Le M. et J. A. sont toujours au pont de Dixmude et vivants, malgré le bombardement.

Pendant qu'il évoque ces souvenirs, le jour s'est fait ; le moment est venu d'aller visiter ses hommes aux tranchées.

Dans une musette, quelques médicaments, des pansements et aussi quelques paquets de tabac qu'il a pu se procurer et, en route avec son fidèle ordonnance, qui porte, lui, sous le bras, un gros paquet. C'est un phonographe intact, trouvé

1. Tonton, diminutif affectueux d'oncle dans le langage populaire du marin breton.

dans une maison éventrée de Dixmude et il se réjouit de la joie que vont témoigner ces grands enfants, en faisant jouer toutes les valses des cafés-concerts pour se distraire de la monotonie de la veillée aux créneaux.

En quelques pas il est rendu : « Bonjour, Commandant. — Bonjour, Docteur. » C'est le commandant Rabot, le chef de bataillon.

Ces deux hommes du même âge, rapprochés par les hasards de la guerre, unis par la même vie de danger, s'aiment fraternellement. Puis ce sont les bonjours joyeux des hommes. Dans leurs yeux passe une joie attendrie en voyant ce médecin qui, par son dévouement et sa bravoure inlassables, est devenu pour eux comme un père.

Ils expriment, du reste, naïvement le sentiment qu'il leur inspire et, quand ils parlent de lui, ils disent d'une voix attendrie : « C'est un père de marins. »

Ce mot est pour eux le summum de l'affection et de la gratitude.

Dans ces tranchées hâtivement faites, si éprouvées hier par le bombardement, les hommes s'actionnent ; avec la pelle individuelle, quelques outils de parc fournis par les Belges, on approfondit pour se mettre un peu à couvert, pas trop cependant dans ce sol imbibé d'eau ; l'affouillement la rencontre bien vite.

La besogne du médecin de bataillon est variée et diverse. Ici, c'est l'Helgouarc'h, le quartier-maître fusilier, qui marche depuis des semaines avec un ulcère variqueux et qu'il faut panser dans la tranchée, qu'il se refuse à quitter. Là, c'est Dupont, le joyeux parisien, mécanicien breveté, qui tire sur le Boche avec des lazzi, comme quand il tirait sur des œufs à la fête de Saint-Denis. Il a rapporté du Gabon des fièvres et grelotte depuis deux jours : il réclame un peu de quinine et aussi un paquet de cigarettes pour faire passer le goût.

Maintenant, c'est l'inspection de l'eau de boisson ; grosse angoisse. Les eaux, réellement potables, sont en ville. La fatigue des hommes, leur petit nombre rendent les corvées de ravitaillement impossibles.

Ils prennent l'eau où ils la trouvent, au plus près, dans l'Yser qui charrie des cadavres, dans les canaux de drainage des prairies.

Le seul remède est d'obtenir d'eux qu'ils stérilisent ces eaux contaminées avec des pastilles de permanganate.

Ceci demande une sollicitude de tous les instants, une surveillance éloquente et G... ne l'obtient que par son crédit d'autorité et parce qu'ils ne voudraient pas lui faire de peine.

Il réédite, pour la leur faire accepter, la plaisanterie de son ami, Le M..., qui déclare aux siens, à cause de la coloration rouge du liquide, que c'est du pinard excellent.

Les hommes du 1er bataillon l'appellent le « pinard du père Le M... ».

Aux feuillées maintenant. Il n'est si petite chose que l'intention médicale n'anoblisse, disait Fonssagrives, dans son admirable livre d'hygiène navale : le médecin de bataillon doit s'inspirer de cette formule et veiller à tout ce qui peut engendrer des épidémies, ces batailles stériles, plus meurtrières que la guerre elle-même.

La tournée est finie. Non, pas encore...

Voici qu'arrive en inspection, appuyé sur sa canne et boitillant sans ralentir son allure, un petit homme sec et barbu, qui irradie de l'audace et de l'énergie, c'est le commandant Delage qui, blessé d'un séton à la cuisse, n'a consenti à interrompre son service qu'un jour. Il joue à cache-cache avec ses médecins de bataillon qui s'ingénient à le joindre dans un coin de tranchée pour le panser malgré lui.

C'est une des distractions de ces dures journées.

Chacun des médecins marque ses points et il en rit.

Aujourd'hui, c'est G... qui a gagné la manche et qui le panse, tandis qu'il examine un poste de mitrailleuses et désigne les objectifs de tir.

La canonnade s'est tue ; un silence impressionnant a remplacé le bruit de la veille ; la nature reprend ses droits. Avec une surprise émue, on entend les bruits de la vie, le bruissement du vent dans les feuilles, un chant d'oiseau, un aboi lointain de chien et ces sons familiers, dont on a perdu l'habitude, rassérènent et rafraîchissent.

Est-ce une accalmie, est-ce une surprise qui se prépare ? Peut-être.....

Les ballons d'observation allemands montent en l'air sur toutes les routes : c'est mauvais signe.

Le soleil cependant s'est levé ; il luit aussi dans le cœur de G..., retrempé, réconforté par le contact de ses hommes qu'il aime comme ses enfants.

Finies les tristesses et les angoisses de la veille.

La ligne de tranchées est faible ; mais c'est avec la poitrine de ces braves plus encore qu'avec des levées de terre qu'on barre la route de Dunkerque.

En regagnant son poste de secours, joyeux, G... bénit le sort qui l'a fait médecin de bataillon. Oh ! le noble et grand métier et quelle satisfaction morale il donne !

La matinée se continuait, aussi calme, et un silence inaccoutumé régna sur Dixmude jusqu'à onze heures du matin ; mais alors, une avalanche inouïe de projectiles de tous calibres s'abattit sur les défenses avancées de la ville.

Sans intervalle, le roulement de train des gros calibres s'accompagnant de la stridence des 77, formait une diabolique harmonie, les éclatements faisaient un bruit ininterrompu et assourdissant ; des fumées âcres, noires, blanches et jaunes, jalonnaient la ligne : route de Beerst, tranchée de la gare, tranchée du cimetière, ligne de l'Yser.

Autour du poste de secours, les 380 et les 210 tombaient dru comme grêle, le sol tremblait ; la maison, mal assise sur ce sol poreux, vacillait comme ivre ; un éclatement tout proche fit voler en éclats tout ce qui restait de vitres ; la porte s'ouvrit, faussée sur ses gonds ; les tuiles dissociées, s'abîmèrent sur le sol avec un fracas de vaisselle cassée ; une vapeur épaisse et suffocante envahit la pièce avec des éclats de projectiles, des fragments de pierres et des gravats. Par miracle les murs seuls furent labourés par la ferraille ; le personnel était intact et voici que de la tranchée arrivent les premiers blessés, blessés relativement légers.

G... et Chastang se partagent la besogne.

Les arrivants racontent que des blessés graves gisent dans les tranchées défoncées ; à tour de rôle, sous la mitraille, chacun des médecins va du poste de secours aux endroits désignés. Le transport des blessés se fait ainsi, non sans perte de brancardiers qui tombent sous leur lamentable charge.

Jamais encore pareil ouragan de fer et de feu ne s'était abattu sur les tranchées.

Ce bruit, ces vibrations de l'air et du sol entraînent un état d'hébétement et de somnolence presque invincible.

Il faut réagir cependant, maintenir la confiance et le calme du personnel, qui aide les médecins aussi correctement que dans une salle d'opération, flambant les plateaux, préparant les antiseptiques, passant les pansements sans une erreur et sans une faute.

Ces hommes, sur lesquels plane la mort, doivent s'oublier et s'oublient pour soulager, réconforter et consoler les blessés démoralisés qui hurlent et supplient qu'on les sorte de cet enfer.

Pour conserver le calme à tout ce monde, il faut l'exagérer pour ainsi dire soi-même. Un infirmier, dans l'émoi légitime d'une pareille tourmente, commet

une faute en tendant un plateau. G..., doucement, le lui fait remarquer et celui-ci, repris par les habitudes professionnelles, retrouve son calme qu'il avait perdu.

Des heures, ce fut ainsi ; puis on entendit les cris habituels d'une troupe qui donne l'assaut, la charge lugubre des bugles allemands, si différente de notre joyeuse charge française.

G... monta dans le grenier. Une lucarne donnait des vues sur la tranchée et la ligne allemande. Des vagues grises et hurlantes dévalaient des lignes ennemies. Les baïonnettes luisaient ; derrière les groupes d'assaut, les officiers, revolver au poing, poussaient les hommes. Des crépitements éclatèrent, venant de nos tranchées ; les mitrailleuses entrèrent en jeu.

La première ligne allemande s'effondra fauchée ; une autre suivit, une autre encore.

La fusillade se faisait moins active sur notre front ; les mitrailleuses échauffées ou enrayées se taisaient. Le moutonnement gris arrive sur les nôtres ; des hurlements sauvages retentissent. Avec acharnement, nos hommes contre-attaquaient à la baïonnette ; mais les effectifs avaient fondu sous le bombardement. Ils étaient trop peu.

Bientôt nos tranchées furent submergées ; les rares survivants couraient vers Dixmude, luttant encore avec l'ennemi qui avançait toujours

En bas, les blessés, affolés, se soulevaient de leurs brancards et voulaient fuir ; la voix de Chastang les calmant se faisait entendre.

G... vit le danger. Un groupe d'Allemands, ivres de carnage, les baïonnettes rougies de sang, arrivait sur le poste de secours : c'était le massacre.

En un bond, G... était à la porte. Son parti était pris : arrêter ces hommes à tout prix et sauver les malheureux dont il avait la charge.

D'abord, il étendit le bras vers le fanion de Genève ; mais la troupe, chaude de massacre, continuait toujours.

Un seul moyen restait : c'était la mort certaine pour lui ; il n'hésita pas.

Barrant la porte de son corps, il vida son revolver dans le tas. Cette décharge à bout portant arrêta la bande et détourna sur lui sa fureur. Une fusillade générale l'entoura de feu et de fumée ; par un hasard inexplicable, elle le manqua.

Alors, ce fut une chasse à l'homme, la ruée dans l'escalier, la poursuite dans le grenier où, acculé à un coin, il faisait tous ses efforts pour recharger son arme et vendre chèrement sa vie.

En un instant, repassa devant lui sa calme existence de médecin de province, un doux visage de femme, des enfants autour d'une table doucement éclairée ; il ferma les yeux.

La bande était sur lui, et il tomba meurtri de coups de poing et de coups de crosse, le visage couvert de sang, une douleur plus aiguë au bras qu'il sentit inerte et il perdit le sentiment. Combien de temps, il ne sait.....

Quand il rouvrit les yeux, Chastang était près de lui, discutant avec un officier ennemi. Ses agresseurs, rangés dans une attitude militaire, attendaient. Au bruit de la lutte, Chastang était monté ; il parlait allemand par bonne fortune.

Providentiellement, un officier entrait ; il lui expliqua le drame et c'était cette double intervention qui laissait G... blessé, mais vivant.

Un ordre bref, des mouvements automatiques, il était entouré et prisonnier ; il serait fusillé sans doute ; il acceptait avec sérénité toutes les éventualités ! Ses blessés en bas étaient indemnes.

Un adieu à son cher Chastang qui restait seul et il partit [1].

Bientôt, un médecin de bataillon de chasseurs allemands arriva, correct, avec des blessés allemands. Le poste de secours devint mixte. La tâche est bien pénible qui consiste à soigner les ennemis ; c'est le devoir, Chastang en connut l'amertume.

Le canon allemand s'était tu : le but était atteint.

Écrasé, Dixmude était tombé, et le canon français, à son tour, prit la ville, remplie de troupes ennemies, sous le feu de sa grosse artillerie tardivement arrivée. Ce fut infernal à nouveau. Toute la nuit et le lendemain, le chirurgien-major du 15e Bataillon de chasseurs allemands et Chastang associèrent leurs efforts et collaborèrent aux soins des blessés.

Chastang le fit avec le grand cœur qu'il mettait en toute chose.

Il fallait, maintenant, sous le bombardement français, évacuer nos blessés sur l'arrière.

Cette évacuation était laborieuse et pleine de danger. Ce qui restait de Dixmude s'effritait et ces ruines devenaient plus tragiques encore.

1. G... traduit devant un Conseil de guerre en Allemagne fut acquitté, son geste héroïque ayant été reconnu légitime. Rentré en France après quelques mois de captivité, il fut désigné pour servir sur le cuirassé *Suffren*, qu'il ne put rejoindre, ce cuirassé s'étant perdu corps et biens.

Pris de la nostalgie du front, il repartit comme médecin chef d'un groupe de brancardiers divisionnaires. La mort ne voulut pas de lui et ce brave a repris sa vie de médecin civil.

Chastang réclama pour lui cet honneur et l'obtint.

Le douloureux convoi, guidé par lui, se dirige sur la route d'Eissen ; c'est d'abord la traversée de la ville sous l'œil malveillant des troupes victorieuses qui s'abritent de leur mieux derrière les pans de murs calcinés.

Il faut en imposer par son attitude : les marins-brancardiers et leurs chefs défilent calmes comme à la parade. Les Français ont de ces coquetteries de bravoure qui n'appartiennent qu'à eux.

L'ennemi lui-même admire cet héroïsme et cette attitude ; il exprimera ces sentiments dans un document qu'on retrouvera tout à l'heure. Il faut enjamber des décombres et des cadavres ; il faut s'aplatir sur le sol quand passe une rafale, se relever et reprendre la route.

Voici la tranchée du chemin de fer : des cadavres noirs s'y entassent. Les Allemands ont fait un massacre de nos braves Sénégalais ; l'horreur de leurs blessures paraît comme une vengeance de l'épouvante et de la haine que leur inspirent les troupes indigènes.

Le jeune aide-major, la poitrine oppressée, se demande ce que sont devenus ses camarades ?

Dixmude est pris ; tant d'héroïsme, tant de fatigue, tout cela a été vain.

Son pauvre 3e bataillon n'existe plus. Il en est de même, à coup sûr, de tous les marins qui tenaient Dixmude. Mais la ligne de l'Yser, qu'est-elle devenue ?

Qu'est devenu dans la tourmente son bien cher ami J. A., son camarade d'école, de travail et de plaisir ?

A peine s'il a pu l'apercevoir entre deux rapides relèves depuis la nuit où tous les deux, avec des volontaires, se sont engagés au delà des lignes françaises pour rechercher les blessés de la journée.

Il ne peut se défendre d'un peu de fierté en y pensant. La journée avait été critique ; le front belge avait cédé ; la mince ligne de tranchées qui, sans réserve en arrière, représentait la défense, était rompue. Des contre-attaques désespérées des marins avaient rétabli la situation ; la lutte avait été particulièrement âpre près des réservoirs à pétrole. Pris sous le feu des Allemands, ils étaient devenus une immense torche qui éclairait tragiquement la nuit.

Dans leurs pieuses recherches, ils s'étaient avancés, dépassant nos lignes. Où étaient les Allemands ? ils ne savaient ; mais ce qu'ils savaient, c'est que des appels et des cris de détresse leur arrivaient d'une petite maison qu'ils distinguaient à la lueur de l'incendie.

Coûte que coûte, il fallait y aller. Leur petite troupe se détachait comme sur un écran aux lueurs du brasier, donnant une cible à ceux d'en face ; le claquement des coups de fusil et le rouet des mitrailleuses éclata.

C'est en rampant qu'ils purent atteindre la maison d'angoisse et de gémissement ; quinze blessés y étaient entassés, implorant du secours et de l'eau.

Ils s'étaient traînés jusqu'à cet abri avec cet instinct des blessés de se grouper et de se réunir, besoin humain de ne pas souffrir et de ne pas mourir seuls.

A la lueur voilée d'un fanal d'ambulance, avait été réalisé ce tour de force de panser et d'évacuer ces malheureux, avec l'aide d'admirables brancardiers belges, humbles et modestes prêtres de campagne, chassés par l'invasion, et qui, revêtus encore de leur soutane, firent l'admiration de tous dans les journées de Dixmude.

Comme ils rentraient et retrouvaient la ligne française, on leur signale un blessé grave qui gisait sans secours dans un coin de tranchée.

Ils s'y rendirent au jour levant, accompagnés du brave aumônier du 1er Régiment, l'abbé P..., cœur de soldat et âme tendre d'apôtre, qui est resté célèbre à la brigade de fusiliers.

L'homme avait une fracture compliquée de la cuisse ; tous les brancards disponibles avaient été utilisés dans la randonnée nocturne. C'est sur un battant de porte qu'ils durent mettre le blessé, aidés de quelques brancardiers. Au moment où, le pansement fini, ils se préparaient au retour, la tranchée occupée par les Belges fut violemment prise à parti par un tir violent de mousqueterie et de mitrailleuses.

A peine ébauchée, la tranchée devenait intenable et les Belges voulaient l'évacuer pour se porter en arrière. Le tir se faisait plus précis sur la petite troupe : les balles sifflaient, la terre volait autour d'eux ; ils durent se terrer dans un fossé et attendre pendant de longs et mortels instants avant de pouvoir progresser.

L'abbé, attendant la mort, avait sorti de sa poche son livre des heures graves et relisait, à ses deux amis, le chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ* sur le mépris des biens de ce monde, qui faisait dire à son ami Le M..., qu'en pareille occurrence ce renoncement était sans grand mérite, puisqu'on n'en avait pas le choix.

Enfin, ce ne fut pas la mort encore, et le blessé sur sa porte, les Allemands s'étant lassés de tirer au bout d'une demi-heure, put être évacué heureusement.

Ruminant ces souvenirs, Chastang a traversé la ville. Maintenant la route monte Un regard en arrière lui permet de voir la ligne de peupliers qui jalonne l'Yser, celle qui borde la route de Caerskerque ; des flocons de fumée indiquent des départs moins violents, mais intenses encore; le bombardement français continue sur Dixmude.

Il entend distinctement les salves régulières et rapides des marins qui bordent l'Yser, le crépitement des mitrailleuses du pont. Le bastion avancé est tombé, mais la ligne essentielle tient toujours.

Il oublie les souffrances et les épreuves de ces terribles journées. Cette jeune et mâle figure se détend ; une action de grâce monte à ses lèvres en touchant le chapelet que lui a donné sa mère au départ. Pour la première fois, depuis bien des jours, il ose reporter vers elle sa pensée et envisager l'idée du retour.

La montée est dure, les brancardiers ralentissent; le canonnier Le Brun qui, le bras fracassé, n'a pas voulu du secours du brancard, et veut marcher seul, peine et pâlit.

Chastang le soutient et l'encourage. Une petite halte remettra son monde. On souffle un instant ; le jour tombe, les shrapnells français, en éclatant, éclairent un ciel livide. Les nôtres bombardent les arrières et les routes d'accès. Une gerbe de feu éclate sur le douloureux convoi. Sans un cri, sans un geste, le jeune Chastang tombe mort aux pieds de Le Brun.

Il a fini sa journée...

Quelques semaines après sa mort, sa mère recevait notification officielle de sa fin héroïque.

Voici ce que lui écrivait un chirurgien-major du 15e Bataillon de chasseurs allemands :

« Je me rends très volontiers à votre désir et vous communique quelque chose de votre fils. Je le fais d'autant plus volontiers que votre fils, après notre prise de Dixmude, s'était attaché de la façon la plus dévouée à nos blessés également, qui ont appris avec les plus douloureux regrets la nouvelle du sort si malheureux qui l'avait frappé. Tous ceux-là auraient serré avec reconnaissance la main de votre fils et m'ont prié d'être l'interprète de leurs sentiments auprès des siens.....

(Suit le récit de la mort).

« Il fut atteint d'une balle de shrapnell venant du côté français, il est mort aussitôt. Il n'a eu non seulement pas la plus petite douleur quelconque, mais

encore pas du tout de sensation de la mort. Son expression de physionomie était absolument inchangée et tranquille. C'était le 11 novembre. Je l'ai fait inhumer au cimetière d'Eissen où il repose à côté et au milieu de nos propres officiers tombés. La cérémonie fut solennelle ; sur sa tombe se trouve une croix avec l'inscription : « Ici repose un brave médecin français. »

Puisse votre douleur, Madame, être adoucie par la bonne renommée que votre fils s'était acquise chez ses amis et ses ennemis. »

Voilà les sentiments d'admiration qu'avait su inspirer à ses ennemis ce jeune médecin de bataillon. Chastang repose en paix dans le cimetière d'Eissen. « Ci-gît un brave médecin français. » Son nom, qui n'est pas porté sur cette croix, brille à l'arrière d'un contre-torpilleur français, auquel l'amiral Ronarc'h, son ancien chef, a donné son nom glorieux.

Les marins du *Félix-Chastang* peuvent être fiers du nom qu'ils portent à leur ruban : c'est le nom d'un brave qui les a suivis et qui les a aimés jusqu'à la mort.

Inclinons-nous avec reconnaissance et piété devant les tombes des médecins de bataillon tués à l'ennemi.

La mort de nos camarades donne au velours de nos manches son sens véritable et consacre son noble symbolisme. Son incarnat est teint du sang du médecin comme de celui du blessé : il proclame la communion sacrée de leurs deux héroïsmes.



*Barrère del.*



*Plâtre colorié de Larrivé.*
*(Musée du Val de Grâce).*

Intérieur d'un poste de secours de bataillon.

# *Après l'Attaque*

SOUVENIRS DU MONT-CORNILLET

PAR

**Jacques FORESTIER**
Médecin aide-major

**Max LUMIÈRE**
Médecin auxiliaire

au 4e Bataillon du 1er Régiment de marche de Zouaves.

*Le 20 mai 1917, le 1er Régiment de marche de Zouaves, parti des pentes du massif de Moronvilliers, enlevait le Mont-Cornillet, sommet redoutable devant lequel quatre assauts venaient d'échouer. Le secret de la résistance se cachait dans trois tunnels que les Allemands avaient creusés dans les flancs de la montagne pour abriter leurs troupes de réserve. Ce fut en enlevant d'un seul bond le mont tant envié, en se rendant maîtres des entrées des tunnels et de la garnison à demi anéantie par notre formidable artillerie, que les Zouaves purent réussir ce bel exploit.*

*Les lignes qui suivent sont la transcription fidèle des carnets de route de deux médecins du régiment.*

20 mai. — Au soir. — C'en est fait, nous avons réussi ! Le 1er zouaves a conquis le Cornillet. L'ardente, la belle attaque ! A l'heure H, ils sont partis, les camarades, à travers une nappe de balles, sous un déluge d'obus, sur un terrain ravagé jusque dans ses entrailles. L'angoisse nous a étreint devant tant d'obstacles mortels accumulés ; rien n'a fait, ils ont passé. Et nous, les médecins, n'avons pu les suivre que de trop loin. Il a fallu soigner, panser d'abord au lieu de courir dans l'ivresse folle vers l'Avant. Près de cent blessés ont passé entre nos mains dans notre misérable abri de la tranchée de départ, et, deux heures durant, nous avons répandu la teinture d'iode et roulé les bandelettes.

Et maintenant tout paraît calme, après l'ouragan de tout à l'heure ; seuls quelques obus solitaires ou une salve de « moulin à café »[1] crèvent le silence de ce beau soir de printemps.

Le soleil s'est magnifiquement couché sur la plaine de Champagne, et c'est un beau spectacle le soir d'une bataille où l'on a écrasé le boche.

Maintenant la nuit est venue doucement. C'est le moment où médecins et brancardiers doivent fouiller le champ de bataille pour voir s'il ne reste pas encore quelque blessé à relever C'est l'heure aussi de chercher un poste plus en avant près des premières lignes.

J'ai bourré mes musettes de pansements, accroché mon masque, et assujetti mon casque ; et nous partons, le père Carrère, l'aumônier du bataillon toujours ardent malgré son âge, deux équipes de brancardiers et moi. Le terrain de l'avance est dévasté, bouleversé sous les abatis et les réseaux de fils barbelés ; contournant les crêtes des trous d'obus, glissant parfois jusqu'au fond, nous avançons péniblement. Dans la nuit toute noire qui nous entoure, sans la moindre clarté lunaire, il n'est pas commode de se guider. Ce qui augmente encore la difficulté c'est que notre attaque a formé un saillant dans la ligne boche et si l'ennemi est à plus d'un kilomètre au Nord, les mitrailleuses, qui nous cinglent d'une volée de balles, chaque fois qu'une fusée découpe nos silhouettes sur le terrain, sont là pour nous rappeler que la tranchée boche est à moins de 300 mètres à notre droite. Et ce ne sera pas le mince cordon de nos troupes de première ligne qui nous arrêtera si nous nous trompons de direction. Alors je regarde au ciel, et je prends la grande Ourse pour repère.......
.......................

1. Mitrailleuse allemande.

Voici 20 minutes que nous marchons. Nous ne sommes pas « chez les boches », je pense, ce serait trop bête. Nous entendons des voix. Un instant d'angoisse, puis la joie : c'est le chef de bataillon qui est là dans un trou d'obus, son seul P. C. en attendant mieux. Je me précipite dans ses bras, je le félicite, les larmes aux yeux, d'avoir réussi l'attaque et d'être là, vivant. Autour de lui, des officiers sont venus pour prendre des ordres ; fatigués, ou nerveux et exaltés, ils me serrent la main avec effusion. Seul le capitaine Bernot garde son calme glacial : sans un mot de trop, la voix posée il dicte des ordres à son fourrier. Et l'on apprend les nouvelles : l'attaque a bien marché malgré les mitrailleuses de la droite qui ont fait du mal. Les objectifs sont atteints, mais on n'a pu découvrir les entrées des fameux tunnels. Le commandant, avec toute sa liaison, a failli être enterré par un seul obus : trois tués, quatre blessés et lui est sain et sauf. Hélas ! de bons camarades, des officiers sont tombés ; ils sont trois du bataillon, dont deux venus il y a huit jours de la cavalerie, qui ont payé de leur vie leur premier assaut.

Il y a aussi des blessés qui n'ont pu encore être évacués, et il faut nous en occuper aussitôt. Peut-être pourrai-je même dès maintenant installer près d'ici mon poste de secours. Le commandant m'en dissuade : « Sur ce terrain de désastre, il n'y a pas un abri, pas un défilement. Que pourriez-vous faire ? Les postes de secours ne peuvent tout de même pas se loger dans les trous d'obus. » Je m'incline : je laisserai le poste en arrière, trop en arrière à mon goût, mais on va me donner un guide pour parcourir les premières lignes.

Nous partons à sa suite, à travers d'immenses trous d'obus de 270 au moins et nous tombons sur la 13$^{e}$ compagnie : 40 hommes dans de petits trous individuels déjà creusés jusqu'à mi-corps. L'adjudant Fillon est étendu, la jambe fracassée. Voici ma première équipe, quatre gas de « Ch' Nord » : « Placez-le doucement sur le brancard et conduisez-le vers l'arrière. » L'adjudant est chargé, j'indique la direction, et je souhaite bonne chance au convoi. Fillon est parti, mais on ne l'a jamais vu au poste de secours, ni lui, ni ceux qui le portaient, car ils sont allés en ligne droite se perdre dans les tranchées boches et c'est dans quelque camp de prisonniers qu'ils ont fini la guerre.

Maintenant je cherche Flament ; voici la 14$^{e}$, sa compagnie : « Fracture de cuisse, me dit-on », et je suis bien près, sans doute, de l'avoir trouvé quand une fusée verte s'élance. C'est le tir de barrage ; nous sommes jolis ! Les canons tonnent en furie de part et d'autre, les mitrailleuses allument leurs feux follets.

Combien nous nous sentons petits, infimes grains de poussière, au milieu de cet ouragan déchaîné. Que faire ? Il vaut mieux attendre patiemment dans un trou. Et comme la position des premières lignes n'est pas encore repérée par les artilleurs, les obus passent en sifflant sur nos têtes, nous couvrant d'une voûte d'acier, puis tout se calme et il n'y a pas eu de casse. Nous découvrons un blessé, je vais l'emmener, mais non, le pauvre gas agonise, le ventre ouvert : « Père Carrère, dites-lui les paroles qui adouciront sa fin » et tandis que l'aumônier se penche, mon cœur se gonfle à la pensée de laisser là ce pauvre petit qui a tant souffert pour son pays.

Enfin je finis par découvrir Flament ; à la fin de l'attaque, une balle à bout portant lui a brisé la cuisse droite. Depuis de longues heures, sans impatience, il attend qu'on l'emmène. Dans un trou d'obus, il est là, à demi sommeillant, calme, sa badine de jonc à la main. Deux baïonnettes forment attelles à son pauvre membre. Il doit bien souffrir car il parle à peine, mais me serre la main très fort dans une étreinte où tout son cœur se donne : « Je vais vous faire emporter, lui dis-je », et c'est son regard qui me remercie. On le lie sur le brancard pour éviter qu'il n'en tombe ; sur le point de partir, il arrête d'un signe les brancardiers : « J'ai oublié, dit-il. — Quoi ? — Ma badine. » Et tandis que je lui tends l'objet laissé à terre, j'admire l'élégance bien française de ce petit lieutenant qui n'oublie pas sa badine

L'équipe est partie vers l'arrière, nous voici seuls maintenant, le Père Carrère et moi, sans guides, sans repère, à la recherche du capitaine Paris, le dernier officier blessé. Nous cherchons au hasard dans un trou, dans un autre. Impossible de le trouver. Parbleu, ç'eût été difficile, car nous apprenons d'un poilu qu'il a pu s'en aller en marchant. Au fait, comment à deux aurions-nous pu le porter ?

La nuit est devenue noire comme l'encre, lorsque, tout d'un coup, quelques lumières s'allument aux flancs du mont. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Le Père Carrère prétend que ce sont des boches. Je le traite d'enfant : les boches sont bien plus loin. Mais nous entendons des voix, et ce sont des voix gutturales qui parlent allemand. Cela devient incompréhensible : des boches derrière nos lignes ? Les a-t-on oubliés dans des abris, ou sortent-ils de leur fameux tunnel ? Nous ne savons que faire, et que pourrions-nous, tous deux, presque sans armes ? Il n'y a qu'à continuer, et tâcher d'avertir.

Mais d'autres ombres se profilent maintenant dans une autre direction. Ce

sont nos brancardiers portant Flament, qui s'en vont péniblement vers l'arrière. Ils font mille détours, et contournent les trous d'obus, en suivant les crêtes qui les séparent. Car ici, et sur une profondeur de quatre kilomètres, il n'est pas un mètre carré de terre qui n'ait été remué par plusieurs obus jusqu'à 2 et 3 mètres de profondeur. Tantôt le brancard s'arcboute comme un cheval qui manque des quatre pieds, tantôt il plonge en avant, se redresse, tangue ou roule comme une coquille de noix sur les crêtes des vagues. Carrère et moi, nous accompagnerons le convoi, peut-être notre aide ne sera-t-elle pas inutile ! — Nous avons gagné le faîte de la montagne et je cherche maintenant une route vers le Sud. La fumée des canons a obscurci le ciel et je ne peux plus m'orienter sur les étoiles. Où faut-il aller ? A droite, à gauche ? Nul ne sait, car aucun relief ne peut guider le voyageur quand le canon a tout nivelé. Flament est inquiet, hanté par l'idée d'être emmené « chez les boches ». J'essaie de le rassurer, tandis qu'une volée d'obus vient nous frôler et nous couvrir de terre ; mais force est bien d'avouer que nous nous sommes perdus. Par bonheur il a gardé sa boussole, et, à la lueur des fusées, nous nous apercevons que je le conduisais trop à gauche. On repart, la descente est difficile. Enfin on trouve un petit boyau creusé jusqu'au genou. Nous y sommes à peine engagés qu'un tir de barrage éclate. Chacun se couche à plat ventre dans le boyau, à grand'peine on y introduit le brancard et son précieux fardeau, et pendant vingt minutes nous attendons sous une mitraille infernale. Les obus de tous calibres tombent en sifflant autour de nous : un vrai déluge. Les éclats rasent le sol ou piochent le boyau à grands coups secs, la terre soulevée retombe sur nos épaules, la fumée nous suffoque. Cela dure bien vingt minutes ; nous risquons à chaque instant d'être mis en morceaux, mais, miracle, quand le tir s'est ralenti un peu, chacun a la surprise de voir les autres se relever aussi.

Quelques mètres plus bas, le boyau est embouteillé par des brancardiers du génie qui transportent un des leurs. On passe à découvert sous une salve de 77. « Il doit y avoir un poste de secours près d'ici, me dit un sapeur ». Serait-ce le mien ? Je cherche, un peu au hasard, et je tombe sur un trou qui conduit à un abri. Au fond d'une misérable casemate aux trois quarts effondrée, je trouve les deux médecins du 5e bataillon ; la lune tombant sur eux ne les aurait pas étonnés davantage. « Vous ici ! me disent-ils, eh bien ! vous avez de la chance d'y être venu intact ! » Ahuris, hébétés, ils me racontent qu'ils n'en peuvent plus. C'est dans cet abri qu'ils ont pansé leurs blessés pendant l'attaque, mais

le coin était tellement battu qu'ils ont été ensevelis cinq fois. La moitié de leur personnel a été tué ; à proximité, les deux médecins du bataillon de tirailleurs ont été touchés : l'un a été écrasé, l'autre a eu un bras arraché par un gros éclat. Quant à eux, ils sont à la limite de la résistance humaine. « C'est à devenir fou », me dit Calmels et, tandis que je lui serre la main après avoir obtenu l'indication de ma route, je lui conseille de quitter bien vite ce coin malsain.

Hélas ! l'indication est fausse, et je me suis à nouveau embarqué sur un mauvais chemin. Comment trouver ce maudit poste de secours ? Quelques isolés que je rencontre sur le terrain ne peuvent m'apporter aucune aide ; ils sont trop abrutis.

J'essaie de reprendre mon sang-froid, de raisonner, car il faut à tout prix sortir Flament de là. Cette fois je crois bien avoir retrouvé la tranchée de départ et logiquement en la suivant je dois retrouver mon poste, que diable ! On s'y engage : tortueuse, étroite, elle livre à peine passage au brancard et l'on s'écorche les épaules à vouloir lui faire prendre des virages trop courts. Nos hommes sont exténués. Carpentier, un Boulonnais solide comme un cheval de sa race, n'en peut plus. Le Père Carrère et moi prenons le brancard, mais nous n'avançons guère. Le sang colle à nos chemises, mais qu'est-ce que cela à côté des souffrances de Flament ballotté contre tous les angles ? A chaque instant la douleur lui arrache un cri et il faut que ça lui fasse mal, car il n'est pas douillet.

Comme on ne peut s'engager plus loin dans ce chemin sans être sûr qu'il aboutira au but, je pars en éclaireur avec le Père Carrère. Mais, malheur, voici un nouveau tir de barrage et nous sommes encore en plein dans la zone. Cela devient du délire, tant les obus arrivent en foule. Malgré toute sa volonté, on est obligé de se blottir, tout petit, au fond de la tranchée. Serré contre l'aumônier, j'attends cette fois, sans espoir, le prochain obus qui éclatera « pour de vrai » et nous pulvérisera. Mon voisin y pense aussi, et je sens qu'il prie, j'en fais autant et intérieurement je dis adieu à ceux que j'aime.

Mais non ! nous ne serons pas tués ; il est tombé deux obus à un mètre de nous, et si nous sommes couverts de craie, nous n'avons pas une égratignure. Cette fois nous devons bien être dans le chemin, nous avançons encore un peu, et, grande déception, nous tombons dans un cul-de-sac Nous sommes bien perdus, perdus : et je rage en songeant qu'il faudra sans doute, attendre le jour avant de sortir Flament de cette zone d'enfer. En vain je grimpe sur le parapet pour cher-

cher un repère à la lueur des fusées, en vain je recherche l'indice libérateur qui me dira mon chemin ; et tristement je dois retourner vers Flament pour lui expliquer mon désarroi. Mais, en dépit de ses souffrances, il a gardé sa lucidité. A voix basse il m'explique que j'ai dû me tromper en prenant un boyau pour la fin de la tranchée, je dois la retrouver un peu plus loin. J'y retourne et cette fois j'ai la joie immense de retrouver mon abri. Vite, je dépêche deux brancardiers encore dispos pour aller à la rencontre de leurs camarades exténués, et ramener Flament par la voie la plus courte. Je les conduis dans la tranchée, et, à cent mètres du point où le brancard est arrêté, je leur indique le chemin à suivre. Puis je rentre au poste pour préparer de quoi panser mon blessé.......................................................................

Deux heures se sont passées et Flament n'est pas arrivé.

Ce ne sera qu'avec les premières lueurs de l'aube que mes brancardiers me l'amèneront enfin. En 400 mètres, ils se sont encore perdus quatre fois, et pour le transporter des premières lignes qui sont à un kilomètre, il a fallu six heures d'efforts et de souffrances.

Maintenant, il est presque sauvé, enfin ! Et je ne puis m'empêcher de songer à sa fiancée. Je m'apprête à panser Flament dans le boyau, car l'abri trop étroit admettrait à peine un brancard. Mais il se penche vers moi : « Un toit sur ma tête, je vous prie, pendant quelques minutes. » Je comprends sa pensée. Oh ! l'affreuse chose que d'être ligotté sur un brancard et de sentir la mitraille autour de soi ! On le descend dans l'abri ; pendant que je le panse, il s'évanouit ; mais, revenu à lui, il a le courage de surmonter la douleur et de ne pas se laisser arracher un cri.

Et comme il va partir, vers l'Arrière, loin de la bataille, il me tend la main : « Je comprends maintenant les difficultés insurmontables que vous avez à vaincre. Je ne l'oublierai jamais. » Puis une dernière question vient à ses lèvres : « Ma jambe, docteur, y a-t-il quelque espoir de la conserver ? » Je secoue la tête : « Faible, très faible. » — Et il a dix-neuf ans.

.......................................................................

21 mai. — Toute la matinée les boches ont tiraillé. Il n'y a jamais de repos pour le fantassin avec de pareilles artilleries. Sur notre seul front d'attaque, sur un kilomètre, nous avions, pour nous soutenir, près de 100 pièces de 75 et plus encore de « lourds » sans compter les crapouillots, il y a de quoi rêver ! Depuis l'attaque, 140 blessés ont été pansés à notre poste de batail-

lon et peut-être y en a-t-il encore que la nuit n'a pas permis de découvrir. En route donc pour de nouvelles recherches ! Qui est-ce qui m'accompagne ? Le gros infirmier Dugas me dit : « Moi j'y vais, mais il faut que je prenne de quoi manger car je n'ai pas l'intention de la sauter [1]. La France ne demande pas que le ventre de ses enfants fassent de plis. » L'aumônier est aussi de la promenade. Je dis adieu à mon petit médecin auxiliaire, non sans un serrement de cœur car la misère à deux est plus aisément supportée. Et nous voici tous trois lancés à nouveau sur le terrain d'attaque. En plein jour on craint moins de se perdre, bien que rien ne ressemble tant à un trou d'obus qu'un autre trou d'obus. Mais nous n'avons pas atteint la crête que la fameuse mitrailleuse fait entendre son claquement bien connu. Et il faut se méfier car Grossel, sage brancardier cependant, s'est fait tuer ici d'une balle dans la tête, ce matin même. D'un bond dans un trou d'obus, chacun a caché sa silhouette et l'on n'avance plus que par sauts pour échapper aux salves. Au bout de quelques cents mètres nous avons définitivement gagné la partie à ce jeu de cache-cache et nous sommes en belle humeur quand nous arrivons au nouveau P. C. du chef de bataillon dans un ancien abri boche. On est toujours heureux le lendemain d'une belle attaque couronnée de succès, et c'est un rude sentiment que la fierté d'avoir dominé le boche. Les vivres trouvées en abondance, arrosées même de capiteux vin du Rhin, compensent le « rata » qui n'a pu nous parvenir. Un seul ennui : l'abri, bien protégé, a, naturellement, son entrée tournée vers les boches.

Mais un autre spectacle nous rappelle aussitôt à la réalité de la guerre. Voici précisément des blessés qui arrivent. Il en est deux qui marchent et s'en vont à pied vers l'arrière. Puis c'est un petit adjudant qu'on amène : il a la fesse droite emportée par un obus ; je regarde sa plaie, elle est profonde jusqu'à l'os. Il me reconnaît et me sourit faiblement. Le « ça ne sera rien » habituel s'échappe inconsciemment de mes lèvres ; pour ne pas lui montrer ma figure qui dément mes paroles, je détourne la tête vers l'entrée : à 20 mètres en avant, un 150 soulève, avec un bruit déchirant, un panache de fumée noire et de craie blanche. Le petit adjudant va mourir, il est exsangue. L'aumônier me jette un regard interrogateur, j'acquiesce, et alors il se penche vers le blessé, et, à voix basse. il lui parle, l'accompagnant jusqu'à la mort. Quand

1. Ne rien avoir à manger.

il se relève, mon pauvre aumônier est un peu pâle ; il connaissait bien cet enfant. Mais ce n'est pas tout, et une hideuse apparition s'érige tout à coup à l'entrée de l'abri en poussant des cris rauques. Un malheureux sergent a le maxillaire inférieur arraché, le maxillaire supérieur effondré et tout cela est recouvert de sang et saupoudré de craie. Il me demande quelque chose, je comprends tant bien que mal qu'il a soif ; mais comment le faire boire ? Sa bouche, son nez tout cela n'est plus qu'un horrible trou d'où s'échappe en gargouillant le sang que ce malheureux essaie de rejeter pour ne pas étouffer. Je le panse, mais au moment de faire sa fiche, je ne puis mettre un nom sur sa figure, et suis obligé de lui demander son livret militaire. Dans quel état faut-il qu'il soit pour que je ne le reconnaisse pas, alors que la veille même je lui ai parlé !

Ma triste besogne médicale terminée, je suis interpellé par le Commandant : « Savez-vous d'où venaient les boches que vous avez rencontrés derrière nos lignes la nuit dernière ? — Du tunnel tout simplement. L'entrée principale en a été si effondrée qu'on ne l'a pas vue au moment de l'attaque mais nous croyons bien l'avoir découverte. Elle est tellement encombrée de cadavres que personne n'a osé y pénétrer. » Piqué de curiosité je me dis qu'il serait bien intéressant de visiter ce tunnel formidable puisque, d'après les récits des prisonniers, il peut abriter trois bataillons, plus de 1.200 hommes. L'espoir d'y découvrir des documents, d'en extraire quelques prisonniers, d'y trouver un peu du matériel médical qui me fait absolument défaut, faute de moyens de transport, tout cela me fait vite oublier l'imprudence qu'il y a peut-être à y pénétrer à cause des gaz, ou des boches survivants qui pourraient tenter de se défendre.

Et je demande à y être conduit. Le capitaine Crochu, infatigable, se propose pour me guider, et deux poilus veulent bien nous faire escorte Munis de bougies et de lampes électriques, le masque au cou, un revolver, boche bien entendu, à la main, nous partons vers l'entrée. C'est un énorme trou d'obus, recouvert de poutrelles de fer tordues Au fond une pente toute unie. Quand nous y arrivons deux boches casqués sont précisément en train de ramper pour en sortir ; menacés de nos armes, ils font kamerade sans résistance et sont mis sous bonne garde.

Alors, l'un derrière l'autre nous glissons par la fente obscure.

Aussi longtemps que je devrai vivre, je garderai le souvenir de cette vision. Les mots sont impuissants à en retracer l'horreur.

Un obus de 270, de 400 peut-être a écrasé les premiers mètres de la galerie. Sur l'effondrement de craie blanche émergent les uniformes gris comme des épaves sur l'écume des flots. Nous entrons, notre regard se fixe, pétrifié, tandis qu'une odeur fade de cadavre nous prend à la gorge. L'entrée, large de 3 mètres et moins haute que large, est presque entièrement obstruée par une épaisseur de corps amoncelés sur cinq à six rangs. Tous ces cadavres, convulsés par l'angoisse et l'asphyxie, montrent leurs faces bouffies, une écume rose aux lèvres, les mains tordues dans un suprême effort. L'horreur de cet amas informe s'accroît. Des râles s'en échappent. Car parmi ces malheureux que nos obus ont entassés, quelques-uns agonisent encore dans un dernier gémissement. Et pour aller plus avant, il nous faut passer sur eux, écraser un instant leurs poitrines et, sous nos pieds, interrompre le rythme funèbre. Seuls, Crochu et moi, surmontons notre dégoût, tandis que nos deux poilus reculent épouvantés.

Comment ces hommes sont-ils donc morts ? Ont-ils été tués par l'explosion brutale d'un gros obus ou par nos gaz asphyxiants projetés la veille de l'attaque dans des milliers d'obus. Nous ne pouvons le savoir. Il y en a parmi eux qui portent encore au cou le masque à gaz ou l'appareil respiratoire Draeger. Ils sont tous équipés. Sans doute étaient-ils prêts à partir à la contre-attaque, rangés en ordre à l'entrée du tunnel lorsque le cataclysme les a surpris et anéantis. Les plus rapprochés de l'entrée ont été foudroyés, certains écrasés. Les autres, pour échapper sans doute à l'asphyxie, ont tenté de gagner l'air libre, mais le poison était trop fort, et, après avoir grimpé sur les corps de leurs camarades, ils sont tombés à leur tour, s'amoncelant jusqu'au plafond.

Crochu et moi « le toubib » sommes maintenant sans escorte, tant pis !

Pendant plus de trente mètres, la masse molle des « feldgrau » tapisse le sol. Puis ils jalonnent les galeries. Nous ne pouvons nous frayer un passage qu'en enjambant les cadavres. Alors nous pouvons distinguer les attitudes les les plus impressionnantes et les plus invraisemblables. Si certains masques trahissent par leur rictus les souffrances d'une lente agonie, d'autres, plus brutalement touchés, sans doute, ont été saisis dans leur attitude habituelle. Quelques-uns sont étendus sur le dos, la tête rejetée en arrière, en opistothonos, comme disent les médecins, les yeux grands ouverts, les conjonctives injectées de sang. La bouche, largement béante, couverte d'un champignon de mousse rosée, semble aspirer l'air dans le dernier râle de l'asphyxie. L'un

d'eux a les narines obstruées par un caillot de sang ; je me penche, oh horreur ! comme des voiles souples qui se gonflent et se dépriment, les caillots sont soulevés de façon rythmique ; le pauvre boche n'est pas mort, et il s'en faut cependant de bien peu, car je constate qu'il n'a plus de réflexe cornéen.

Plus loin, des hommes sont assis, sur des caisses, le fusil entre les mains, la tête penchée en avant, masque au cou comme une sentinelle qui se serait endormie. On croirait qu'ils sommeillent si un peu de sérosité rosâtre ne coulait de leur bouche. Par-ci par-là, à leurs riches équipements de cuir fauve, à leurs Mauser et à leurs jumelles, on reconnaît les officiers.

Le problème reste le même. Comment sont-ils morts ? Les gaz ? Nous n'en trouvons aucune trace actuellement ; nous respirons sans gêne et les bougies brûlent. Nous continuons, toujours curieux de pénétrer le mystère de cette immense nécropole.

Un arrêt : la galerie est obstruée par des caisses de munitions en désordre et deux mitrailleuses toutes neuves, bousculées sens dessus dessous qui, dans leur chute, ont écrasé leurs servants. Sur la gauche, voici un brancard posé sur des tréteaux, il porte un officier le visage pâle, émacié, la poitrine largement découverte sous sa tunique déboutonnée. Ses deux jambes, fracturées sans doute, sont enveloppées dans des gouttières, mais tout dans son attitude trahit la soif d'air.

Des appareils respiratoires encombrent la galerie. Comme tout cela a été inutile. Tous les 15 mètres maintenant, la galerie est barrée par des couvertures qui forment cloison jusqu'à terre. Sans doute devaient-elles empêcher la diffusion des gaz toxiques ; et le procédé a réussi au moins en partie car nous avons quitté la Cité des morts et nous rencontrons les premiers survivants de la garnison du tunnel. Des soldats, par-ci par-là, sont étendus, paraissant endormis, mais notre passage les réveille et ils ouvrent les yeux, ahuris, sans reconnaître qui nous sommes. Parmi les caisses amoncelées, j'aperçois des bouteilles d'eau gazeuse ; nous mourons de soif ; je presse sur la bille et bois avec délices. Un boche, étendu à terre, a entendu le bruit et dit faiblement : « Zum trinken ! » ; apitoyé, je lui tends la bouteille et, goulûment, il la vide d'un seul trait.

La galerie se bifurque. Avec prudence nous choisissons le rameau le plus large, après nous être assurés qu'aucun groupe de boches n'occupe le couloir secondaire, prêts à nous prendre à revers, après nous avoir laissés nous enfoncer

dans ces profondeurs. Une porte de sapin ferme un réduit : « Tünnel-Kommandant ». Cette inscription écrite au crayon bleu indique que nous sommes au poste de commandement. Je pousse, la porte résiste, puis cède; l'abri est vide, mais le désordre qui y règne indique une fuite précipitée; parmi les papiers épars, j'en fais un choix qui pourra être utile à l'état-major.

Tout en face, c'est le poste de secours : décidément, c'est comme chez nous; les chefs aiment à avoir les médecins à leur portée. Je soulève une couverture ; nous entrons, une chaise rustique barre le chemin. J'écrase un corps sans le voir ; un sursaut, un cri, c'est un blessé, un gosse de 18 ans, imberbe qui se soulève sur un coude et me dit d'une voix faible : « Etwas trinken ». Je décroche un bidon boche pendu à la paroi et le lui tends. Un brancard est fixé sur des poutres, quelle aubaine! nous en manquons. Mais il porte un corps étendu, celui d'un enfant, presque. Je vais le basculer, lorsqu'il ouvre les yeux, mais n'arrive pas à articuler un cri. A terre une dizaine d'hommes gisent, la tête ou les membres entourés de pansements en papier. Sont-ils morts ? Respirent-ils encore, nous n'avons pas le temps de le savoir. Dans le poste, tout est dans le plus grand désordre; la mort l'a surpris en pleine activité. Des pansements éventrés, souillés de sang, des flacons débouchés, renversés, sont tombés à terre. Des boîtes d'ampoules à injections sont ouvertes, les seringues à demi-remplies indiquent la brutalité de la surprise. Tout un matériel d'antiseptiques, d'appareils à fractures, des milliers de doses de sérum antitétanique, encombrent les caisses déjà déballées. Je note leur emplacement, je les ferai emporter et ma joie est grande de penser que tout cela pourra servir à soigner nos blessés.

La capote du médecin de bataillon est pendue à un clou, bourrée de papiers, mais lui, où est-il ?

En quittant le poste, nous dépassons le central téléphonique. Des fils innombrables aboutissent à un appareil que ne dédaigneraient pas nos grandes villes, Admirable organisation qu'a brisée notre volonté ! Tel un bureaucrate endormi, le téléphoniste gît le coude appuyé sur la table. Sous sa main, qui a lâché le crayon, un papier est griffonné en allemand. Je lis : « 20 mai. 13 heures. L'artillerie lourde française tente de défoncer le tunnel. Envoyer d'urgence un avion pour repérer la batterie. Je demande... » Et c'est tout, le gaz a fait son œuvre et interrompu le message.

L'air devient maintenant plus respirable. Par un puits d'aération vertical,

descend, sans doute, du sommet du Cornillet un peu d'air frais et nous distinguons l'orifice supérieur éboulé en haut d'une galerie verticale de 30 mètres. Et puis des cadavres, toujours des cadavres.

Nous soulevons encore quelques couvertures tendues, lorsque, surprise extrême, quatre bougies nous apparaissent toutes allumées au milieu de la galerie. Le doigt bien serré sur mon revolver, j'appelle, en français, en allemand. Personne ne bouge. Il doit cependant y avoir du monde vivant là dedans. Je m'approche et secoue les corps étendus. Trois Allemands à demi sommeillants se lèvent ahuris. Cela donne à réfléchir. Crochu et moi, nous nous concertons : Que ferions-nous si plus loin nous trouvions une bande décidée à se défendre ? Il faudra revenir en groupe pour nettoyer le tunnel. Pour le moment la prudence commande la retraite, ce serait trop bête de se faire tuer ici. Et nous retournons sur nos pas, précédés de nos trois prisonniers qui nous serviront de garde de corps.

L'odeur des cadavres finit par nous oppresser. Nous nous hâtons. Mais il me faudrait garder un souvenir de ce tombeau : j'essaie de prendre quelques photographies en brûlant des fusées éclairantes boches au magnésium, la fumée répandue risque de nous asphyxier.

Nous allons gagner la sortie, lorsque la curiosité nous engage encore à explorer auparavant une petite galerie transversale. Et au bout de 30 mètres, nous nous arrêtons saisis d'horreur : 80 cadavres boches au moins sont empilés les uns sur les autres la face bouffie, œdématiée, comme prête à éclater. Nous avançons un peu et nous voyons alors la galerie effondrée, le boisage en désarroi, soufflé par une explosion formidable en vase clos. Seul un obus de 400 a pu faire cet horrible travail. Et maintenant nous comprenons... Le formidable projectile, à travers une couche de terre de dix mètres peut-être, est venu écraser ce carrefour. Son souffle monstrueux a tout balayé autour de lui. Puis l'oxyde de carbone dégagé par l'explosion s'est répandu dans le tunnel. Poison invisible et sans odeur qu'aucun masque n'arrête, il a lentement intoxiqué toute la garnison et les rares survivants devenaient impuissants en face de l'attaque des Zouaves.

Cette fois notre visite est terminée ; nous poussons devant nous nos trois prisonniers ; mais au moment de sortir, l'un d'eux se retournant brusquement me demande en allemand où je l'emmène : « Vers la France ou vers l'Allemagne ». En France, naturellement Une lueur féroce brille dans ses yeux ; il a levé sur

moi un couteau à cran d'arrêt, mais il est trop faible pour lutter et je le désarme sans peine.....

Au dehors, par un ciel radieux, je trouve deux sentinelles qui me tendent l'ordre du jour que le Général de brigade nous adresse en ce jour de succès.

« ZOUAVES DE MON VIEUX PREMIER RÉGIMENT [1],

« VOUS ÊTES PARTIS AUJOURD'HUI COMME A LA MANŒUVRE. LA FORTERESSE DU CORNILLET QUI AVAIT DÉFIÉ QUATRE ASSAUTS EST TOMBÉE ENTRE VOS MAINS. AUJOURD'HUI COMME EN CRIMÉE, VOUS ÊTES LES PREMIERS SOLDATS DU MONDE.

« JE SALUE VOS MORTS TOMBÉS DANS LA MÊLÉE.

« MERCI. »

Signé : VAN DEN BERG.

Une fière émotion m'envahit à la lecture de ces nobles paroles de chef. De cette visite inoubliable nous emportons un nouveau témoignage de notre victoire. Dans les profondeurs du Cornillet nous avons dénombré plus de quatre cents Allemands morts ou agonisants. Deux bataillons du 476e régiment de ligne y ont été anéantis.

*Nous pûmes bien encore, les jours suivants, retourner dans le tunnel y chercher du matériel médical et en extraire chaque fois une dizaine de nouveaux prisonniers ; mais quand, cinq jours plus tard, après notre relève, un médecin du 1er Zouaves fut chargé de conduire au tunnel un officier chargé d'établir la documentation officielle, l'entrée avait disparu. Le bombardement avait à tout jamais scellé l'entrée de cet immense sépulcre où repose le 476e régiment allemand. Seul le 1er Zouaves a connu le secret du Mont-Cornillet.*

1. Le Général Van den Berg avait commandé le 1er Zouaves avant la guerre.



*Barrère del.*



*Dessin de Barrère.*
(*Musée du Val de Grâce*).

Relais de brancardiers dans la Somme.

# LE MÉDECIN
# DANS LES CAMPS DE PRISONNIERS

## *Les Médecins prisonniers en Allemagne*

PAR

**M. L. RIBADEAU-DUMAS**
Médecin des hôpitaux de Paris.

Ceux qui ont vécu dans les traditions de la guerre chevaleresque, ceux dont l'enfance a été bercée par les relations des batailles fameuses et des sièges célèbres où les combattants échangeaient, entre deux mêlées, des compliments et des accolades fraternelles, ceux aussi qui ont cru qu'avec le développement des sentiments humanitaires, qui a marqué le cours des siècles derniers, les luttes barbares avaient cessé ou tout au moins obéiraient en dehors du combat aux lois de la civilisation, ceux-là ont été rappelés à la brutale réalité et ont compris qu'au vingtième siècle comme aux temps les plus reculés, la guerre restait quelque chose d'abject où aux pires violences, à la haine, à la destruction par le fer et le feu se mêlait « la joie de nuire ».

Les dernières générations avaient peine à réaliser la possibilité d'une conflagration mettant aux prises les grandes puissances : La Convention de Genève avait été acceptée de tous, à la Haye s'édifiait le palais de la paix, partout s'enseignaient l'égalité et la fraternité sociale. Cependant l'Allemagne apprenait aux siens le nouvel évangile qu'elle avait appliqué chez les Herreros et construisait une machine de guerre formidable dont elle perfectionnait chaque jour le mécanisme. Ses conceptions « objectives » visaient l'annihilation absolue de l'adversaire et n'exceptaient pas de la destruction les organisations sanitaires.

Dès les premiers jours de la guerre, les soldats allemands se conforment à cette théorie et à côté des innombrables victimes de la « fureur teutonne », il faut ranger ceux qui, par leur mission de sauver et de protéger les blessés, ont droit au respect : la croix-rouge n'est plus qu'un insigne nuisible dont l'éclat sert de cible aux tireurs sélectionnés : ambulances, hôpitaux, postes de secours, tout ce qui vise à remettre sur pied un homme mobilisable, ou simplement à le guérir doivent être mis hors de service. Les premiers contacts sont rudes ; même après le combat, les blessés ne sont pas épargnés, les médecins et ambulanciers qui sont auprès d'eux sont tués ou emmenés en captivité. Par force, un grand nombre de médecins ont manqué à leur mission ; leur devoir était d'assister les blessés restés sur le champ de bataille jusqu'à ce que les soins leur soient assurés par les organisations ennemies ; ils ont été pris et laissés inutilisés dans des pays lointains malgré les conventions établies.

On vit alors s'acheminer vers l'Allemagne des convois de médecins, de brancardiers et d'infirmiers, ballottés de gare en gare, de dépôts en dépôts, provoquant partout la curiosité hostile d'hommes et de femmes qui les menacent du geste et de la voix : C'est 1914, l'année de la ruée triomphante, qui submerge, dévaste, brûle les pays envahis dans un enthousiasme sans limite. Après des jours sans fin, voici l'arrivée au lieu de destination, un camp d'instruction, ou bien un camp hâtivement construit pour recevoir les prisonniers alliés, qui, tous confondus dans un vaste troupeau, vont vivre sous la férule prussienne. Pays de tristesse et de nostalgie, si lointain de la douce France : sous les nuages bas et gris s'étend une vaste plaine de sable dont l'horizon, coupé de grands vols de corbeaux innombrables, est limité au loin par une ligne dentelée de petits sapins noirs. Le camp est morne : partout des fils de fer barbelés en haies doubles ou triples derrière lesquelles se dresse, par place,

une silhouette hâve, déguenillée, encore souillée de la poussière du combat, dont le regard seul vit pour implorer et reconnaître les nouveaux arrivants. Il règne un silence impressionnant qui n'est troublé que par les aboiements des chiens de garde. Devant les baraques, le poteau expiatoire; sur tous les pieux, des écriteaux qui prévoient tout et qui défendent tout : défendu de parler aux personnes qui ne portent pas l'uniforme allemand, défendu de sortir de la baraque qui a été désignée, défendu de se mettre aux fenêtres, défendu d'accomplir l'acte médical le plus simple ou le geste de compassion qui montrera aux nôtres qu'ils ne sont pas abandonnés et qu'ils peuvent compter ici comme ailleurs sur leurs médecins. Que faire ? Comme les malheureux qui sont là : attendre, mais attendre quoi ? Sans cesse retentissent les cloches qui proclament de nouveaux succès, et les nouvelles rigueurs qui illustrent les triomphes prussiens ; rien n'annonce la fin.

Quelques médecins sont mieux partagés: il y a des comptes rendus qui nous montrent qu'en certains endroits, l'Allemand occupant ailleurs son propre personnel médical, confia aux médecins alliés le soin de traiter leurs nationaux blessés ou malades. N'est-ce pas un véritable bienfait pour ces malheureux, sevrés des nouvelles des leurs, soumis aux mauvais traitements de gardiens haineux et peu intelligents, souffrant de toutes les privations, d'entendre dans leur langue des paroles consolatrices, de se défendre auprès de ceux qu'ils n'ont cessé de considérer comme leurs officiers, des mauvaises suggestions et du découragement que sèment sans relâche les papiers de propagande germanique, les discours remplis de fourberies prussiennes, des gradés qui sans pitié laissent se morfondre les prisonniers dans un dénûment profond. De ceux-ci beaucoup sont sans défense: arrachés de leur modeste foyer, de la terre sur laquelle peu de temps auparavant, ils étaient encore penchés, occupés à faire vivre femme et enfants, ils sont brusquement jetés dans l'épouvante, séparés de leurs camarades dont beaucoup ont été tués à leurs côtés, puis soumis à un régime atrophiant, au milieu de gardiens brutaux et pédants, préoccupés de leur prouver la supériorité de la culture allemande. Qui peut oublier la vision de ces malheureux amaigris, couverts de vêtements disparates, au regard lointain et apeuré, évoquant le souvenir de la famille accueillante!

Mais les Allemands n'ont guère le souci d'appliquer la Convention de Genève. Quantité de médecins restent inoccupés, et pour attendre une libéra-

tion devenue problématique ils n'ont pas la compensation de venir en aide aux leurs qui, tombés malades, n'ont qu'un secours insuffisant.

Bientôt cependant, la situation change ; le typhus fait son apparition. Les Allemands ont mêlé les prisonniers de nationalité différente; ils les ont tous soumis à un régime d'inanition et de dépression qui ne tarde pas à donner son plein effet. Le fléau est venu brusquement : il étend ses ravages avec une rapidité inouïe. C'est par centaines que meurent les prisonniers, terminant sur une terre étrangère leur lamentable existence. L'épidémie passe les limites des camps et tend à gagner la population civile. Alors, les Allemands prennent peur : les médecins détenus sont isolés dans un enclos ceint de fils de fer barbelés où sont entassés les typhiques chaque jour plus nombreux. L'isolement est aussi radical que possible : aucun gardien ne franchira plus la barrière du nouveau lazaret. Les médecins n'ont pas de médicaments, ils n'ont pas de moyens de protection. Ils sont là, réduits il est vrai à un rôle inhabituel de contemplation, mais ayant au moins l'avantage de n'être pas séparés des soldats au moment du danger, et de pouvoir donner une preuve de la foi médicale. Beaucoup d'entre eux, victimes de l'impéritie allemande sont tombés au champ d'honneur de la médecine. Ils n'ont pas vécu les heures enthousiastes du combat; ils n'ont pas connu le jour du triomphe qu'ils attendaient; ils sont morts sans éclat, mais leurs noms allongent la liste si belle des médecins tués dans l'exercice de leur profession et leur mérite est égal à celui des combattants.

Les mois s'écoulent dans leur monotonie grise. Toutefois les prisonniers sont là pour dériver l'impatience des Allemands inoccupés. Ce sont maintenant les représailles. Jusqu'à présent, elles se bornaient à des brimades, maintenant elles sont plus graves. L'imagination ennemie, surexcitée par la propagande, se donne libre cours; elle prête à autrui ses idées malsaines, ses conceptions délirantes et il faut justifier les accusations absurdes, qu'impriment par ordre tous les journaux allemands, sur les cruautés exercées par les alliés vis-à-vis des Allemands prisonniers de guerre. Soldats, officiers, médecins ont alors connu ces heures sombres où raffinant les pires traitements, les Allemands ont su joindre la peine physique à la douleur morale. Les uns sont jetés sur un îlot désert, sans abri, tête nue, à peine nourris ; d'autres travaillent sans trêve dans les régions insalubres; d'autres encore sont déportés en Russie. Les médecins comme les soldats subissent les mêmes privations; ils assistent

à des agonies innombrables sans pouvoir apporter le moindre secours, puisqu'ils n'ont aucun moyen matériel à leur disposition; mais ils font abstraction de leurs propres souffrances. Leur place est près des malheureux; partout ils sèment la confiance et éveillent la fière image de la France.

Les malheureux que le sort a fait tomber entre les mains ennemies ont perdu des illusions entretenues par les idéalistes étrangers à la réalité. On ne croyait qu'à l'Allemand façonné aux œuvres de Gœthe; on faisait crédit aux savants allemands; on admirait la prospérité inouïe d'une race laborieuse. La guerre est venue, démasquant la fourberie d'un peuple sans valeur morale, faisant ressortir les vices monstrueux d'une éducation tendue vers un but de pillage et de destruction. On ne saura plus jamais si dans un discours ou un écrit allemand, réside une parcelle de vérité.

Dans la lutte immense, les médecins français ont rempli le rôle que les circonstances leur ont dévolu : aussi bien sur le front de guerre qu'en plein milieu ennemi, ils ont montré aux Allemands que la civilisation était surtout faite de mesure et d'humanité.



*Barrère del.*



*Plâtre colorié de Larrivé.*
(*Musée du Val de Grâce*).

Embarquement des blessés
en voitures-ambulances.

# LE MÉDECIN CIVIL PENDANT LA GUERRE

PAR

Le Dr Ch. LEVASSORT

Secrétaire Général de l'Association Générale des Médecins de France.

Août 1914. Quelles pensées vinrent nous assaillir dans les premiers jours du terrible drame ! Dégagés à cause de notre âge de toute obligation militaire, nous regardions d'un œil d'envie ceux de nos confrères qui, ayant continué à « faire leurs périodes », rejoignaient leur poste ; leurs uniformes vieillots et démodés, leur allure un peu lourde n'empêchaient pas leur prestige. Plusieurs d'entre nous se rendirent au Ministère afin d'y contracter un engagement pour la durée de la guerre, qu'on estimait alors devoir durer peu de temps. Si quelques-uns gagnèrent ainsi des galons et des croix, certes bien mérités, combien d'autres payèrent de leur vie ce suprême dévouement.

Tous cependant ne pouvaient partir ; il allait rester à l'arrière des vieux

comme nous, des femmes et des enfants ; auprès d'eux, il fallait des médecins ; et cette forme du devoir, pour être moins glorieuse et moins héroïque, revêtait cependant un caractère d'obligation sociale à laquelle on devait se soumettre.

Les hôpitaux étaient-ils pourvus, les services d'assistance qui allaient être désorganisés, n'allaient-ils pas avoir besoin de concours expérimentés ? Enfin, parmi nos chers soldats, il se trouverait des malades, il y aurait des blessés, et à l'arrière notre tâche apparut peu à peu comme nettement indiquée. Suivant leurs aptitudes et sans compter avec leurs forces, tous ceux qui pouvaient rendre des services s'offrirent généreusement. Des Confrères très âgés et qui, depuis longtemps, vivaient dans une retraite bien gagnée, reprirent la clientèle, et cette mobilisation volontaire de nos anciens ne fut certes pas la moins touchante. Certains succombèrent à la tâche : honorons leur mémoire. Ils sont, eux aussi, victimes du devoir, ils sont morts pour la Patrie, pour notre chère France.

Les Croix-Rouges déployaient la plus grande activité, mais cette mise en train d'une très belle et très utile organisation n'avait pu se faire sans quelques flottements. La plupart des médecins restés à l'arrière se hâtèrent vers ces hôpitaux, qui dans chaque ville, dans chaque village ou château, se multipliaient à l'envi. Partout des essaims de voiles blancs circulaient avec une activité fébrile et le désir ardent d'apporter à nos chers défenseurs le concours de leur bonne volonté.

La Province reçut tout d'abord les blessés et les malades des premières semaines de la guerre. Une conception qui s'appuyait sur des données que l'expérience ne devait pas tarder à battre en brèche, condamnait ces soldats à parcourir, dans des conditions lamentables, dans des trains plus qu'inconfortables, des trajets énormes ; et Paris, impatient de se dévouer, ne recevait pour ainsi dire personne dans ses formations auxiliaires qui avaient été si promptement organisées.

Puis, ce fut l'avance de septembre et la menace sur Paris. Nos formations, nos hôpitaux, furent, hélas, rapidement au complet et peu à peu s'organisa notre vie professionnelle dont la plupart de nous faisaient deux parts : les soldats blessés ou malades et les civils.

Parmi ces derniers, que de misères navrantes : les réfugiés, logés parfois dans de pauvres taudis, sans vêtements et sans linge, mettaient une pudeur discrète à ne pas déranger le médecin qu'ils savaient ne pas pouvoir payer.

Souvent, par une voisine, nous étions avisés de quelque détresse et nous pénétrions, le cœur serré, dans ces intérieurs où tout manquait. Dire de quelles paroles de reconnaissance étaient accueillies nos visites, on le devine aisément ; les plus heureux n'étaient pas ces pauvres gens, mais nous-mêmes, qui pensions aux épreuves qu'ils avaient endurées et auxquelles nous avions eu le bonheur d'échapper.

Et, pendant quatre années, nous vécûmes les mêmes angoisses, les mêmes émotions, les mêmes tristesses.

Les jours suivaient les jours, troublés cependant au cours des derniers mois, par ces alertes qui firent tant de victimes, non pas seulement par les blessures des projectiles aériens, mais par les maux de toutes sortes causés par les séjours dans les caves.

Quelles heures horribles que celles-là quand l'alerte se faisait entendre ! Et dire que c'étaient des soi-disant civilisés qui usaient de tels procédés à l'égard de non-combattants.

Il est des médecins qui payèrent de leur vie le secours qu'ils s'apprêtaient à rendre et je ne puis pas omettre de rappeler que c'est dans ces circonstances que succomba le docteur Salmon tué au moment où il sortait de sa maison pour se rendre à l'appel d'un malade.

***

Dès les premiers mois de la guerre, les médecins de l'arrière songèrent à venir en aide aux médecins ou aux familles des médecins victimes de la guerre, médecins des pays envahis ou médecins mobilisés. La Caisse d'Assistance médicale de Guerre naquit de cette préoccupation bien légitime de secourir ceux qui souffraient tant. Que de dons généreux venus à notre appel de tous les coins de la France et de tous les pays du monde ! Que de marques de reconnaissance pour l'aide que nous apportions. L'Association Générale des Médecins de France a fait là l'œuvre la plus belle et la plus humainement charitable ; elle s'est acquis pour toujours des appuis précieux, en même temps que des trésors de gratitude.

Dois-je citer des chiffres, dois-je dire des noms ? Il en est un que je ne puis taire : c'est celui de la veuve de notre ancien doyen, Mme Brouardel, qui, à elle seule, et par son talent si délicat, fit affluer dans notre caisse plus de qua-

rante mille francs. Grâce à elle, grâce à tous ceux qui l'imitèrent, que de bienfaits nous furent rendus possibles !

Que puis-je ajouter maintenant pour prouver que les médecins ont fait partout leur devoir, tout leur devoir ? Sans eux, la victoire eût été compromise ; par une adaptation qui est bien la caractéristique de notre profession, toutes les théories, toutes les doctrines des premiers mois furent vite transformées et les initiatives les plus heureuses trouvèrent des médecins, des chirurgiens, des bactériologistes, des radiographes, qui s'empressèrent de les mettre en œuvre. Au cours de cette guerre, que de découvertes furent faites, dont il est à craindre, hélas, que nous ne sachions point profiter pendant la paix.

L'arrière fit de son mieux et les médecins non mobilisés ont contribué, pour une part que je n'hésite pas à déclarer importante, au succès final en prodiguant des soins, d'une part à nos poilus et aussi à leurs familles et à leurs enfants.

Dans ce Livre d'Or, consacré à la glorification du Corps médical, il convenait de rappeler le rôle du Médecin civil pendant la guerre. D'autres plus qualifiés l'auraient pu mettre davantage en relief, j'ai voulu surtout montrer que si la tâche fut parfois pénible, le médecin de l'arrière s'est toujours efforcé de remplir son devoir et que — comme celui de l'avant — il a bien mérité de la Patrie.



*Barrère del.*



*Plâtre colorié de Larrivé.*
*(Musée du Val de Grâce).*

Débarquement de blessés
du train sanitaire.

# A LA MÉMOIRE
# DES MÉDECINS MORTS POUR LA PATRIE

PAR

M. le Dr BELLENCONTRE

Président de l'Association Générale des Médecins de France.

...........................................................................

La France a trouvé en chacun de ses fils un défenseur, mais il semble bien que le Corps Médical ait fourni à la mobilisation un contingent infiniment supérieur à celui des autres professions. Sur 22.000 médecins, 18.000 mobilisés. Les jeunes partirent la joie et l'espoir au cœur. Les vieux s'enrôlèrent au premier son du tocsin.

Combien sont tombés ? Nous l'ignorons encore... Mais nous savons que dans cette course à la mort qui dura cinq ans, les officiers du Corps de santé furent les émules à peine distancés des officiers d'infanterie. Dans la tranchée, l'aide-major, le médecin auxiliaire, un adolescent souvent, un homme aux cheveux grisonnants parfois, vivent la vie du soldat.

Un trou dans la glaise : c'est le poste de secours.

On attaque : le médecin saute sur le parapet ; son exemple, sa présence réconfortent et entraînent. Le major est brave ; il est bon. Le poilu l'aime et lui donne sa confiance.

Vienne l'heure dernière, c'est à lui souvent qu'il confiera le douloureux adieu, la pauvre relique qu'il lui faudra transmettre à la chère femme, aux petits, à la douce fiancée ; le major remplira sa pieuse mission... à moins... à moins qu'une balle, une marmite ne le couche aux côtés de l'humble testateur.

Le médecin de bataillon, *il faut le proclamer*, fut un héros obscur, mais un héros.

A l'ambulance, les traits tirés par un labeur surhumain, médecins et infirmiers sont débordés ; les salles de triage se remplissent toujours et ne se vident jamais.

Les pieds dans une boue sanglante, au milieu des plaintes, des gémissements et des cris, dans une atmosphère pestilentielle, sous le long sifflement des bombes, dans le fracas des éclatements proches, après des nuits sans sommeil, des jours de jeûne, le chirurgien accomplit sa rude tâche ; son cerveau, son cœur, sa main travaillent à l'unisson ; il lui faut discerner, décider, agir.

Plus loin, l'œuvre de sauvetage continue avec des ressources, une organisation meilleures.

Dans cette zone battue par les avions, apparaissent comme de blancs oiseaux qu'attirerait la tempête, les nobles femmes de la Croix-Rouge.

Le soldat aime leurs soins délicats, leur douce parole, comme il affectionne le tutoiement paternel du major, ou du principal à barbe blanche, tutoiement fait, il le sait, d'affectueuse compassion.

A l'arrière, en dépit de l'invasion, des angoisses individuelles et collectives, la vie scientifique se poursuit, les chercheurs travaillent.

Partout, simples praticiens, maîtres de la clinique et de l'enseignement — dont quelques-uns chargés d'ans et d'honneurs — ont donné leurs forces, leur cœur, leur savoir.

Le médecin, sur qui pèse, en temps normal, le poids de l'exécution de nombre de lois sociales, le médecin, qui sera demain l'agent du relèvement de la race èt qui le serait déjà si ses suggestions et ses conseils ne se heurtaient à des préjugés et à des intérêts séculaires ; le médecin, créancier moral du pays dans la paix ; le médecin, comme l'a reconnu M. le Sous-Secrétaire d'État du Service de Santé Mourier, le médecin a bien mérité de la Patrie.

.....................................................................................

Vous qui dormez sous des tertres que le temps commence à niveler ou dont les cendres éparses se mêlent au sol chaotique des champs de bataille ; vous qui, en descendant des prisons et des lazarets allemands dans le royaume des ombres, n'avez fait que changer de tombeau..., vous ne demandez ni larmes, ni pitié, mais vous voulez qu'on se souvienne !

Nous vénérons votre mémoire, car vous aussi, tout entiers à votre idéal de patriotisme et d'humanité, vous alliez, suivant l'image du grand orateur... les mains dans le sang et la tête dans le ciel.

En présence de vos veuves, de vos enfants, de vos frères d'armes, de vos amis, devant les hauts dignitaires de l'État, de l'Église, de la Science, devant les Maréchaux de France, fiers de vous faire aujourd'hui une garde d'honneur, héros et martyrs du Corps de Santé, nous vous saluons très bas, avec respect.

*Extrait du discours prononcé à la cérémonie commémorative dans le Grand amphithéâtre de la Sorbonne, le* 25 *janvier* 1920.



*Barrère del.*



*Sur le front de l'Oise.*
*(Cliché J. Forestier).*

Le graveur de tombes.

# LE LIVRE D'OR POUR LA GLORIFICATION DES MÉDECINS MORTS POUR LA PATRIE

PAR

**P. CARNOT et A. BAUDOUIN**
Secrétaires généraux du Comité d'initiative.

Ce Livre d'Or n'est qu'un modeste monument, élevé par la piété du Corps médical Français, à la mémoire de ceux des siens tombés au Champ d'Honneur.

Le Comité d'initiative l'avait rêvé plus beau, d'une splendeur et d'une perfection dignes de nos héros. Hélas ! les difficultés de l'heure, que, seul, le dévouement de certains a permis de surmonter, ont réduit nos ambitions.

Pourtant, si modeste soit-il, ce palmarès apparaîtra comme un des plus beaux livres de notre Art : car chaque nom. chaque citation illustrent, d'un exemple, l'esprit de sacrifice et de dévouement du Médecin.

Voici deux ans déjà que l'idée de ce Livre a pris naissance. On rentrait

de la grande guerre : on était comme enivré de la victoire, de la joie de survivre, de la fin des hécatombes. On aspirait à reprendre la vie de famille, la tâche interrompue, la mission de paix... Pourtant, à ces joies se mêlait le souvenir aigu, poignant, de tous les camarades, amis ou inconnus, qui ne reviendraient pas et dont la vie avait servi de rançon à la délivrance... La France entière ressentait le même sentiment : il fit surgir, un peu partout, des monuments funèbres, dont l'intention dépassait souvent la beauté. .

La Faculté de Médecine de Paris, se souvenant de tout ce qu'elle représente dans nos traditions médicales, pensa à prendre l'initiative d'une souscription pour la glorification des Médecins morts pour la Patrie. Le Conseil délibéra : un comité fut constitué sous la présidence du Doyen, le Pr Roger ; il comprenait des délégués représentant les principaux groupements médicaux, scientifiques et corporatifs, les Associations d'Étudiants, les Services de Santé de la Guerre, de la Marine et des Colonies ; on résolut de s'adresser aux Syndicats, de fonder, dans chaque centre de Faculté ou d'École, des comités régionaux chargés d'organiser la propagande et de recueillir des souscriptions. On devait poursuivre un double but : publier un Livre d'Or où seraient inscrits noms et citations de nos disparus ; élever ensuite à leur mémoire un monument digne d'eux.

Dès l'abord, il apparut que, seul, le Livre d'or réunissait l'unanimité des suffrages. Certaines Facultés provinciales avaient déjà organisé des souscriptions pour l'érection de monuments locaux : pour elles, la nécessité d'un autre monument — même national —, élevé à Paris, ne s'imposait pas. Toutes, au contraire, accueillaient avec faveur l'idée du Livre d'or.

Le Livre d'Or, ce sera un monument de gloire dans la demeure de chacun. Avec lui, nous évoquerons le soir, à la veillée, les listes funèbres : nous songerons au camarade, à l'ami cher, tombé là-bas dans un trou d'obus, dans son poste de secours effondré, dans un pays lointain, en pansant un blessé, en ranimant des gazés, en combattant une épidémie.

Le Livre d'Or, c'est, pour une famille, pour une Mère, une Femme, une Fille, l'Urne antique qui contient les cendres du Héros et que l'on ne quitte pas et qui protège et sur laquelle on peut, chaque jour, verser de nouvelles larmes. C'est, pour tous, le talisman tutélaire, la leçon d'énergie et de sacrifice dont on a parfois besoin aux heures sombres...

Le Comité résolut donc de consacrer son premier effort à la publication d'un pareil Livre. D'ailleurs, la sagesse nous le commandait : car élever à Paris un monument grandiose, digne de nos 1.800 morts, c'était affaire considérable, se chiffrant par plusieurs centaines de mille francs. Par contre, quelque onéreuse que soit aujourd'hui la publication d'un livre tel que nous le voulions, l'entreprise était immédiatement réalisable.

Le livre donc d'abord : le monument viendrait ensuite si les fonds étaient suffisants, sa réalisation dépendant de l'effort de chacun.

Cet effort, il est inscrit dans les listes de souscriptions. A les lire, on éprouve quelque mélancolie. Mais la vie fut si dure à tant des nôtres, au retour de guerre, que, bien souvent, le pain des vivants a fait tort aux lauriers des morts... Qui donc oserait lancer un blâme ?

Nous avions pourtant multiplié les appels dans la presse médicale et dans la grande presse, envoyé à chacun une carte *individuelle* de souscription. Nous nous sommes refusés à faire davantage : la discrétion nous était imposée par les sublimes leçons de modestie et de désintéressement que nous ont, jusque dans la mort, données ceux que nous honorons.

Il ne fallait donc plus songer, présentement du moins, à une œuvre sculpturale ou architecturale grandiose. Nous renoncions, par exemple, au projet, si séduisant, ébauché par le Comité pour la transformation en mausolée de l'antique Collège des Chirurgiens, cette merveille, qu'on aurait ainsi sauvée d'une destruction prochaine et qui serait devenue, à la fois, un des Sanctuaires de notre Art et le Temple de ses Gloires.

L'état de nos finances ne le permettait pas...

Par contre, les sommes souscrites pouvaient assurer largement la publication d'un Livre d'Or, plus important même que nous ne l'avions primitivement prévu. En l'adressant aux souscripteurs de 40 francs, comme nous nous y sommes engagés, nous leur restituerons la totalité de leur offrande : car la valeur du livre sera, au moins, égale à cette somme...

Le Livre d'Or, ainsi décidé, devait comprendre, avant tout, la liste glorieuse de nos Morts, leur date de naissance et celle de leur mort, la Faculté où ils avaient fait leurs études, la localité où ils exerçaient comme médecins, enfin les citations à l'ordre de l'Armée et les décorations décernées pour faits de guerre.

Mais il devait aussi comprendre, pour expliquer tous ces dévouements et

leur donner pleine valeur, une synthèse de l'immense Effort Médical réalisé pendant la guerre, une somme des prodiges qu'il a réalisés pour conserver à la Patrie et à l'Humanité tant de vies précieuses ; car, seul peut-être, le Corps Médical a eu cet honneur inestimable de servir la Patrie en luttant contre les maux effroyables de la guerre, en restant fidèle à sa mission d'humanité...

Enfin, le Livre d'Or devait être illustré par une série de photographies, de dessins évocateurs de la vie médicale au front, rappelant les transports de blessés sous les marmites, les postes de secours ravagés, les ambulances, les H. O. E., en France, en Italie, aux Dardanelles, en Serbie..., partout où combattait le drapeau français, partout où il y avait des blessés à panser et des vies en danger à sauver.

Un but essentiel était donc atteint. A chaque jour son œuvre : demain l'idée d'un monument, de bronze ou de marbre, pourra être reprise. Il suffira peut-être, d'un généreux donateur...

Du moins, le premier Comité revendique-t-il le grand honneur d'avoir péniblement recueilli, quand il en était temps encore et avant qu'elles ne soient dispersées, les épaves de nos sacrifices, d'avoir rassemblé le souvenir de tous les nôtres tombés pour la Patrie et pour l'Humanité.

Comme le « graveur de tombes » que nous avons figuré en tête de cet article, nous avons voulu d'un geste pieux, graver ici les noms et les gestes de nos héros.

Notre Livre d'Or restera comme le témoin du rôle admirable, pleinement rempli, de la Médecine française.

***

Comme on le verra en feuilletant ce Livre, la partie la plus importante est réservée aux listes funèbres et glorieuses.

Le Comité n'a épargné aucun soin pour les établir aussi exactes que possible, au prix de beaucoup de temps et d'efforts.

Ce nous est un devoir que de rendre ici au docteur Paul Caboche, archiviste du Comité, tout ce qui lui appartient. Médecin du Ministère de la Guerre, Caboche avait, dès les premières années des hostilités, fait relever dans les Archives de la Guerre, les noms de tous les membres du Service de Santé morts pour la France. Quand le Comité se créa, il mit à sa disposition le

travail considérable déjà fait sous sa direction : sans lui, le Livre d'Or n'aurait guère pu venir au monde.

Mais cette œuvre de base devait être perfectionnée et complétée. Il fallait, au prix d'efforts considérables et bien souvent ingrats, tâcher surtout d'éviter les erreurs et les omissions involontaires.

On sait combien a été difficile le travail des Archives de la Guerre et que bien des héros sont restés et resteront inconnus. Inclinons-nous bien bas devant ceux des nôtres tombés obscurément, sans même que leurs familles aient la consolation de connaître leur suprême acte de dévouement. Les uns n'occuperont pas, hélas ! la place à laquelle ils ont droit dans ce palmarès de nos Gloires. Les autres n'y auront pas encore la citation. la décoration qu'ils ont méritée et qu'on leur décernera demain. On sait, en effet, que, pendant deux ans au moins, se poursuivra la distribution des récompenses posthumes. Nous ne pouvions attendre, pour la publication du Livre d'Or, un aussi long délai. Que les familles veuillent bien épingler, à la page glorieuse où figure leur cher disparu, la citation posthume qui lui sera bientôt décernée...

Une des tâches les plus difficiles, et qui ne pouvait être menée à bien que grâce au concours de tous, consistait à rechercher le nom des Médecins, et surtout des Étudiants tombés dans d'autres armes que le Service de Santé et qui, par conséquent, ne se trouvaient pas sur ses listes. Beaucoup de jeunes gens, débutant dans la Médecine et munis de quelques inscriptions seulement, ont combattu dans l'Infanterie, dans l'Artillerie, dans l'Aviation... Des anciens avaient conservé, par goût ou par tradition, leurs affectations comme officiers d'Infanterie, d'Artillerie, dans les armes combattantes. Faut-il rappeler ici le nom d'Émile Reymond, sénateur, chirurgien, une de nos gloires les plus pures, tombé comme aviateur dans une reconnaissance aérienne ?

Pour contrôler et compléter nos renseignements, nous nous sommes d'abord adressés aux familles, aux amis, aux camarades : nous avons, individuellement, demandé des documents à beaucoup. Par la voie de la grande presse, nous avons prié plusieurs fois que nous soient envoyés les renseignements nécessaires et nous remercions ici les amis qui, dans les grands journaux, ont voulu nous aider et qui l'ont fait en termes si éloquents et si émus ! Merci à nos confrères de Fleury, Helme, Bouquet, Guillaume qui nous ont ainsi rendu un grand service.

La plupart des familles, questionnées directement, ont pu nous donner

les renseignements qui nous manquaient. Mais quelques-unes se sont abstenues. Beaucoup, surtout, n'ont pas répondu aux exhortations publiées par la Presse. N'accusons pas leur indifférence : une psychologie délicate peut expliquer ces abstentions. Une pudeur sauvage craint parfois de divulguer sa douleur et nous connaissons des parents, des médecins même, qui n'ont pas répondu à nos lettres, comme pour ne pas montrer leurs larmes... En tout cas, ceux-là qui n'ont pas voulu entendre nos appels ne pourront rien nous reprocher.

Nous avons, d'autre part, confronté les Archives de la Guerre avec d'autres sources officielles d'information : car il fallait, au prix d'efforts considérables, tâcher d'éviter les omissions.

Pour les Médecins du cadre actif, la 7e Direction nous a prêté son concours et nous remercions M. le Médecin principal Uzac de l'aide qu'il nous a donnée. De même pour le Service de Santé de la Marine, grâce au Médecin Principal Chastang.

Les Écoles de Médecine nous ont, presque toutes, fourni, pour contrôle, les documents qu'elles avaient déjà collectés. Nous remercions ici MM. les Directeurs des Écoles de plein exercice de Marseille, de Nantes, de Rennes et des Écoles préparatoires d'Amiens, d'Angers, de Besançon, de Caen, de Clermont, de Dijon, de Poitiers et notamment MM. les Directeurs Boquel, Bousquet, Delaunay, Follet, Guibé, Miraillié qui nous ont aidés avec le plus grand dévouement.

Mais ce fut dans les Facultés de Médecine que le travail de révision donna le plus de fruits. Un jeu d'épreuves de notre Livre d'Or a été adressé à chacune des Facultés et, au moyen des dossiers fournis par les Secrétariats, des erreurs ont pu être rectifiées et de nouveaux noms produits. A Bordeaux, le doyen Sigalas voulut bien diriger lui-même ce travail ; à Lyon, ce furent le doyen J. Lépine et le professeur Latarjet ; à Toulouse, le professeur Lafforgue et le Dr Drouet ; à Montpellier, le professeur agrégé Margarot ; à Nancy, le professeur agrégé Perrin et M. René Sollier, interne des hôpitaux ; à Lille, le professeur agrégé Debeyre ; à Alger, le professeur agrégé Raynaud. Nous leur adressons, ainsi qu'aux Secrétaires des Facultés, l'expression de notre vive gratitude.

Nous devons une mention spéciale à MM. Forestier, interne, et Job, externe des Hôpitaux de Paris, qui, avec l'aide du dévoué secrétaire, M. Destouches, se sont chargés du même travail dans les Archives de la Faculté de

Paris, et qui, d'autre part, ont montré un zèle inépuisable, quand il fallut opérer le recoupement de tous les documents recueillis. Merci aussi à nos jeunes camarades Bernard, Déléage, Jeannet, qui nous ont aidés dans les vérifications des listes.

***

A côté de ces listes, le Comité a voulu que soit magnifié l'*effort médical* surhumain réalisé pendant la guerre, et qui a joué, dans les résultats, un rôle si considérable

Il a, tout d'abord, demandé quelques lignes d'**Hommage à nos Morts** aux hommes qui ont dirigé le Service de Santé, pendant la guerre et qui ont vu, de près, les Médecins peiner et mourir en sauvant tant de nos héroïques soldats.

Successivement, MM. les Députés Justin Godart et Mourier viennent dire ce dont ils furent témoins quand ils dirigèrent le Sous-Secrétariat d'Etat du Service de Santé. Chacun de nous se rappelle avec gratitude les efforts qu'ils firent, l'un après l'autre, pour mettre le Service de Santé à la hauteur de sa redoutable mission, notamment pour utiliser les compétences médicales et pour faire rendre à l'Effort médical individuel, le maximum de résultats. Nous les remercions ici du bel hommage qu'ils décernent au Corps médical Français.

Nous remercions aussi les grands Chefs des Services de Santé de l'Armée, de la Marine, des Colonies, MM. les Médecins Inspecteurs Généraux Toubert, Chevalier et Gouzien, d'avoir éloquemment rappelé combien, pendant la guerre, tous les Médecins, unis d'union sacrée, luttèrent d'un même cœur pour les soins des blessés, la préservation des maladies, pour le maintien des effectifs qui devaient assurer la victoire.

Viennent ensuite une série d'articles sur l'**Effort médical Français**.

Le professeur Roger, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, a été le président de notre Comité. L'article qu'il donne au Livre d'Or est un raccourci saisissant de la Médecine française pendant la guerre : il est digne de l'homme qui, dirigeant les destinées de la Faculté, comprend son rôle comme le comprenaient les Doyens de jadis, représentants et défenseurs naturels de toute la Corporation Médicale, prêchant l'union entre tous, uniquement préoccupés de la grandeur de la Médecine Française et de son renom à travers le monde.

Les articles qui suivent exposent en détail le rôle de la Médecine et de la Chirurgie pendant la Guerre :

Le Médecin Inspecteur Général Sieur, qui, pendant la deuxième partie de la guerre, a dirigé avec tant d'autorité le Service de Santé aux Armées, expose les **organisations du Service de Santé sur le Front**, qu'il a tant contribué à améliorer.

On se souvient encore avec émoi du gigantesque effort qu'a dû déployer le Service de Santé, après les premiers désastres de la guerre, pour s'élever à la hauteur d'une tâche que personne n'aurait prévu aussi immense.

Comme pour toutes les autres organisations militaires, ce qu'il y a de plus étonnant et de plus grandiose, c'est qu'une refonte complète ait pu s'effectuer en pleine guerre, à travers les vicissitudes et les désastres de l'invasion, et que, malgré des difficultés inouïes, on ait perfectionné progressivement, sous le feu, les méthodes et les tactiques jusqu'au jour où elles se sont montrées supérieures à celles de l'adversaire et nous ont donné la Victoire.

A cette refonte complète du Service de Santé, effectuée en pleine guerre, chacun a contribué pour une large part. Les Commissions parlementaires et techniques, le Sous-Secrétariat du Service de Santé, les Maîtres de la Médecine et de la Chirurgie ont collaboré avec les Médecins militaires : les Médecins de complément, les Médecins civils, les Croix-Rouges ont, les uns et les autres, prodigué leur dévouement et peuvent revendiquer leur glorieuse part dans l'œuvre commune.

Les professeurs Pierre Teissier et Pierre Duval se sont chargés de retracer l'effort de la Médecine et de la Chirurgie françaises pendant la guerre.

Nul, plus que le professeur Teissier, n'était désigné pour parler de l'**Effort médical**. Après avoir passé la première année de la guerre tout près des lignes, comme médecin-chef d'une grande Ambulance, il fut, au Ministère, l'âme de réformes capitales et il y rendit des services que nul d'entre nous n'oublie ; plus tard, il fut victime d'une intoxication grave en étudiant les gaz de combat Comme organisateur, comme médecin, comme savant, il a conquis l'affectueuse estime et le respect de tous.

L'**effort chirurgical** est résumé, en quelques fortes pages, par le professeur Pierre Duval. Avec sa maîtrise habituelle, il expose les étapes de la lutte scientifique engagée contre l'infection des plaies : il résume les conquêtes chirurgicales auxquelles il a, avec les Carrel, les Gaudier, les Quénu, les Tuffier, les

Morestin, etc., si largement contribué, qui ont sauvé tant d'existences et qui constituent un des plus beaux titres de gloire de la chirurgie française.

La **guerre des gaz** est retracée par le Professeur Balthazard, qui, bien que médecin, a fait la guerre comme commandant d'artillerie lourde et à qui sa magnifique conduite a valu sept citations ! S'il n'a pas soigné de gazés, il connaît cependant bien la question, pour avoir tant reçu de gaz... et en avoir tant renvoyé.

Nous allons trouver maintenant le **Médecin au combat**.

Notre hommage doit aller, d'abord, à ceux qui furent les plus exposés et qui ont perdu le plus de sang. Honneur aux médecins auxiliaires, si jeunes et si braves et qui surent si bien mourir ! Le docteur Helme, qui les connaissait, leur consacre quelques pages émues, dans lesquelles, à travers le style magnifique, éclate toute l'affection qu'il leur portait.

Médecins auxiliaires, médecins de bataillon, frères de dévouement et de péril !

Pour exprimer leurs actes héroïques, le docteur Le Marc'hadour dépeint la vie tragique de deux médecins dans les journées sanglantes d'octobre 1914, alors que les fusiliers-marins tenaient obstinément la ligne de l'Yser. C'est une histoire admirable, un des plus beaux épisodes de la guerre. Le modeste auteur n'y parle pas de lui, et pourtant ce qu'il dit de son héros, on peut le répéter de lui-même : car il a vécu la même vie et montré le même courage splendide. Comme on comprend, par ce récit, l'influence morale du Médecin de régiment, s'imposant à la confiance de ses hommes à force de science, de bravoure, de dévouement, et combien on admire son rôle magnifique !

Un autre splendide récit de bataille est donné par deux jeunes médecins du 1er Zouaves, MM. Forestier et Lumiere, interne et externe des Hôpitaux de Paris, récit dans lequel ils relatent l'attaque du Mont-Cornillet. Ces pages vécues, si vibrantes d'ardeur et de courage, illustrent magnifiquement le rôle de notre admirable jeunesse en pleine zone de feu.

Tournons maintenant la page : l'histoire médicale de la guerre se présente sous un nouvel aspect. C'est l'Allemagne avec ses camps de prisonniers, où des milliers d'hommes sont parqués comme des bêtes, où ils meurent de faim et de maladie où l'angoisse des fausses nouvelles, l'ennui lourd des mois et

des années qui s'écoulent, la nostalgie finissent par accabler l'âme la plus ferme. Là, comme partout, le médecin est à la tâche : il soigne le corps et il soutient l'âme; il guérit et il console. Remercions Ribadeau-Dumas, qui a vécu cette vie, d'avoir retracé le **rôle moral du Médecin dans les camps de prisonniers.**

Nous reproduisons enfin quelques belles pages du Discours prononcé par le Dr Bellencontre, Président de l'*Association Générale des médecins de France*, à l'inoubliable Cérémonie qui eut lieu dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, le 25 janvier 1920, en l'honneur de nos glorieux morts.

Un autre aspect encore... C'est le **Médecin civil** que son âge a maintenu à l'arrière, qui veut donner au pays tout ce qui lui reste de forces, qui soigne blessés et malades dans les hôpitaux du territoire, qui réconforte vieillards, femmes et enfants, qui se surmène et s'épuise sans se plaindre, en l'absence des médecins mobilisés. Le docteur Levassort a rappelé la grandeur de ce rôle : nul n'était mieux qualifié pour le faire que le Secrétaire général de l'*Association des Médecins de France*, dont la droiture et le dévouement sont à l'honneur du Praticien français.

***

Des articles ne suffisaient pas : le Livre d'Or n'aurait pas été complet sans illustrations. Une simple photographie du front ranime les souvenirs et l'émotion mieux que la voix la plus puissante. Nous avons demandé à nos Confrères, possesseurs de bons documents, de nous les confier pour l'illustration. Nous remercions, notamment, MM. Andral, Bonnette, Darbois, Fabre, Forestier, Frahier, Herdner, Lumiere, Ménétrel, Rouvillois, Walter, de qui nous tenons des documents rares.

La partie principale de notre iconographie vient du Musée du Val-de-Grâce, où de magnifiques collections sont rassemblées. Nous exprimons notre gratitude à M. le Médecin Inspecteur Jacob, directeur du Val-de-Grâce, pour les facilités qu'il nous a données Nous remercions aussi spécialement M. le Médecin-Major Monéry, conservateur du Musée, qui s'est mis à notre disposition avec une complaisance inlassable.

C'est au Val-de-Grâce également que nous avons trouvé d'admirables dessins de Barrère que l'excellent artiste nous a donné l'autorisation de reproduire, avec une bonne grâce qui nous a été fort sensible.

Nous avons fait aussi reproduire le beau dessin de Fargeot représentant un médecin auxiliaire, qui figure en tète de ce volume, ainsi que la photographie de magnifiques cires du Val-de-Grâce.

Nous remercions les Drs Paul Colin et Wagner dont nous avons utilisé le beau talent d'artiste pour l'illustration du Livre d'Or.

M. Forestier, interne des hôpitaux, héros de la guerre et photographe émérite, a dirigé avec beaucoup de goût l'établissement de toute cette iconographie. Nous lui renouvelons l'assurance de notre amicale gratitude.

Il èst encore quelques bons ouvriers de l'œuvre commune.

Et d'abord le docteur Bongrand, trésorier de l'Association générale des Médecins de France, qui a assuré la trésorerie du Comité et dont le dévouement n'a reculé devant aucune démarche. Le docteur Bellencontre et lui ont bien voulu mettre à la disposition du Comité les services de l'Association générale, ce qui a grandement facilité notre tâche.

Le docteur G. Baillière, l'éditeur bien connu, nous a puissamment aidés et a pris à tâche, au nom de tous les Éditeurs Médicaux, et de façon toute désintéressée la réalisation de notre Livre d'Or.

M. Protat, l'imprimeur de tant d'œuvres artistiques, a consacré à ce Livre tous ses soins et tout son cœur de père douloureux du fait de la guerre.

Nous remercions aussi M. Verdoux, le photograveur bieu connu, du soin et du gout avec lesquels il a illustré cet ouvıage.

Nous remercions, d'autre part, tous les Souscripteurs qui, dès le début, nous ont aidés dans l'élaboration de ce Livre d'Or.

Parmi eux, remercions particulièrement nos Confrères étrangers et notamment ceux de l'Amérique du Sud, qui généreusement nous ont donné une nouvelle preuve d'affection et de solidarité.

Q'il nous soit enfin permis de relater ici une partie de la lettre par laquelle le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, M. Léon Bérard, a voulu s'associer à notre œuvre :

« Vous avez bien voulu me demander de donner l'aide du Ministère à la publication d'un Livre d'or, destiné à faire connaître l'effort médical français pendant la guerre et à honorer les Médecins et les Étudiants morts pour la Patrie.

« L'intention du Comité est trop belle et trop louable pour que mon administration ne s'y associe point... Vous voudrez bien voir, dans cette sou-

scription, si modeste qu'elle soit, le témoignage de ma sympathie profonde pour le corps Médical français, dont les services, la science, le dévouement ont provoqué l'admiration et l'envie de toutes les Armées. »

*Le Ministre de l'Instruction publique*: Léon Bérard.

Ces paroles iront au cœur du Corps Médical français.

Puissent ces concours, ardemment apportés, rappeler le souvenir de ceux qui se sont sacrifiés pour sauver d'autres hommes, et grâce auxquels tant de blessés, tant de malades ont été conservés à la Patrie !

Pour les glorifier, il suffisait de faire connaître ce qu'ils ont fait...



*Dr Paul Colin del.*

# Nos Morts

S'il est quelques Médecins, Docteurs ou Étudiants, dont les noms, ayant échappé à toutes les recherches, ne figurent pas parmi les noms de leurs frères de gloire, QUE CETTE PAGE SOIT DÉDIÉE A LEUR MÉMOIRE.

# NOS MORTS [1]

A

*ABEILLE Marie-François, né le 1er juillet 1884, à Apt (Vaucluse), † au Bois Sénécat (Somme), le 22 avril 1918.

Docteur en 1910 (Ec. Marseille et Fac. Montpellier), Médecin à Aups (Var), M.-M. 2e classe au 340e Régiment d'Infanterie, Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.*, 2 juillet 1918. — Médecin aide-major de 1re classe. D'une haute valeur morale et intellectuelle. D'un entrain admirable, d'un moral élevé, d'un dévouement inlassable, il inspirait à tous pleine confiance et affection. A été tué à son poste en sortant pour surveiller un violent bombardement par obus toxiques.

*ACHEUX (D') Louis-Ernest-Léopold, né le 20 février 1873, à Médéa (Alger), † à Seddul-Bahr (Dardanelles), le 20 juin 1915.

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), Médecin à Bône (Algérie), M. A.-M. 1re classe au 4e Zouaves.

1. Les astérisques (*) indiquent les noms des Médecins tombés au Champ d'honneur.

ADAD Jacob, né le 26 janvier 1870, à Bône (Constantine), † à Bône, le 27 septembre 1914.

M.-M 2e classe au 3e Tirailleurs Algériens.

ADAD, né le 13 novembre 1886, à Paris, † le 17 juillet 1917, à Paris. M. A.-M.

*ADAIN Joseph-Emmanuel-Gabriel, né le 8 juillet 1883, à Belfort (Haut-Rhin), † à Bacau (Roumanie), le 7 avril 1917.

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Médecin à Versailles (Seine-et-Oise), M.-M. 2e classe, Mission française médicale roumaine, Croix de guerre.

*J. O.*, 28 juillet 1917. — S'est dépensé avec un dévouement et une abnégation admirables pour créer et organiser dans les conditions les plus difficiles et les plus dangereuses, un hôpital modèle sur le front de la 2e armée à Ouesti. A contracté dans l'exercice de ses fonctions le typhus exanthématique.

ADAMISTRE Édouard-Lucien-Louis-Jean-Baptiste, né le 25 avril 1880, † à l'hôpital de Rouen, le 13 septembre 1918.

Docteur en 1906, Médecin à Demblain (Vosges), M.-M. 2e classe, Train sanitaire du P.-L.-M.

*ADLER Édouard-Frédéric, né le 15 juillet 1893, à Barcelone (Espagne), † à Vienne-le-Château (Marne), le 22 septembre 1914.

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des hôpitaux de Paris.

M. Aux. 51e Régiment d'Infanterie.

ADDAMIE, né le 30 décembre 1875, † à Tunis, le 20 avril 1918.

Médecin à Tunis, M. A.-M. 1re classe, Hôpital Belvédère, Tunis.

ADRIEN Jean-Alfred-Adolphe, né le 3 novembre 1893 à Saint-Omer (Pas-de-Calais).

Surveillant d'internat au lycée d'Amiens. Etudiant (Ec. d'Amiens).

*AGARD-LAROCHE Lucien-André, né le 9 mars 1890, à Nontron (Dordogne), † le 5 mars 1915 au nord de Massiges.

Etudiant (Faculté de Bordeaux).

M.-M. 21e Infanterie coloniale.

*AIGUILLON (D') Jean, né le 18 juin 1885, à Avignon (Vaucluse), † à Thiaumont (Meuse), le 25 juin 1915.

Docteur en 1910 (Fac. Montpellier), Médecin à Antibes (Alpes-Maritimes), M. A.-M. 1re classe, 340e Régiment d'Infanterie.

*ALAUX Eugène-Louis, né le 12 décembre 1887, à Djurdjura (Oran), † à Beaurieux (Aisne), le 22 septembre 1914.

M. Aux. au 1er Zouaves.

ALBARÈDE Louis-Aristide, né le 4 avril 1880, à Castres (Tarn), † le 20 mai 1919, à Lautrec (Tarn). Docteur en 1904 (Fac. de Toulouse) M.-M. 2e classe, Ambulance chirurgicale no 4.

ALBIOUSSE-DORIE (D') Pierre, né le 4 avril 1882, à Uzès (Gard), † à Paris, le 13 octobre 1918.

Docteur en 1909 (Fac. de Montpellier). M. A.-M. 2e classe.

*ALESSANDRI Antoine, né le 17 décembre 1888, à Elfort-Kasbah, † aux Dardanelles, le 12 décembre 1915.

Etudiant (Ec. Marseille et Fac. Montpellier).

M. Aux., 56e Infanterie coloniale.

*J. O.*, 30 octobre 1920. — Depuis le début des opérations, en toutes circonstances, n'a jamais hésité à se porter dans les premières lignes. A été tué, le 12 décembre 1915, au cours d'un bombardement, alors qu'il prodiguait ses soins aux blessés sous un feu violent de l'ennemi. A été cité.

*ALIX Georges-Jean-Victor, né le 9 novembre 1885, à Besançon, † à Suippes, le 17 avril 1916.

M. Aux., 172e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 28 mai 1916. — Excellent médecin auxiliaire, d'un entrain, d'une bravoure et d'un dévouement à toute épreuve. Au front depuis le début de la campagne A été grièvement blessé le 17 avril 1916.

*ALLAIRE René-Auguste, né le 9 avril 1894, à Étroeungt (Nord), † à Châlons-sur-Marne, le 1er octobre 1915.

M. Aux. G. B., 56e Division. Médaille militaire.

*J. O.*, 23 octobre 1915. — S'est signalé au cours de la campagne par son dévouement absolu et un zèle de tous les instants. A été très grièvement blessé le 27 septembre 1915 en dirigeant la relève et le chargement des blessés.

ALLANCHE Pierre-Jean-Joseph, né le 9 mars 1882, à Javols (Lozère), † à Mailly, le 20 octobre 1918.

Docteur en 1910 (Fac. Montpellier), Médecin à Aumont (Lozère), M.-M. 2e classe, le 6 février 1917 ; M.-M. 1re classe, 20e Région.

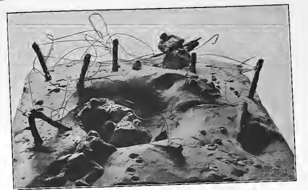
*ANATSITOS Jean, † à l'Échelle Saint-Aurin (Somme), le 11 janvier 1915.

Médecin principal du S. S. militaire de l'armée grecque, M.-M. 2e classe, 71e Territorial d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 8 février 1915. — Engagé volontaire pour la durée de la guerre et servant à titre étranger et médecin principal de l'armée grecque, a trouvé le 11 janvier 1915 une mort glorieuse en donnant des soins près de la ligne de feu à des blessés de son bataillon.

ANDRÉ Léopold, né le 16 octobre 1870, à Toul (Meurthe-et-Moselle) † le 21 mars 1916, à Paris.

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 10e Région.



*Plâtre colorié de Larrivé.*
*Musée du Val de Grâce.*

Le premier pansement.



*Plâtre colorié de Larrivé.*
*Musée du Val de Grâce.*

Brouette porte-brancard dans le chemin creux.



*Cliché Dr Darbois.*
Poste de secours du Carrefour des Boches, près de Bixschoote.



*Cliché Dr Darbois.*
Poste de brancardiers divisionnaires. Ferme des Paratonnerres. — Flandres, octobre 1917.

*ANDRIANJAFY, né le 12 juin 1880, à Tananarive, † en mer, à Madagascar, le 3 juin 1916.

Docteur en 1902 (Fac. de Montpellier), Médecin à Tananarive, M. A.-M. 2e classe, Troupes coloniales.

*ANGEVIN Henri-Marie, né le 25 octobre 1890, à Rennes (Ille-et-Vilaine), † à Cuperly (Marne), le 21 octobre 1916.

M. Aux. au 11e Artillerie à pied. Médaille militaire.

*J. O.*, 14 décembre 1916. — Médecin extrêmement dévoué. A été très grièvement blessé le 21 octobre 1916, alors qu'il se rendait à un poste de batterie de tir pour visiter des hommes malades.

* ANGER Alexandre-François-Célestin, né le 17 juin 1890 à Vitré (Ille-et-Vilaine), † le 7 avril 1915. Etudiant (École de Nantes).

ANSOLA Ignace, né le 27 mai 1892, à Salto (Uruguay), † à Bordeaux, le 9 novembre 1915. Etudiant (Faculté de Bordeaux). Infirmier 18e section.

*ANTONINI Valère, né le 1er juillet 1891, à Margnana (Corse), † à Juvigny (Aisne), le 1er juin 1917.

M. Aux., 308e Régiment d'Infanterie.

* ANTIPAS, né à Choumla (Bulgarie), 14 mai 1867, † le 16 janvier 1919, lors du torpillage de la *Chaouia* (détroit de Messine).

Docteur (Fac. de Montpellier). M. A.-M. 1re classe, 15e Région.

ANTOINE Georges-Victor-Roger, né le 28 mai 1882, à Nancy, † à Marseille.

Médecin Militaire. M.-M. 2e classe, 13e région.

*ARGOUD Joseph-Eugène, né le 11 janvier 1887, à Cessieu (Isère), † à Metzeral, le 27 mai 1915.

M. Aux., 28e Bataillon de chasseurs à pied. Croix de guerre.

*J. O.*, 22 juillet 1915. — Depuis le début de la campagne a fait preuve dans tous les combats auxquels il a pris part du plus grand courage et du plus absolu dévouement. A été mortellement frappé le 27 mai 1915 par un éclat d'obus en prodiguant ses soins à des blessés.

*ARLOT Jean, né le 1er juillet 1897, à Reims, † à Souilly (Meuse), le 30 octobre 1917.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., Ambulance chirurgicale no 20.

*ARMAND Pierre-Jean-Edmond, né le 9 mars 1887, à Cannes (Alpes-Maritimes), † à Sistovo (Bulgarie), le 24 novembre 1918.

Docteur en 1912 (Fac. de Bordeaux), Médecin des Troupes coloniales, M. A.-M. 1re classe au 37e Infanterie coloniale. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 avril 1919. — Jeune médecin d'un dévouement absolu qui s'est fait maintes fois remarquer au cours des opérations en Orient par son mépris du danger. Pendant une épidémie en novembre 1918 a fait preuve du plus grand esprit de sacrifice en se consacrant à ses malades, bien que dangereusement atteint lui-même, jusqu'à l'épuisement complet de ses forces. Une citation. Décédé après remise de la décoration.

*ARMANET José-Raoul-Honorat, né le 1er septembre 1879, à Sétif (Algérie), † aux Dardanelles, le 28 juin 1915.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Montélimar (Drôme), M. A.-M. 2e classe, 175e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 18 septembre 1915. — Médecin d'un dévouement et d'une abnégation sans bornes, déjà cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite dans les opérations précédentes. Tué le 28 juin 1915 au poste de secours de son bataillon.

*ARNOULD Jules-Adolphe-Henri, né le 14 juin 1885, à Maubeuge (Nord), † à Florina (Grèce), le 24 octobre 1917.

M. A.-M. 1re classe, Armée d'Orient.

*ARNOULD Jacques, né le 24 juillet 1894, à Paris, † à Pertes-les-Hurlus, le 22 février 1915.

Etudiant (Fac. Paris), Sergent au 117e R. I.

*J. O.*, 16 avril 1915. — S'est courageusement porté au secours de son Commandant de compagnie, entraînant les hommes, au cours d'une attaque de nuit à la baïonnette, de la façon la plus brillante. A toujours fait preuve, au cours de la campagne, d'un entrain et d'un esprit remarquables ; sous le feu le plus violent, a assuré la liaison entre le 1er et le 2e bataillon, aidant en toutes circonstances, de la façon la plus intelligente, l'action du Commandement. Sous-officier remarquable.

ARNOUX Jérôme-François-Fernand, né le 20 septembre 1874, à Peille (Alpes-Maritimes), † à Moudros, le 16 décembre 1915.

Docteur en 1901 (Fac. de Montpellier), M. A.-M. (Armée d'Orient).

ARRAULT Nicolas-Arsène, né le 11 octobre 1877, à Verdun (Meuse), † à Saint-Maurice (Seine), le 22 mai 1917.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Chaumont-sur-Tharonne (Loir-et-Cher), M. A.-M., Gare de Gray.

*ARRIBAT Léon-Pierre-Marie-Joseph, né le 6 mars 1898, à Salvetat-sur-Agout (Hérault), † à Vaudey (Ardennes), le 18 octobre 1918.

Etudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux., 319e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 11 février 1919. — Médecin auxiliaire très brave. A fait preuve du plus grand dévouement et des plus belles qualités professionnelles pendant les attaques du 18 octobre 1918, au cours desquelles il a été blessé mortellement.

* ASSELIN Charles-Louis-Toussaint, né le 30 juin 1895, au Crotoy (Somme), † le 5 mai 1915, au Bois d'Ailly (Meuse).

Étudiant (Ec. d'Amiens). Caporal au 8e Régiment d'Infanterie.

*ASSICOT Louis-Victor-François, né le 9 janvier 1874, à Rennes (Ille-et-Vilaine), blessé le 10 septembre 1914, † à Douaumont (Meuse), le 18 mars 1916.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Rennes (Ille-et-Vilaine), Ancien interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 109e Régiment d'Infanterie.

*ASTRIE Eugène-Edmond, né le 3 septembre 1890, à Ax-les-Thermes (Ariège), † à Mouilly (Meuse), le 13 janvier 1916.

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 87e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 12 mars 1916. — Sur le front depuis le 2 août 1914 ; a fait preuve en toutes circonstances et dans les moments les plus difficiles d'un sang-froid remarquable et d'un mépris absolu du danger. A été tué le 13 janvier 1916 dans une tranchée de première ligne en accomplissant la mission dont il avait été chargé.

ATGIER Émile-Alexandre, né le 15 février 1850, à Paris, † à Amélie-les-Bains (Pyrénées-Orientales), le 5 décembre 1915.

Docteur en 1877 (Fac. de Paris), Médecin à Livry (Seine-et-Oise), M. Princ. 2e classe, 87e Division territoriale.

*AUBERT Raymond-Louis, né le 1er novembre 1887, à Mauriac (Cantal), † au Bois Sabot (Marne), le 24 septembre 1915.

Docteur en 1901 (Fac. de Montpellier), M. A.-M. 2e classe, 4e Tirailleurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 9 février 1916. — Tombé glorieusement le 24 septembre 1915 à son poste de secours établi dans les tranchées de première ligne où il prodiguait ses soins aux nombreux blessés sans souci du danger. Modèle de bravoure et de dévouement.

*AUBERT André, Brigadier 316e R. A. L., † 19 oct. 1918 (une citation). Étudiant (Ec. Marseille).

*AUBERTIN André-Jules-Charles-Ernest-Joseph, né le 22 avril 1890, à Joigny (Yonne), † à Beaumont (Meuse), le 24 février 1916.

Etudiant (Fac. de Lyon), Médecin militaire, M. A.-M. 2e classe, 60e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 17 décembre 1914. — A fait preuve depuis le début de la guerre d'un dévouement, d'une abnégation et d'un courage qui ne se sont jamais démentis un seul instant. En particulier est parvenu sur la ligne de feu à Bouillavey-le-Bas, le 8 septembre 1914 ; a enlevé des mains de l'ennemi un officier supérieur blessé, et le 12 novembre à Vingré est arrivé, sous le feu de l'ennemi, à ramener le corps d'un officier tué et 2 soldats blessés g-avement.

*J. O.*, 13 janvier 1916. — A fait preuve du plus grand dévouement, d'un beau courage et d'une activité inlassable en assurant sous le feu la relève des blessés pendant les combats des 25 au 29 septembre 1915. Le 29 septembre en particulier est venu en toute première ligne sous un feu d'artillerie violent donner ses soins à son chef de bataillon blessé.

*J. O.*, 28 octobre 1920. — Médecin aide-major du plus beau courage et du plus grand dévouement. S'est distingué en maintes occasions. Tombé au champ d'honneur, le 21 février 1916, au bois des Caures. Croix de guerre avec palme.

*AUDEBERT Jean-Louis-Léon, né le 29 septembre 1888, à Oiry, canton d'Avize (Marne), † à la Ferme Navarin (Marne), le 7 octobre 1915.

Étudiant (Fac. de Paris), Interne des Hôpitaux de Paris. M. Aux., 132e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 6 janvier 1916. — D'un dévouement admirable, tué le 7 octobre 1915, au moment, où sous un bombardement violent, il donnait ses soins à un capitaine blessé.

*AUDY Jean, né le 17 juin 1892, à Périgueux (Dordogne), † au Bois Saint-Hubert (Somme), le 10 août 1918.

Médecin militaire. S.-A.-M., 272e Régiment d'Infanterie.

AUFFRET Joseph, né le 15 mars 1892, à Guingamp (Côtes-du-Nord), † à Paimpol (Côtes-du-Nord), le 8 novembre 1916.

M. Aux., 37e Artillerie de campagne. Médaille militaire.

*J. O.*, 20 décembre 1917. — Soldat dévoué ayant toujours parfaitement rempli son devoir. A contracté une grave maladie aux tranchées dans l'exercice de ses fonctions de brancardier qu'il accomplissait avec un zèle et un dévouement inlassables.

*AUGIER Marie-Georges-Louis, né le 18 janvier 1878, à Évaux (Creuse), † à Esnes (Meuse), le 22 mai 1916.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Évaux (Creuse), M. A.-M. 1re classe, 296e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 5 novembre 1920. — Au front depuis le début de la campagne, a demandé à ne pas être relevé. A toujours assuré son service avec un entier dévouement, donnant des soins aux blessés en première ligne avec un admirable mépris du danger. A été tué à son poste de secours le 22 mars 1916, à Esnes. A été cité.

*AUGIER Adrien, né le 8 septembre 1884, à Rambouillet, † à Saint-Julien (Meuse), le 14 novembre 1914.

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), Médecin à Gennes (Maine-et-Loire), M. A.-M. 1re classe, 68e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 1er février 1915. — N'a cessé depuis le début de la campagne de faire preuve du plus grand dévouement et du mépris le plus complet du danger pour assurer la relève et le traitement des blessés. Tué le 14 novembre 1914 à son poste de secours par un éclat d'obus.

*J. O.*, 4 juin 1916. — A depuis le début de la campagne fait preuve du plus beau sang-froid et du plus grand courage en établissant ses postes de secours aussi près que possible de la ligne de feu. Tué le 14 novembre 1914 par un obus à son poste de secours.

AYMÈS Léonce-Antoine-Vincent, né le 19 juillet 1889, à Marseille, † à la Garde, 11 novembre 1914.

Etudiant (Ec. Marseille). M. Aux.

*AYRAUD Gaston-Emmanuel, né le 3 décembre 1875, à Béziers (Hérault), † à El-Kirry (Maroc), le 13 novembre 1914.

Médecin des Troupes coloniales, M.-M. 1re classe, Maroc.

## B

*BABIN-CHEVAYE Jean-Baptiste-Louis-Marie, né le 7 novembre 1893, à Nantes, † à Paissy (Aisne), le 15 juin 1917.

Étudiant (Ec. de Nantes). M. Aux., 52e Infanterie coloniale. Médaille militaire.

*J. O.*, 1er novembre 1920. — Sur le front depuis la formation du régiment, comme sergent brancardier, puis comme médecin auxiliaire, a toujours eu une très belle attitude au feu. A été mortellement blessé, le 16 avril 1917, alors qu'avec un beau courage et un sang-froid remarquables, sous une grêle de balles, il se portait au secours de blessés derrière la vague d'assaut. A été cité.

*BABUT Joseph, né le 24 août 1883, à Bellac (Haute-Vienne), † au Plateau de Caurières, le 12 septembre 1917.

M. Aux., 168e Régiment d'Infanterie.

*BABY Auguste-Pierre-Constant, né le 23 septembre 1891, à Lorris (Loiret), † à Vaux (Meuse), le 18 mars 1916.

M. Aux., 97e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 14 juin 1916. — Médecin auxiliaire, a fait preuve dans tous les combats du plus grand courage et du plus grand dévouement dans l'exercice de ses fonctions. Est tombé mortellement frappé le 16 mars 1916 au moment où il regagnait sa place de combat à la tête de ses brancardiers.

BAC Auguste-Adolphe, né le 12 mai 1887, à Pont-de-Vaux (Ain), † à Saint-Maximin (Oise), le 8 novembre 1918.

Docteur en 1915 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, Équipe chirurgicale no 248. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 10 avril 1919. — Médecin très dévoué. S'est dépensé sans compter au cours d'une épidémie actuelle de grippe tant dans les soins donnés aux soldats malades que dans les interventions chirurgicales nécessitées par les pleurésies purulentes grippales transportées dans son service. Y a contracté une grippe compliquée de broncho-pneumonie grave qui met ses jours en danger.

*BACH Jean-Gabriel-François-Marie, né à Bach, le 9 novembre 1891, † à Flaucourt (Somme), le 12 août 1916.

Etudiant (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 2e classe, 28e Bataillon Sénégalais.

*BACHELARD Félix, né en 1888, à Aix-les-Bains (Savoie), † à Aubigny (Pas-de-Calais), le 14 mai 1915.

M. A.-M., 28e Infanterie territoriale.

*BACHELET Louis-Albéric, né le 2 août 1891, à Guéméné-Penfao (Loire-Inférieure), blessé le 4 septembre 1916, † à Vaudesson (Marne), le 23 octobre 1917.

M. Aux., 222e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 17 janvier 1918. — Le 23 octobre 1917 détaché dans une batterie, s'est spontanément porté sur les positions avancées que devait occuper son groupe et y a trouvé une mort glorieuse. Déjà blessé en marchant à l'assaut avec l'infanterie pendant la bataille de la Somme.

*BADER René, né le 3 août 1884, à Haugenbichen (Meurthe-et-Moselle), † à Courcelles (Aisne), le 30 octobre 1917.

Docteur en 1909 (Fac. Montpellier), Médecin à La Goulette (Tunisie), M.-M. 2e classe, 8e Tirailleurs de marche. Croix de guerre.

*J. O.*, 4 mars 1917. — Médecin de bataillon d'une modestie rare et d'une bravoure hors pair. Le 7 août 1916, en pleine attaque de nuit et le 8 août pendant une offensive de jour, est allé à maintes reprises sur la ligne de feu panser et relever les blessés ; s'est prodigué malgré un bombardement des plus violents pour assurer leur évacuation et s'est ainsi signalé à l'admiration de tous, officiers et soldats, par son mépris absolu du danger.



*Cliché Dr Darbois.*

Poste de brancardiers. Ferme Charpentier.



*Cliché Dr Darbois.*

Ferme des Paratonnerres. G. B. D. et cimetière. — Flandres, octobre 1917.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Église transformée en ambulance. — Aubigny (Pas-de-Calais).



*Cliché M. Lumière.*
Exercice de brancardiers avec masques. — Pas-de-Calais, 1918.

*BAILLEUL Jules-Alexandre-Adolphe-Marie, né le 22 mai 1887, à Amiens, † à Fleury (Meuse), le 25 mai 1916.

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe au 123e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 25 janvier 1920. — Au cours des combats engagés devant Fleury, en mai 1916, s'est dépensé sans compter pour soigner des blessés. Ayant reçu l'ordre d'avancer son poste de secours s'est porté immédiatement en avant sous un violent tir de barrage. A été tué par un éclat d'obus au cours de ce déplacement le 25 mai 1916.

*BAILLY Eugène-Louis-Joseph, né le 16 décembre 1881, † à Fleury (Meuse), le 4 mars 1916.

Médecin à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), M. A.-M. 1re classe, 170e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 mai 1916. — Médecin de grande valeur dont le courage impassible était pour tous un merveilleux exemple. A été tué le 4 mars 1916 alors qu'il allait en plein jour et à découvert reconnaître l'emplacement d'un poste de secours.

BAINVEL Henri-Marie-Joseph, né le 25 avril 1892, à Saint-Mars-la-Jaille (Loire-Inférieure), † à Saint-Mars-la-Jaille, le 25 juillet 1915.

M. Aux., 48e Territorial.

BAISSAS Jean-Pierre-René, né le 20 octobre 1867, à Perpignan (Pyrénées-Orientales), † le 1er juillet 1916, à Grenoble (Isère).

M.-M. 2e classe, S. S. 15e Région.

*BALESTRIER (DE) Léonard-Antoine, né le 6 mars 1889, à Lyon, † à Neuville-Saint-Vaast, le 20 octobre 1915.

Etudiant (Fac. de Lyon), Médecin militaire, M. A.-M. 2e classe, 50e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 10 février 1916. — A toujours fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquable, d'un dévouement à toute épreuve. A été mortellement blessé le 16 octobre 1915 à proximité des lignes ennemies en guidant des brancardiers et des musiciens chargés d'ensevelir des morts.

*BALLAN Jean-Mathurin, né le 3 janvier 1894, à Gironde, † près de Condé (Aisne), le 3 septembre 1917.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), S.-A.-M., 12e Artillerie.

*BALTEAU Marcel-Henri-Albert, né le 31 octobre 1889, à Saint-Quentin (Aisne), † en Belgique, le 18 novembre 1917.

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. de 2e classe, 73e Artillerie.

BANCIS Martin-Victor-Emmanuel, né le 30 janvier 1888, à Fort-de-France (Martinique), † le 8 mai 1917, à Nice (Alpes-Maritimes).

Docteur (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 2e classe (18e Région).

BARASCUD Marcel, né le 23 avril 1895, à Mèze (Hérault), † à Nice, le 5 octobre 1918.

Étudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux., 241e Artillerie.

*BARAT Pierre-Charles-Louis, né le 17 janvier 1884, à Auxerre (Yonne), † à Essigny-le-Grand (Aisne), le 25 avril 1917.

Docteur en 1916 (Fac. de Paris), Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 53e Artillerie.

*J. O.*, 28 octobre 1920. — Médecin militaire parfait. Affecté d'abord à un laboratoire bactériologique d'armée, a insisté pour faire campagne dans un corps combattant. S'y est révélé travailleur infatigable, d'une conscience extrême et d'un dévouement absolu en toutes circonstances. Admiré de tous les chefs sous

lesquels il a servi, est tombé glorieusement frappé à son poste de combat, le 24 avril 1917, près d'Essigny-le-Grand. A été cité.

*BARBARIN Henri-Maurice, né le 28 février 1893, à Lyon, † à Méricourt (Somme), le 28 septembre 1916.

Étudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., 158e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 8 novembre 1916. — Médecin d'une conscience professionnelle parfaite et d'un dévouement remarquable. A été très grièvement blessé le 22 septembre 1916.

*BARBE Louis-Pierre, né le 22 août 1882, à Lembeye (Basses-Pyrénées), blessé le 4 juin 1915, † à Vadelaincourt (Meuse), le 6 mars 1916.

M. Aux., 220e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 26 avril 1916. — Médecin dévoué qui a toujours montré beaucoup de courage et de sang-froid sur le champ de bataille. A été blessé très grièvement le 4 juin 1915, alors qu'il assurait son service sous un bombardement intense.

BARBIER Georges, né le 20 mai 1870, à Aillant-sur-Thollon (Yonne), † à Creil (Oise), le 23 septembre 1916.

M. A.-M. 1re classe, 1er Corps d'Armée, Train sanitaire.

*BARBRY Louis, né le 19 octobre 1879, à Armentières (Nord), † à Trosly-Loire (Aisne), le 23 mars 1918.

Médecin à Recquignies (Nord), M. A.-M. 2e classe, 28 avril 1915, M. A.-M. 1re classe, 21 mai 1917, Ambulance no 221.

BARDON Fernand-Joseph-Auguste, né le 31 janvier 1875, à Châtellerault (Vienne), † à Châtellerault, le 22 janvier 1915.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Châtellerault, M. A.-M 1re classe, 69e Infanterie Territoriale.

*BARDY Gabriel-Marie-François-Ernest, né le 5 décembre 1891, à Paris, † à Verdun, le 3 juin 1916.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 216e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 19 septembre 1916. — S'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son dévouement et une bravoure exceptionnelle. Le 20 juin 1915, a sauté le premier dans un entonnoir de mines pour y soigner des blessés. Le 2 juin 1916 est resté plus d'une heure sous un bombardement très violent pour dégager deux hommes pris sous un éboulement. A été tué le 3 juin 1916 en procédant sous le bombardement au sauvetage des blessés renfermés dans un poste de secours incendié par l'artillerie ennemie.

BARJAVEL Georges, né le 10 février 1888, à Avignon, † à Lyon, le 17 octobre 1915.

Étudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., 240e Régiment d'Infanterie.

BARNSBY David-William-Pierre-Henry, né le 7 décembre 1869, à Tours (Indre-et-Loire), † le 7 février 1915, à Tours.

Ancien Interne des hôpitaux de Paris, professeur à l'Ecole de Tours, M.-M. S. S. 9e Région.

*BARONDEAU, né le 5 octobre 1893, à Paris, † à Vienne-le-Château (Marne), le 22 septembre 1914.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 51e Division d'Infanterie.

BARTHELÉMY François-Jules, né le 12 juin 1840, † à Paris, le 20 mai 1917.

M. Princ. 1re classe, G. M. P.

*BARTHES Louis-Paul-Charles, né le 25 décembre 1877, à Guelma (Constantine), † à Étinchem (Somme), le 27 septembre 1916.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, 47e Artillerie.

*BATHIAS Henri-Jean-Marie, né à Longwy (Meurthe-et-Moselle), † à Nordschoote (Belgique), le 25 octobre 1914.

Médecin militaire, M. A.-M. 2e classe, 28e Dragons.

BATTISTINI Étienne-Ludovic, né le 1er janvier 1890, à Bastia (Corse), † à Marseille, le 21 mars 1917.

Étudiant (Ec. Marseille), M. Aux., 15e Section Infirmiers militaires.

*BAUDIN Maurice-Léon, né le 7 juin 1889, à Palestro (Algérie), † au Bois de Thiescourt (Oise), le 2 janvier 1917.

M. A.-M. 2e classe, 264e Régiment d'Infanterie.

BAUDUY Pierre-Emmanuel, né le 14 décembre 1877, aux Cages (Haïti), † à Paris, le 9 août 1915.

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, Hors cadre.

*BAUR François-Victor-Xavier, né le 10 octobre 1857, à Berviller (Haut-Rhin), † à Mondement (Marne), le 6 septembre 1914.

Médecin militaire, M. Princ. 1re classe, Division marocaine.

*J. O.*, 13 avril 1918. — Médecin chef de service divisionnaire, d'une haute valeur morale. A donné à tous le plus bel exemple d'énergie, de courage, de dévouement dans l'accomplissement de son devoir, refusant de se laisser évacuer pour organiser personnellement malgré sa blessure les évacuations des hommes de sa division. Tombé au champ d'honneur le 6 septembre 1914 au combat de Mondement.

BAUSSAND Alexandre-Marcel-Joseph, né le 16 septembre 1892, à Saint-Martin d'Hières (Isère), † le 24 août 1918.

Étudiant (Faculté de Lyon), Externe des hôpitaux.

*BAYLE Gabriel-Jean-Baptiste-Joseph, né le 18 mai 1891, à Bayonne (Basses-Pyrénées), blessé le 25 juin 1916, † au Col de Vratta (Macédoine serbe), le 18 mai 1918.

Docteur en 1917 (Fac. Bordeaux), M. A.-M. 1re classe, 1er Régiment colonial.

*BEAUCHAMP Joseph, né le 3 août 1882, à Thor (Vaucluse), † à Lugarde (Lorraine), le 11 août 1914.

Docteur en 1908, Médecin à Orange (Vaucluse), M. A.-M. 2e classe, 58e Régiment d'Infanterie.

*BEAUDOIN Antoine-Jean-Ernest, né le 8 octobre 1881, † à Moronvilliers, le 30 avril 1917.

Docteur en 1907, Médecin à Nice, M. A.-M. 1re classe, 169e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 23 janvier 1920. — Tombé au champ d'honneur, glorieusement, pour la France, le 30 avril 1917, après avoir donné au cours des durs combats toute la valeur de son courage et de son dévouement. A été cité.

*BEAULIES Maurice-Marie-Aimé, né le 22 août 1891, à Provins, † à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne), le 26 septembre 1915.

Médecin militaire, M.-M. 1re classe, 44e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 janvier 1916. — Le 26 septembre 1915, apprenant que son colonel venait d'être blessé, s'est porté spontanément sur la première ligne sans se préoccuper du feu des mitrailleuses ennemies qui en un instant avaient mis hors de combat plusieurs officiers et hommes de troupe. A été tué en prodiguant ses soins à son chef.

BEAUMÉ Lucien-Jules, né le 30 janvier 1865, † à Paris, le 16 juillet 1918.

Docteur en 1892 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M.-M. 2e classe, G. M. P.

*BEAUREGARD Henri-Jules-Gustave-Adolphe, né le 6 mai 1893, à Paris, † à Ablaincourt (Aisne), le 7 novembre 1916.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 308e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 22 mai 1917. — Durant l'attaque d'un village, s'est prodigué avec un remarquable courage, malgré le danger et l'intensité du bombardement. Est tombé mortellement frappé, victime de son dévouement.

*J. O.*, 4 septembre 1919. — Médecin d'une grande bravoure et d'un dévouement des plus complets. S'est particulièrement distingué au combat d'Ablaincourt où il a trouvé une mort glorieuse en assurant sous le feu l'évacuation rapide des blessés. A été cité.

BECK Paul-Alfred, né le 18 juin 1889, à Saint-Cappel (Nord), † à Beauvais (Oise), le 7 octobre 1918.

M. A.-M. 2e classe, S. S. Beauvais.

*BECK Pierre-Joseph-Marie-Alphonse, né le 30 novembre 1885, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), † à Auberives (Marne), le 6 juillet 1915.

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 104e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre avec palme.

*J. O.*, 18 octobre 1919. — Médecin ayant en toutes circonstances fait preuve d'un dévouement et d'un courage exemplaires. Tombé glorieusement pour la France devant Auberives le 6 juillet 1915 Une citation antérieure.

*BEGENNE-LAMOTHE Pierre-Marie-Raymond, né le 14 mai 1893, à Neuilly-sur-Seine (Seine), † à Leuilly (Aisne), le 30 août 1918.

Étudiant (Fac. de Paris), S.-A.-M., 27e Bataillon de chasseurs.

BELAUBRE Édouard-Eugène-Emmanuel, né le 16 février 1871, à Saint-Denis-la-Chavasse (Vendée), † à Chauché (Vendée), le 16 septembre 1918.

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), Médecin à Chauché (Vendée), M.-M. 1re classe (11e Région).

BELISAIRE Nicolas, né le 23 août 1870, à Varma (Bulgarie), † à Marseille, le 2 février 1918.

M. A.-M. 2e classe, Dépôt des travailleurs coloniaux, Marseille.

BELLION Fortuné-Henri, né le 11 septembre 1881, à Pouancé (Maine-et-Loire), † à Pau, le 12 septembre 1916.

Docteur en 1908 (Fac. Bordeaux), Médecin à Pouancé (Maine-et-Loire), M. A.-M. 2e classe, 37e Infanterie territoriale.

*BELMONT Joseph-Ferdinand, né le 13 août 1890 à Lyon, † le 29 décembre 1915.

Étudiant (Fac. de Lyon), Externe des Hôpitaux. Capitaine au 11e chasseurs alpins. Chevalier de la Légion d'honneur. Croix de guerre avec palmes.

*J. O.*, 12 mars 1916. — Médecin de profession, a demandé à servir dans les troupes combattantes. Excellent commandant de compagnie et entraîneur d'hommes, a fait preuve dans tous les combats de la plus belle bravoure et d'un sentiment très haut de ses devoirs de chef. Blessé grièvement le 28 décembre 1915, au cours d'un violent bombardement, a subi l'amputation du bras et a succombé le lendemain.

*BENET DE MONTCARVILLE Henri-Alphonse, né le 20 novembre 1887, à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), † à Marhoy-Baillon (Somme), le 29 mars 1915.

Etudiant (Ecole de Nantes), M. Aux., 116e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 6 mai 1915. — Au front depuis le début de la campagne, s'est toujours montré un auxiliaire précieux et compétent pour son chef de service. En maintes circonstances a méprisé le danger en allant secourir des blessés sur la ligne de feu. A été atteint le 29 mars tandis qu'il allait porter secours à un blessé dans les tranchées de première ligne très exposées.

BENOIST DE LA GRANDIÈRE Louis-Auguste, né le 25 août 1873, à Paris, † à Paris, le 18 février 1917.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, S. S. 6e Région.

*BENOIT Alexis-Pierre, né le 12 mars 1887, à Cette (Hérault), blessé le 9 juin 1915 et le 31 août 1915, † à Gérardmer, le 2 octobre 1915.

Docteur en 1912 (Fac. Montpellier), M. A.-M. 2e classe, 12e Bataillon de chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 15 octobre 1915. — A fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand dévouement et du plus remarquable mépris du danger. Aux combats de février 1915 est allé chercher et a ramené sous un feu violent de mitrailleuses son commandant de bataillon grièvement blessé. Pendant toute la durée des combats du 1er août, a assuré avec un inlassable dévouement et sous un bombardement meurtrier le service d'un refuge de blessés à proximité immédiate de la ligne de feu. Le 31 août a été grièvement blessé en prodiguant des soins à des blessés au cours d'un bombardement violent et alors que son abri était rendu intenable par suite des émanations et des obus suffoquants.

*J. O.*, 18 octobre 1915. — Médecin d'un immense dévouement et d'un très grand courage ; a assuré son service sous un bombardement continuel et violent.

BERCHER Marie-Louis-Napoléon, né le 26 mars 1852, à Alger, † à Alger, le 7 août 1914.

Médecin à Alger, M. Princ. 2e classe (19e Région).

*BERGEAUD Louis-Joseph-Raymond-Marcel, né le 31 août 1877, à Cayes (Haïti), † à Baleycourt (Meuse), le 28 février 1916.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, Radiologie no 50.

BERGIER Marcel-Pierre-Charles-Théodore, né le 13 septembre 1892, † le 4 juillet 1915, à Rochefort.

Étudiant (Fac. de Bordeaux).

BERGOEND Étienne-Marie-Joseph, né le 15 août 1878, à Thonon-les-Bains (Haute-Savoie), † à Chaumont, le 10 février 1917.

Docteur en 1907, Médecin à Thonon (Haute-Savoie), M. A.-M. 2e classe, S. S. 21e Région.

*BERGONIER Georges-Jean-Fernand, né le 9 novembre 1878, à la Croix-Blanche (Lot-et-Garonne), † à Allemant (Aisne), le 19 septembre 1918.

Docteur en 1904 (Fac. Bordeaux), Médecin à Landiras (Gironde), M. A.-M. 1re classe, le 28 octobre 1917, 18e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 15 avril 1919. — Venu sur sa demande dans un régiment d'infanterie ; s'y est fait de suite remarquer par son mépris du danger et ses qualités professionnelles. A organisé la relève des blessés lors de l'attaque du 17 septembre 1918 dans des conditions très difficiles et a été tué le 19 en effectuant la visite des postes de secours.

BERNARD René-Charles-Edmond, né le 5 juin 1892, à Paris, † à Paris, le 11 janvier 1917.

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, Infirmier 22e Section.

*BERNARD Eugène-Victor, né le 29 mai 1888, à Forcalquier (Basses-Alpes), † à Vienne-le-Château (Marne), le 15 juin 1915.

Médecin à Forcalquier, M. Aux., 55e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 18 août 1915. — A été mortellement frappé le 15 juin au cours d'un bombardement en allant sous un feu de grosse artillerie porter secours à un blessé.

*BERNARD Gabriel-Auguste-Ernest, né le 11 mars 1847, à Marseille, † à Ypres, le 11 novembre 1914.

M.-M. 1re classe, 56e Régiment d'Infanterie.

*BERNARD Georges-Henri-Michel, né le 29 novembre 1891, au Mans (Sarthe), † à Genicourt (Aisne), le 10 avril 1917.

M. Aux., 30e Artillerie. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 13 décembre 1917. — Médecin auxiliaire d'un dévouement remarquable. A trouvé une mort glorieuse à son poste le 10 avril 1917 près de Genicourt (Aisne).

*BERNARD Léon-André-Louis, né le 17 août 1886, à Paris, blessé le 19 mars 1915, † à Fleury, le 17 septembre 1916.

Étudiant (Fac. de Paris), Lieutenant au 102e Régiment d'Infanterie. Légion d'honneur.

*J. O.*, 4 mai 1917. — Excellent commandant de compagnie, énergique et brave. A été très grièvement blessé le 17 septembre 1916 en avant des lignes en procédant à une reconnaissance périlleuse. Déjà deux fois blessé, et cité à l'ordre.

BERNARDET François-Vincent-Jean, né le 22 janvier 1893, à Gaillac-Toulza (Haute-Garonne), † le 24 juillet 1918, à Bar-le-Duc (Meuse).

Étudiant (Fac. de Toulouse), M. Aux., 11e Tirailleurs.

BERTAUX René-Marie, né le 26 mai 1890, à Paris, † à Areugnano (Italie), le 24 juillet 1918.

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, Ambulance no 9/6.

*BERTHET Pierre-Philippe-Auguste, né le 25 janvier 1888, à Orléans (Loiret), † au torpillage du *Calvados*, le 16 novembre 1915.

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 8e Tirailleurs Indigènes. Chevalier de la Légion d'honneur. Croix de guerre.

*J. O.*, 8 novembre. — Médecin aide-major brave et dévoué, d'une belle tenue au feu. Est mort glorieusement pour la France, le 4 novembre 1914, en Méditerranée, au cours du torpillage du *Calvados*.

*BERTHOD Maurice-Jean-Félix, † à Lihons (Somme), le 30 juillet 1916. M.-M. 2e classe, 166e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 4 novembre 1916. — A fait preuve depuis le début de la campagne d'un dévouement et d'un zèle à toute épreuve, d'un complet mépris du danger, se portant fréquemment jusqu'à la première ligne pour donner ses soins aux blessés. A été mortellement atteint le 30 juillet 1916 au cours d'un bombardement par obus de gros calibre à son poste de secours.

*BERTHOMIEU Joseph-Noël-François, né le 17 juin 1887, à Boghar (Alger), † à Haudainville (Meuse), le 2 juillet 1916.

Docteur en 1913 (Ec. Marseille et Fac. Montpellier), M. A.-M. 2e classe, 28e R. A. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 9 janvier 1920. — Médecin brave et courageux. Tombé glorieusement devant Verdun, le 23 juin 1916 au moment où il donnait ses soins aux blessés..

*BERTON Maurice-Fulbert, né le 30 novembre 1889, à Ligueil (Indre-et-Loire), blessé le 22 septembre 1915, † à Orbais (Marne), le 19 juillet 1918.

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 33e Artillerie. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 24 juin 1915. — D'une bravoure et d'un dévouement qui depuis le début de la campagne font l'admiration de tous. A été relever sur les lignes et transporter sur ses épaules un sous-lieutenant blessé et l'a ramené au poste de secours sous le feu des mitrailleuses ennemies. Médecin aussi modeste que distingué.

*J. O.*, 13 novembre 1915. — En première ligne depuis le début de la campagne. Médecin d'élite et dévoué qui au cours des derniers combats du régiment n'a pas cessé de faire preuve d'un mépris absolu du danger en allant sous le feu le plus violent donner des soins aux blessés. Blessé d'un éclat d'obus dans un poste de secours avancé le 22 septembre 1915.

*J. O.*, 27 décembre 1918. — Médecin d'une conscience, d'un courage et d'un dévouement hors ligne. A accompagné le 18 juillet 1918, un capitaine dans une reconnaissance des plus périlleuses en toute première ligne de façon à pouvoir lui porter secours le cas échéant. Revenu sain et sauf de cette reconnaissance, a été blessé mortellement le 20 juillet 1918 sur une position de batterie.

*BERTRANA Paul-Marie, † en captivité, à Saargemund, le 4 janvier 1915.
M. A.-M., 40e Régiment d'Infanterie.

*BERTRAND Dominique-Maurice-Théodore-Roger, né le 11 février 1883, à Tours (Indre-et-Loire), † à Étrepilly (Marne), le 7 septembre 1914.

Médecin à Paris, M. Aux., 350e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 22 août 1919. — Médecin auxiliaire d'un dévouement entier et digne d'éloges. Tombé glorieusement pour la France le 7 septembre 1914 à Etrepilly (bataille de la Marne).

*BERTRAND Jean-Philippe, né le 29 juillet 1887, à Grasse (Alpes-Maritimes), blessé le 21 octobre 1917, † à Laffaux (Aisne), le 24 octobre 1917.

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 75e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 4 janvier 1918. — A fait preuve depuis le début de la campagne de qualités exceptionnelles de courage et de dévouement. Toujours en première ligne, blessé le 21 octobre, intoxiqué le 22, a refusé de se faire évacuer pour prendre part à l'attaque du 23. A montré au cours de l'attaque les qualités qui lui étaient coutumières. Le 24 a été glorieusement tué en cherchant à déplacer le poste de secours du bataillon.

*BERTRAND Louis-Marcel-Henri, né le 3 mars 1882, à Dieulefit (Drôme), † à Dombasle (Argonne), le 22 mars 1916.

Docteur en 1908 (Fac. Montpellier). Médecin à Nice, M. A.-M. 1re classe, 111e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 14 mai 1916. — Médecin d'un dévouement et d'une abnégation remarquables. Sur le front depuis le début de la campagne. Le 21 mars 1916, ayant eu les deux jambes broyées par l'éclatement d'un très gros obus, n'a pas voulu être transporté dans une ambulance avant d'avoir donné à ses brancardiers toutes les indications voulues pour soigner des soldats blessés en même temps que lui. A donné ses instructions avec un calme, une énergie, une simplicité qui ont fait l'admiration de tous ceux qui l'entouraient.

*BERTRAND Marcel-Jean-Joseph, né le 27 août 1883, à Laroques-les-Albéras (Puy-de-Dôme), † au secteur de Prosnes (Marne), le 12 avril 1917.

Docteur en 1910 (Fac. Montpellier). M. A.-M. 1re classe, 57e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire, Croix de guerre avec palme.

*J. O.*, 16 novembre 1919. — Médecin aide-major d'un zèle au-dessus de tout éloge. A organisé dans le secteur des Marquises, le fonctionnement de deux secteurs avancés et abris de l'infirmerie régimentaire. D'une activité inlassable, n'a pas hésité à parcourir plusieurs fois par jour les tranchées de première ligne veillant personnellement au bon fonctionnement des services dont il avait la direction. A été mortellement atteint par obus le 12 avril 1917 dans le secteur de Prosnes. Une citation antérieure.

BESSON Pierre-Arthur, né le 13 avril 1887, à Marchal (Cantal), † à Nancy, le 1er décembre 1914.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 339e Régiment d'Infanterie.

BETHOUX Jules-Albert, né le 2 juillet 1877, à La Mure, † au Bourg d'Oisans (Isère), le 16 juin 1918.

Docteur en 1904, Médecin à La Mure (Isère), M. A.-M. 1re classe S. S. 14e Région.

BETIRAC René, né le 25 septembre 1893, à Cahors (Lot), † à Toulouse, le 20 août 1918.

Étudiant (Fac. Toulouse), Médecin Militaire, S.-A.-M. 17e Section d'Infirmiers militaires.

BEURIER, né le 7 septembre 1881, à Arras, † à Carpentras, 25 juin 1919.

Docteur en 1908 (Fac. Paris), Médecin à Carpentras, M. A.-M. 1re classe A. O.

Chirurgien averti, dévoué ; en Orient depuis mai 1915 ; a toujours assuré un service chargé et pénible, faisant preuve de beaucoup d'énergie morale, surmontant la fatigue et se dépensant jusqu'à la limite de ses forces pour faire face aux nécessités du moment.

*BEVILLE Emile-Ernest-Raoul, né le 15 juin 1893, à Caen, † 11 mars 1916 à Marre (Somme).

Étudiant (Ecole Caen), M. Aux. au G. B. D. de la 25e D. I.

Très bon médecin auxiliaire, dévoué et zélé, tombé glorieusement en prodiguant ses soins à des blessés. Citation à l'Armée.

BIAU Alfred-Jules-Édouard, né le 15 janvier 1883, à Mazamet (Tarn), † à Bazames (Yonne), le 22 octobre 1918.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, Ambulance no 8/64.

BICHATON Émile, né le 11 février 1880, à Nancy, † à Pontoise, le 13 septembre 1918.

Docteur en 1906, Médecin à Reims, M.-M. 2e classe, S. S. G. M. P.

*BICHSEL Henri, † à la cote 304, le 24 août 1917.

S.-A.-M., 139e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 17 août 1919. — Méprisant la mort est tombé glorieusement le 24 août 1917, à la cote 304, au poste d'honneur confié à sa garde. A été cité.

BILLET Albert-Paul, né le 23 mai 1858, à Noyon, † à Paris, le 12 mars 1915.

Médecin militaire, M. Princ. 1re classe, S. S. 15e C. A.

BILLEY Gaston-Louis-Dominique-Charles, né le 2 avril 1885, à Meudon (Seine-et-Oise), † à Surdon (Orne), le 10 octobre 1918.

Docteur (Fac. de Montpellier), M. A.-M., 5e Génie.

BILLON Louis-Jean-François-Marie, né le 14 février 1873, à Quimper (Finistère), † à Fontenay-le-Comte, le 18 juin 1916.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, S. S. 11e Région.

*BILLOT Georges-Émile-Étienne, né le 30 novembre 1889, à Beaumottes-les-Pins (Haute-Saône), † au Petit Monthairons (Meuse), le 14 octobre 1916.

Médecin militaire, M. A.-M. 2e classe, 36e Régiment d'Infanterie, Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

> *J. O.*, 27 août 1916. — A fait preuve d'un dévouement remarquable et d'un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloge au cours des derniers combats où pendant cinq jours et cinq nuits consécutives et sans repos, il a soigné tous les blessés du poste de secours jusqu'à épuisement complet de ses forces. Déjà cité à l'ordre de la brigade et du corps d'armée.
>
> *J. O.*, 23 novembre 1916. — Excellent médecin, plein d'initiative et de zèle. En campagne depuis le début de la guerre, n'a cessé de faire preuve d'un dévouement inlassable, se dépensant jusqu'à la limite de ses forces pour assurer ses soins aux blessés. A été atteint d'une grave blessure le 10 octobre 1916 dans l'accomplissement de son devoir. Déjà trois fois cité à l'ordre.

*BINET Maurice-Victor-Aimé, né le 1er novembre 1890, à Saint-Brieuc, † à Dickebuch (Belgique), le 27 mai 1918.

M. A.-M. 2e classe, 231e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

> *J. O.*, 9 janvier 1920. — Médecin dévoué et consciencieux qui a toujours donné le plus bel exemple de sang-froid et d'abnégation. A été mortellement atteint le 27 mai 1918. A été cité.

*BINET Pierre-Robert, né le 28 décembre 1888, à Paris, † en captivité, au lazareth de Minden, le 9 juillet 1915.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 129e Régiment d'Infanterie.

BIRAUD Francis, né le 25 juin 1868, à Poitiers (Vienne), † le 18 janvier 1919.

Professeur à l'École de médecine de Poitiers, M.-M. 1re classe (9e Région).

BIROLLEAU Jean-André-Henri-Edgard, né le 19 février 1859, à Rochefort-sur-Mer, † à Paris, le 22 mai 1916.

Médecin des troupes coloniales, M. Princ. 1re classe, Ministère des Colonies.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Dans les ruines d'Herbécourt, un poste de régiment. — Bataille de la Somme.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Sur le terrain conquis. — Herbécourt (Somme), 1er juillet 1916.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Poste dans la Carrière de Bouchavesnes. — Somme, 1917.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Brancardiers dans la Carrière de Bouchavesnes. — Somme, 1917.

*BIROS Georges-Augustin, né le 24 octobre 1879, à Saint-Girons (Ariège), † à Mesnil-au-Bois (Meuse), le 15 septembre 1914.

M. A.-M. 1re classe, 18e Artillerie.

*BISCH Émile-Gaetan-Adrien, né le 7 août 1882, à Rosheim (Alsace-Lorraine), † à Hainvillers (Oise), le 30 mars 1918.

M. A.-M. 1re classe, 8e Tirailleurs.

*BIVILLE Émile-Ernest-Raoul, né le 15 juin 1893, à Caen, † à Marre (Meuse), le 11 mars 1916.

M. Aux., Groupe de Brancardiers, 25e Division. Croix de guerre.

*J. O.*, 3 juin 1916. — Très bon médecin auxiliaire, dévoué et zélé ; tombé glorieusement en prodiguant ses soins à des blessés.

*BLACHE Auguste-François, né le 3 août 1885, à Ambert (Puy-de-Dôme), † à Reims (Marne), le 28 octobre 1918.

Docteur en 1914 (Ec. Clermont et Fac. de Montpellier), M. A.-M. 1re classe, 303e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 19 avril 1919. — Médecin d'un dévouement et d'un courage exceptionnels. S'est maintes fois porté au secours des blessés sous les bombardements les plus violents. Le 25 octobre 1918, a été très gravement intoxiqué par gaz en soignant les blessés sur le champ de bataille. Deux citations.

BLANC Prosper-Marie-Paul, né le 17 août 1875, à Pourrières (Var), † à Corbara (Corse), le 16 juillet 1916.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Aix-en-Provence, M. A.-M. 1re classe S. S. 15e Région.

BLANC-FONTENILLE Pierre-Jacques-Henry, † le 11 décembre 1916 à Villebois-Lavalette.

M. A.-M. 2e classe.

BLANCHARD Jean-Fernand, né le 27 mai 1881, à Cognac (Charente), † le 4 février 1915.

M. A.-M. 1re classe, Ambulance nº 1/92.

BLANCHET Joseph-Édouard-Eugène, né le 13 septembre 1876, à Lamballe (Côtes-du-Nord), † à Pleneuf (Côtes-du-Nord), le 5 juillet 1918.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Pleneuf (Côtes-du-Nord), M. A.-M. 1re classe, Ambulance Gérardmer.

*BLANC-SARRET Arthur-Jean-Jules, né le 12 septembre 1891, à Orcières (Hautes-Alpes), † à bord de *La Provence*.

M. Aux., 3e Infanterie coloniale. Croix de guerre.

*BLANICH Bonaventure-Joseph, né à Enveitg, le 16 novembre 1881, canton de Saillagousse (Pyrénées-Orientales), † à Essigny (Aisne), le 24 avril 1917.

Docteur en 1911 (Fac. de Montpellier), M. A.-M. 2e classe, 45e Bataillon de chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 5 juin 1919. — Pendant vingt jours a assuré le service médical d'un poste de secours très exposé sous un bombardement presque ininterrompu. Tué le 24 avril d'un éclat au cœur. A été cité.

*BLANVAC Henri-Auguste-Jean, né le 4 mai 1888, à Bogota (Colombie), † aux Éparges (Meuse), le 13 mars 1915.

Etudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux., 106e Régiment d'Infanterie.

*BLAZER Georges-Justin-Louis, né le 7 février 1890, à Montbéliard (Doubs), † à Orbey (Alsace), le 20 août 1915.

M. Aux., 244e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 16 janvier 1915. — Envoyé le 13 août au 235e Infanterie poui y assurer

le service médical, fut emmené par l'ennemi, soigna pendant toute la nuit des blessés français, puis ayant réussi à s'évader rejoignit son corps le 14.

BLIN Adolphe-Louis, né le 8 décembre 1852, à Champrépus (Manche), † à Rennes, le 7 novembre 1915.

Docteur en 1879, Médecin à Rennes (Ille-et-Vilaine), M.-M. 2e classe, S. S. 10e Région.

*BLINEAU Paul-Samuel-Marie, né le 8 octobre 1888, à La Montagne (Loire-Inférieure), † à Vernancourt (Somme), le 14 mai 1915.

Étudiant (École de Nantes), M. Aux., 28e Artillerie.

BLIVET Fulgence-François-Xavier-Louis-Marie, né le 2 septembre 1872, à Uzel-près-l'Oust (Côtes-du-Nord), † à Auxerre, le 7 octobre 1918.

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), Médecin à Saint-Aignan (Loir-et-Cher), M.-M. 2e classe (5e Région).

*BLOMME Edmond-Léon-Jules, né le 30 décembre 1876, à Dunkerque (Nord), † à Bourges, le 28 mai 1916.

Docteur (Fac. de Montpellier), Médecin à Dunkerque. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 4 juillet 1916. — A fait preuve d'une grande bravoure en soignant les blessés sous le feu le plus violent, pendant les combats des 3 et 4 mai 1916. A été très grièvement blessé à son poste de secours le 16 mai 1916.

*BLONDET Pierre-Louis-Jacques-Jean, né le 22 mai 1889, à Bessines (Haute-Vienne), † à Souchez (Pas-de-Calais), le 27 septembre 1915.

M. Aux., 269e Régiment d'Infanterie.

*BLUME Henri, né à Verdun, le 21 novembre 1887, † à Souville (Meuse), le 22 février 1916.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 3e Génie. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 mai 1916. — A fait preuve de courage et d'abnégation pendant un violent bombardement, se portant au secours de blessés sans souci du danger. Grièvement atteint par un éclat d'obus, a succombé à la suite de l'amputation d'une jambe.

BLUTEL Auguste-Adrien-Marie, né le 6 mai 1887, à Paris, † à Mouy, le 9 novembre 1918.

M. A.-M. 1re classe, H. C. A. 50, à Mouy (Oise).

BOC BOYER Joseph, † à Is-sur-Tille (Côte-d'Or), le 31 juillet 1915.

M. A.-M. 1re classe.

*BOEGNER Georges-Edmond, né le 24 juin 1891, à Paris, † à Montzeville (Meuse), le 16 mars 1916.

M. Aux., 53e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 mai 1916. — D'un dévouement inlassable, a toujours montré le plus grand courage. Est tombé mortellement frappé le 16 mars 1916 en portant secours à un blessé du groupe qui était pris sous un bombardement violent de grosse artillerie allemande

BOHN Charles-Albert, né le 8 mai 1869, à Hezzville (Alsace), † à Paris, le 14 avril 1917.

Docteur en 1896, Médecin à Buzancy (Ardennes), M. A.-M. 1re classe, G. M. P.

BOILEAU Martin-Joseph-Alexandre-Marion, né le 4 juillet 1877, à Marseille-en-Beauvaisis (Oise), † à Brest, le 3 décembre 1914.

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 51e Régiment d'Infanterie.

BOIS Marie-Théophile-Eugène-Raphaël, né le 6 mars 1867, à Paris, † à Neufchâteau (Vosges), le 29 mars 1917.

Médecin à Paris, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M.-M. 1re classe, 6e Artillerie à pied.

*BOISMARD Émile-Alexandre, né le 20 décembre 1880, à Seiches (Maine-et-Loire), † sur la Piave (Italie), le 27 octobre 1918.

M.-M. 2e classe, 107e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 18 avril 1919. A fait preuve comme médecin-chef d'un régiment du plus grand dévouement et d'un courage remarquable. Est tombé glorieusement sur la ligne de feu en y soignant des blessés. Une citation antérieure.

*J. O.*, 21 juillet 1919. — Médecin modèle de dévouement, d'une haute élévation morale et d'un calme courageux, a été tué en soignant sur la ligne de feu un soldat blessé pendant l assaut des hauteurs Settolo Alto. A été cité.

*BOISSIER Charles-Alfred-François, né le 20 août 1864, à Montpellier, † à Baleycourt (Meuse), le 28 février 1916.

Docteur en 1894 (Fac. de Paris), Médecin à Lamalou (Hérault), M.-M. 2e classe, 2e groupe Artillerie, Afrique.

*BOISSIN Jean, né en 1888, à Villefort (Lozère), † à Barenkoff, le 10 juillet 1915.

Étudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux., 22e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 19 octobre 1915. — Particulièrement courageux et dévoué, a assuré son service sous un bombardement intense. Le 20 juillet a été mortellement atteint par un éclat d'obus dans la tranchée où il se trouvait au milieu des chasseurs dont il soutenait la confiance.

*BOITIAS Claude-Henry-Georges, né le 16 juillet 1894, à Roanne (Loire), † à Craonne (Aisne), le 23 juin 1917.

Étudiant (Fac. de Lyon), Médecin militaire, M. Aux., 414e Régiment d'Infanterie.

*BONESCUELLE DE LESPINOIS René-Marie-Claude-Gérard, né le 19 juillet 1894, à Marseille (Bouches-du-Rhône), blessé le 19 février 1915, † au Bois Madame, le 3 octobre 1916.

Médecin Militaire, M. Aux., 106e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 30 mars 1915. — Blessé à la tête d'un éclat d'obus le 19 février 1915, s'est fait panser sur place et malgré ses souffrances est resté sur la ligne de feu pour assurer la relève des blessés et leur donner les premiers soins.

*J. O.*, 8 août 1916. — Excellent médecin auxiliaire qui fait preuve en toutes circonstances de calme et de dévouement. A pendant dix jours et sous un bombardement extrêmement violent, assuré l'évacuation des blessés, dans des circontances difficiles. Déjà blessé et cité au cours de la campagne.

*BONHOMME Pierre-Marie-Joseph, né le 21 avril 1873, à Tremblay (Ille-et-Vilaine), † à Oulches (Aisne), le 18 septembre 1914.

Médecin militaire, M.-M. 1re classe, 41e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 28 novembre 1914. — Tué en traversant une zone balayée par les obus pour porter ses soins à des blessés qu'on ne pouvait relever en raison de la violence du feu.

BONNAUD Joseph-Marie-Auguste, né le 12 novembre 1881, † à Bar-le-Duc, le 27 novembre 1916.

Docteur en 1907 (Fac. Montpellier), Médecin à Marseille, M. A.-M. 1re classe S. S. 6e Région.

BONNEFILLE Louis, né le 13 juin 1887, à Langogne (Lozère), † à Montpellier, le 11 février 1919.

M. A.-M. 2e classe.

BONNEFOY Noel, né le 22 septembre 1883, à Saïgon, † à Toulon (Var), le 19 mai 1917.

Médecin à Marseille, M. A.-M. 1re classe (15e Région).

BONNEMAISON Henri, né le 11 août 1873, à Sainte-Marie (île de Madagascar), † à Troyes, le 31 mars 1918.

Docteur en 1907 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 1re classe, Parc Auto no 1.

BONNET Marie-Cyprien-Jean-Ludovic-Joseph, né le 22 septembre 1886, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), † à Aix, le 15 mai 1918.

M. Aux., 9e Artillerie.

*BONNET Pierre-Camille-Félix, né le 25 octobre 1886, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), † à Connantre (Marne), le 8 septembre 1914.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 114e Régiment d'Infanterie.

*BONNOT Raymond, né le 12 août 1894, à Narbonne (Aude), blessé le 28 septembre 1915, † à Soigny (Aisne), le 8 avril 1917.

Etudiant (Fac. de Toulouse), M. Aux., 64e Bataillon Tirailleurs Sénégalais.

*BOREL Alexandre-Auguste-Paul, né le 24 novembre 1885, à Paris, † à Aix-Noulette (Pas-de-Calais), le 9 octobre 1914.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 21e Régiment d'Infanterie.

BOREL Frédéric-Paul-Léon, né le 6 février 1867, à Paris, † le 2 juillet 1916, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

M.-M. 23e S. Inf. Mil.

BORIES Léon-Jean, né le 10 avril 1866, à Vaour (Tarn), † à Bourges, le 25 juin 1917.

M.-M. 2e classe S. S. 19e Région.

*BORNAY Jules-Adolphe-Louis-Emmanuel, né le 21 mars 1875, à Saint-Pol (Pas-de-Calais), † à Soissons, le 13 janvier 1915.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Saint-Pol (Pas-de-Calais), M.-M. 2e classe, 60e Régiment d'Infanterie.

BORROS René-Guillaume, né le 26 octobre 1881, à Sigoulès (Dordogne), † à Marmande, le 27 septembre 1918.

Docteur en 1908 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Sigoulès (Dordogne), M. A.-M. 1re classe (17e Région).

*BORTMAN David-Davidovitch, né à Soroki (Russie), en 1873, blessé le 30 avril 1916, † à Froidos (Meuse), le 3 mai 1916.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 61e Artillerie. Médaille militaire.

*J. O.*, 21 juin 1916. — Médecin auxiliaire d'un absolu dévouement. S'est particulièrement distingué par son zèle pendant la période du 8 au 30 avril 1916 en se rendant auprès des blessés de son groupe et en leur prodiguant ses soins sous des bombardements des plus violents. A été blessé le 30 avril 1916. Déjà cité à l'ordre.

*BOSCHET François-René-Alexandre-Marie-Pierre, né le 8 décembre 1890, à Granville, † à Froidos (Meuse), le 26 mars 1916.

Docteur en 1914 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 2e classe, 82e Artillerie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 25 mai 1916. — A fait preuve en toutes circonstances d'un dévouement absolu et d'une abnégation totale de lui-même dans l'exécution de son service. Mortellement frappé le 26 mars 1916 par des éclats d'obus en se portant au secours des blessés sous un bombardement des plus violents.

*BOUDIER Hubert, né le 19 mai 1894, à Toul, † à Ripont (Marne), le 28 septembre 1915.

M. Aux., 9e Zouaves.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I*

Le poste de la Carrière de la Maison Blanche. — Octobre 1918.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*

Un poste de bataillon dans un ancien abri allemand. — Octobre 1918.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Un poste de bataillon montant en ligne à l'heure de l'attaque. — Somme, 1917.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Poste de secours de la Carrière de Bouchavesnes. — Somme, 1917.

*BOUDREAU Jean-Baptiste-Roger, né le 22 avril 1887, à Bordeaux, † à Montigny (Oise), le 2 mai 1918.

Docteur en 1914 (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 1re classe, Ambulance nº 8/15.

*BOUFFARD Albert-Edmond-Fernand, né le 24 octobre 1879, à Tourtenay (Deux-Sèvres), † à Treslen (Marne), le 30 mai 1918.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, 414e Régiment d'Infanterie.

*BOUILLET René-Alexis-Joseph-Marie, né le 20 février 1895, à Paris, † dans l'Aisne, le 19 juin 1918.

Médecin militaire, S.-A.-M., 70e Bataillon de chasseurs.

*BOUISSON René-Marie-Joseph, né le 21 mars 1894, à Toulon, † en Alsace, le 12 février 1916.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., Groupe brancardiers (157e Division).

*BOULARD Joseph-Charles-Pierre, né le 5 mai 1882, à Alençon (Orne), † au Bois de la Gruerie (Argonne), le 30 juin 1915.

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), Médecin à Alençon, M. A.-M. 2e classe, 155e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre avec palme, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 12 juillet 1915. — Engagé pour la durée de la guerre. Est venu au front sur sa demande. N'a cessé de montrer le plus grand dévouement et un mépris absolu du danger. A été tué à son poste de secours.

*J. O.*, 26 décembre 1919. — Médecin aide-major d'une haute valeur morale. Mort pour la France, le 30 juin 1915, au Bois de la Gruerie (Argonne) en donnant ses soins aux blessés.

*BOULET François, né le 4 octobre 1878, à Lunel (Hérault), † à Cuts (Oise), le 17 septembre 1914.

Docteur en 1904 (Fac. de Montpellier), M. Aux. (37e Division).

*BOUQUET Paul-Marie-François, né le 29 août 1893, à Épinal, † le 11 juin 1915.

Étudiant (École de Besançon), Sergent au 140e Régiment d'Infanterie.

Jeune sous-officier d'une bravoure admirable ayant au plus haut point le sentiment de l'honneur et du devoir. Après s'être engagé dans la cavalerie, s'est fait affecter à un régiment d'infanterie pour aller plus rapidement au feu. Volontaire pour toutes les missions périlleuses, se faisant un point d'honneur d'être toujours le premier au danger ; est tombé glorieusement dans la nuit du 10 au 11 juin 1915 à la tête de ses hommes qu'il avait entraînés par son exemple au devant des retranchements ennemis qu'il venait d'enlever.

*BOURCIER Léon-Marie, né le 23 juillet 1891, à Montreuil-sur-Loire (Maine-et-Loire), † à Fleury (Meuse), le 17 octobre 1917.

S. A.-M., 202e Régiment d'Infanterie.

*BOURGEOIS Louis-Lœtitius, né le 8 novembre 1888, à Bastia (Corse), † au nord de Cuffy (Aisne), le 3 septembre 1918.

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M., 42e d'Infanterie. Croix de guerre.

*BOURGEON Ernest-Henri-Marie, né le 23 janvier 1884, à Saint-Valérin (Saône-et-Loire), † à Cléry (Somme), le 5 novembre 1916.

Docteur en 1911, Médecin à Pierre-de-Bresse (Saône-et- Loire), M. A.-M. 2e classe, 25e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 29 novembre 1919. — A assuré depuis fin septembre les fonctions de médecin chef de service au 3e groupe, faisant preuve en maintes circonstances d'un zèle et d'un dévouement absolus. En mai 1916, a été cité à l'ordre du régiment en Champagne pour le dévouement dont il a fait preuve au moment d'une forte attaque par les gaz. Tué à son poste de combat le 5 novembre 1916 par un obus de gros calibre qui a bouleversé son abri. A été cité.

*BOURGUIGNON, Louis-Fernand, né le 3 avril 1883, à Bordeaux, † au Fort de Tavannes (Meuse), le 10 juin 1916.

Docteur en 1909 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Saujon (Charente-Inférieure), M. A.-M. 1re classe, 58e Artillerie.

BOURGUIGNON René-Marie-Joseph, né le 24 novembre 1883, à Mirecourt (Vosges), † à Vierzon, le 16 avril 1916.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, Ambulance no 13/24.

*BOURGUIGNON Jean-Just, né le 31 août 1885, à Bourg-de-Péage (Drôme), † à Verdun le 11 juillet 1916.

Etudiant (Fac. de Lyon), Externe des hôpitaux, Capitaine au 217e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*BOURJADE Christian, né le 20 mai 1894, à Rodez (Aveyron), † au Fort de Moulainville (Meuse), le 25 juin 1916.

Etudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux., Défense de Verdun.

*BOURMAUD Pascal-Arthur-Philippe, né le 22 novembre 1898, à Challans (Vendée), † à Gland (Aisne), le 30 mai 1918.

Etudiant en Médecine, 2e canonnier servant.

Jeune soldat de la classe 1918, a gardé le plus grand sang-froid, pendant les durs combats des 29 et 30 mai 1918, au moment où sa batterie était prise sous le feu des mitrailleuses ennemies. Mortellement blessé à son poste, a rassemblé toute son énergie pour remonter à cheval. Cité à l'ordre de l'Armée.

BOURNET Marie-Pierre-Joseph-Fleury, né le 26 mars 1892, à Amplepuis (Rhône), blessé le 14 juillet 1916, † à Moronvilliers (Marne), le 4 juin 1917.

M. A.-M. 2e classe, 130e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre. Légion d'honneur.

*J. O.*, 2 octobre 1917. — Médecin d'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Du 25 au 28 mai 1917, s'est prodigué allant malgré le bombardement des plus violents secourir des blessés jusqu'en première ligne. Le 4 juin, a été tué en allant secourir des blessés d'un corps voisin.

BOURRET Ernest, † le 24 avril 1917.
M.-M. 1re classe S. S. Nouvelle-Calédonie.

BOURY Paul-Jean-Marie-Eugène, né le 24 février 1865, à Wappy (Moselle), † à Bordeaux, le 22 septembre 1916.
M.-M. 2e classe, 7e Infanterie coloniale.

BOUTAUD Charles-Jules-Auguste-Jean-Baptiste, né le 13 mars 1877, à Longué (Maine-et-Loire), † à Saint-Gemmes-sur-Loire (Maine-et-Loire), le 15 septembre 1917.
Docteur en 1907 (Fac. de Paris), Directeur de l'Institut de mécanothérapie de Dax (Landes) et à Biarritz (Basses-Pyrénées), M. A.-M. S. S. 9e Région.

BOUTELOUP Joseph, né le 28 mars 1850, à Seurre (Côte-d'Or), † à Orléansville, le 26 janvier 1916.
Docteur en 1874, Médecin à Orléansville (Alger), M.-M. 1re classe S. S. 19e Région.

BOUTRY Henri-Amédée-Marie, né le 25 octobre 1886, à Mascara (Algérie), † à Paris, le 12 octobre 1918.
Docteur en 1912 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 1er Zouaves.

*BOUVIER Marcel, né le 1er mai 1890, à Grandfresnois (Oise), † le 13 juin 1918.
M. S.-A.-M., 5e Cuirassiers.

BOUYGUES Joseph-Maurice, né le 5 août 1859, à Bétaille (Lot), † 23 décembre 1919, à Paris.
Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M.-M. 1re classe.

*BOYER Louis-Achille-Léon, né le 6 février 1878, à Clermont-Ferrand, † à Souain (Marne), le 30 septembre 1915.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 2e classe, 67e Infanterie territoriale. Croix de guerre.

*J. O.*, 6 janvier 1916. Pendant cinq jours sous le feu de l'ennemi s'est prodigué sans compter pour soigner les blessés d'autres corps. A été tué dans l'accomplissement de son devoir.

*BOYER Marie-Georges, né le 7 avril 1889, à Saint-Fargeau (Yonne), † à Vauquois (Argonne), le 28 février 1915.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 1er Génie. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 30 avril 1915. — S'est offert spontanément pour aller soigner les blessés d'un autre corps. A été blessé mortellement.

*J. O.*, 17 juin 1919. — S'est offert spontanément pour aller soigner les blessés d'un autre corps. S'est fait remarquer par le sang-froid et le calme avec lesquels il a prodigué ses soins aux blessés pendant la journée du 28 février 1915 sous un bombardement intense de l'artillerie ennemie. A été blessé mortellement à son poste de secours. A été cité.

BRAILLON Léopold, né le 8 juillet 1876, à Nesle (Somme), † le 9 octobre 1918, à Paris.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Professeur à l'École de Médecine d'Amiens (Somme).

*BREGER Paul-Julien-Jean, né le 12 août 1890, à Ingrandes-sur-Loire (Maine-et-Loire), † aux Écluses du Godat (Marne), le 9 octobre 1914.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 5e Régiment d'Infanterie. Médaille Militaire.

*J. O.*, 1er novembre 1920. — Excellent médecin auxiliaire. A fait preuve, dans tous les combats auxquels il a participé, du plus grand dévouement, en

ramenant les blessés sur la ligne de feu. Tué glorieusement, à son poste de combat, le 9 décembre 1914, au Godat, au moment où il prodiguait ses soins aux blessés. A été cité.

BRAYE Maurice-Marie-Augustin-André, né le 1er avril 1886, à Marolles-les-Braults (Sarthe), † à Compiègne, le 4 novembre 1918.

Docteur en 1913 (Fac. de Paris). M. A.-M. 1re classe S. S. 3e Région.

BRÉNUGAT Charles-Augustin-Alain, né le 9 juillet 1872, à Mordelles (Ile-et-Vilaine), † à Lyon, le 20 août 1918.

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), Médecin à Corseul (Côtes-du-Nord), M.-M. 2e classe, Ambulance no 9/22. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 3 janvier 1917. — Au front depuis le début des hostilités, s'est fait remarquer par le sang-froid et le dévouement avec lesquels il a donné des soins à de nombreux blessés dans des conditions particulièrement difficiles et dangereuses. A déjà été cité.

*BRIAL Albert-Alfred-Georges, né le 17 décembre 1871, à Lille, † à Billy-le-Grand (Marne), le 13 septembre 1918.

Docteur en 1898 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Bordeaux, M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 1/91.

BRICHARD Eugène-Valentin, né le 2 novembre 1886, à Maynal (Jura), † à Uriage (Isère), le 6 juillet 1916.

M. A.-M. 2e classe, 4e Artillerie de campagne.

*BRICO Adolphe-Charles-Joseph, né le 18 août 1865, à Verton (Pas-de-Calais), † le 9 août 1918.

Médecin militaire, M. Princ. 2e classe, 169e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 3 octobre 1918. — Excellent médecin divisionnaire, d'une valeur morale exceptionnelle et d'un zèle inlassable Au lendemain de l'attaque du 8 août 1918 s'étant porté dès le lever du jour sur le terrain de combat pour contrôler le bon

fonctionnement du S. S., n'a pas hésité à traverser un terrain battu par le tir de l'ennemi et a été mortellement frappé par un obus. Une citation antérieure.

*BROQUA Pierre-Émile, né le 10 novembre 1888, à Monein (Basses-Pyrénées), † à Villers-Châtel (Pas-de-Calais), le 13 mai 1915.
Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 97e d'Infanterie. Croix de guerre.

BROQUIN Michel-Alexis, né le 11 décembre 1888, à Cheylade (Cantal), † à Savennières (Maine-et-Loire), le 27 juillet 1915.
Médecin militaire, M. A.-M. 2e classe, 3e Génie.

*J. O.*, 30 novembre 1917. — Excellent médecin aide-major plein de courage et d'entrain, très dévoué pour les blessés et les malades, donnant en toutes circonstances l'exemple de la bonne humeur. A été grièvement blessé le 14 septembre 1917 au cours d'un bombardement de la première ligne. Déjà cité à l'ordre.

BROUARDEL René, né le 13 novembre 1896 à Paris, † le 4 avril 1916
Étudiant (Fac. de Paris), Engagé volontaire 22e R. A.

BROUILHET François-René, né le 1er mars 1893, à Miallet (Dordogne), † à Bordeaux, le 9 février 1916.
Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 5e Génie. Croix de guerre.

BROUILLARD Louis, né le 10 mars 1874, à Bordeaux (Gironde), † à Bordeaux, le 2 juin 1917.
Médecin Aux., 3e Artillerie à pied.

*BROUSSIN André-Louis-Eugène, né le 21 juillet 1888, à Versailles (Seine-et-Oise), † à Rossignol (Belgique), le 22 octobre 1914.
Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 23e Infanterie coloniale.

*BRUAS Ferdinand-Marie, né le 9 décembre 1878, à la Seyne-sur-Mer (Var), † au tunnel de Tavannes, le 4 septembre 1916.

Docteur en 1902 (Fac. de Bordeaux). Médecin militaire, M.-M. 2e classe. Groupe de Brancardiers divisionnaires (73e Division).

*BRUKER Isaac, né le 20 janvier 1883, à Radauz (Autriche), † à Tahure (Marne), le 10 octobre 1915.

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 2e classe, 272e Régiment d'Infanterie.

*BRUGEILLE Henri-Émile-Jean, né à Bordeaux (Gironde), le 28 novembre 1888, † à Bordeaux, le 1er novembre 1917.

Docteur en 1916 (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 2e classe, 232e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

> *J. O.*, 30 novembre 1917. — Excellent médecin aide-major plein de courage et d'entrain, très dévoué pour les blessés et les malades, donnant en toutes circonstances l'exemple de la bonne humeur. A été grièvement blessé le 14 septembre 1917 au cours d'un bombardement de la première ligne. Déjà cité à l'ordre.

*BRULANT Robert-Alphonse-Désiré, né le 31 août 1894, à Vendin-le-Viel (Pas-de-Calais), † à Baconnes (Marne), le 28 mai 1917.

Médecin militaire, M. Aux., 78e Infanterie territoriale.

*BRUN Marius-Jean-Lucien, né le 25 octobre 1877, † à Troslyhoire (Aisne), le 23 mai 1918.

Docteur en 1908, Médecin à Gex (Ain), M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 221.

BRUN Barthélemy-Jean-Emmanuel-Charles, né le 25 juin 1872, à Bourg (Ain), † à Paris, le 27 novembre 1917.

Docteur en 1895, Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, 5e Artillerie.

*BRUNCHER Jules-Marie-Alexandre, né le 22 novembre 1860, à Neufchâteau (Vosges), † à Batna (Constantine), le 22 février 1917.

Docteur en 1898, Médecin à Lambèze (Constantine), M.-M. 1re classe S.S. 19e Région.

*BRUNEL DE BONNEVILLE Colombe-Charles-Marie-Régis, né le 3 juin 1891, à Angoulême (Charente), † à Dugny (Meuse), le 30 octobre 1916.
Étudiant (Fac. de Toulouse), M. Aux., 321e Régiment d'Infanterie.

BRUNEL DE SERBONNES (DE) Louis-Marie-Jean-Henri, né le 11 février 1881, à Vieris, † au Mans.
Docteur en 1911 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.

BRUNET Ernest-Georges, né le 4 mars 1874, à Blois (Loir-et-Cher), † à Levroux (Indre), le 24 mars 1915.
Docteur en 1900, Médecin à Levroux. M. A.-M. 1re classe (9e Région).

*BRUNIQUEL Eugène-Alexis, né le 20 novembre 1885, à Montredon (Tarn), † à Souain (Marne), le 17 avril 1916.
Docteur en 1911 (Fac. Toulouse), Médecin à Montredon (Tarn), M. A.-M. 1re classe, 172e Régiment d'Infanterie.

*BRUNOT Jean-Joseph-Pierre, né le 31 mai 1887, à Limoges (Haute-Vienne), † à la Targette (Pas-de-Calais), le 18 mai 1915.
Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 156e Régiment d'Infanterie.

BRUNSCHVIG Robert, né le 11 juillet 1895 à Luxeuil (Haute-Saône).
Etudiant (Fac. de Lyon), Infirmier au 171e Régiment d'Infanterie, † le 18 août 1915, à Maudres (Vosges).

*BRUYANT Charles-François, né le 1er décembre 1869, à Ambert (Pas-de-Calais), † à Verdun, le 23 février 1916.
Professeur suppléant à l'École de médecine de Clermont-Ferrand, M. Aux., 2e Régiment de marche de Zouaves.

*BUBOIS Jean, † le 19 juillet 1916.

M. A.-M. 2e classe, 62e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 24 octobre 1916. — A prodigué son dévouement avec la plus grande bravoure pendant toute la campagne. Atteint le 10 juillet 1916 par un éclat d'obus lors d'un bombardement par obus asphyxiants et fortement contusionné a tenu à vérifier lui-même les mesures de protection et ne s'est laissé évacuer que sur un ordre formel. Est mort quelques heures après, victime de son dévouement.

*BUCQUET Joseph-Marie-Jean-Baptiste, né le 3 septembre 1889, à Laval (Mayenne), † à Ham (Somme), le 10 octobre 1918.

M. A.-M., 70e Bataillon de chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 28 novembre 1920. — Médecin aide-major d'une valeur exceptionnelle. Au cours du rude combat engagé, le 30 septembre 1918, s'est prodigué sans compter, suivant constamment au plus près la progression des éléments les plus avancés, donnant à tous le plus bel exemple d'endurance et de sang-froid, d'abnégation. Est tombé mortellement, le 8 octobre 1918, immédiatement après la conquête définitive de la position.

*BUDAN Louis-Marie-François-Arthur, né le 11 avril 1882, à la Pointe-du-Jour (Guadeloupe), † à Baleycourt (Meuse), le 29 mai 1916.

Médecin à Paris, M. A.-M. 2e classe, 56e Division, Groupe de brancardiers.

*BUISSON François, † en captivité, à Bonn, le 17 septembre 1914.

M. A.-M., 14e Régiment d'Infanterie.

*BUISSON Paul-Émile, né le 25 janvier 1885, à Cuiseaux (Saône-et-Loire), † à Verdun, le 21 mai 1915.

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 128e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 4 juillet 1915. — A toujours fait preuve d'un dévouement absolu et de la plus grande bravoure en soignant les blessés sur la ligne de feu. Très grièvement blessé est mort des suites de ses blessures.

BURGER François-Victor, né le 8 juillet 1881, à Paris, † à Marseille, le 25 septembre 1918.

Médecin de marine, M. Aux. de 3e classe. Médaille d'honneur des épidémies, en argent.

*BUTTERLIN Louis-Frédéric, né le 14 mars 1884, à Beaume-les-Dames (Doubs), † à Cagny (Aisne), le 13 septembre 1914.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Baume-les-Dames, M. A.-M. 1re classe, 35e Régiment d'Infanterie.

## C

*CABANA Jules-Joseph, né le 19 mars 1889, à Coursan (Aude), † au Havre, le 5 juin 1915.

Médecin Militaire, M. A.-M. 2e classe, Infanterie coloniale (Maroc). Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de guerre.

> *J. O.*, 25 août 1915. — Pendant les combats du 26 et 27 avril a donné à son personnel le plus bel exemple de courage et de dévouement professionnel. Dans son poste de secours incendié par l'artillerie ennemie, a été blessé par un éclat d'obus. Est mort quelque temps après des suites de ses blessures.

CABANES Louis-Victor-François, né le 28 octobre 1883, à Vabres (Aveyron), † le 8 octobre 1918, à Montpellier.

Docteur en 1913 (Fac. de Montpellier), M. A.-M. 1re classe (16e Région).

*CABANES Paul-François-Auguste-Marius, né le 17 décembre 1887, à Bormes (Var), † le 11 novembre 1916, à Bray (Somme).

Docteur en 1914 (Fac. de Montpellier), M. A.-M. 2e classe au 161e Régiment d'Infanterie.

CABANIC Auguste-Joseph-Jules, né le 25 septembre 1872, à Malléon (Ariège), † le 10 décembre 1915, à Toulouse.

Docteur en 1897, Médecin à Pamiers (Ariège), M. A.-M. 1re classe S. S. 17e Région.

*CADO Marcel-Henri, né le 24 janvier 1890, à Saint-Nazaire, † le 14 juin 1916, à Baleicourt (Meuse).

Étudiant (École de Nantes), M. Aux. au 137e Régiment d'Infanterie.

CAGNARD Paul-Joseph-Gustave, né le 26 avril 1877, à Amiens (Somme), † à l'hôpital Saint-Germain, le 15 août 1919.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Saint-Valéry-sur-Somme (Somme), M.-M. 2e classe 2e S. S. Corps.

*CAHUZAC Marie-Germain-Louis-Émile, né le 8 décembre 1885, à Albi (Tarn), † le 18 mars 1915 sur le *Bouvet*.

Docteur en 1910 (Fac. de Bordeaux), Médecin de marine 2e classe. Croix de guerre, Légion d'honneur (chevalier) à titre posthume.

Mort victime de son dévouement. A cherché jusqu'au dernier moment à ranimer le lieutenant de vaisseau Boidroux asphyxié dans la tourelle et a été entraîné par le bâtiment.

*CAILLET Charles-François-Amable, né le 17 mai 1880, à Bourseville (Somme), † en captivité, à Wittenberg (Allemagne), le 4 mars 1915.

M. A.-M. 1re classe, 128e Régiment d'Infanterie.

CAILLEUX Paul-Léon-Charles, né le 30 juin 1878, à Amiens (Somme), † le 7 octobre 1918, à Caen (Calvados).

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), M.-M. 1re classe S. S. 2e Région.

*CAILLOL Armand-Louis-Alfred, né le 20 mai 1887, à Guestas (Aude), † le 3 octobre 1918, à Vertekop.

Docteur en 1912 (Fac. Montpellier), M. A.-M. 2e classe, Ambulance divisionnaire.

CAILLOL Paul-Gabriel, né le 11 décembre 1863, à Ginestas (Aude), † le 13 juillet 1917, à Montpellier.

Docteur en 1889 (Fac. Montpellier), M. A.-M. 1re classe, 16e Section Infirmiers.

*CAMBON Marc-Eugène-Félix, né le 30 septembre 1886, à Tulle (Corrèze), † le 16 août 1914, à Dinant (Belgique).

Docteur en 1911 (Fac. de Bordeaux), Médecin Militaire, M. A.-M. 2e classe, 148e Régiment d'Infanterie.

*CAMBOURNAC Clément-Laurent, né le 8 mai 1892, à Cayrol (Aveyron), † le 21 décembre 1916, à l'ambulance de Revigny.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 2e classe, Groupe de brancardiers (37e Division). Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 15 janvier 1916. — Au cours des dernières opérations a contribué très activement au service des évacuations, se tenant constamment en première ligne et dirigeant sur le terrain, sous un feu très violent d'artillerie les équipes de brancardiers.

*J. O.*, 13 mars 1916. — Par son exemple et son ascendant sur ses hommes a toujours obtenu d'eux dans toutes les circonstances le maximum d'effort. S'est fait remarquer lors des attaques de juillet 1916 et pendant la période du 3 au 23 novembre 1916 par son dévouement, son énergie et sa bravoure, transportant lui-même à plusieurs reprises, sous le feu, des blessés. Grièvement atteint au cours d'une reconnaissance dans le secteur d'attaque le 15 décembre 1916, a rejoint le relai avancé du groupe et n'a consenti à se laisser évacuer que le 16 décembre.

*J. O.*, 12 décembre 1916. — Exerçant, le soir du 15 juillet 1916, après le dur

combat livré ce jour-là, le commandement du G. B. D. qui venait de faire deux très fortes attaques, malgré la fatigue de ses hommes arrivés sur le terrain à la tombée de la nuit, a su obtenir d'eux les plus grands efforts et a assuré, avec une rapidité remarquable, l'évacuation de nombreux blessés.

*CAMO-SEINE Henri-Joseph-Louis, né le 16 juillet 1886, à Cabestany (Pyrénées-Orientales), † le 13 janvier 1915, en Belgique.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe. Croix de guerre.

*J. O.*, 1916. — N'a cessé de faire preuve depuis le début de la campagne d'un grand dévouement et du mépris le plus absolu du danger pour assurer la relève et le traitement des blessés. Tué le 13 janvier à son poste de secours par un éclat d'obus.

*CAMPOS Moïse, né le 28 décembre 1872, à Livourne (Italie), † le 19 octobre 1915, à Belleville (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 98e Régiment d'Infanterie.

*CAMUGLI Francis-André, né à Marseille, le 5 décembre 1892, † le 4 septembre 1914, à Xennaménil.

Étudiant (École Marseille), M. Aux., 27e Bataillon de chasseurs.

*CAMUS René-Georges-François, né le 28 février 1887, à Dunkerque, † le 7 mai 1917, à Prosnes (Marne)

Étudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux., 241e Régiment d'Infanterie.

CAMUS, † le 13 novembre 1918, à l'hôpital de Dakar.

M.-M. 1re classe, Afrique Occidentale française.

*CANEL Laurent-Claudius-Marie, né le 17 juin 1874, à Lyon (Rhône), † le 25 septembre 1914, à Baccarat (Meurthe-et-Moselle).

Médecin militaire, M.-M. 1re classe, 86e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.*, 6 novembre 1914. — A été grièvement blessé par un éclat d'obus le 24 août en surveillant le relèvement des blessés de son régiment et a succombé quelques heures après ses blessures.

CAPDEPONT Bernard-Marie-Charles-Maurice, né le 1er juin 1867, à Gaujac (Landes), † le 24 décembre 1917, à Paris.
Docteur en 1899 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe.

CAPDEVILLE Paul-Jean-Jérôme, né le 20 juillet 1888, à Buzet (Lot-et-Garonne), † le 12 novembre 1918, à Mailly.
Docteur en 1911 (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 1re classe, Hôpital militaire, Camp de Mailly.

CAPELLE Fernand, né le 28 mars 1899, à Drulhe (Aveyron), † le 5 mars 1915 à l'hôpital de Mazamet (Tarn).
Étudiant (Fac. de Lyon). Infirmier au 143e Régiment d'Infanterie.

CAPETTE-LAPLÈNE Jean-Alphonse, né le 17 mai 1867, à Siorac-de-Belvès (Dordogne), † le 16 janvier 1915, à Périgueux.
Docteur en 1899 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Siorac (Dordogne), M. A.-M. 1re classe S. S. 12e Région.

*CAPON Léon, né le 10 avril 1879, à Trelon (Nord), † le 25 novembre 1918, à Casablanca.
Médecin Militaire, M.-M. 2e classe.

*CARLI Charles-Pierre-Colbert-Turgot, né le 22 juin 1891, à Erbajolo (Corse), † le 17 octobre 1917, à Verdun.

Etudiant (Fac. de Bordeaux, M. A.-M. 2e classe, 247e Artillerie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 janvier 1916. — A sans cesse fait preuve depuis le début de la campagne de grand courage et de sang-froid sous le feu. Le 26 septembre 1915, a pénétré un des premiers dans un fortin allemand âprement défendu et y a donné des soins aux nombreux blessés tombés au cours de la lutte. S'est prodigué le 27 et 29 septembre pour relever des blessés sous un bombardement des plus violents.

*J. O.*, 6 janvier 1918. — A affirmé toutes ses brillantes qualités comme chef de service dans un groupe d'artillerie, notamment aux attaques à l'ouest de Reims en avril 1917. Tombé glorieusement pour la France, sur les positions de batteries, le 17 octobre 1917.

*CARLIER Louis-Clovis-Georges, né le 7 juin 1859, à Goudelancourt-les-Pierrepond (Aisne), † le 11 février 1916, à Paris-Plage.

M. Princ. 1re classe, D. S. S. (5e Région), Médecin militaire. Croix de guerre, Officier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 30 octobre 1915. — Médecin militaire d'une grande valeur technique, énergique, actif, d'un dévouement à toute épreuve. Dirige avec beaucoup de zèle et d'autorité le service de santé d'un corps d'armée.

*J. O.*, 21 juillet 1917. — S'est dépensé sans compter dans l'accomplissement de sa tâche jusqu'à l'extrême limite de ses forces. S'est particulièrement signalé au cours des attaques des 13 et 14 juillet 1915 en Argonne en dirigeant lui-même, sous un feu des plus violents, l'organisation des secours et le service des évacuations. Mort des suites d'une maladie contractée au front.

CARNUS, né le 20 novembre 1874, à Omps (Cantal), † le 18 septembre 1918, à Laroquebron (Cantal).

Docteur en 1900, Médecin à Rodez (Aveyron), M. A.-M. 1re classe, S. S. Région Nord.

*CARON Eugène-Louis, né le 2 mai 1881, à Amiens (Somme), † le 17 avril 1917, à Auberives (Marne).



*Cliché Dr Rouvillois.*
H.O.E. no 13 à Marcelcave. — Vue d'avion, Somme, 1916.



*Cliché Dr Rouvilloss.*

Auto-chir sous tente. — Somme, 1917.



*Cliché Dr Rouvilloss.*

Après un bombardement par avions. H.O.E. de Courlandon. — Marne, 1917.

Docteur (Ecole d'Amiens et Fac. Paris), M.-M. 2e classe, 4e Tirailleurs Indigènes

*CARON Jean-Auguste, né le 8 juillet 1892, à Ancenis (Loire-Inférieure) † le 27 septembre 1918, à l'ambulance de Froidos, près Verdun.

M. A.-M. de 1re classe, Interne des hôpitaux de Nantes.

Décembre 1915. — Excellent médecin auxiliaire, très brave et d'un dévouement à toute épreuve ; a procédé, hors des tranchées, à l'identification d'un officier et de plusieurs soldats français, tombés aux affaires du 25 septembre 1915 ; le 4 décembre 1915, les boyaux étant impraticables, s'est porté à travers la plaine au secours d'un soldat blessé et, à peine de retour, en a pansé plusieurs autres sous le bombardement.

*CARON Pierre-Auguste, né au Havre, le 14 mars 1891, † le 28 mai 1916, à Bras-sous-Verdun (Meuse).

Étudiant (Ecole Rouen et Fac. Paris), Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., Groupe de brancardiers, 151e Division.

*CARPANETTI David-Georges, né le 31 juillet 1880, à Bône (Algérie), † le 21 juillet 1918, à Sacoing (Oise).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 365e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 janvier 1919. — Médecin de grande valeur professionnelle. Pendant toutes les périodes d'action, a donné à son personnel un bel exemple de calme et de mépris du danger en se rendant fréquemment en première ligne sous le feu, pour surveiller, diriger et encourager la relève des blessés. Le 21 juillet 1918, a été très gravement atteint en allant visiter un poste avancé. Deux citations.

CARPANETTI Marcel-Victor, né le 9 juillet 1886, à Bône (Algérie), † le 4 juillet 1918, à Paris.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 3/54.

*CARRABIN Eugène-Marie-François-Joseph, né le 16 janvier 1894, à Lyon (Rhône), † le 25 juin 1916, à Verdun.

Étudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., Groupe brancardiers, 129e Division. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 5 octobre 1919. — Médecin ayant toujours fait preuve d'un courage et d'une vaillance exceptionnelle entraînant ses brancardiers dans les régions les plus périlleuses. Parti comme volontaire avec des équipes pour soigner les blessés réfugiés au poste dit des « quatre cheminées », pris sous le feu des mitrailleuses ennemies, l'évacuation terminée, a été mortellement frappé en rejoignant son poste à Verdun le 23 juin 1916. Une citation antérieure à l'ordre du corps d'armée.

*CARREGA François-Gabriel, né le 22 février 1884, à Constantine, † le 21 septembre 1916, à Salonique.

Docteur en 1910 (Fac. de Bordeaux), Médecin de colonisation à Penthièvre, près de Bône (Constantine), M. A.-M. 1re classe, C. E. O. Légion d'honneur.

*J. O.*, 19 novembre 1916. — A toujours fait preuve du plus absolu dévouement et de la plus grande abnégation. Cité à l'ordre pour sa belle conduite au cours de la campagne. A été atteint d'une affection grave dans l'accomplissement de ses devoirs.

CARRIER Georges, né le 2 février 1872, à Lyon, † le 10 août 1918, à Lyon.

Docteur en 1899, Médecin à Lyon (mal. mentales), M.-M. 2e classe, S. S. Lyon.

*CARTELLIER Charles-Antoine, † le 27 août 1916, à Badricourt (Alsace).

M. A.-M. 2e classe, 250e Régiment d'Infanterie.

*CASSIDANIUS Marcel-Jean-Pierre-Robert, né le 12 septembre 1891, à Paris, † le 3 octobre 1918, à Souain (Marne).

Étudiant à Paris, S.-A.-M., 137e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'Honneur.

*J. O.*, 16 décembre 1920. — Médecin de bataillon d'une conscience et d'un dévouement absolus, poussant la bravoure jusqu'à la témérité. A été blessé mortellement en prodiguant ses soins à découvert, en pleine bataille à proximité de la ligne de feu, le 1er octobre, à Somme-Py. A été cité.

CASTRE Laurent-Olivier-Etienne, né le 13 février 1891, à Ault-Onival (Seine-Inférieure).

Étudiant (École d'Amiens).

CASTAGNY Jean-Paul-François, né le 6 juillet 1878, à Vingran (Pyrénées-Orientales), † le 31 mars 1917, à Lodève (Hérault).

Docteur en 1905, Médecin à Espira (Pyrénées-Orientales), M. A.-M. 1re classe S. S. 16e Région.

*CASTÉRA Louis-Pierre, né le 25 mai 1891, à Oloron-Sainte-Marie (Basses-Pyrénées), † le 29 février 1916, à Clermont-en-Argonne (Meuse).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 418e Régiment d'Infanterie, Croix de guerre.

*J. O.*, 7 mai 1916. — Grièvement atteint à son poste de secours de cinq blessures mettant sa vie en danger.

CATOIS Eugène-Henri, né le 28 novembre 1859, † le 23 février 1916, à Caen (Calvados).

Docteur en 1882, Médecin à Caen (Calvados), M.-M. 1re classe S. S. 3e Région.

CATUFFE Pierre-François, né le 7 juillet 1852, à Strasbourg (Bas-Rhin), † le 12 septembre 1915, à Amiens.

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M.-M. 2e classe, S. S. Région Nord. Chevalier de la Légion d'honneur.

*CAUBET Maurice-Raymond, né le 29 juin 1879, à Toulouse (Haute-Garonne), † le 21 février 1916, à Baleicourt (Meuse).

M.-M. 2e classe, 30e Artillerie, Médecin militaire. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 12 novembre 1916. — A constamment fait preuve d'un grand courage et d'un absolu dévouement. A été blessé très grièvement le 21 février 1916 devant le poste de secours central du régiment, alors que sous un violent bombardement, il organisait le fonctionnement du service médical.

CAUCAL Eugène-François, dit André, né le 2 février 1891, à Saint-Germain-du-Bois (Saône-et-Loire), † à Neufchâteau, le 28 février 1918.

Étudiant (Fac. de Lyon), Externe des hôpitaux, M. A.-M.

*CAULIER Vital, né le 23 mai 1892, à Carvin (Pas-de-Calais), † le 30 juin 1915, au Bois de la Gruerie.

M. Aux., 154e Régiment d'Infanterie.

CAUSSE Louis-Jules-Richard, né le 4 janvier 1891, à Nîmes (Gard), † le 4 juin 1915, à Arras.

Étudiant (Fac. de Lyon), Élève de l'école du S. S. Militaire, M. A.-M. 2e classe, 71e Régiment d'Infanterie.

CAVALIER-BENEZET Jean-Olivier, né le 2 octobre 1864, à Nîmes (Gard), † le 9 février 1919, à Rouen.

Médecin Militaire, M. Princ. 2e classe, Hôpital complémentaire no 48, à Rouen.

*CAVASSE Marius-Antoine-Benoît, né le 3 novembre 1877, à Vallauris (Alpes-Maritimes), † le 15 septembre 1914, à Rignaucourt (Meuse).

Docteur en 1903 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 38e Infanterie coloniale.

*CAVIER René, † le 28 mars 1916, à Baleicourt (Meuse), M. Aux., Groupe de brancardiers, 1re D. T.

*CAYROL Bénoni-Jean, né le 25 février 1875, à Mons (Hérault), † le 3 janvier 1917, à Gueux (Marne).

Docteur en 1901 (Fac. Montpellier), Médecin à Béziers (Hérault), M. A.-M. 1re classe, 3e Artillerie de campagne.

CAZANOVE Élie-Adolphe-Louis, né le 8 juillet 1867, à Nivian (Aude), † le 4 janvier 1915, à Carcassonne (Aude).

Docteur en 1893, Médecin à Carcassonne (Aude), M.-M. 1re classe S. S. 16e Région.

*CAZAUVIELH Marie-Bernard-André, né le 25 juillet 1895, à Belin (Gironde), † à Chapelle-Montholon (Aisne), le 15 juillet 1918.

Étudiant (Fac. de Paris), S.-A.-M., 3e Génie. Croix de guerre.

*J. O.*, 15 septembre 1918. — Sous-officier de la plus haute valeur morale et d'un courage à toute épreuve. Intoxiqué par les gaz au début d'un violent bombardement ennemi, ne cessa de se prodiguer autour des blessés de diverses armes, assurant personnellement leur transport et leur évacuation ; apprenant qu'un agent de liaison, gravement blessé, était resté en arrière de la compagnie, accompagna spontanément ses brancardiers au milieu d'un tir de barrage d'une extrême violence et malgré l'approche de l'ennemi. A été tué en arrivant auprès de ce blessé.

CELLIER Malo-Marie-Valentin, né le 20 novembre 1884, à Laon (Aisne), † le 29 janvier 1917, à Hanoï (Tonkin).

Docteur en 1907 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, Tonkin.

*CÉMACH Mendel-Yanas, né à Radom (Russie), le 20 janvier/1er février 1892, † à Eix (Meuse), le 10 mai 1916.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 140e Régiment d'Infanterie.

*CHABRUN Hippolyte-Louis-Élie, né le 25 juin 1882, à Mayenne, † le 6 juin 1915, à Tracy-le-Mont (Oise).

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 2e Zouaves. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 11 août 1915. — Lors de l'attaque du 6 juin, s'est porté sous un bombardement intense en première ligne pour assurer le service médical de son bataillon, et se rendre compte de son fonctionnement. A été tué.

CHAIGNON Gustave-Anatole-Victor, né le 20 juillet 1878, à Hambers (Mayenne), † le 10 avril 1918, à Rennes.

M. A.-M. 1re classe S. S. 10e Région.

*CHAILLOU AugusteJean-Marie-Albert, né le 21 août 1866, à Parennes (Sarthe), † le 24 avril 1915, à Vauquois (Meuse).

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M.-M. 2e classe, Ambulance no 7/5 Croix de guerre.

*J. O.*, 11 juin 1915. — A sollicité et obtenu la périlleuse mission d'assainir un champ de bataille près des tranchées ennemies. A été tué la nuit pendant qu'il accomplissait sa mission.

*CHALENCON Pierre, né à Bellac, le 10 juin 1869.

Étudiant (École Dijon), Capitaine 68e Régiment d'Infanterie.

*CHAMBRELENT Jules-Arthur-Jean-Baptiste, né le 9 juillet 1894, à Talence (Gironde), † à Steenstratt, le 31 juillet 1917.

Étudiant (Fac de Bordeaux), S. A.-M. 1er Régiment d'Infanterie. Médaille Militaire.

*J. O.*, 1er novembre 1920. — Au régiment depuis août 1915, modèle de bravoure et de dévouement. A participé à toutes les attaques. Frappé mortellement auprès de son état-major en installant le poste de secours dans la deuxième ligne, en terrain conquis, le 31 juillet 1917, sur l'Yser. A été cité.

*CHAMONTIN Joseph-Marie-Louis, né le 2 mars 1882, à Nîmes (Gard), † le 13 novembre 1914, à El-Kirry (Maroc).

M.-M. 2e classe, 5e Tirailleurs Sénégalais.

*CHAMPAVERE Jean-Jules-Étienne, né le 4 août 1886, à Saint-Didier-la-Sauve (Haute-Loire), † le 16 mai 1915, à Ricquebourg (Oise).

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 16e Régiment d'Infanterie.

CHAMPENIER Paul-Jean-Michel, né le 19 juillet 1868, à Orval (Cher), † le 7 janvier 1918, à Bourges.

Docteur en 1895, Médecin au Le Châtel (Cher), M. A.-M. 1re classe S. S. 8e Région.

CHAMPOLLION-LANAUTE, Jean-Victor-Amédée, né le 27 décembre 1871, à Bergerac (Dordogne), † le 15 juillet 1917, à Plazac (Dordogne).

Docteur en 1898 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Montignac (Dordogne), M. A.-M. 1re classe S. S.

CHANAL Jules, né le 16 mai 1867, à Alexandrie (Égypte), † le 29 mars 1919, à Rennes.

M.-M. 2e classe, 16e Bataillon de chasseurs.

*CHAMPON Charles-Joseph-André-Eugène, né le 15 septembre 1890, à Monestier-de-Clermont (Isère), † le 20 mai 1917, à Paissy (Aisne).

Étudiant (Fac. de Lyon), M. A.-M. 2e classe, 54e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 24 mai 1919. — Médecin aide-major d'un dévouement à toute épreuve. Au front depuis le début de la campagne. Déjà cité à l'ordre du régiment le 18 mai 1916. Tué le 20 mai 1917 au moment où sur la position de batterie, violemment bombardée, il donnait des soins à un aspirant blessé. A été cité.

*CHANCEL Évariste-Cyprien, né le 21 octobre 1888, à Avon (Seine-et-Marne), † le 14 décembre 1914, à Groos-Vierstraat (Belgique).

Élève de l'École du S. S. militaire, Aspirant de Lyon, Groupe brancardiers, 32e Division.

*CHANCOGNE Georges-Gaston-Pierre, né le 3 octobre 1879, à Périgueux (Dordogne), † le 14 juin 1918, à Méry (Oise).

Docteur en 1906 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Vergt (Dordogne), M. A.-M. 1re classe, 125e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

> *J. O.*, 5 décembre 1919. — Médecin d'un dévouement et d'une bravoure remarquables. Tombé glorieusement à son poste de secours le 14 juin 1918 pendant un violent bombardement. A été cité.

CHANOINE Henry-Louis, né le 25 mai 1895, à Mourmelon-le-Petit (Marne), † le 27 janvier 1919, à l'hôpital de Saint-Mandé.

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M., 83e Régiment d'Infanterie.

CHANDESRIS Jacques, né le 5 août 1880, à Azay-sur-Cher (Indre-et-Loire), † le 26 octobre 1918, à Cugny (Aisne).

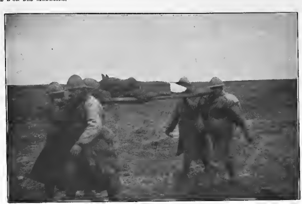
Docteur en 1907 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, Ambulance chirurgicale-auto no 3.

CHAMORRO Salvador de Jésus, né le 25 janvier 1883, à Managuá (Nicaragua), † le 7 novembre 1916, à Versailles.

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 22e Artillerie.

CHAPLAIN Louis-Adrien-Marie, né le 15 août 1876, à Notre-Dame-de-Bondeville (Loire-Inférieure), † le 24 août 1914, à Dieppe.

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), Médecin à Déville (Seine-Inférieure), M. A.-M. 1re classe, Hors cadres.



*Cliché J. Forestier.*
Brancardiers dans la Somme. — Pressoire, 9 novembre 1916.



*Cliché Touyéras.*
La messe sous les arbres de la forêt de Laigue. — Mai 1916.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*

Poste de secours dans les carrières. — Oise.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*

Vendresse. — Les Grottes.

CHAPPET Georges-Marie, né le 19 juin 1883, à Lyon, † le 28 septembre 1917, à Lyon.

M.-M. 2e classe, 242e Régiment d'Infanterie, Médecin militaire.

*CHARDON Lucien-Auguste, né le 5 décembre 1883, à Murat (Cantal), † le 25 octobre 1915, en Argonne.

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, 4e Régiment d'Infanterie.

*CHARETTE DE LA CONTRIE (DE) Louis-Henri-Emmanuel-Maxence-Marie, né le 27 décembre 1882, à Nantes, † le 23 août 1914, à Ethes (Belgique).

Docteur en 1909. Médecin à Oysonville(Eure-et-Loire), M. M.-M. 1e classe, 26e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 24 mai 1919. — Fortement indisposé le 19 août 1914, reste néanmoins à son poste. Le 22 août 1914 au combat d'Ethes, blessé de deux balles aux reins et à la cuisse demande qu'on enlève d'abord les autres blessés et dit à un lieutenant : « Laisse-moi et occupe-toi de tes échelons ». Transporté au poste de secours de Gomery, est enlevé le 24 par les Allemands, sous le prétexte mensonger qu'on a tiré des fenêtres ; est fusillé avec d'autres blessés. A été cité.

CHARMAISON Paul-Pierre-Gilbert, né le 6 mars 1883, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), † le 8 septembre 1914, à Stuttgart.

M. Aux., 105e Régiment d'Infanterie.

*CHARNOT Marcel, né le 30 septembre 1892, à Blida, † le 16 avril 1917, à Berry-au-Bac (Marne).

M. Aux., 63e Infanterie territoriale. Croix de guerre.

*J. O.*, 19 août 1917. — Nature ardente et généreuse, a donné de nombreuses preuves de son courage, de son sang-froid et de son dévouement dans des circonstances périlleuses. Déjà cité à l'ordre du régiment le 16 avril 1917 : son unité étant divisée a demandé instamment à rester avec la fraction soumise à un violent bombardement, tenant à réconforter les hommes, par sa présence. A été très grièvement blessé à son poste, et est mort le même jour dans le trajet du poste de secours à l'ambulance.

*CHARPENTIER Marie-Isidore-Emmanuel, né le 1er août 1867, à Orléans (Loiret), † le 23 septembre 1917, à Somme-Tourbe (Marne).

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, 109e Infanterie territoriale.

CHASSAT René, né le 24 mai 1889, à Dorat (Haute-Vienne), † le 21 décembre 1914, à Limoges.

M. Aux., 12e Escadron du Train.

*CHASSY Benoît-Marie-Alphonse, né le 11 avril 1869, à Charlière (Loire), † le 6 août 1915, à Moudros.

Docteur en 1896 (Ec. Marseille et Fac. de Paris), Médecin à Marseille, M. A.-M. 1re classe (15e Région).

*CHASTANG Félix-Marie-Théodore, né le 15 août 1890, à La Rochelle (Charente-Inférieure), † le 12 novembre 1914, à Dixmude.

Etudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin de marine, Médecin de 2e classe, 1er Fusiliers Marins. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 22 octobre 1915. — S'est signalé dans les premiers engagements par son courage et ses qualités professionnelles. Le 10 novembre 1914, l'ennemi envahit son poste de secours ; ce jeune officier grâce à son sang-froid a sauvé la vie à son chef. Frappé à mort le lendemain au cours d'un bombardement en donnant ses soins aux blessés français et allemands. A su, par son attitude, forcer l'admiration même de ses ennemis.

CHATILLION Léopold-Emmanuel-Victor, né le 24 mai 1884, à Arintod (Jura), † le 20 mars 1915, à Aillevillers (Haute-Saône).

Étudiant (Fac. de Lyon), Externe des hôpitaux.

*CHATINIERES Jean-Baptiste, né le 2 juillet 1894, à Castelsarazin (Tarn-et-Garonne), † le 7 octobre 1915, à Tahure (Marne).

Etudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., 19e Régiment d'Infanterie, Médecin militaire.

*CHAUFFARDET René-Louis-Delphin, né le 1er juin 1895, à Baume-les-Dames (Doubs), † le 22 octobre 1917, à Courcelles (Aisne).

Étudiant (Fac. de Lyon), Médecin militaire, M. Aux., 283e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 28 décembre 1917. — Médecin d'une grande bravoure, ayant une haute idée du devoir. Le 21 octobre 1917, a donné un magnifique exemple de dévouement et d'abnégation en prodiguant ses soins aux blessés sous un feu d'artillerie d'une extrême violence. A été grièvement blessé dans l'accomplissement de son devoir. Déjà cité à l'ordre.

*CHAUFOUR Hubert, né à Saint-Dizier (Haute-Marne), le 6 avril 1886 † le 10 septembre 1915 (M. G.), à Moudros.

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), M. A.-M., H. O. E.

CHAUTEMPS François-Émile, né le 2 mai 1850, à Valléry (Yonne), † le 12 décembre 1918, à Paris.

Docteur en 1875, Sénateur de la Haute-Savoie, M. Princ. 1re classe, Médecin-chef Hôpital militaire du Panthéon.

*CHAUVELON Jean-Théodore-Marie, né le 27 février 1896, à Rouen (Seine-Inférieure), † le 9 juin 1918, à Écueil (Marne).

Étudiant (École de Nantes), M. Aux., 54e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O*, 17 août 1918. — Médecin auxiliaire animé d'un esprit de dévouement mûrement réfléchi et d'un esprit d'abnégation délibérément consenti. A été tué à l'ennemi pendant qu'il pansait les blessés du groupe sous un tir violent d'obus toxiques et d'obus explosifs. Déjà quatre fois cité.

*CHAUVIN Paul-Louis, né le 17 septembre 1895, à Tours (Indre-et-Loire), † le 18 février 1916, à Cappy (Aisne).

M. Aux., 21e Infanterie coloniale.

*CHAUVIN Jacques-Jules-François, né le 28 juillet 1894, à Cherbourg (Manche), † le 29 septembre 1915, à Tahure.

Étudiant (Fac. de Bordeaux).

*CHAVERNAC Eugène-Paul-William, né le 1er janvier 1877, à Aix-en-Provence, † le 25 juillet 1918, à Brécy-sur-Fère (Aisne).

Docteur en 1904 (Fac. Montpellier), Médecin à Marseille (Bouches-du-Rhône), M.-M. 2e classe, 328e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.*, 23 décembre 1918. — Officier du service de santé des plus distingués. Affecté à un régiment d'infanterie sur sa demande, a fait preuve en toutes circonstances d'une haute compétence et d'un dévouement absolu. Patriote animé de la plus grande bravoure est tombé glorieusement pour la France le 25 juillet 1918 en assurant l'évacuation des blessés.

*CHAVANNE Lucien, né le 14 décembre 1877, à Zéralda (Alger), † le 1er juin 1919, à Oudja (Maroc).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe.

CHAVANT F., né à Saint-Rambert-sur-Loire, le 4 décembre 1871, mort pour la France, Hôpital Militaire Desgenettes, à Lyon, le 22 mars 1918.

Docteur en médecine (Fac. de Lyon 1903), Pharmacien A.-M, 1re classe.

*CHAVOIX Jean-Jacques, né le 29 mai 1886, à Bordeaux (Gironde), † le 22 août 1918, à l'H. O. E. no 36.

Docteur en 1911 (Fac. de Bordeaux), M. A.-M., 28e Régiment d'Infanterie.

CHAYRON François-Marie-Léon, né le 16 septembre 1853, à Villefranche-de Longchapt (Dordogne), † le 9 mai 1918, à Villefranche-de-Longchapt.

Docteur en 1877, Médecin à Villefranche-de-Longchapt, M.-M. 2e classe, S. S. 12e Région.

CHAZAL Paul-Louis, né le 22 janvier 1879, à Paris, † le 31 octobre 1918, à Paris.

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe S. S. Tunisie.

*CHEFDRUE Agnès-Benoît-Gaston-Léonce, né le 21 janvier 1889, à la Pointe-à-Pître (Guadeloupe), † le 16 juillet 1916, à Vadelaincourt (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 2e Génie. Médaille militaire.

CHENET Charles, né le 15 décembre 1884, à Guéméné (Loire-Inférieure).

Docteur en 1918 (Fac. de Paris), Interne des Hôpitaux de Paris.

*CHENU Marie-Armand-Robert, né le 4 mai 1892, à Sancergues (Cher), † le 25 avril 1918, à Westoutre (Belgique).

Étudiant (Fac. de Lyon), M. A.-M. 1re classe, 414e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 18 juillet 1918. — Jeune médecin ayant la plus belle conception du devoir, d'une calme bravoure, s'est prodigué sans compter pendant le violent bombardement d'un village qui causait des pertes à son unité, dédaignant le danger portant ses soins aux blessés dans les endroits les plus dangereux. Mortellement blessé à son poste de secours.

*CHEROUVRIER Léon-Louis-Jules, né le 11 mars 1888, à Laval (Mayenne), † le 24 février 1915, à Pont-à-Mousson.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 36e Infanterie coloniale, Médecin militaire. Médaille militaire.

*J. O.*, 20 mars 1915. — Blessé très grièvement le 18 février en donnant ses soins aux blessés sous un feu violent d'artillerie ; blessure entraînant l'amputation des deux jambes.

CHERUT Paul-Louis, né le 22 août 1872, à Reims (Marne), † le 9 juin 1916, à Dieppe.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 8/11.

*CHEVALLIER Henry-Louis-Étienne, né le 27 octobre 1877, à Paris, † le 10 septembre 1915, à Fismes (Marne).

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 10/2.

*CHEVALLIER Paul-Victor, né le 28 avril 1874, à Saint-Lezant-du-Guâ (Charente-Inférieure), † le 7 octobre 1916, à Châlons-sur-Marne.

M. A.-M. 2e classe (6e Région).

CHEVALIER Marcel-Louis-Joseph, né le 8 mai 1899, au Mans, † le 17 juin 1919, à Dunkerque.

M. Aux., Gare régulatrice à Dunkerque.

*CHEYNET Marie-Jules-Casimir-Noel, né le 25 août 1871, au Cheyland (Ardèche), † le 26 février 1916, à bord de la *Provence II*.

Docteur en 1897, Médecin à Beaurepaire (Isère), M. A.-M. 1re classe, 3e Infanterie coloniale.

CHOLET Georges-Mathieu, né le 5 novembre 1874, à Paris, † le 3 août 1915, à Dinard Saint-Enogat (Ille-et-Vilaine).

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, S. S. 10e Région.

*CHOQUENEY Jean-Félicien-Charles, né le 8 janvier 1894, à Grenoble (Isère), † le 25 septembre 1916, à Bouchavesnes (Somme).

Étudiant (Fac. de Lyon), M. A.-M. 2e classe, 29e Bataillon de chasseurs à pied. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre avec palme.

*J. O.*, 9 janvier 1920. — Médecin aide-major, ayant en toutes circonstances fait preuve d'un dévouement absolu et d'un grand mépris du danger. A été tué à son poste le 25 septembre 1916.

*CHOVE Paul-Alfred, né le 28 août 1893, à Brest, † le 9 septembre 1914, à Sézanne (Marne).

Etudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M. A.-M., 2e classe, Division marocaine.

CHUQUET, † le 24 septembre 1919, à Fleury-les-Aubrais (Loiret).

M.-M. 1re classe.

CIRET Marie-Joseph-Émile, † le 15 décembre 1914, à Amélie-les-Bains (Pyrénées-Orientales).

M. A.-M., 22e Régiment d'Infanterie.

CLAISE Maurice, né le 10 octobre 1888, à Reims (Marne), † le 11 novembre 1916, à Plouguernével (Côtes-du-Nord).

M. Aux., 48e Régiment d'Infanterie.

*CLARET Alphonse-Paul-Marius, né le 22 septembre 1884, à Grenoble (Isère), † le 15 septembre 1914, dans les Vosges.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 30e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 19 septembre 1914. — Médecin-major de réserve de Mideville à l'ambulance I de la 58e Division de réserve. Cité à l'ordre de l'armée pour le sang-froid, le zèle, le dévouement qu'il a montré en accomplissant son service sous le feu le plus violent.

CLARAC Raymond-Louis-Gustave, né le 25 novembre 1884, à Paris, † le 29 mars 1917, à Bordeaux.

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, S. S. 18e Région.

*CLAVERIE Bernard-François-Joseph, né le 4 octobre 1890, aux Andelys, † le 10 avril 1916, à Vaux (Meuse).

Étudiant (École Rouen), M. Aux., 274e Régiment d'Infanterie.

*CLAVERIE Siméon, né le 5 janvier, à Lourdes (Hautes-Pyrénées), † le 1er avril 1917, à Ek-Sissoun (Grèce).

M. A.-M. 1re classe, A. O. Croix de guerre.

*J. O.*, 12 mars 1917. — Bien qu'ayant un certain âge, est parti dès le début des hostilités. S'est fait apprécier à X... Médecin dont le dévouement ne se lasse jamais.

*CLAUSE Marie-Auguste-Edmond, né le 10 février 1872, à Hans (Meuse), † le 21 décembre 1915, à Verdun.

Docteur en 1901, Médecin à Clermont-en-Argonne (Meuse), M. Aux., 6e Section C. O. A.

CLÉMENT Édouard-Louis-Lucien, né le 22 avril 1872, à Dijon (Côte-d'Or), † le 10 mai 1915, à Nevers.

M. A.-M. 1re classe, S. S. 8e Région.

*CLOT Lucien, né le 8 septembre 1890, à Paris, † le 12 septembre 1916, à Maurepas (Somme).

M. Aux., 1er Bataillon d'Afrique.

*CLOTTES Charles-Henri-Louis, né le 9 août 1892, à Lauragnel (Aude), disparu en Méditerranée dans le torpillage du *Cassini* (28 février 1917).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin de marine, M. Aux. 3e classe, Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur (à titre posthume).

Disparu avec son bâtiment, torpillé par un sous-marin ennemi en accomplissant son devoir militaire.

*CLOUZET Pierre-Joseph-Armand, né le 24 mai 1893, à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), † le 22 octobre 1918, à Gothen (Belgique).

M. A.-M., 224e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 6 février 1919. — Médecin très actif, aussi intrépide que modeste. Est tombé mortellement atteint le 22 octobre 1918 en prodiguant ses soins aux blessés malgré un tir très violent de l'artillerie. N'a cessé de faire preuve au cours de la campagne d'un dévouement, d'un courage digne d'éloges ainsi que des plus belles qualités professionnelles.

CLUNET Jean, né à Paris le 26 janvier 1878, † à l'hôpital de contagieux de Jassy, le 3 avril 1917.

Ancien interne des hôpitaux, Préparateur à la Faculté de Médecine de Paris, Agrégé de la Faculté de Nancy, M. M. 1re classe, Médecin-chef de mission à l'hôpital de contagieux (typhus exanthématique) à Jassy (Roumanie). Chevalier de la Légion d'honneur.

S'est distingué au Maroc, en donnant ses soins aux victimes de l'insurrection de Fez. Dans la guerre contre l'Allemagne, d'abord en France, puis aux Dardanelles, à Corfou, en Albanie, a donné partout l'exemple de l'abnégation et du courage. Echappé, grâce à son énergie, au torpillage du transport *La Provence*, a demandé, dès son retour en France, à repartir en mission à l'étranger. En Roumanie, a réclamé l'honneur de diriger un hôpital de contagieux auprès desquels il a contracté le typhus exanthématique.

CŒUR Georges, né le 15 janvier 1883, à Coullons (Loiret), † le 23 octobre 1917, à Sainte-Menehould.

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 6/5.

*COIGNARD Émile-Alexandre-Augustin, né le 14 décembre 1879, à Cholet (Maine-et-Loire), † le 25 avril 1917, à Villers-Marmery (Marne).

Docteur en 1905, Médecin à Cholet, M. A.-M. 1re classe, 16e Chasseurs à cheval. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 8 décembre 1919. — Médecin très dévoué et très consciencieux. Tué à son poste en accomplissant courageusement son devoir. A été cité.

*COING-MAILLET Antoine-Marie-Ferdinand, né le 22 octobre 1894 à Tullins (Isère), † le 8 avril 1918, à Beauvais.

Etudiant (Fac. de Lyon), Elève de l'Ecole du S. S. militaire S.-A.-M., 277e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 16 juin 1918. — Médecin de bataillon d'une énergie et d'un dévouement hors de pair, se dépensant sans compter. A été grièvement blessé en faisant courageusement son devoir au cours des récents combats. Une citation.

*COIZET Jean.

M. Aux.

*J. O.*, 6 février. — Médecin auxiliaire remarquable, par ses qualités de courage et de dévouement. A été tué glorieusement à son poste dans l'exercice de ses fonctions lors du bombardement du 11 mai 1916, au bois de la Caillette, devant Verdun. A été cité.

COLAT (Surnom) BROCARES Paul-Émile, né le 11 mai 1895, à Compans (Hautes-Pyrénées), † le 30 octobre 1918, à Saint-Mandé (Hôpital militaire).

M. Aux., 32e Section Infirmiers militaires.

COLIN Henri-Gabriel, né le 18 décembre 1867, à Paris, † à Paris, le 25 février 1919.

M.-M. 2e classe (G. M. P.).

COLLARD, né le 20 avril 1869, à Vitry-les-Reims (Marne), † le 10 janvier 1918, à Rouen (Seine-Inférieure).

Docteur en 1899 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe (5e Région).

*COLLILIEUX Alexandre-Yvon, né le 18 septembre 1885, à Toulouse (Haute-Garonne), † en 1918.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, Hôpital d'évacuation. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 11 février 1919. — Médecin d'un dévouement absolu. Adjoint au médecin-chef d'un hôpital d'évacuation, a contracté au chevet des malades contagieux, qu'il soignait volontairement, pour venir en aide à ses camarades surmenés, une affection grave mettant sa vie en danger. Une citation.

*COLLIN Georges, né le 24 août 1884, à Vannes (Morbihan), † sur le *Kléber*.

Docteur en 1911 (Fac. de Bordeaux). Médecin de marine, M. de 2e classe. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

A collaboré activement à l'embarquement des malades. A reçu et porté dans ses bras un blessé atteint d'une fracture de la jambe droite, l'a pansé et fait placer sur un cadre dans la chaloupe. N'a quitté l'infirmerie qu'après l'embarquement de tous les malades. Mort des suites de blessures dues à l'explosion pendant le chavirement du bateau.

*COLONNA Louis-Marie, né le 9 mai 1859, à Corte (Corse), † le 21 octobre 1914, à Saint-Dié.

Docteur en 1886, Médecin à Nice, M.-M. 2e classe, Ambulance alpine no 1/75. Croix de guerre.

*J. O.*, 9 décembre 1914 — N'a pas hésité à se porter sous un feu violent d'artillerie au secours d'un officier blessé et a été atteint de trois graves blessures, aux suites desquelles il a succombé. Avait refusé de se laisser enlever avant que ses blessés aient été mis en sûreté.

COLSON Jules-Gustave-Adolphe, né le 5 septembre 1874, à Saint-Martin-le-Pin (Dordogne), † le 1er décembre 1915, à Tours.

M. Aux., 8e Infanterie territoriale.

*COMBES Dieudonné-Eugène, né le 15 août 1873, † le 21 novembre 1918, à Salonique.

Docteur en 1906, Médecin à Toulon, M. A.-M. 1re classe, Armée d'Orient.

COMPAGNON Achille-Pierre-Eutrope, né le 30 avril 1873, à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), † le 26 mars 1919, à Metz.

M.-M. 2e classe, 114e Artillerie lourde.

COMTE Henri-Pierre-François, né le 9 avril 1854, à Vic, † le 16 juillet 1915, à Versailles.

Médecin militaire, M. Inspecteur, D. S. S. (4e Région).

*COMTE Victor-Alexis-Joseph, né le 15 novembre 1874, à Avignon (Vaucluse), † le 25 février 1916, à Verdun.

M. A.-M. 1re classe, 3e Régiment de marche de Zouaves. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 juin 1916. — Médecin de bataillon qui s'est dépensé sans compter le 24 février 1916 pour soigner les blessés. Mort pour la France à son poste de secours.

*CONDAMINE Marie-Paul-Albert, né le 30 septembre 1887, à Tulle (Corrèze), † le 21 juin 1915, à Notre-Dame-de-Lorette.

Docteur en 1913 (Fac. de Bordeaux), Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 20e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 septembre 1915. — Médecin militaire d'une haute conscience professionnelle, a montré en plusieurs circonstances un réel mépris du danger en courant soigner en première ligne les blessés grièvement atteints. A été tué au cours d'un bombardement le 21 juin. Avait déjà reçu précédemment les félicitations à l'ordre du bataillon pour sa belle conduite.

CONTAMIN Antoine-Marie-Victor, né le 10 juin 1883, à Lyon (Rhône), † le 30 juin 1916, à La Chapelle-sous-Rougemont (Belfort).

M. A.-M. 1re classe, 23e C. Aérostation.

*COQUIDE Gustave-Henri-François, né à Frévent (Pas-de-Calais), † le 31 mai 1917, à Moronvilliers.

M. A.-M. 2e classe, 324e Régiment d'Infanterie. Médecin militaire. Chevalier de la Légion d'Honneur.

*J. O.*, 6 novembre 1920. — Médecin dévoué au front depuis le début. A été tué, le 31 mai 1917, dans son poste de secours, par un éclat d'obus. A été cité

*CORBACHEFF, né à Travédon (Russie), † le 18 mars 1916, à Vaux.

M. Aux., 97e Régiment d'Infanterie, Croix de guerre.

*J. O.*, 14 juin 1916. — De nationalité russe, engagé volontaire pour la durée de la guerre. A fait preuve au cours des journées des 17 et 18 mars 1916 du plus grand dévouement en allant sous un bombardement intense prodiguer ses soins aux blessés. A été tué au cours de ce bombardement.

*CORDIER Henri-Joseph-Marie, né le 29 décembre 1877, à Baigneux (Côte-d'Or), † le 28 mars 1915, à Cuperly (Marne).

M. Aux., 271e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 20 mars 1916. — Mort d'épuisement après avoir sans répit prodigué ses soins aux blessés dans des circonstances particulièrement difficiles

*CORDIER Henri, né le 29 décembre 1877, à Bagneux-les-Juifs (Côte-d'Or), † le 8 décembre 1915, à Guevgueli (Serbie).

Docteur en 1905 (École de Dijon et Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 371e Régiment d'Infanterie.

CORDIER Palmyre-Albéric-Louis, né le 18 février 1871, à Amancey (Doubs), † le 5 septembre 1914, à Besançon.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, 5e Infanterie coloniale.

*J. O.*, 9 août 1920. — Officier supérieur du S. de S., d'une haute valeur professionnelle, ayant de beaux états de service et de nombreuses campagnes.

Malade très gravement à Wolscheid où il était fait prisonnier le 20 août 1914 et malgré son triste état, il se dépensait sans compter pour soigner et évacuer les blessés.

*CORNIER Maurice, né le 11 mars 1893, à Igornay (Saône-et-Loire), † le 3 octobre 1918.

Etudiant (Fac. de Lyon), Elève de l'école du S. S. Médecin militaire, M. Aux., 501e Artillerie d'assaut. Croix de guerre.

*J. O.*, 23 janvier 1919. Atteint par un éclat d'obus en se portant au secours d'hommes blessés, continuait toujours à prodiguer des soins sous un violent bombardement, lorsqu'un obus vint le frapper mortellement.

*CORTIN Maurice-Charles-Eugène, né le 23 mars 1883, à Pont-Faverger (Marne), † le 10 septembre 1916, à Maurepas (Somme).

Docteur en 1909, Médecin à Saint-Martin-d'Auxigny (Cher), M. A.-M. 2e classe, 1er Bataillon d'Afrique.

*CORVINGTON Marie-Charles-André, né le 19 novembre 1877, à Cayes (Haïti), † le 13 décembre 1918, à Metz.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Épernay (Marne). M.-M. 2e classe, Ambulance chirurgicale auto. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 10 avril 1919. — Médecin d'un beau dévouement et d'un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloge. Au front depuis le début de la campagne ; n'a cessé de prodiguer ses soins avec la plus belle abnégation. Vient de contracter une grave maladie en assurant un service particulièrement dangereux. Une blessure. Une citation.

*COSSART Georges-Henri, né le 18 juillet 1893, à Haspres (Nord), † le 28 juillet 1916, à Warvillers (Somme).

M. Aux., Groupe brancardiers, 26e Division.

*COSTE Pierre-Fortuné-Juste, né le 10 novembre 1891, à Pertuis (Vaucluse), † le 12 octobre 1918, à Zuydcoote.

M. A.-M. 2e classe, H. O. E. nº 16/2.

*COSTE Pierre-Albert, né le 6 août 1882, à Arzens (Aude), † le 14 décembre 1914, à Groos-Vierstratt (Belgique).

Docteur en 1907 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 1re classe, Groupe brancardiers, 32e Division. Croix de guerre.

*J. O.*, 16 juillet 1915. — Médecin-chef hôpital 32. Chef de service de grande valeur et d'un dévouement absolu. Dirige depuis le début de la guerre un hôpital d'évacuation des plus importants dont il a organisé l'installation et le fonctionnement de façon à assurer dans des conditions parfaites de transport le ravitaillement et l'hospitalisation de nombreux malades et blessés. Est parvenu à ce résultat exemplaire en se dépensant tout entier depuis dix mois.

*COSTIL Albert-Alfred, né le 8 avril 1878, à Montbray (Manche), † le 12 juin 1917, à Beaurieux (Aisne).

M. A.-M. 1re classe, 87e Artillerie lourde. Croix de guerre. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 31 octobre 1917. — Médecin aide-major de 1re classe au 5e groupe du 87e art. lourde. Médecin d'un courage et d'un dévouement admirables. Pendant la nuit du 11 au 12 juin 1917 s'est porté seul sous un violent bombardement au secours de deux blessés étrangers à son groupe. A été tué à son poste de secours après les avoir évacués.

*COTTELLE Henri-Ernest, né le 9 juillet 1894, à Vannes, † le 25 avril 1918, à Mailly-Raineval (Somme).

M. A.-M. 2e classe, 311e Régiment d'Infanterie.

*COUDRAY Stéphen-Flavien-Alphonse, né le 16 février 1886, à Bourgueil (Indre-et-Loire), † le 18 avril 1917, à Bussy-le-Château (Marne).

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 126e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 9 juillet 1919. — Bien que d'une santé précaire, s'est toujours fait remarquer par le zèle et le dévouement avec lesquels il prodiguait ses soins aux blessés jusque sous le feu de l'ennemi. A été mortellement blessé dans la nuit du 17 au 18 avril 1917 pendant qu'il opérait les pansements des blessés dans son poste de secours soumis à un violent bombardement. A été cité.

COULON Jean-Lucien, † le 12 mars 1917, à Sainte-Menehould.

M. Aux., 363e Régiment d'Infanterie.

COURBOULES Paul-Antoine-Joseph, né le 19 mars 1858, à Brive (Corrèze), † le 27 août 1917, à Paris.

Médecin militaire, M. Princ. 1re classe, hôpital de Melun.

COURJON Armentaire-Marius-Antoine, né le 4 septembre 1883, à Meysieu (Isère), † le 15 septembre 1918, à Bourgoin (Isère).

Docteur en 1911 (Fac. de Lyon), Médecin à Lyon et à Meysieu (Isère), M.-M. 1re classe (14e Région).

COURMONT Jules-André, né le 24 janvier 1865, † le 24 février 1917, à Lyon.

Docteur en 1891, Médecin des hôpitaux de Lyon, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, M.-M. 1re classe, S. S. 14e Région.

*COUROUBLE Achille-Auguste-Élie, né le 16 mars 1887, à Lille (Nord), † le 14 juin 1915, à Hébuterne (Pas-de-Calais).

Docteur en 1911, Médecin à Lille, M. A.-M. 2e classe, 243e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J O.*, 19 août 1915. — A toujours fait preuve d'une audacieuse témérité. Aux combats du 10 juin, s'est porté au secours des blessés dans la tranchée conquise soumise à un très violent bombardement ; blessé à la tête de plusieurs éclats d'obus, a continué à assurer son service. Dans la nuit du 14 au 15 juin, commandé



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
L'église de Glennes transformée en ambulance. — Les bas-côtés.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
L'église de Glennes transformée en ambulance. — Une chapelle.



Dans les grottes de Buzancy.

*Cliché Musée du Val de Grâce.*



*Cliché Musée du Val de Grâce.*

Un boyau vers le poste de secours. — Aisne.

pour aller relever des cadavres, a été tué en arrachant des fils de fer, sur le champ de bataille le corps d'un lieutenant du régiment

*COURT Pierre, né le 3 novembre 1892, à Grignols (Gironde), † le 27 septembre 1916, à Raucourt (Somme).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 9e Génie. Croix de guerre Médaille militaire.

*J. O.*, 25 mars 1917. — D'une bravoure héroïque, faisant preuve en toutes circonstances du plus profond mépris de la mort ; a été tué par une mitrailleuse à 30 mètres de la tranchée ennemie, pendant l'assaut du 25 septembre 1916, au moment où il donnait ses soins à un sapeur de sa compagnie grièvement blessé.

*J. O.*, 1er février 1920. — Médecin d'un courage exemplaire et d'une compétence éprouvée. Est parti le 25 septembre 1916, avec les premières vagues d'assaut, afin de porter des secours immédiats aux blessés, et a été tué dans l'accomplissement de sa tâche à l'endroit le plus avancé des lignes

*COURTELLEMONT Victor-Eugène-Gustave, né le 2 octobre 1875, à Melun (Seine-et-Marne), † le 16 octobre 1916, à Maurepas (Somme).

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris. Professeur à l'École de médecine, Médecin des hôpitaux d'Amiens, M. A.-M. 2e classe, 121e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 6 avril 1917. — Médecin d'une valeur et d'un dévouement hors de pair. Ancien interne des hôpitaux de Paris ; professeur à l'Ecole de Médecine d'Amiens, médecin des hôpitaux d'Amiens ; a dirigé au début de la guerre le service de médecine d'un hôpital auxiliaire avec une grande compétence. Agé de 41 ans, il a réclamé ensuite de passer au service armé et a insisté pour faire campagne. Classé au 5e groupe du 121e art. lourde, a voulu assurer lui-même le service médical sur les positions, malgré la présence au groupe d'un médecin auxiliaire. A été tué à son poste de secours le 16 octobre 1916

COUSTAN Maurice-Louis-André, né le 9 octobre 1876, à Douai (Nord), † le 24 décembre 1915, à Marseille.

Docteur en 1904, Médecin à Marseille, M. A.-M. 2e classe S. S. 15e Région.

*COUTISSON Antoine-François-Marie, né le 7 juin 1883, à Bourganeuf (Creuse), † le 28 novembre 1916, à Mesbarant-Mérignac (Creuse).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 328e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 novembre 1915. — N'a cessé de se distinguer par son dévouement professionnel et son sang-froid dans les circonstances critiques. Le 11 juillet 1915 a prodigué ses soins, avec un mépris absolu du danger, aux blessés sous une grêle d'obus alors que son personnel était fortement éprouvé autour de lui. A été blessé très grièvement le 31 juillet 1915 en procédant à la reconnaissance des travaux d'hygiène et d'assainissement du champ de bataille.

*J. O.*, 5 février 1917. — Même citation.

*CRAUSTE Maurice-Jean-Denis, né le 7 juin 1884, à Moncin (Basses-Pyrénées), blessé le 24 janvier 1915, † le 5 août 1918, à Sézanne (Marne).

Docteur en 1911 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Puyôo (Basses-Pyrénées), M. A.-M. 1re classe, 77e Régiment d'Infanterie, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 1er octobre 1919. — Médecin aide-major dans un régiment d'infanterie, s'est fait apprécier par sa haute compréhension du service. S'est distingué en toutes circonstances par son dévouement, se dépensant sans compter durant deux années, et plus particulièrement au cours des événements de juillet 1918, prodiguant ses soins en première ligne sans souci du danger. Blessé mortellement le 31 juillet 1918 à son poste de combat. A été cité.

CRÉMIEU Yomtob-Marcel, né le 14 décembre 1879, à Aix (Bouches-du-Rhône), † le 4 août 1918, à Marseille.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Marseille, M. A.-M., Ambulance no 5/16.

*CRÉPIN Gérard-Joseph-Alphonse, né le 1er avril 1876, à Amiens (Somme), † le 11 juin 1918, au Château de Boursault (Marne).

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, Ambulance nº 203. Légion d'honneur.

> Excellent médecin-chef d'ambulance divisionnaire, plein de dévouement pour ses blessés au milieu desquels il a trouvé une mort glorieuse dans un village bombardé par l'ennemi.

*CRETAL Georges-Benoît-Adolphe, né le 15 août 1879, à Arras (Pas-de-Calais), † le 31 juillet 1917, à Vauxtin (Aisne).

Médecin à Arras, M.-M. 2e classe, 82e Artillerie lourde. Chevalier de la Légion d'honneur.

> *J. O.*, 11 octobre 1917. — Médecin-major, alliant à des qualités techniques étendues une conscience et un dévouement qui ne se sont jamais démentis ; toujours prêt à se dévouer au soin des blessés sous les violents bombardements A été très grièvement blessé le 31 juillet 1917 à son poste de combat. Déjà cité à l'ordre.

CREUTZER Jean-Pierre, né le 5 octobre 1873, à Saultain (Nord), † le 3 novembre 1917, à Amiens.

M. A.-M. 1re classe, S. S. Région du Nord.

*CROSSOUARD Étienne-Marie, né le 15 juin 1860, à La Chapelle-Glain (Loire-Inférieure), † le 17 février 1917, au torpillage de l'*Athos*.

M. Princ. 1re classe, Armée d'Orient.

*CUGNO Henri-Charles-Virgile, né le 10 décembre 1881, à l'Isle-en-Dodon (Haute-Garonne), blessé le 15 septembre 1914, † le 30 juin 1915, à la Harazée (Argonne).

Docteur en 1907 (Fac. de Paris), Médecin à Arcueil, M. A.-M. 2e classe, 154e Régiment d'Infanterie.

CUISINIER Georges-Louis, né le 27 octobre 1858, à Faumont (Nord), † le 30 avril 1917, à Pontivy.

Docteur en 1885, Médecin à Faumont, M. A.-M. 1re classe S. S. 11e Région.

CUMIN Jean-Louis-Paul-André, né le 20 juillet 1891, à Clermont-Ferrand, † le 25 novembre 1917, à Guéret.

Médecin militaire, M. A.-M. 2e classe, 221e Régiment d'Infanterie.

*CUVILLIEZ Jean-Maurice-Ulmar, né le 3 août 1892, à Saultry (Pas-de-Calais), blessé le 18 octobre 1916, † le 25 septembre 1918, à Névoselain (Serbie).

Étudiant (Ec. d'Amiens). M. A.-M. 1re classe, 260e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 3 mars 1917. — Blessé gravement au côté droit de la figure par un obus, renversé ensuite par un autre projectile de gros calibre, a donné des preuves du plus grand courage en essayant de panser des soldats qui avaient été blessés. N'a quitté son poste que lorsque ses forces l'ont abandonné.

*J. O.*, 24 janvier 1919. — Officier remarquable par son allant et son courage. Est tombé glorieusement au moment où, sous un violent bombardement d'artillerie, il se portait au secours de blessés.

*CYROT Paul-Lazare, né le 28 décembre 1887, à Beaune (Côte-d'Or), † le 4 novembre 1914, à Marbotte (Meuse).

Étudiant (Ec. Dijon et Externe hôpitaux Paris, Fac. de Paris), M. Aux., 134e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 21 novembre 1920. — S'est particulièrement distingué par son dévouement et son courage dans la relève et les soins aux blessés, ayant su inspirer la plus entière confiance à ses brancardiers dans les moments les plus périlleux. A été tué par un obus, le 4 novembre 1914, en allant prendre son service au relais du poste de secours de Marbotte. A été cité.

## D

DAGNAN-BOUVERET Jean-Gustave, né le 25 mars 1883, à Paris, † le 18 août 1918, à Vitry-le-François.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe.

*DANES Albert, né le 8 août 1889, à Muret (Haute-Garonne), † le 28 juin 1916, à Verdun.

Étudiant (Fac. de Toulouse), M. Aux., 14e Régiment d'Infanterie. Médaille Militaire.

> *J. O.*, 15 octobre 1920. — Médecin auxiliaire des plus zélés. Tué, au poste de secours de son bataillon, par éclats d'obus, au moment où il se dévouait près des blessés, le 28 juin 1916. A été cité.

*DANGLEMONT Albert, né le 20 juin 1893, à Moule (Guadeloupe), † le 17 juillet 1916, à Hardecourt (Somme).

Étudiant (Fac. de Toulouse), M. Aux., 144e Régiment d'Infanterie.

*DANIEL Joseph-Henri, né le 26 novembre 1879, à Brest (Finistère), † le 4 mars 1917, à La Fère-en-Tardenois (Marne).

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 146e Régiment d'Infanterie.

*DANOS Paul-Édouard-Eugène, né le 24 mai 1872, à Tarbes (Hautes-Pyrénées), † le 2 juin 1917, à Florina (Grèce).

M.-M. 2e classe, 371e Régiment d'Infanterie.

DARBOUSSE Raoul-Franklin, né le 3 septembre 1877, à Cruviers-Lascours (Gard), † le 10 septembre 1919, à Marseille.

M.-M. 2e classe, M.-chef, Place de Nice.

*DARDENNE Jules-Léon, né le 27 novembre 1875, à Cadours (Haute-Garonne), † le 4 octobre 1918, à Meaux (Seine-et-Marne).

Docteur en 1902 (Fac. de Toulouse), Médecin à Cologne (Gers), M.-M., Ambulance nº 2.

*DASPRES Georges-Joseph-Marie, né le 20 octobre 1891, à Toulon (Var), † le 29 septembre 1915, à Souain (Marne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 54e Régiment d'Infanterie.

*DAUDET Fernand-Victor-Marie-François, né le 14 avril 1890, à Nîmes (Gard).

Interne des Hôpitaux de Paris.

*DAUGUET Félix-Eugène-Marie, né le 27 décembre 1879, à Paris, † le 8 mai 1917, à Puisieux (Marne).

M. A.-M. 1re classe, 12e Cuirassiers. Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.* — Admirable de zèle et de dévouement. Mortellement frappé le 8 mai 1917 en se portant bravement sous un bombardement de gros calibre au secours de deux hommes victimes du bombardement.

*DAUPHIN Gustave-Jean-Léon, né le 25 janvier 1872, à Paris, † le 28 mars 1916, à Boureuilles (Meuse).

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 1re classe, 89e Régiment d'Infanterie.

*DAVID Moïse-Maurice, né le 9 mars 1880, à Ploesti (Roumanie), † le 22 août 1914, à Villers-la-Chèvre (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1907 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 2e classe, 46e Régiment d'Infanterie.

DABRABANT André-Georges, né le 15 février 1863, à Molog (Côte-d'Or), † le 2 avril 1916, à Saint-Étienne.

M.-M. 2e classe S. S. 13e Région.

*DEBRAY Jacques-Émile, né le 27 février 1877, à Bolbec (Seine-Inférieure), † le 4 février 1916, à Harbonnières (Somme).

Docteur en 1906 (Ec. Rouen et Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, 274e Régiment d'Infanterie. Légion d'honneur.

*J. O.*, 12 mars 1916. — Médecin militaire qui a pris part à toutes les opérations de la campagne avec le régiment. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée pour sa bravoure et son dévouement. S'est prodigué sans compter pour l'exécution consciencieuse de son service. Frappé très grièvement le 4 février 1916 en donnant ses soins aux blessés.

DEBRUYNE André-Antoine-Christophe, né le 15 février 1895, à Méterv (Nord), † à Lyon, novembre 1918.

Etudiant (Ec. d'Amiens). Infirmier dans une escadrille d'aviation.

DECAUDAVEINE Pierre, né le 28 janvier 1895, à Amiens (Somme).

Etudiant (Ec. d'Amiens).

DECQ Gustave-Louis-Augustin, né le 25 janvier 1875, à Rozoy-sur-Serre (Aisne), † le 5 octobre 1918, à Marseille.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Rozoy-sur-Serre, M.-M. 2e classe, 41e Bataillon de chasseurs.

*DECREUSE Isidore-Claude-Joseph, né le 8 août 1889, à Montrond (Doubs), † le 3 janvier 1916, à Hartmanweilerkopf (Alsace).

Étudiant (Éc. Besançon et Fac. de Paris), M. Aux., 47e Bataillon de chasseurs à pied. Croix de guerre.

*J. O.*, 31 août 1915. — A toujours fait preuve d'un dévouement absolu et d'une superbe conduite sous le feu. Le 17 juin, s'est porté jusqu'aux fils de fer ennemis, en terrain découvert, pour ramasser un blessé qu'il a ramené dans nos tranchées sous le feu de l'adversaire.

*DEFIOL Georges-Athénaïs-Noel, né le 13 avril 1887, à Paris, † le 10 janvier 1916, à Beauséjour (Marne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 12e Régiment d'Infanterie.

DEFRANCHI Paul-François-Xavier, né le 27 juin 1878, à Ajaccio (Corse), † le 9 avril 1919, à Condé-Smendou (Algérie).

Docteur en 1900, Médecin à Condé-Smendou, M.-M. 2e classe, 3e Chasseurs d'Afrique.

DEGONVILLE Georges-Hornidas, né le 28 février 1873, à Laon (Aisne), † le 7 mars 1919, à Paris.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Amiens.

*DEGOS Marie-Joseph-Paul-Jean-Marcel, né le 16 janvier 1893, à Pontoux (Landes), † le 18 juin 1918, à Villers-Cotterets.

Etudiant (Fac. de Bordeaux), Caporal au 33e Régiment d'Infanterie.

DEGUIRY Lucien-Étienne, né le 13 juillet 1891, à Vigny (Seine-et-Oise), † le 9 septembre 1915, à Morlaix (Finistère).

M. A.-M., S. S. 11e Région, Externe des Hôpitaux de Paris.

DEHAY François-Émile, né le 28 janvier 1873, à Harnes (Pas-de-Calais), † le 21 mai 1918, à Rodez (Aveyron).

Docteur en 1902 (Fac. de Lille), Médecin à Croisilles (Pas-de-Calais). M. A.-M. 1re classe.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Poste central de Cauroy. — Aisne.




*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Les tranchées de 2e ligne. — Villers-Franqueux.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Dans les ruines de Soupir.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
« Le Cantonnier ». — Berry-au-Bac (Aisne).

*DELACARTE Charles-Jean-Maurice, né le 4 avril 1890, à Saint-Étienne † le 14 décembre 1914, à Groos-Vierstratt (Belgique).

Étudiant (Fac. de Lyon), Élève de l'École du S. S. Militaire. Médecin Militaire, M. Aux., Groupe de brancardiers, 32e Division.

DELACOUR Joseph-Alexis, né le 2 septembre 1868, à Saint-Claude (Jura), † le 23 octobre 1916, à Belfort.

M. A.-M. 1re classe, S. S. 7e Région.

*DELAHOUSSE Jean, né le 1er novembre 1882, à Paris, blessé le 2 septembre 1915, † le 13 septembre 1918, à Quimper.

Médecin militaire, Docteur (Fac. de Lyon), M.-M. 2e classe, Ambulance 5e Armée Croix de guerre.

> *J. O.*, 26 juin 1915. — A fait preuve des plus belles qualités d'énergie, de calme et de courage en assurant avec un personnel et un matériel réduits, le relèvement et l'évacuation de nombreux blessés. A poursuivi sa mission nuit et jour, se portant partout où sa présence était nécessaire, sans compter avec la fatigue ni le danger

DELALANDE Pierre-Gilles, né le 20 mai 1863, à Domloup (Ille-et-Vilaine), † le 29 mai 1918, à Saint-Just-en-Chaussée (Oise).

Docteur en 1892, Médecin à Saint-Just-en-Chaussée.

*DELAMARE Marcel-Victor-Eugène, né le 29 novembre 1886, à Rouen (Seine-Inférieure), † le 21 juin 1915, à Sains-en-Gohelle (Pas-de-Calais).

Étudiant (Éc. Rouen et Fac. de Paris), M. Aux., 119e Régiment d'Infanterie.

*DELANGLADE Joseph-Jean-Baptiste-Édouard, né le 2 octobre 1868, à Marseille, † le 25 janvier 1917, à Belmagny (Alsace).

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris,

Professeur de Clinique Chirurgicale à l'École de Médecine de Marseille, M.-M. 1re classe, Ambulance nº 5/38. Officier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 30 juin 1915. — Était affecté comme chirurgien à un hôpital auxiliaire de l'intérieur, a demandé à partir sur le front. Opérateur d'une grande valeur, d'une rare modestie ; a fait preuve depuis son arrivée à l'ambulance d'un dévouement sans borne, d'une grande activité, prodiguant ses soins nuit et jour aux nombreux blessés gravement atteints admis dans cette formation et dans celle où il a pu être momentanément détaché.

*J. O.*, 24 janvier 1918. — Médecin-chef d'une ambulance d'une haute conscience, chirurgien d'une haute habileté professionnelle. A fait preuve depuis le début de la campagne du plus beau dévouement, se préoccupant sans cesse d'améliorer le sort des blessés en rapprochant d'eux le plus possible les soins utiles. A été grièvement blessé, dans un poste avancé où il s'était rendu sans souci du danger pour organiser et mettre en œuvre les secours chirurgicaux.

DELASSUS Paul-Roch, né le 10 août 1865, à Olonzat (Hérault), † le 19 décembre 1917, à Toulouse.

M.-M. 1re classe, S. S. 14e Région.

DELEUZE Léonce, né le 29 mars 1887, à Bessèges (Gard), † le 4 septembre 1916, à Bar-le-Duc.

M. A.-M. 2e classe, 411e Régiment d'Infanterie.

DELLAS Louis-Gabriel-Augustin-Marie, né le 8 mai 1872, à Samatan (Gers), † le 3 octobre 1918, à Toulouse.

Docteur en 1902 (Fac. de Toulouse), Médecin à Samatan, M. A.-M. 1re classe, 74e Infanterie territoriale.

*DELOBELLE Gilbert, né le 14 septembre 1889, à Marcq-en-Bareuil, † le 10 juin 1918, à Ognon (Oise).

M. A.-M. 2e classe, 8e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 2 octobre 1918. — Médecin de la plus haute valeur, ayant les plus belles qualités professionnelles, d'un courage inébranlable et d'un dévouement absolu. A été blessé grièvement à son poste. Trois citations.

*DELOM Louis-Antoine-Guillaume, né le 8 août 1874, à Montdoumercq (Lot), † le 8 mars 1916, à Vadelaincourt (Meuse).

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Maisons-Alfort (Seine), M. A.-M. 1re classe, 220e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 26 avril 1916. — Médecin qui a toujours fait preuve de zèle et d'initiative. Déjà cité à l'ordre pour sa belle attitude au front et pour son dévouement. Blessé très grièvement le 4 mars 1916 en assurant son service sous un bombardement extrêmement violent.

*J. O.*, 11 septembre 1918. — A prodigué pendant 4 jours sous de violents bombardements ses soins éclairés aux soldats du régiment. Par la façon judicieuse dont il a su assurer son service d'évacuation pendant huit jours de combats ininterrompus où il a fait preuve d'une énergie et d'un dévouement exemplaires, a sûrement sauvé la vie à de nombreux blessés.

DELORT Pierre-François, né le 13 février 1869, à Polminhac (Cantal), † le 3 juillet 1918, à Vic-sur-Cère (Cantal).

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), Médecin à Vic-sur-Cère, M.-M. 1re classe.

*DELPECH Casimir-Laurent-Pierre, né le 12 février 1883, à Villefranche (Aveyron), † le 2 mai 1918, à Champigneulles (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Villefranche-du-Rouergue (Aveyron), M. A.-M. 1re classe, H. O. E. no 5/2.

*DELPEYROU Gaston, né le 16 mars 1891, à Paris, † le 3 février 1916, à la Harazée (Argonne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 161e Régiment d'Infanterie.

DEMALDENT Louis-Alphonse-Janvier, né le 21 avril 1874, à Paris, † le 20 juin 1918, à Paris.

Docteur en 1900 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe S. S. 18e Région.

DEMARS Joseph-Achille, né le 11 octobre 1858, à Paris, † le 29 janvier 1919, à Paris.

Docteur en 1888 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Paris, M.-M. 1re classe.

*DEMŒCQ Louis-Marie-Baptiste, né le 15 octobre 1888, à Poitiers, † le 20 juin 1917, à Salonique.

M. A.-M. 2e classe, Armée d'Orient.

*DENTIER Maurice-Louis-Jules, né le 26 janvier 1886, à Origny-en-Thiérache, canton d'Hirson (Aisne), † le 24 mai 1918, au Maroc.

M. A.-M. 2e classe, Maroc.

*DEPEYRE Amédée-Victor-Marie-Casimir, né le 1er juin 1887, à Montpezat (Tarn-et-Garonne), † le 4 juin 1916, à Verdun.

Étudiant (Fac. de Toulouse), M. Aux., 216e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 31 octobre 1920. — Bon soldat, courageux et dévoué, qui s'est fait remarquer par sa belle conduite au feu. Mort glorieusement pour la France. le 4 juin 1916, à Verdun. Croix de guerre avec étoile de bronze.

DEPOUTRE Léon-Jules-Alexandre, né le 24 novembre 1873, à Cambrai (Nord), † le 11 octobre 1916, à Gray.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Douai, M.-M. 2e classe, H. O. E. no 18. Croix de guerre.

*J. O.*, 2 décembre 1915. — A déployé de remarquables qualités de courage et de sang-froid dans son poste de secours où il se maintint jusqu'à la prise d'assaut du village ; ramena à X... tous les blessés et tout son matériel grâce à des moyens de fortune. Fait prisonnier, réussit à s'évader le 10 septembre et vint solliciter à Y... un nouveau poste qu'il occupe depuis ce jour à l'hôpital mixte de Z... avec la plus grande compétence et le plus entier dévouement.

*DEPRET Raoul-Fernand, né le 30 avril 1881, à Pont-l'Évêque (Calvados), † le 29 mai 1916, à Baleicourt (Meuse).

Étudiant (Éc. de Rouen), M. Aux., Groupe de brancardiers, 151[e] Division.

DERAMECOURT Jean-Alfred, né le 11 mai 1890, à Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais), † le 11 octobre 1918, à Pierrefonds (Oise).

Étudiant (Fac. de Lille), A.-M. 2[e] classe, 290[e] Artillerie. Croix de guerre,

*DERESSE François, né le 28 décembre 1887, à Lyon (Rhône), † le 11 octobre 1918, à Fontaine-Notre-Dame (Aisne).

Docteur en 1914 (Ec. de Dijon et Fac. de Paris), M. A.-M. 1[re] classe, 56[e] Régiment d'Infanterie, 6 citations. Chevalier de la Légion d'honneur (17 avril 1920) à titre posthume.

*DERRIEN Paul-Édouard-Alfred-Jules, né le 29 juillet 1892, à Nantes (Loire-Inférieure), † le 24 août 1916, à Fleury (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 342[e] Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 12 décembre 1916. — Pendant un violent bombardement allemand a été tué alors qu'il prodiguait ses soins aux blessés du bataillon.

DÉSANDRÉ Lucien-Joseph-Ange, né le 23 août 1872, à Paris, † le 21 octobre 1915, à Paris.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 2[e] classe, G. M. P.

DESBŒUFS Georges-Marc, né le 4 mars 1883, à Perpignan (Pyrénées-Orientales), † le 17 mai 1918, à Toul.
Docteur en 1908 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 40e Artillerie.

*DESBRIERE Philippe-Antoine, né le 1er avril 1894, à Limoges (Haute-Vienne), † à Cividale (Italie), le 21 septembre 1917.
M. Aux., 102e Artillerie lourde.

*DESCARGUES Jean-Ernest-Marie, né le 29 octobre 1894, à Paris, † le 31 août 1917, à Dugny (Meuse).
Médecin Militaire, M. Aux., 6e Section Infirmiers.

DESCHILDRE Fernand-Roland-Joseph, né le 28 septembre 1890, à Nieppe (Nord), † le 10 novembre 1917, à Lourdes.
Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 18e Section Infirmiers.

DESCORPS Henri-Benoît, né le 18 janvier 1866, à Saint-Médard-de-Bausse (Landes), † le 7 octobre 1915, à Aire-sur-Adour.
Médecin militaire, M.-M. 1re classe (18e Région).

DESCOSSES Paul, né le 22 septembre 1854, à Forcalquier (Basses-Alpes), † le 1er mars 1916, à Nevers.
M. Princ. 2e classe, S. S. 8e Région.

DESGRANGES Henri-Edgard-Adrien, né le 5 mars 1874, à Artannes (Indre-et-Loire), † le 21 mai 1919, à Fleury-les-Aubrais (Loiret).
Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe (5e Région).

*DESGORCES Pascal-Henri, né le 10 avril 1889, à Mantiat (Haute-Vienne), † le 6 janvier 1915, au Bois Saint-Mard (Oise).
M. Aux., 2e Zouaves.

*DESLANDRES Henri-Jules-Édouard, né le 5 septembre 1892, à Dijon † le 18 août 1916, au Bois Bourru (Meuse).

Etudiant (Ec. Dijon), M. Aux., 108e Artillerie lourde.

*DESQUIENS Louis-Achille, né le 11 mai 1880, à Paris, † le 5 octobre 1918, à Monastir (Serbie).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, G. B. C. no 3.

*DESSAGNE Charles-Joseph-René, né le 12 février 1893, à Limoges (Haute-Vienne), † le 25 octobre 1918, à Loos (Pas-de-Calais).

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 43e Division d'Infanterie.

*DESSAIGNE Louis-Jean-Sylvin, né le 13 juillet 1874, à Neuville (Puy-de-Dôme), † le 6 août 1915, à Moudros.

M. A.-M. 1re classe, 175e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, 26 janvier 1915 — 26 mai 1915.

*J. O.*, 26 janvier 1915. — Etat-major du 1er Bataillon. A fait preuve de la plus grande activité et du plus grand courage en organisant dans les circonstances les plus périlleuses, son service de brancardiers, et a contribué dans une très large mesure à la relève des blessés, non seulement du régiment, mais des régiments voisins.

*J. O.*, 26 mai 1915. — Toujours sur la brèche depuis le début de la campagne, a assuré avec un zèle et un dévouement digne d'éloges, les pansements, l'évacuation de nombreux blessés, notamment pendant les 6, 7, 8 et 9 mai alors que le poste de secours du 175 était très à l'avant dans une région des plus exposées.

DESSAUVAGES Louis-Jules-Joseph, né le 6 avril 1893, à Tourcoing, † le 25 janvier 1919, Tourcoing.

M. A.-M. 1re classe, S. S. 15e Région.

*DESTHIEUX Joseph-Marie, né le 16 janvier 1883, à Beaujeu (Rhône), † le 12 juin 1918, à Lachelle (Oise).

Etudiant en médecine, M. A.-M. 1re classe, 205e Artillerie.

DESTOT Étienne-Joseph, né le 1er mars 1864, à Dijon, † le 3 décembre 1918, à Châtillon (Côte-d'Or).

Docteur en 1892, Médecin à Lyon, M.-M. 1re classe, Dijon.

*DESTOUCHES Raoul, né le 6 février 1877, à Barrou, canton de Grand-Présigny (Indre-et-Loire), † le 25 février 1916, à Douaumont (Meuse).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 4e Bataillon de chasseurs.

*DESVOSGES Lucien, né le 5 octobre 1878, à Vonthon (Meuse), † le 8 novembre 1914, à Verdun.

M. A.-M. 1re classe, 40e Artillerie.

DETURCK Georges-Gaston, né le 1er août 1878, à Paris, † le 21 avril 1916- à Courbevoie (Seine).

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe. Hors cadres.

*DEVAUX Armand-Charles, né le 5 avril 1886, à Nancy, † le 18 novembre 1916, à Verdun.

M. A.-M. 2e classe, 4e Régiment d'Infanterie.

*DEVAUX Pierre-Alfred, né le 14 mars 1887, à Nouzon (Ardennes), † le 8 septembre 1914, à la Fère-Champenoise (Marne).

M. Aux., 6e Génie.

DEUNFF Jean-Marie, né le 18 juillet 1878, à Locquirec (Finistère), † le 12 avril 1919, à Sainte-Terre (Gironde).

Docteur en 1903 (Fac. de Bordeaux), M.-M. 2e classe, 7e Infanterie coloniale.

DEVIS Antonin-Charles-Ludovic, né le 21 janvier 1859, à Paris, † le 20 juin 1919, à Paris.

Docteur en 1886, Médecin à Paris, M.-M. 1re classe, G. M. P.

DEZANNEAU Paul-René-Alfred, né le 16 août 1868, à Angers (Maine-et-Loire), † le 17 mai 1918, à Saint-Dizier.

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), Médecin à Angers, M. A.-M., 128e Régiment d'Infanterie.

DIDIER Henri-Émile, né le 28 octobre 1886, à Verdun (Meuse), † le 25 septembre 1914, à Puisieux (Marne).

Médecin militaire. M. A.-M. 1re classe, 94e Régiment d'Infanterie.

*DIDRY Lucien, né le 15 décembre 1871, à Éton (Meuse), blessé le 15 octobre 1914 et le 18 septembre 1915, † le 27 octobre 1917, à Paris.

Docteur en 1899, Médecin à Briey, M.-M. 2e classe, 17e Bataillon de chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 octobre 1915. — Médecin très dévoué s'occupant de ses malades jour et nuit. Atteint le 19 septembre 1915 à son poste de secours, alors qu'il passait la visite, de blessures multiples, s'est occupé de ses blessés une fois revenu à lui et n'a voulu être évacué que le dernier. A donné un bel exemple de courage et d'énergie à tout son personnel.

*DIETZ Georges-Henri, né le 21 janvier 1887, à Creil (Oise), † le 20 juillet 1918, à Sermiers (Marne).

Docteur en 1918, Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 104e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 17 avril 1917. — A repris volontairement du service pour la durée de la guerre. Dirige une ambulance avec une grande compétence, un absolu dévouement et un zèle inlassable. A fait preuve à maintes reprises dans des circonstances difficiles de réelles qualités de calme, de sang-froid et d'énergie.

*DIGONNET Claude-Joseph-Auguste, né le 11 octobre 1893, à Espaly-Saint-Marcel (Haute-Loire), † le 18 juin 1918, à Montigny-Lengrain (Aisne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. S.-A.-M., Groupe de brancardiers, Division marocaine.

*DIOT René, né le 30 novembre 1881, à Lunéville, † le 29 avril 1917, à Courlandon (Marne).

M. Aux., 60e Artillerie. Médaille militaire.

*J. O.*, 31 mai 1917. — Ayant toujours fait preuve du dévouement le plus absolu s'est particulièrement distingué en décembre 1916 sur la Somme au cours d'un bombardement par obus asphyxiants. Le 3 avril 1917 a été blessé très grièvement en se portant sous un violent bombardement au secours d'un brigadier blessé.

*DORGE Marcel-Charles-Hippolyte, né le 26 novembre 1882, à Savy-Berlette (Pas-de-Calais), † le 16 juin 1916, à Dakar.

Médecin à Lorient, M. A.-M. 2e classe, Bataillon Tirailleurs Sénégalais.

DORLÉANS Gaston-Ernest-Joseph, né le 16 janvier 1871, à Chinon (Indre-et-Loire), † le 31 décembre 1915, à Paris.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, S. S. 9e Région.

DOU Paul-Jean, né à Marseille, le 16 juin 1894, † le 16 mars 1916.

Etudiant (Ec. Marseille).

*DOUCET Alfred-Charles-Émile, né le 2 juillet 1894, à Oran (dép. d'Oran), † le 27 mai 1918, près Pinon (Aisne).

Étudiant (Fac. de Paris), S.-A.-M., 264e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 24 novembre 1920. — Médecin sous-aide-major d'un dévouement absolu et connaissant admirablement les hommes. Blessé en mai 1915, comme aspirant au 7e tirailleurs indigènes, a conservé, dans le service médical, les

qualités de bravoure et de sang-froid du chef de section, qualités qu'il a affirmées une fois de plus, au cours d'une opération dans les lignes ennemies. Tué pour la France, à son poste, le 27 mai 1918, alors qu'il pansait un officier blessé, près de Pinon.

DOUCY Eugène-Albert, né le 22 août 1870, à Homblières (Aisne), † le 17 décembre 1915, à Paris.

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe.

DRESCH Jacques, né le 12 avril 1884, à Foix (Ariège), † le 14 décembre 1917, à Cannes.

Docteur en 1909 (Fac. de Toulouse), Médecin à Foix (Ariège) et à Ax-les-Thermes, M. A.-M. 1re classe, S. S. 17e Région.

*DREUX Maurice-Albert-Joseph, né le 22 mars 1881, à Ingrandes (Indre-et-Loire), † le 8 septembre 1914, à la Fère-Champenoise (Marne).

Docteur en 1908, Médecin à Bourgueil (Indre-et-Loire), M. A.-M. 1re classe, 66e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 31 décembre 1915. — Glorieusement tué le 8 septembre 1914 en prodiguant sous un feu des plus meurtriers ses soins aux blessés avec un dévouement et un courage admirables.

*DREVON Jacques-Émile, né le 30 novembre 1887, à Fontenay-le-Comte (Vendée), † le 1er novembre 1918, à Paris.

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 70e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 12 décembre 1916. — Médecin aide-major modèle de modestie et de dévouement. Son chef ayant été tué quelques jours auparavant, a assuré son service d'une façon parfaite. Au cours d'un rude combat, le 12 août 1916, a suivi l'attaque de près, est venu installer un poste de secours en première ligne, a assuré les soins et l'évacuation des blessés dans deux postes bombardés suc-

cessivement, a eu la face brûlée par l'explosion d'un projectile de très gros calibre, n'a consenti à se laisser évacuer que le lendemain quand il a eu la certitude que le service pouvait continuer à fonctionner.

*DREYFUS Pierre-Yves, né le 25 novembre 1878, à Paris, † le 15 janvier 1919, à bord du *Chaouïa*.

Docteur en 1907 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M.-M. 2e classe (15e Région).

DRIVET Camille-Charles-Alexis, né le 17 février 1878, à Narbonne (Aude), † le 5 février 1919, au Châtelard.

Docteur en 1906, Médecin au Châtelard (Savoie), M.-M. 1re classe, S. S. 14e Région.

*DROUARD Henri-Désiré-Marie, né le 19 juin 1869, à Segré (Maine-et-Loire), † le 15 juillet 1916, à Harbonnières (Somme).

Docteur en 1896, Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, 329e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur, le 18 février 1915, Croix de guerre 2 juillet 1915, Officier de la Légion d'honneur 28 janvier 1917.

*J. O.*, 18 février 1915. — A fait preuve à maintes reprises des plus belles qualités d'énergie, de dévouement, de sang-froid, et notamment les 30 novembre et 6 décembre, en soignant les blessés sous le feu de l'ennemi.

*J. O.*, 2 juillet 1915. — A donné un magnifique exemple de courage et de dévouement. Blessé au cou par une balle et un éclat d'obus au moment où une attaque allait se déclencher, a refusé de quitter son poste. Pendant la nuit, a donné ses soins à 200 blessés, a assuré l'évacuation et n'a quitté son poste que le 10 au matin, sur un ordre formel, pour aller se faire extraire son éclat d'obus. A rejoint son poste deux jours après.

*J. O.*, 28 janvier 1917. — Officier d'une bravoure et d'un allant remarquable, ayant un absolu mépris du danger, toujours présent aux endroits les plus exposés. Trois fois blessé depuis le début de la campagne, a été atteint d'une nouvelle blessure très grave le 13 juillet 1916 en se portant au secours des blessés sous un bombardement d'une extrême violence. Déjà quatre fois cité à l'ordre.

*DUBOIS Jean-Georges-Marie, né le 8 février 1886, à Paris, † le 11 juillet 1916, à Dugny (Meuse).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 62e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume (juillet 1920).

26 mars 1916. — Ne cesse de se prodiguer et de donner le plus bel exemple de dévouement et de sang-froid. Se porte toujours aux endroits les plus exposés. Le 20 mars 1915 est allé donner sous le feu, les premiers soins au lieutenant commandant une batterie, grièvement blessé. Le 14 mars 1916 au cours d'un bombardement violent d'obusiers de 150, a aidé lui-même à transporter les blessés sous le feu jusqu'au poste de secours de la batterie.

14 août 1916. — A prodigué son dévouement avec la plus grande bravoure depuis le début de la campagne. Atteint le 10 juillet 1916 par un éclat, lors d'un bombardement par obus asphyxiant et fortement contusionné, a tenu à vérifier lui-même les mesures de protection des batteries et ne s'est laissé évacuer que sur ordre formel. Est mort quelques heures après, victime de son dévouement.

*DUBOIS Louis-Jules, né le 4 septembre 1895, à la Souterraine (Creuse), † le 29 janvier 1917, à Cayeux (Somme).

M. Aux., Groupe de brancardiers, 18 C. A.

*DUBOIS Jules-Henri-François-Fidèle, né le 20 mars 1889, à Rivière (Pas-de-Calais), † le 19 mars 1917, à Béhencourt (Somme).

M. Aux., 68e Infanterie territoriale.

DUBOURDIEU Jean-Raymond-Fernand, né le 10 novembre 1883, à Bordeaux (Gironde), † le 4 février 1919, à Colmar (Alsace).

Docteur en 1909 (Fac. de Bordeaux). Médecin à Captieux (Gironde), M.-M. 1re classe, Hôpital militaire, Colmar.

DUBROCA Georges-Auguste-Marie-Henri, né le 14 octobre 1888, à Paris (Seine), † le 15 juillet 1918, à Dormans.

Etudiant (Fac. de Bordeaux).

*DUBUISSON Ernest, né le 13 août 1890, à Noisy-le-Sec (Seine), † le 4 mai 1915, à Verdun.

Docteur en 1914 (Fac. de Paris), Ancien Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 25e Bataillon de chasseurs.

*DUC Louis-Jean-Marie, né le 8 décembre 1878, à Cahors (Lot), † le 5 juillet 1918, à Monthairons (Meuse).

Docteur en 1904, Médecin à Nice et au Mont-Dore, M.-M. 2e classe.

*DUCASSE Victor-Jean-Baptiste, né le 9 juillet 1893, à Bordères-Louron (Hautes-Pyrénées), † le 24 août 1916, à Fleury (Meuse).

Médecin militaire, M. Aux., 342e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 7 novembre 1920. — Pendant un violent bombardement allemand, a été tué glorieusement, pendant qu'il prodiguait ses soins aux blessés du bataillon, le 24 août 1916, devant Verdun. A été cité.

DUCHAMP Pierre-Maurice-Raymond, né le 5 novembre 1876, à Dainville (Eure), † le 7 octobre 1918, à Cannes.

Étudiant (Éc. de Nantes), M. A.-M., 68e Artillerie.

*DUCHASTENIER Robert, né le 5 juillet 1895, à Montaigu (Vendée), † le 27 août 1917, à Salonique.

Étudiant (Éc. de Nantes), M. Aux., Armée d'Orient.

DUCLAUX Jacques, né le 5 juin 1883, à Brioude (Haute-Loire), † le 11 décembre 1917, à Montferrand (Aude).

Médecin des Colonies, Médecin infirmerie, Souk-el-Arba, Tunisie, M. A.-M. 1re classe, Tunisie.

DUCOMBS Casimir-Léopold-Pierre, né le 19 janvier 1895, à Lannemezan (Hautes-Pyrénées).
Étudiant (Fac. de Toulouse).

*DUCUING Louis, Victor-Paul, né le 11 janvier 1887, à Boulogne-sur-Gesse, † le 6 juillet 1916, à la Panne (Belgique).
Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 123e Infanterie territoriale.

*DUCURON-TRUCOT Jean-Dominique-Roch-Anatole, né le 13 août 1879, à Cannet (Gers), † le 26 novembre 1916, à Salonique.
Docteur en 1906 (Fac. de Bordeaux), Médecin sanitaire maritime, à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), M. A.-M. 1re classe, 54e Infanterie coloniale.

DUFAU Jean-Alphonse, né le 4 mars 1855, à Léon (Landes), † le 5 mars 1915, à Bordeaux.
Docteur en 1880, Médecin à Léon, M. A.-M. 2e classe (18e Région).

DUFFOURS Paul-Louis, né le 10 août 1881, à Cette (Hérault), † le 12 septembre 1914, à Malévua.
Docteur en 1911 (Fac. de Montpellier), Médecin des troupes coloniales, M. A.-M. 1re classe, Afrique équatoriale française.

*DUFRECHE Eugène-Joseph, né le 18 mars 1871, à Pleurtuit (Ille-et-Vilaine), † le 9 mai 1917, à Botoschani.
M. A.-M. 1re classe, Mission roumaine.

DUGAST Armand, né le 13 mai 1876, à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), † le 18 janvier 1915, à Laval.
M. Aux., 54e Régiment d'Infanterie.

*DUGUET Paul, né le 5 juin 1865, à Jonzac (Charente-Inférieure), † le 26 octobre 1914, à Dixmude.

Médecin de marine, M. Princ., 2e Fusilliers-marins. Croix de guerre.

Très brillante conduite. A été tué à son poste par un parti d'Allemands qui avait pénétré à travers nos lignes.

*DUMAS André-Henri, né le 16 janvier 1891, à Belfort (Haut-Rhin), † le 25 juillet 1918, à Bussiares (Aisne).

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 60e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur. Blessé le 16 avril 1917.

*J. O.*, 13 janvier 1916. — A fait preuve du plus grand dévouement et d'un beau courage en assurant sous le feu de l'ennemi la relève des blessés pendant les combats du 25 au 29 septembre. Le 29 septembre en particulier est venu en toute première ligne sous un feu d'artillerie violent donner ses soins à un colonel blessé.

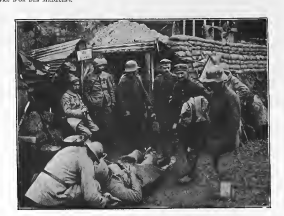
*J. O.*, 17 février 1917. — Médecin de bataillon depuis le début de la campagne. Blessé grièvement en février 1916, est revenu incomplètement guéri au front le 12 août 1916, est arrivé sur la tranchée conquise en même temps que le bataillon et a assuré aussitôt l'évacuation rapide des blessés. S'est dépensé sans compter pendant 10 jours, soignant les blessés en première ligne malgré un intense bombardement. Cité trois fois.

*J. O.*, 6 juillet 1917. — Modèle de bravoure et de dévouement. Au front depuis le début de la campagne, a été cinq fois cité à l'ordre. Le 16 avril 1917, a reçu une troisième blessure grave alors que, dans une zone violemment battue, il prodiguait ses soins à un officier blessé.

*DUMAS Albert-Charles, né le 18 juin 1893, à Sainte-Anne (Martinique), † le 24 juillet 1917, à La Ville-au-Bois (Aisne).

Étudiant à Paris. S.-A.-M., 30e Artillerie de campagne.

*DUMAS Antoine-Félix, né le 9 juin 1885, à Aurillac (Cantal), † le 8 août 1918, à Épinay-Champlatreux (Seine-et-Oise).



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Prisonniers boches emmenant des blessés. — Soupir, 16 avril 1917.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Les gaz au poste de secours. — Soupir, 1917.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Ambulance des Grottes. — Gouy (Aisne).



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Un poste à la Revarde (Marne).

M. A.-M. 2e classe, 164e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.* — Médecin-major d'un dévouement à toute épreuve. Au cours des combats de juin et juillet 1918 s'est dépensé sans compter, assurant l'évacuation des blessés dans les circonstances les plus difficiles. Le 31 juillet au cours d'un bombardement par obus toxiques, a fait preuve de la plus belle abnégation en soignant les intoxiqués bien qu'il fût lui-même grièvement atteint. Mort des suites de cette intoxication. A été cité.

*DUMAS Charles-Jean, né le 6 mai 1891, à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), † le 28 mai 1915 (typhus), en captivité, à Niederzwehren (Cassel).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 57e Régiment d'Infanterie.

*DUMAS Louis-Joseph-Georges, né le 21 octobre 1892, à Narbonne (Aude), † le 30 novembre 1917, à Aspach (Alsace).

Étudiant (Fac. de Lyon), Élève de l'École du S. S. militaire, S.-A.-M., 122e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 23 novembre 1920. — Médecin auxiliaire d'un dévouement et d'un courage au-dessus de tous éloges, ayant toujours assuré son service d'une façon parfaite. Mort pour la France, le 30 novembre 1917, devant Aspach.

DUMONT Georges-Henri-Marie, né le 3 mai 1863, à Lille (Nord), † le 12 mars 1918, à Paris.

M.-M., G. M. P.

*DUMOULIN Louis-Eugène, né le 15 octobre 1876, à Nyons (Drôme), † le 18 septembre 1916, à Cléry (Somme).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 12e Bataillon de chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 13 septembre 1916. — Plein de courage, de dévouement. Au bataillon depuis le début de la campagne a toujours organisé le service d'évacuation des blessés dans les meilleures conditions. Aux combats du 20 juillet a dirigé lui-même ses brancardiers sur la ligne de feu et les entraînant par son exemple a réussi à sauver les officiers et chasseurs blessés tombés entre les lignes. Déjà trois fois cité à l'ordre.

*J. O.*, 3 janvier 1920. — Médecin-major d'un dévouement inlassable se dépensant sans compter pour assurer dans les meilleures conditions possibles l'évacuation des blessés de son régiment. Tombé glorieusement à l'ennemi en assurant son service le 16 septembre 1916. Était chevalier de la Légion d'honneur et titulaire de quatre citations des plus élogieuses.

*DUNAC Raymond-François, né le 1er février 1894, à Foix (Ariège), † le 16 avril 1918, au Bois de Mongival (Somme).

M. S.-A.-M., 171e Régiment d'Infanterie.

*DUPEYRAT Pierre-Louis, né le 7 septembre 1888, à Bayon (Gironde), † le 6 mai 1915 (Presqu'île de Gallipoli).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Sous-lieutenant 175e Régiment d'Infanterie.

*DUPEYRON Charles-Urbain-Lucien, né le 15 avril 1894, à Castelsarrazin (Tarn-et-Garonne), † le 8 octobre 1918, à Écury-sur-Coole (Marne).

Étudiant (Fac. de Toulouse), S.-A.-M., 117e Régiment d'Infanterie.

*DUPLESSIS DE POUZILHAC Albert-Marie-Georges, né le 29 avril 1885, à Nîmes (Gard), † le 1er juin 1917, à Ostel (Aisne).

Docteur en 1912 (Fac. de Montpellier), Médecin à Marseille. M. A.-M. 1re classe, 24e Régiment d'Infanterie.

*DUPONT Henri, né le 17 juin 1883, à Toulouse (Haute-Garonne), † le 12 août 1917, à Courlandon (Marne).

Docteur en 1908 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 1re classe, 215e Régiment d'Infanterie.

*DUPONT Henri-Jean-Marie, né le 11 août 1894, à La Motte-Héraye (Deux-Sèvres), † le 25 novembre 1918, à Écury-sur-Coole (Marne).

Médecin militaire, M. A.-M. 3e Zouaves. Croix de guerre.

*J. O.*, 18 mai 1919. — Médecin d'un courage et d'une abnégation qui ont fait l'admiration de tous. Toujours prêt à se porter au secours des blessés dans les circonstances les plus pénibles. Grièvement blessé le 18 juillet 1918 en entraînant sous un feu violent d'artillerie ennemie ses brancardiers à qui il communiquait son calme et son absolu mépris du danger.

DUPRÉ Marc-Edmond, né le 16 novembre 1862, à Brou (Eure-et-Loir), † le 4 février 1919, à Paris.

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M.-M. 2e classe (4e Région).

DUPRET Fernand-Charles-Joseph, né le 4 avril 1860, à Douai (Nord), † le 21 septembre 1916, à Melun.

Docteur en 1895, Médecin à Groslay (Seine-et-Oise), M.-M. 1re classe, S. S. 5e Région. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 28 avril 1915. — Chef de service ayant depuis plus de trente ans rendu des services à l'armée dans la vie civile. S'est signalé depuis le début de la campagne par son intelligente initiative dans la direction de son service et un remarquable dévouement.

DUPREZ Émile, né le 15 septembre 1882, à Liéramont (Somme), † le 3 novembre 1918, à Bourbourg (Nord).

Docteur en 1909, Médecin à Vaux-Audigny (Aisne), M. A.-M. 1re classe S. S. Région Nord.

*DUPUIS Jean-Marie-Joseph-Aimé, né le 30 décembre 1889, à Loriol (Drôme), † le 7 octobre 1917, à Bar-le-Duc (Meuse).

M. Aux., 6e Colonial, Médaille militaire.

*J. O.*, 16 décembre 1917. — Médecin auxiliaire d'une grande bravoure et d'un dévouement absolu. A été très grièvement blessé le 1er octobre 1917 en soignant les blessés à son poste de secours en première ligne. Deux fois cité à l'ordre.

*DUPUY Maurice-Jean-Raoul, né le 4 décembre 1882, † le 22 août 1914, à Montmédy.

M. A.-M. 1re classe, 51e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 12 décembre 1914. — A fait preuve du dévouement le plus absolu en se prodiguant au milieu des points de chute des projectiles. A été grièvement blessé, au moment où, penché sur un homme qui venait d'être atteint, il s'apprêtait à le panser.

*DUPUY Norbert, né le 4 mars 1895, à Villeneuve (Landes), † le 23 juillet 1916, à Bras (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., Groupe brancardiers divisionnaires.

DURAN Paul, né le 26 novembre 1887, à Libourne (Gironde), † le 15 décembre 1915 à Bordeaux.

Docteur en 1901 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 7e Infanterie coloniale.

*DURAND Jean-Baptiste-Gustave-Élie, né le 26 juillet 1879, à Chignat (Creuse), † le 8 février 1916, à Merken (Alsace).

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 340e Infanterie territoriale.

*DURAND Jean-Paul-Marie-Victor, né le 3 novembre 1880, à Paris, † le 2 juin 1917, à La Panne (Belgique).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 3e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 17 août 1917. — Chef du service médical d'un régiment. A montré les plus solides et les plus belles qualités de compétence, d'initiative, d'entrain et de dévouement. A été grièvement blessé en accomplissant son devoir le 1er juin 1917

*DURAND Paul-Pascal-Jules-Marie, né le 24 mai 1884, † le 23 mai 1915, à La Targette (Pas-de-Calais).

M. A.-M. 1re classe, 160e Régiment d'Infanterie.

*DURAND Pierre-Eugène-Marie-Joseph, né le 31 mai 1885, à Montfaucon (Maine-et-Loire), † le 2 mai 1915, sur l'Yser.

M. A.-M. 2e classe, 77e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.*, 1915. — A montré depuis le début de la campagne beaucoup de zèle, de dévouement, de bravoure et de sang-froid dans l'exercice de ses fonctions. Blessé mortellement en pansant les blessés sous le feu de l'ennemi le 2 mai 1915.

*DURANTHON Georges-Robert-Gabriel, né le 9 avril 1890, à Bordeaux, † le 2 mai 1918, à Montigny-en-Chaussée (Oise).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 2e classe, Ambulance no 8/18.

*DURANTOU Louis-Antoine, né le 9 octobre 1892, à Toulouse, † le 27 juillet 1916, à Dugny (Meuse).

Etudiant (Fac. de Toulouse), Médecin militaire, M. Aux., 2e Tirailleurs de marche. Médaille militaire.

*J. O.*, 19 septembre 1916. — A suivi son bataillon jusqu'aux lignes ennemies à l'attaque du 15 juillet 1916, donnant à tous le plus bel exemple de courage et de dévouement. A été très gravement blessé au cours de l'attaque.

*DURIEZ Robert-Louis-Gaston, né le 19 novembre 1895, à Orville (Pas-de-Calais), † le 22 mars 1916, à Malancourt (Meuse).

M. Aux., 238e Régiment d'Infanterie.

*DUTHU Léon-Joseph-Louis, né le 21 juin 1878, à Courrensan (Gers), † le 5 mars 1916, à La Neuville (Meuse).

M. A.-M. 1re classe, 216e Régiment d'Infanterie.

DUTHU Vital-Dominique, né le 8 mars 1874, à Bizons (Hautes-Pyrénées), † le 25 mars 1916, à Pau.

M. A.-M. 2e classe (18e Région).

*DUVILLE Augustin-Jean-Joseph, né le 17 mars 1878, à Toulon (Var), † le 18 mars 1915, sur le *Bouvet*.

Docteur en 1902 (Fac. de Bordeaux). Médecin de 1re classe de la Marine. Croix de guerre.

Mort bravement à son poste de secours, englouti avec son bâtiment.

## E

EGRET Modeste-Émile-Armand, né le 10 juillet 1872, à Seboncourt (Aisne), † le 10 décembre 1918, à Pau.

Docteur en 1899 (Fac. de Paris), Médecin à Fargniers-Tergnier (Aisne), M. A.-M. 1re classe S. S. 18e Région.

*EHRMANN Auguste, né le 21 mai 1876, à Strasbourg, † le 5 septembre 1914, à Bayon (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), Médecin à Vence (Alpes-Maritimes), M. A.-M. 1re classe, 81e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 12 février 1916. — Médecin d'un dévouement à toute épreuve. A été tué d'un éclat d'obus, le 5 septembre 1914 en procédant sous un bombardement intense à l'évacuation des blessés.

*EIGLIER Henri-François-Charles-Joseph, né le 24 avril 1884, à Marseille, † le 13 mai 1916, à Monthairons (Meuse).

Docteur en 1909, Médecin à Marseille, M. A.-M. 1re classe, 29e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 22 juin 1916. — S'est fait remarquer en toutes circonstances par son activité, son zèle et son dévouement. Blessé très grièvement par éclat d'obus le 11 mai 1916 a fait preuve du plus grand courage.

*ÉMERY Joseph-Jean-Frédéric, né le 15 février 1874, à Lyon, † le 11 février 1916, à Courmelois (Marne).

Docteur en 1901, Médecin à Saint-Paul-des-trois-Châteaux (Drôme), M. A.-M. 1re classe, 248e Régiment d'Infanterie.

*ESMEIN Maurice-Marcel-Marie, né le 4 février 1888, à Paris, † le 4 février 1918, à Baconnes (Marne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 72e Régiment d'Infanterie.

*ESPAGNE Victor-Joseph, né le 2 janvier 1891, à Aumessas (Gard), † le 6 juillet 1916, en Alsace.

M. Aux., 62e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 8 octobre 1916. — Médecin auxiliaire qui a toujours fait preuve de la plus grande bravoure et du mépris le plus absolu du danger. Mortellement frappé en se portant, malgré un violent bombardement, au secours de chasseurs ensevelis sous un abri.

ESQUERRE (D'), Joseph-Marie, né le 28 août 1897, à Cahors (Lot), † le 12 février 1919.

M. Aux., 5e Régiment d'Infanterie.

*EUDES Charles-Marie-Joseph, né le 6 janvier 1886, à Cerisy-la-Salle (Manche), blessé le 18 février 1915, † le 9 août 1918, à Charly-sur-Marne (Aisne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 279e Régiment d'Infanterie.

* ÉVRARD Georges-Xavier, né le 1er mars 1877, à Bar-sur-Aube (Aube), † le 22 octobre 1916, à Sens (Somme).

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Tonnerre (Yonne), M. A.-M. 1re classe, 168e Régiment d'Infanterie.

## F

FABRE Claude-Marie-André, né le 5 février 1882, à Lyon, † le 19 juin 1917, à Prosnes.

Docteur en 1909, Médecin à Lyon, M. A.-M. 1re classe, 262e Artillerie.

*FABRE Eugène-Joseph-Baptiste, né le 10 juillet 1888, à Coursan (Aude), † le 30 septembre 1918, à Châlons-sur-Marne.

M. A.-M. 1re classe, 311e Régiment d'Infanterie.

*FABRE Jean-Paul-Norbert, né le 9 décembre 1889, à Gaillac (Tarn), † le 1er août 1917, dans la Meuse.

M. A.-M. 2e classe, 305e Régiment d'Infanterie.

FABRE Marie-Alphonse-Germain, né le 10 février 1888, à Mont-de-Marsan, † le 17 juin 1919, à Paris.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 160e Régiment d'Infanterie.

FAGARD Louis-Hippolyte-Alfred, né le 24 octobre 1846, à Neuville-les-Dorengt (Aisne), † le 12 mars 1917, à Nice.

M.-M. 1re classe, S. S. 15e Région.

FAGE Marie-Léon-Albert, né le 18 août 1878, à Tulle (Corrèze), † le 15 octobre 1916, à Mehun-sur-Yèvre (Cher).



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
A la poursuite des Allemands pendant leur « recul stratégique ». — Aisne, mars 1917.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Relève des blessés sur brouettes porte-brancards. — Pont-Rouge, 1916.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Un poste de bataillon suivant l'attaque. — Butte de Souain, 25 septembre 1915.



*Cliché S. S. 3e Bat., 172e R. I.*
Blessés boches s'acheminant vers l'arrière. — Butte de Souain, 25 septembre 1915.

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 7e Artillerie à pied.

*FAGOT, Emmanuel, né le 21 juin 1876, à Guérande (Seine-Inf.). Mort au champ d'honneur.

Étudiant (Éc. Nantes). Croix de guerre.

FAIVRET Roger, né à Champvans, le 31 août 1898, † le 11 septembre 1919, à Constantinople.

Étudiant (Ec. Dijon). M. Aux. 148e Régiment d'Infanterie.

FALIECH Jean-Marie-Joseph, né le 15 avril 1873, à Fajolles (Tarn-et-Garonne), † le 4 novembre 1916, à Montauban.

Docteur en 1900 (Fac. de Paris), Médecin à Molières (Tarn-et-Garonne), M. A.-M. 2e classe, 134e Infanterie territoriale.

*FALLOT Charles-Auguste-Robert, né le 29 octobre 1886, à Montbéliard (Doubs), † le 27 décembre 1915, à Scutari.

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, C. O. E. Croix de guerre.

*J. O.*, 12 mars 1917. — A rendu par son activité et ses connaissances professionnelles des services distingués en X... Affecté à une formation active, lors des attaques allemandes est mort de fatigue et de surmenage peu après son arrivée à S...

*FARGEOT Antoine-Aubin-Camille-Léopold, né le 7 septembre 1890, à Thiviers (Dordogne), † le 6 mai 1916, à Verdun.

M. A.-M. 2e classe, 162e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 novembre 1914. — Conduite admirable dans les soins donnés aux blessés sur la ligne de feu.

*J. O.*, 26 décembre 1919. — Le 6 mai 1916, se trouvant dans un poste de secours exposé à un bombardement violent, n'a cessé d'encourager son personnel avec gaieté et entrain jusqu'au moment où trois obus arrivant presque simultanément sur sa sape l'ont enseveli et tué. Au feu depuis le début de la campagne. Médecin d'un rare dévouement et d'un courage absolu. A été cité.

FARGUES Émile-André-Eugène, né le 14 mai 1877, à Nantes, † le 17 avril 1918, à Saint-Dizier (Haute-Marne).

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, H. A. no 3/1.

*FARRET Augustin-Jean, né le 25 août 1894, à Alençon, † le 11 avril 1918, à Merville-aux-Bois (Somme).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. S.-A.-M., 90e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire. Croix de guerre.

*J. O.*, 5 juillet 1916. — Jeune médecin auxiliaire actif et courageux. La nuit où son bataillon a été relevé, n'a, dans des circonstances périlleuses, quitté les lignes qu'au jour, ne laissant aucun blessé derrière lui, portant le dernier sur son dos sur un terrain battu par l'artillerie.

*J. O.*, 23 septembre 1917. — Jeune médecin qui donne constamment l'exemple de la bravoure et de l'abnégation, toujours en première ligne, exerce un grand ascendant sur ses brancardiers. Le 13 juillet 1917, est allé, à quelques mètres de l'ennemi, chercher les corps de trois soldats qu'il a ramenés sur son dos dans nos lignes malgré le feu d'une mitrailleuse et le jet de grenades allemandes. Déjà deux fois cité à l'ordre.

*J. O.*, 11 juillet 1918. — S'est porté résolument à l'attaque avec son bataillon ; donne à tous un bel exemple de crânerie. Glorieusement tombé à côté de son chef de bataillon.

FAUCHER Antonin-Marie-Louis-Camille, né le 28 janvier 1881, à Magnac (Haute-Vienne), † le 29 octobre 1917, à Limoges.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Vanves, A.-M. 1re classe, Ambulance no 2/12.

FAURE Louis-Georges, né le 11 septembre 1886, à Saint-Cryon, † le 22 septembre 1918, à Surgy (Nièvre).
M. A.-M. 2e classe, Parc d'Artillerie, 254e Artillerie.

FAUVRET Roger, † le 11 septembre 1919, à Gul-Hane (Constantinople).
M. Aux., 148e Régiment d'Infanterie.

*FAYAUD Martin-Raoul-Alfred, né le 16 juin 1885, à Alger, † le 14 février 1917, à Kosani (Grèce).
Docteur en 1910 (Fac. Montpellier et Fac. d'Alger). Médecin à Alger, M. A.-M. 2e classe, 8e Tirailleurs Tunisiens.

*FAYET Antonin-Joseph, né le 17 mai 1880, à Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne), † le 7 janvier 1919, à Rouschouh (Bulgarie).
Docteur en 1910 (Fac. de Toulouse), M.-M. 1re classe, Ambulance alpine no 19.

FAYOLLE Gabriel-Marie-Alfred, né le 5 mars 1883, à Combronde (Puy-de-Dôme), † le 19 décembre 1915, à Villejuif.
Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Médecin à Conches (Eure), M. A.-M. 1re classe, 3e Régiment d'Infanterie.

FEILLET, Félix-Eugène-Antoine, né le 6 août 1895, à Saint-Pierre (Martinique), † au camp d'Avord, le 8 août 1918.
Étudiant (Fac. de Lyon).

FÉLIX Antoine, né le 6 décembre 1886, à Aulnat (Puy-de-Dôme), † le 29 mars 1916, à Riom.
M. Aux., 305e Régiment d'Infanterie.

FELTMANN Lucien, né le 17 décembre 1880, à Saint-Meloir-des-Ondes (Ille-et-Vilaine), † le 13 mai 1917, à Rennes.

Docteur en 1909, Médecin à Saint-Méloir-des-Ondes, M. A.-M. 1re classe, S. S. 10e Région.

*FERAUD Léandre-Charles-Henri, né le 4 novembre 1871, à Varages (Var), † le 14 août 1916, à Marcelcave-les-Buttes (Somme).

Médecin militaire, M.-M. 1re classe, 36e Infanterie coloniale. Officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 19 septembre 1916. — N'a cessé de donner l'exemple du dévouement et de l'abnégation. A assisté à tous les engagements auxquels a pris part le régiment et au cours de chaque combat s'est dépensé sans compter et prodiguant ses soins aux blessés jusque sur la ligne de feu. Déjà deux fois cité à l'ordre. Le 13 août 1916, a été blessé au poste de secours où, sous un violent bombardement, il assurait avec son courage et son dévouement habituels l'évacuation des blessés.

*J. O.*, 19 février 1917. — Le 20 juillet a organisé avec sa compétence habituelle sous un bombardement terrible, le service des évacuations pendant le combat. N'a cessé de prodiguer aux blessés des soins éclairés et le réconfort de sa parole. Appelé à quitter les lignes avec l'état-major du régiment, est resté dans un poste de secours violemment bombardé, de sa propre volonté, pendant 24 heures jusqu'au départ de la dernière compagnie du corps.

FERAY André-Jean-Marie, né le 18 juin 1873, à Évreux (Eure), † le 23 mars 1915, à Ypres.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, 22e Infanterie coloniale.

*FERRAND Élie-Frédéric-Paul, né le 20 juillet 1893, à Mainxe (Charente), † le 15 septembre 1915, à bord du transport-hôpital *Annam*.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Caporal-Infirmier au 176e d'Infanterie.

FERRAND Eugène, né le 19 mars 1873, à Thouars (Deux-Sèvres), † le 16 septembre 1915, à Paris.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Thouars, M. A.-M. 1re classe, 49e Artillerie.

FERRAND Gabriel-Adolphe, né le 10 juillet 1861, à Châteaurenard (Bouches-du-Rhône), † le 4 mai 1916, à Paris.

Médecin militaire, M. Princ. 2e classe, G. M. P.

FERRAUD Joseph-Paul, né le 29 juin 1861, à Écully (Rhône), † le 1er novembre 1914, à Chasselay.

Docteur en 1894, Médecin à Chasselay, M. A.-M. 1re classe, S. S. 14e Région.

FESQ Marie-Joseph-Léon, né le 10 octobre 1884, à Arnac (Cantal), † le 4 mai 1916, à Hagiang (Tonkin).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 4e Tonkinois.

FIEUX Jean-Marie-Joseph-Charles, né le 10 mai 1868, à Bordeaux, † le 9 décembre 1917, à Grenoble.

Docteur en 1896 (Fac. de Bordeaux), Agrégé à la Faculté de Bordeaux, Accoucheur des hôpitaux à Bordeaux, M.-M. 1re classe, S. S. 14e Région. Chevalier de la Légion d'honneur.

*FIOLLE Paul-Emmanuel, né le 25 mai 1887, à Pertuis (Vaucluse), † le 3 juillet 1916, à Villers-Bretonneux (Somme).

Docteur en 1909 (Éc. de Marseille et Fac. de Montpellier), Médecin à Marseille, M. A.-M. 2e classe, 8e Infanterie coloniale. Croix de guerre, 5 citations. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 29 octobre 1914. — A fait preuve de bravoure et d'un absolu dévouement en assurant, d'une façon parfaite, sur le champ de bataille, le traitement et l'évacuation des blessés.

*J O*, 9 mars 1915. — A fait preuve du plus grand courage à l'attaque des

tranchées ennemies en suivant avec ses brancardiers les deux colonnes d'assaut et a réussi à ramener dans nos lignes de nombreux blessés.

FISCHER Raymond-Eugène-Albert, † le 11 novembre 1918, à Orléans. M. Aux., 320e Régiment d'Infanterie.

*FISTIE Auguste-Joseph-Pierre-Camille, né le 13 juin 1879, à Morlaix (Finistère), † le 21 avril 1917, à Moussy (Aisne).

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 26e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 21 août 1917. — Médecin chef de service. A toujours fait preuve de dévouement et d'abnégation. A été tué en inspectant les postes de secours de son régiment.

*FLOQUET Marcel, né le 19 juillet 1890, à Chambéry (Savoie), † le 4 juillet 1915, à Sainte-Menehould.

Étudiant (Fac. de Lyon), Élève de l'École de S. S. M., M. Aux., Groupe brancardiers 40e Division.

*FLOURENS Marie-Jean-Pierre, né le 11 septembre 1877, à Montgeron (Seine-et-Oise), † le 1er octobre 1915, à Souain (Marne).

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 3e Infanterie coloniale. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 20 avril 1915. — A fait, selon sa coutume, preuve pendant les journées du 27 et 28 février de la plus grande bravoure en allant panser les blessés sous le feu violent de l'artillerie ennemie et en dirigeant avec un dévouement inlassable le service de ses infirmiers et brancardiers. Grièvement blessé par un éclat d'obus en même temps qu'un capitaine de bataillon, a trouvé l'énergie de panser cet officier avant de prendre soin de lui-même. S'est déjà admirablement conduit les 6 et 7 septembre et le 16 septembre.

A dirigé de janvier à juillet avec le plus grand dévouement les services

d'évacuation de blessés de la division. N'a cessé de montrer sous le feu de l'ennemi le plus bel entrain et la plus grande bravoure. A été mortellement blessé le 2 juillet.

*J. O.*, 6 décembre 1915. — Blessé très grièvement le 28 février 1915, est revenu au front aussitôt guéri. A toujours montré le plus grand mépris du danger et l'exemple du sacrifice en soignant les blessés sous le feu. Mortellement frappé le 1[er] octobre 1915 en se rendant sous un bombardement violent à son poste de secours de première ligne.

FOCKENBERGHE Édouard-Constant, né le 12 mars 1879, à Dunkerque (Nord), † à Sidi-Abdallah (Tunisie).

Docteur en médecine en 1903 (Fac. de Bordeaux), M. Princ. de la marine. Médaille d'Honneur des épidémies en vermeil.

*FOHANNO Léon-Jean-Eugène, né le 27 octobre 1868, à Pontivy (Morbihan), † le 9 septembre 1914, à Paris.

Médecin militaire, M.-M. 1[re] classe, 25[e] Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 11 décembre 1914. — Médecin qui donna depuis le début de la campagne aux médecins et brancardiers de son groupe, l'exemple du courage et du dévouement. S'est particulièrement distingué en relevant, pendant cinq nuits consécutives, les blessés par différents combats.

FOLLIASSON Hugues-Léon, né le 17 janvier 1859, à Grenoble (Isère), † le 22 février 1917, à Moosch.

Médecin militaire, M.-M. 1[re] classe, S. S. Ambulance n° 12/7.

*FONTAINE Valère-Émile, né le 4 novembre 1885, à Cambrai (Nord), † le 12 octobre 1918, à Paris.

M. A.-M. 2[e] classe, 118[e] Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 14 mars 1919. — Médecin d'un dévouement admirable. A été gravement atteint, le 7 octobre 1918, devant Saint-Étienne-à-Arnes, en donnant ses soins aux blessés de son bataillon sous un violent bombardement.

FONT-RÉAULX (DE) Justin-Pierre-Théophile, né le 22 février 1869, à Saint-Junien (Haute-Vienne), † le 17 janvier 1915, à Malo-les-Bains.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Paris, M. A.-M. 2e classe, 93e Régiment d'Infanterie.

*FORGEOT Jean, né le 21 octobre 1891, à Brest (Finistère), † le 18 mars 1915, aux Islettes (Argonne).

M. Aux., 4e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 15 octobre 1920. — Médecin auxiliaire : a donné le plus bel exemple de dévouement en se portant à plusieurs reprises sur la ligne de feu pour y panser des blessés. A été mortellement blessé, le 18 mars 1915. A été cité.

FORGEOT René-Marie-Auguste, né le 30 juin 1865, à Vignory (Haute-Marne), † le 27 mars 1917, à Chaumont.

Docteur en 1892, Médecin à Chaumont, M. A.-M. 1re classe (21e Région).

*FORTIER Roger-Jean, † le 30 septembre 1918, à Ostmervkerque (Belgique).

A.-M., 152e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.* — Médecin aide-major de 2e classe : au régiment depuis mars 1917, s'est signalé d'une façon brillante à tous les combats du régiment par son courage sur le champ de bataille et les plus belles qualités de dévouement auprès des blessés. A trouvé une mort glorieuse, le 30 septembre 1910. Tué à son poste de secours par éclat d'obus. A été cité.

FORTINEAU Charles, né le 27 juillet 1885 à Bois-Curée (Vendée) † à Nantes, le 10 novembre 1916.

Étudiant (Éc. de Nantes), M. Aux., 81e Infanterie territoriale.

FOUGERAS-LAVERGNOLLES Marie-Pierre, né le 26 octobre 1894, à Saint-Paul (Haute-Vienne), † le 1[er] octobre 1915, à Cauchy (Pas-de-Calais).

M. Aux., Groupe brancardiers, 70[e] Division. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 8 août 1919. — Médecin auxiliaire d'un courage hors de pair. A pénétré le 1[er] octobre 1915 dans un village soumis à un bombardement intense, pour enlever des blessés restés depuis deux jours dans les ruines. A trouvé une mort glorieuse au cours d'une mission.

FOUREL Marie-Georges, né le 14 mars 1870, à Saint-Blin (Haute-Marne), † le 27 juin 1918, à Corte.

Docteur en 1896, Médecin à Épinal, M.-M. 2[e] classe, 173[e] Régiment d'Infanterie.

FOURNIER Henri, né le 4 février 1850, à Saint-Florentin (Aveyron), † le 6 avril 1916, à Rodez.

M. A.-M. 1[re] classe (16[e] Région).

FOURNIER Léon, né le 21 mars 1870, à Paris, † le 24 avril 1917, à Menton.

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1[re] classe, Hors cadres.

FOURNIER Lucien-Maurice, né le 28 juin 1887, à Laval (Mayenne), † le 25 février 1917, à Versailles.

M. A.-M. 2[e] classe, 104[e] Régiment d'Infanterie.

FOURNIER Toussaint-Étienne-Antoine-Raphael, né le 5 octobre 1847, à Cuers (Var), † le 4 juillet 1917, à Nice (Alpes-Maritimes).

M. Princ. 2[e] classe, S. S. 15[e] Région.

FOURNIOUX Émile-Joseph, né le 21 mars 1879, à Douarnenez (Finistère), † le 7 septembre 1915, à Langrune (Calvados).

Docteur en 1906 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 2e classe, 82e Régiment d'Infanterie territoriale.

*FOY Jacques, né le 10 décembre 1896, à Tours (Indre-et-Loire), † le 23 octobre 1917, à Vers-Allemand (Aisne).

M. Aux., 30e Régiment d'Infanterie.

FRANCESCHI Paul-Jourdain, né le 7 mai 1889, à Bordeaux (Gironde), † le 17 mars 1917, à Frasseto (Corse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 2e classe, 18e Régiment d'Infanterie.

*FRANCK Alexis-Jean-Marie, né le 31 décembre 1885, à Tiaret (Oran), † le 25 juillet 1915, au Bois de la Gruerie (Argonne).

Docteur en 1910 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, 5e Infanterie coloniale. Croix de guerre.

> *J. O.*, 20 septembre 1915. — Au front depuis le début de la guerre, fait prisonnier, revenu au régiment n'a cessé de faire preuve de bravoure, de dévouement dans l'exercice de ses fonctions au poste de secours.

FRANCOIS Charles, né le 15 août 1883, à Blamont (Meurthe-et-Moselle), † le 11 mai 1918, à Nantes.

M. A.-M. 1re classe (20e Région).

*FRANCOIS Henri-Martin, né le 15 mai 1886, à Nancy (Meurthe-et-Moselle), † le 11 septembre 1916, à Tavannes (Meuse).

M. A.-M. 2e classe, 346e Régiment d'Infanterie.

*FRÉAL Joseph-Victor-Henri, né à Chaumont-Porcieu (Ardennes), le 27 février 1891, † à Hirson, le 10 avril 1917, fusillé par les Allemands.

Docteur en 1891 (Fac. de Paris).

FREDAULT Maurice-Jules, né le 4 mai 1887, à La Rochelle (Charente-Inférieure), † le 20 octobre 1918, à Hattencourt (Somme).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, Ambulance chirurgicale no 1. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 10 avril 1919. — Médecin aide-major d'un dévouement et d'un zèle au-dessus de tout éloge qui s'est dépensé sans compter au cours des offensives de juillet, août et septembre 1918. A contracté en octobre 1918 dans l'exercice de ses fonctions une grave maladie. Une blessure antérieure (6 sept. 1914).

*FREICHE Antonin-André, né le 20 février 1895, à Perpignan, † le 28 mai 1918, à Fismes (Marne).

Étudiant (Fac. Montpellier), M. Aux., 21e Régiment d'Infanterie.

FRÉLEZEAU Pierre, né le 19 août 1892, à Dijon (Côte-d'Or), † au champ d'aviation de Pau en 1917.

Interne des Hôpitaux de Paris.

FREMIN Eugène-Marie, né le 7 mai 1867, à Paris, † le 23 juin 1917, à Dinan.

M.-M. 2e classe, S. S. 10e Région.

FRÉNOY (Émile-Jean-Joseph), né le 21 avril 1881 à Amiens

Étudiant (Ec. d'Amiens).

*FRESNEL André-Henri-Charles, né le 8 mai 1888, à Bayeux (Calvados), † le 12 novembre 1916, au Pressoir (Somme).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 338e Régiment d'Infanterie.

FRILLEY Louis-Charles-François, né le 8 novembre 1886, à Cérizy-la-Forêt (Manche), † le 18 septembre 1918, à Marseille (Hôpital complémentaire nº 53).

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), Médecin à Cérisy-la-Forêt, M. A.-M. 2e classe (19e Région).

FROISSARD Paul-Marie, né le 13 janvier 1877, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), † le 6 août 1919, à Pierrefeu (Var).

Médecin-adjoint, Asile d'aliénés, à Pierrefeu, M. Aux., 15e Section Infirmiers militaires.

FROMAGEOT Bernard-Adrien, né le 3 juillet 1871, à Beaune (Côte-d'Or), † le 21 octobre 1918, à Autun.

Docteur en 798 (Fac. de Paris), Médecin à Beaune (Côte-d'Or), M. A.-M. 2e classe, Hôpital temporaire.

FUMET Théodore-Jules-Henri, né le 5 mai 1890, à Tulle, † le 30 décembre 1914, à Paris.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 96e Division d'Infanterie.

*FUNCK-BRENTANO Théophile-Louis-Léon, né le 5 février 1890, à Paris, blessé le 25 octobre 1915, † le 3 septembre 1916, à Sézanne.

Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 152e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 26 juin 1915. — Médecin d'un dévouement et d'un entrain remarquables donnant aux soldats et aux blessés l'exemple constant de la bonne humeur et de la bravoure, animé des sentiments les plus relevés, se prodiguant sans aucun souci du danger pour relever et soigner les blessés sous le feu le plus violent.

Glorieusement tué le 2 septembre 1916 à son poste de secours dans les tranchées de première ligne.

FURET Marcel, né le 14 mars 1890, à Paris, † le 17 février 1919, à Paris.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. Hôpital complémentaire nº 19. Croix de guerre.

G

*GABALDA Joseph-Marie-Louis-Gabriel, né le 21 mars 1886, à Alzon (Gard), † le 15 janvier 1919, à Nesle (Somme).

Docteur en 1913, Médecin à Alzon (Gard), M.-M. 1re classe, Ambulance nº 3/44.

*GAFFET Jean-Maurice, né le 1er février 1893, à Vers (Somme), blessé le 31 janvier 1916, † le 10 octobre 1918, à Senoncourt.

Étudiant (Fac. de Lyon). Élève de l'École du S. S. M. M.-M. 173e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 19 mars 1916. — Médecin auxiliaire à un groupe de brancardiers, n'a cessé depuis le début de la campagne de montrer les plus belles qualités d'énergie, de bravoure et de sang-froid. Cité à l'ordre pour sa belle conduite lors des attaques de mai 1915. S'est fait remarquer en septembre 1915 par son mépris du danger allant relever et soigner les blessés en première ligne, donnant à son personnel l'exemple constant du courage et de la belle humeur. Blessé grièvement à son poste de secours le 31 janvier 1915.

GAGNARD Paul, né le 28 août 1887, à Amiens (Somme), † le 15 août 1919, à Saint-Germain (Seine-et-Oise).·

M. A.-M. 1re classe, S. S. G. M. P.

*GAIGNARD Raymond-Jacques, né le 22 mai 1887, à Chalonnes-sur-Loire (Maine-et-Loire), † le 14 septembre 1914, au ravin de Prosnes (Marne).

M. Aux., 77e Régiment d'Infanterie.

GAILLETON Jules-Marie-Xavier, né le 23 décembre 1880, à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), † le 9 février 1917, à Chaumont.

Docteur en 1906, Médecin à Thoissey (Ain), M. A.-M. 2e classe, S. S. 21e Région.

*GAIRAL Jean-Jules, † le 15 mars 1917, à Celle (Hanovre).

Docteur en 1872, Médecin à Carignan (Ardennes).

Citation « Intérieur ». — *J. O.*, 23 novembre. — Resté à son poste pendant l'occupation a, par sa fermeté et son courage, soutenu le moral de ses concitoyens. Malgré la défense de l'ennemi a tenu à continuer l'exercice de ses fonctions, condamné pour ce fait à la déportation. Interné en Allemagne, est mort en captivité. Intelligence d'élite, d'un caractère et d'un esprit de dévouement au-dessus de tout éloge. Le docteur Gairal est vraiment mort pour son pays.

GALAINE Godefroy-Marie, né le 9 novembre 1872, à Liffa (Ille-et-Vilaine), † le 15 mars 1917, à Gauville (Manche).

M. Aux., S. S. 10e Région.

*GALEY Henri, né le 17 mai 1885, à Saint-Lary (Ariège), blessé en septembre 1914, † le 6 février 1916, à la Ferme Navarin (Marne).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 29e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 30 mars 1916. — Médecin d'une grande bravoure et d'un dévouement professionnel complet. Blessé en septembre 1914 et revenu au front, est tombé glorieusement à son poste le 6 février 1916 sous un violent bombardement.

*GALLAND Charles-Paul, né le 10 septembre 1860, à Damas-Bettègne (Vosges), † le 10 novembre 1914, à Englebelmer (Somme).

Médecin militaire, M. Princ. 2e classe, 22e Division d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 décembre 1914. — A fait preuve, dans ses importantes fonctions, d'un dévouement, d'une activité et d'une abnégation absolue. Constamment sur pied, de jour comme de nuit, n'a cessé en toutes circonstances d'assurer le fonctionnement de son service. A trouvé la mort le 9 novembre 1914, en faisant une tournée des postes de secours.

*GALLARD Eugène-Joseph-Pierre-François, né le 12 janvier 1877, à Ernée (Mayenne), † le 25 janvier 1916, à Vacherauville (Meuse).

Docteur en 1914 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 2e classe, 165e Régiment d'Infanterie.

GALLAVARDIN Jules-Félix, né le 16 septembre 1872, à Lyon, † le 3 février 1917, à Lyon.

Docteur en 1903 (Fac. de Lyon), Médecin de l'hôpital homœopath. à Lyon, M. A.-M. 2e classe, S. S. 14e Région.

GALLAY Henri-Louis-François, né le 21 juillet 1852, à Rochefort (Charente-Inférieure), † le 21 juillet 1917, à Royan (Charente-Inférieure).

Docteur en 1883 (Fac. de Bordeaux), M. Inspect.

GALLIOT Henri-Paul, né le 10 janvier 1892, à Montferrand (Doubs), † le 2 octobre 1918, à Thoix (Somme).

Étudiant (Ec. Besançon et Fac. de Paris). Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 131e Artillerie lourde. Croix de guerre.

*J. O.* — Médecin d'un dévouement et d'une conscience professionnelle au-dessus de tout éloge, toujours le premier partout où il y a des blessés à secourir.

Atteint de la grippe n'a pas voulu abandonner son service et ne s'est laissé évacuer que lorsque la fièvre l'eut terrassé. Mort pour la France, victime de son abnégation.

GANGLOFF Alexandre, né le 9 octobre 1872, à La Roche-sur-Yon, † le 25 décembre 1917, à Contrexéville.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Contrexéville, M. A.-M. 1re classe, 109e Régiment d'Infanterie.

GARDÉ Mathieu-Edmond, né le 23 juin 1888, à Hostens (Gironde), † le 4 décembre 1918, à Sarrbrücken.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 46e Artillerie.

*GARDES Marie-Jean-François, né le 31 août 1886, à Peyreleau (Aveyron), † le 10 août 1917, à Soupir (Aisne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 212e Régiment d'Infanterie.

*GARENNE Antoine-Marcel, né le 21 novembre 1886, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme), † le 3 juin 1918, à Sacomin (Aisne).

Docteur en 1914 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 123e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 5 février 1920. — Modèle du médecin militaire. — Doué de grandes qualités professionnelles et d'une haute valeur morale. Animé du plus pur esprit de sacrifice. S'est fait remarquer dans tous les combats par son dévouement et son mépris du danger, apportait aux blessés en même temps que les soins un réconfort moral puissant. A trouvé une mort glorieuse le 3 juin 1918 à Saconin, dans son poste de secours maintenu, sous un bombardement violent d'obus de gros calibre, à un point où les évacuations étaient les plus rapides.

*GARILLAND Albert-Étienne-Augustin, né le 18 mars 1889, à la Maohine (Nièvre), † le 8 mai 1917, à Concevieux (Aisne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., Groupe brancardiers, 17e Division.



*Cliché M. Lumiere.*
Un poste de bataillon avant le bombardement. — Forêt de Villers-Cotterets, 16 juillet 1918.



*Cliché M. Lumiere.*
Le même après quelques heures de bombardement.



*Cliché J. Forestier.*
Une cave sert de poste de secours pendant l'attaque. — Aisne, 18 juillet 1918.



*Cliché M. Lumière.*
Un médecin auxiliaire soigne un petit blessé. — Bois de Villers-Hélon, 18 juillet 1918.

*GARNIER Charles-Louis, né le 9 juillet 1889, à Dampierre-sur-Salon (Haute-Saône), † le 25 septembre 1916, à Bouchavesnes.

Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 172e Régiment d'Infanterie.

*J. O.* 28 octobre 1920. — Médecin aide-major très brave et particulièrement dévoué. A trouvé une mort glorieuse en donnant ses soins aux blessés, le 25 septembre 1916, devant Bouchavesnes. Croix de guerre avec étoile de vermeil.

*GAROBY Antoine-Édouard-Louis, né le 31 juillet 1894, à Tarbes, † le 13 août 1914, à Azerailles (Meurthe-et-Moselle).

M. Aux., 26e Artillerie.

*GARREAU Fernand-Paul-Jules, né le 24 février 1877, à Châteauneuf-sur-Loire (Loire), † le 11 juin 1916, à Dugny (Meuse).

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), Médecin à Châtillon-sur-Loire, M. A.-M. 1re classe, Groupe brancardiers, 151e Division.

. GARROS Antoine, né le 20 juin 1890, à Ajaccio (Corse), blessé le 2 mai 1915, † le 2 juillet 1917, à Bordeaux.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., S. S. 18e Région.

GASNIER Alfred-Pierre-Fernand, né le 28 mars 1865, à Montsurvent (Manche), † le 29 mars 1915, à Montsurvent (Manche).

Docteur en 1893, Médecin à Montsurvent, M. A.-M. 1re classe, 47e Infanterie territoriale

*GASTON Élie-Raoul, né le 8 février 1894, à Langeac (Haute-Loire), † le 8 août 1918, à Biaches (Somme).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 51e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 15 juin 1916. — Dans la période du 18 au 27 avril 1916, a dirigé nuit et jour l'évacuation des blessés avec la plus grande activité et le plus grand dévouement dans un poste de secours constamment exposé aux tirs de l'artillerie ennemie. Dans la nuit du 25 à la suite de l'éclatement d'un obus dans le poste de secours, a, par son sang-froid, évité une dangereuse panique.

*J. O.*, 5 janvier 1919. — Médecin d'une bravoure et d'un dévouement reconnus de tous. A été atteint grièvement au combat du 8 juillet 1918 en donnant ses soins aux blessés sous un violent tir de barrage. Deux citations.

GASTON Maurice-Joseph-Alfred, né le 11 juillet 1895, à Vairé (Morbihan), † à l'hôpital militaire Broussais (Nantes).

Étudiant en médecine (Éc. de Nantes).

*GATELLIET Louis-Marie, né le 11 décembre 1893, à Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure), † le 13 septembre 1915, à Somme-Suippes (Marne).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 140e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 3 octobre 1915. — Jeune médecin auxiliaire d'un dévouement absolu, d'un zèle qui ne s'est jamais démenti, d'une bravoure froide qui l'ont fait citer à l'ordre du corps d'armée en juin 1915. Grièvement blessé le 4 septembre 1915 en portant secours à des blessés sous le feu de l'artillerie.

*GAUBE Roger-Jean-Léon, né le 8 août 1893, à Reims (Marne), † le 18 août 1916, à Damloup (Meuse).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 140e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 26 avril 1916. — S'est prodigué avec le plus grand dévouement pendant tout le séjour du régiment aux tranchées. A assuré dans les circonstances les plus difficiles le pansement et l'évacuation des blessés, ne s'occupant que de ses malades et faisant preuve du plus absolu mépris du danger. Déjà blessé et cité à l'ordre au cours de la campagne.

*J. O.*, 14 janvier 1917. — Déjà médaillé pour sa bravoure. S'est surpassé depuis par sa conduite superbe dans les postes les plus exposés. S'est prodigué pour ses blessés et a été tué avec l'un d'eux.

GAUBERT Camille-Théophile, né le 6 juillet 1877, à Toulon (Var), † en septembre 1916.

Médecin Militaire. Docteur en 1909, Médecin à Toulon, M.-M.

GAUCHER Ernest-Charles-Philippe, né le 26 juillet 1854, à Champlemy (Nièvre), † le 25 janvier 1918, à Paris.

Docteur en 1882, Professeur à la Faculté de médecine de Paris, M. A.-M., Médecin de l'hôpital Saint-Louis (dermat.-syphiligr.), M. Princ. 2e classe, Hôpital Villemin.

*GAUCHON Raymond-François-Marie, né le 23 mars 1889, à Saint-Coutant (Charente), † le 16 janvier 1915, à Rosendaële.

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 49e Artillerie.

GAUILLARD Jean-Henri, né le 26 avril 1861, † le 17 septembre 1918, à Caen.

Docteur en 1888, Médecin à Rouen, M.-M. 1re classe, Hôpital mixte de Caen.

*GAUTHIER Georges-Auguste-Léon, né le 7 août 1894, à Lyon (Rhône), † le 18 mai 1917, à Septsaulx (Marne).

Médecin Militaire, M. Aux., 3e Mixte zouaves. Médaille militaire. Croix de Guerre.

> *J. O.*, 18 mai 1917. — Jeune médecin, modèle de courage et de dévouement, ayant la plus haute conception de son devoir. Deux fois blessé, est venu, sur sa demande, reprendre sa place; a été très grièvement atteint le 18 mai 1917, tandis qu'il prodiguait ses soins aux blessés, pendant un violent bombardement.

*GAUTHIER Paul, né le 18 septembre 1883, à Villers-les-Luxeuil (Haute-Saône), † le 22 septembre 1914, à Lassigny (Oise).

M. Aux., 8e Tirailleurs Indigènes.

GAUTHIER Paul-Michel-Gaston, né le 27 août 1892, à Crest (Drôme). Étudiant (Fac. de Bordeaux).

GAYRARD Paul, né le 26 janvier 1885, à Agde (Hérault), † le 28 avril 1915, à Hanoï.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, Tonkin.

*GEGHRE Jules, né le 13 janvier 1890, † le 4 juin 1918, à Plachy-Buyon (Somme).

Externe des hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 297e Régiment d'Infanterie.

GEHIN Marie-Auguste, né le 7 juin 1859, à Saulxures-sur-Moselotte, † le 5 octobre 1914, à Saulxures.

M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 2/57.

*GELEBART Henri-Marie-Alain, né le 15 juillet 1889, à Morlaix, † le 5 octobre 1918, à Orfeuil (Ardennes).

M. A.-M. 2e classe, 121e Artillerie. Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.*, 3 janvier 1919. — Médecin consciencieux, dévoué, énergique et très brave. Tué à son poste le 5 octobre 1918.

*GELINEAU Pierre-Gustave, né le 10 novembre 1890, à Ennezat (Puy-de-Dôme), † le 8 février 1916, à Marseille.

Étudiant (Éc. Clermont et Fac. de Toulouse), M. Aux., 175e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre. Médaille militaire.

*J. O.*, 26 juin 1915. — Toujours sur la brèche depuis le début de la campagne a assuré avec un zèle et un dévouement digne d'éloges les pansements et l'évacuation de nombreux blessés notamment pendant les 6, 7, 8 et 9 mai alors que le poste de secours du 175e d'Infanterie était très à l'avant dans une région des plus exposées.

*J. O.*, 22 octobre 1915. — Depuis le début de la campagne a toujours assuré

son service avec un grand zèle dans des circonstances souvent dangereuses et difficiles. Décoré de la Croix de guerre avec palme pour sa belle conduite aux combats des 6, 7, 8 et 9 mai. Blessé très grièvement le 13 septembre à son poste de secours par un éclat d'obus.

GENIES Paulin-Guillaume-Philippe, né le 5 novembre 1878, à Cadillac (Gironde), † le 18 août 1915, à Bordeaux.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, Ambulance de l'Oubangui.

GEORGEL Marie-Jean-Robert, né le 31 janvier 1890, à Vittel (Vosges).

Médecin militaire, M. A.-M.

*GERAUDIE Jean-Baptiste, né le 22 février 1888, à Sarroux (Corrèze), † le 20 février 1915, aux Éparges (Meuse).

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 173e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 16 décembre 1914. — Bravoure et dévouement ininterrompus. Belle conduite au feu.

*GERMAIN Paul-Louis, né le 27 juillet 1877, à Lisieux (Calvados), † le 12 décembre 1916.

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Paris. M. A.-M. 2e classe, Mission médicale en Roumanie.

GERVAIS Henri-Frédéric-Paul, né le 24 novembre 1845, à Paris, † en janvier 1915, à Larchaut (Seine-et-Marne).

Docteur en 1877 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 1re classe, Place de Belfort.

*GHYS Robert, né le 3 novembre 1882, à Anzin (Nord), † le 16 octobre 1916, à Combles.

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, Méd. suppléant à la Préfecture de la Seine, M. A.-M. 2e classe, 32e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 24 mai 1917. — Sur le front depuis le début de la guerre, d'une haute valeur morale et professionnelle n'a cessé de soigner les hommes de son groupe avec un grand dévouement et une bonté élevée. Tué le 16 octobre 1916 au poste de commandement du groupe pendant la bataille de la Somme.

GIAUFFIER Marius-Augustin, né le 12 septembre 1877, à Utelle (Alpes-Maritimes), † le 14 novembre 1917, à Somme-Tourbe (Marne).

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 16e Bataillon Tirailleurs Indo-Chinois. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 25 janvier 1917. — Très bon officier du corps de santé. Belle conduite au cours de la campagne, particulièrement à Maubeuge, en août 1914. Interné onze mois en Allemagne comme prisonnier de guerre. Blessé grièvement en service commandé dans la zone des armées le 13 novembre 1917 ; est mort le lendemain des suites de ses blessures.

GILBERT Ambroise-Georges, né le 9 août 1874, à Saumur, † le 18 mars 1918, à Paris.

M.-M. 2e classe. S. S.

GILLE Louis-Marie, né le 27 octobre 1866, à Baume-les-Dames (Doubs), † le 27 novembre 1914, à Bricquebec (Manche).

Docteur en 1895, Médecin à Bricquebec (Manche), M. A.-M. 1re classe, 336e Régiment d'Infanterie.

*GIORDANI Antoine-Joseph-Jules-Marie, né le 2 novembre 1875, à Remoulins (Gard), † le 5 septembre 1917, à Fleury-sur-Aire (Meuse).

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Ajaccio (Corse), M. A.-M. 1re classe, Hôpital no 12 à Vadelaincourt (Meuse). Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 15 novembre 1917. — Territorial à un centre hospitalier ; praticien distingué et très méritant. Appelé, dans la nuit du 4 au 5 septembre 1917, à pratiquer une intervention chirurgicale, a été frappé à son poste par une bombe d'avion ; grièvement blessé, a montré une attitude admirable au milieu du danger et communiqué à tout son personnel un absolu mépris de la mort.

*GIRARD Albert-Léon-Jean, né le 17 octobre 1890, à Buis-les-Barronniers (Drôme), blessé le 7 août 1916, † le 27 mai 1918, à Montecouvé (Aisne).

Docteur en 1914 (Fac. de Montpellier), M. A.-M. 2e classe, 130e Artillerie.

*J. O.*, 28 novembre 1920. — D'un moral très élevé, d'un entrain remarquable, très apprécié de tous par sa bonne humeur dans les circonstances critiques, s'est toujours distingué par son sang-froid et son courage à accomplir son devoir sous le feu. Tué à son poste de combat, le 28 mai 1918. (Offensive allemande du 27 mai 1918). A été cité.

GIRARD Joseph-Gabriel-Eugène, né le 10 juin 1876, à Paris, † le 11 octobre 1916, à Bourg-en-Bresse.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 14e Région à Bourg.

GIRARD Camille-Marie-Auguste-Albert-Gabriel, né le 24 mars 1897, à Tulle (Corrèze), † le 5 août 1918, à Liné (Aisne).

M. Aux., 234e Régiment d'Infanterie.

*GIRARDIN René-Louis-Camille, né le 20 octobre 1890, à Glannes (Marne), † le 17 janvier 1915, au Bois de la Gruerie (Argonne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 161e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 mars 1915. — A été tué en se portant bravement au secours d'un sous-officier blessé et gisant dans un terrain balayé par des balles ennemies.

*J. O.*, 26 novembre 1920. — Médecin d'une grande bravoure et d'un dévouement absolu. A trouvé une mort glorieuse, le 17 janvier 1915 au bois de la

Gruerie, en se portant courageusement au secours d'un sous-officier blessé et gisant sur un terrain balayé par les balles ennemies. A été cité.

GIRAUD Jean-Félix-Mathieu, né le 13 novembre 1877, à Marseille, † le 12 mars 1917, à Marseille.

Docteur en 1905, Médecin à Marseille, M. A.-M. 2e classe, Ambulance nº 3/7.

*GIRAUD Louis-Léon, né le 17 mars 1866, à Rochefort (Charente-Inférieure), † le 20 septembre 1914, à La Creute (Aisne).

Médecin militaire. M.-M. 1re classe, 1er Zouaves.

*GIRAUD René-Camille-Joseph, né le 5 mars 1894, à Draguignan (Var), † le 5 août 1916, à Vaux-Chapitre.

Étudiant (Éc. Marseille), Médecin militaire, M. Aux., 4e Zouaves. Croix de guerre, janvier 1916.

*GIRAUD Marie-Auguste-Camille, né le 24 mars 1897, à Tulle (Corrèze), † le 5 août 1918, à Timé (Aisne).

Étudiant (Fac. de Montpellier).

*J. O.*, 24 nov. 1920. — Au front depuis octobre 1917, a fait preuve en toutes circonstances du dévouement le plus élevé et du mépris du danger le plus absolu. A été mortellement blessé le 5 août 1918 à Timé (Aisne) dans les tranchées de première ligne. A été cité.

GIRET Marie-Joseph-Émile, né le 19 septembre 1880, à Béziers, † le 15 décembre 1914, à Amélie-les-Bains.

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe (16e Région).

*GOBATCHEFF Boris, né à Travidon (Russie), † le 18 mars 1916, à Vaux (Meuse).

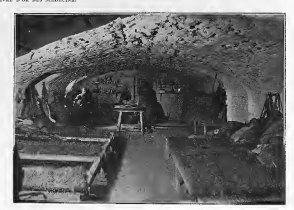
M. Aux., 97e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.



*Cliché M. Lumiere.*
Evacuation sous le bombardement. — Vallée de la Savière (Aisne), 1918.



*Cliché M. Lumiere.*
L'aumônier d'un bataillon bénit le corps d'un soldat tombé parmi les blés. — Longpont, 18 juillet 1918.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Salle de blessés dans une cave. — Saint-Thierry (Marne).



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Crypte de Saint-Médard. — Poste chirurgical avancé.

*J. O.*, 14 juin 1916. — Engagé volontaire pour la durée de la guerre, a fait preuve au cours des journées des 17 et 18 mars 1916 du plus grand dévouement, en allant sous un bombardement intense, prodiguer ses soins aux blessés. A été tué au cours de ce bombardement.

*GOBERT Marie-Eugène, né le 16 juillet 1888, à Ramerupt (Aube), † le 23 avril 1918, Cote du Talon (Meuse).

M. Aux., 105e Régiment d'Infanterie.

GODESCEANO Constantin-Jules, né le 23 juin 1861, à Bucarest (Roumanie), † le 27 septembre 1915, à Versailles.

M. A.-M. 1re classe, S. S. G. M. P.

*GOHIER Maurice-Joseph-Marie, né le 1er octobre 1889, à Mondoubleau (Loir-et-Cher), † le 1er mars 1915, à Vandresses (Aisne).

Docteur en 1912 (Éc. Rennes et Fac. de Paris), Médecin à Rennes (Ille-et-Vilaine), M. S.-A.-M. 2e classe, 144e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre avec palme.

*J. O.*, 17 octobre 1917. — Sous-aide-major de 2e classe dévoué et consciencieux, ayant le mépris du danger. A été tué en remplissant ses fonctions le 1er mars 1915 à Vandresses au cours d'un bombardement.

*GOIZET Jean-Marie-François-Maurice, né le 11 septembre 1889, à Galgon (Gironde), † le 11 novembre 1916, au Bois de la Caillette (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 123e Régiment d'Infanterie.

GONTHIER André-Joseph-Damien-Eugène, né le 12 septembre 1883, à Lyon (Rhône), † le 10 mars 1918.

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, Hôpital complémentaire no 69, à Menton.

GOSSELET Jean-Ferdinand-Charles, né le 22 novembre 1893, à Lille (Nord), † le 11 octobre 1918, à Compiègne.

S.-A.-M., 321e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire, Croix de guerre.

> Médecin qui a donné à plusieurs reprises des marques de grand dévouement. Intoxiqué le 3 octobre 1918, ne s'est laissé évacuer qu'après avoir soigné ses malades jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

GOTTELAND François, né le 18 juin 1867, à Chambéry (Savoie), † le 21 août 1914, à Grenoble.

Docteur en 1893, Médecin à Grenoble, M. A.-M. 1re classe, 140e Régiment d'Infanterie.

GOUBEAU Auguste-Benjamin-Charles, né le 4 novembre 1844, à Tours (Indre-et-Loire), † le 26 avril 1915, à Auxonne (Côte-d'Or).

Docteur en 1868 (Fac. de Paris), Médecin à Dijon, M. Princ. (8e Région).

GOUDET Claude-Marie-Élisée, né le 14 novembre 1889, à Marsaillan (Hérault), † le 31 janvier 1915, à Villers-Marmery (Marne).

Étudiant (Fac. Montpellier), M. Aux., 100e Régiment d'Infanterie.

GOUFFIER Georges-Louis-Eugène, né le 25 avril 1873, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), † le 11 septembre 1916, à Nancy.

M.-M. 2e classe, 37e Infanterie territoriale.

GOULON Jean-Lucien, né le 11 décembre 1892, à Nancy (Meurthe-et-Moselle), † le 12 mars 1917, à Sainte-Menehould.

Étudiant (Fac. Nancy), Médecin Militaire, M. Aux., 363e Régiment d'Infanterie.

*GOURIOU Léon-Marie, né le 11 mai 1882, à Châteaulin (Finistère), † le 3 décembre 1918, à Zeitenlik (Grèce).

Docteur en 1906 (Fac. Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 131e Bataillon Sénégalais.

GOURJON Armentaire-Marius-Antoine, né le 4 septembre 1883, à Meysieu (Isère), † le 15 septembre 1918, à Bourgoin.

M. A.-M. 1re classe, S. S. 14e Région.

*GOURRIN Henri-Jacques-Marie-Édouard, né le 17 juin 1889, à Morizès (Gironde), † le 26 août 1916, à Doiran (Grèce).

Docteur en 1915 (Fac. Bordeaux), M. A.-M. 2e classe, C. E. O.

*GOUX Louis, né le 6 juin 1890, à Baume-les-Dames (Doubs), † le 18 mars 1916, à Génicourt (Meuse).

Étudiant (Éc. Besançon), Élève École S. S. M., M. A.-M. 2e classe, 328e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 26 avril 1916. — Médecin de tout premier ordre, d'un dévouement remarquable. A été très grièvement blessé le 17 mars 1916.

*GRAILLOT Pierre-Paul, né le 29 juillet 1876, à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), † le 16 octobre 1918, à Vitry-le-François (Marne).

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Gannat (Allier), M. A.-M. 1re classe, Train sanitaire, no 6.

*GRANDJEAN Émile-Jean-Léon, né le 27 novembre 1887, à Paris, † le 3 décembre 1914, à Montdidier.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 160e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 20 novembre 1914. — Grièvement blessé au moment où malgré un bombardement violent il continuait à donner ses soins à des blessés. A fait preuve depuis le début de la campagne, d'un zèle, d'un dévouement et d'un courage remarquables.

GRANDMAIRE Albert-Edmond, né le 5 décembre 1874, à Carcassonne (Aude), † le 24 février 1915, à Saint-Étienne.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 14e Dragons.

*GRANGEON Élie-Jean-Pierre, né le 27 décembre 1890, à Valence (Drôme), † le 10 juin 1918, à Louvois (Marne).

Étudiant (Fac. de Lyon), M. A.-M. 2e classe, 141e Artillerie lourde. Légion d'honneur.

*J. O.*, 4 septembre 1918. — Médecin plein de zèle et de dévouement. A été grièvement blessé à son poste de secours dans l'accomplissement de son devoir.

*GRAS Marcel-Étienne-Louis-Eugène, né le 4 avril 1889, à Moulins (Allier), blessé le 7 août 1915, † le 20 juillet 1918, à Monnes (Aisne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 11e Bataillon de chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur.

*GRÉGOIRE Gustave-Éloi-Aimable, né le 18 octobre 1862, à Frières-Faillouel (Aisne), † le 15 novembre 1917, à Salonique.

Docteur en 1892 (Fac. de Paris), Médecin à Tergnier (Aisne), M.-M. 2e classe, Chef ambulance 30e Division. Chevalier de la Légion d'honneur. Croix de guerre.

*J. O.*, 17 nov. 1917. — Est parti, quoique dégagé de toute obligation militaire. Médecin de valeur. Frappé dans un bombardement au milieu de son ambulance. A succombé à ses blessures

GRELLETY René-Louis, né le 17 juin 1883, à Vichy (Allier), † le 31 mai 1918, à Fleury-les-Aubrais (Loiret).

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), Médecin à Vichy, A.-M., Hors cadres.

*GRENIER Fernand, né le 12 septembre 1891, à La Chapelle-Agnon (Pas-de-Calais), † le 25 août 1915, en Alsace.

M. Aux., Groupe brancardiers divisionnaires.

GRIFFON Pierre-Marcel, né le 23 mars 1877, à Baume-les-Dames, † le 2 juin 1917, à Nancy.

M. Aux., 10e Génie.

GRILLET Jean-Claude, né le 26 juin 1889, à Physy (Rhône), † le 7 octobre 1918, à Gex.

M. A.-M. 2e classe, 30e Régiment d'Infanterie.

GRISONI Joseph-Antoine, né le 28 avril 1885, à Moïta (Corse), † le 18 janvier 1915, à Laval.

Docteur en 1914 (Fac. de Paris), Ancien Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 54e Régiment d'Infanterie.

*GRUYER François-Joseph-Octave-Ernest, né le 30 novembre 1879, à Domèvre-en-Haye (Meurthe-et-Moselle), † le 17 mai 1916, à Belleville (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1906 (Fac. Nancy), M. A.-M. 2e classe, 356e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 27 décembre 1916. — Médecin aide-major d'une haute valeur morale et professionnelle. S'est fait remarquer en maintes circonstances par son mépris du danger. Grièvement blessé le 16 mai 1916 en dirigeant en première ligne un travail permettant l'évacuation plus rapide des blessés.

GRUYER Lucien-François, né le 12 décembre 1884, à Francheville (Meurthe-et-Moselle), † le 6 novembre 1914, à Nancy.

Docteur en 1909 (Fac. Nancy), Médecin à Éclaron (Haute-Marne), M.-M. 2e classe, 26e Régiment d'Infanterie.

GRUYER Louis, † en 1918.

Étudiant (Fac. Nancy), M. Aux.

GUEDEL Paul, né le 12 novembre 1895, à Grenoble (Isère), † le 29 avril 1919, à Montpellier.

M. S.-A.-M., 112e Régiment d'Infanterie.

*GUENETTE Marcel-Eugène, né le 8 avril 1895, à Levroux (Indre) † le 4 février 1918, au nord de Baconnes (Marne).

M. S.-A.-M., 72e Régiment d'Infanterie.

*GUGGENBULHL Louis-Frédéric-Charles, né le 5 juillet 1887, à Mostaganem, † le 24 avril 1917, à Nauroy (Marne).

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 31e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

> *J. O.*, 6 juillet 1917. — Médecin d'un zèle et d'un dévouement remarquables, très brave sous le feu. A été très grièvement blessé le 24 avril 1917 tandis qu'il était en ligne avec son bataillon.

GUIBET Pierre, né le 13 novembre 1890, à Paris, † le 2 avril 1918, à Paris.

M. A.-M., 5e Génie.

*GUICHOT Henri-Émile-Joseph, né le 14 avril 1888, à Aureilhan (Hautes-Pyrénées), † le 5 février 1916, au Maroc.

Docteur en 1914 (Fac. de Toulouse), Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 2e Étranger.

*GUIERRE Félix-Marius, né le 25 juin 1887, à Toulon (Var), † le 16 janvier 1919, à Varna.

Médecin Principal de la marine. Médaille d'Honneur des épidémies, en vermeil.

*GUILGUET Lucien-Charles-Marie, né le 27 décembre 1885, à Tours-d'Aigues (Vaucluse), † le 27 avril 1915, sur le *Léon-Gambetta.*

Docteur en 1909 (Fac. de Bordeaux), M. de 1re classe de la marine.

*GUILLAUMOND Joseph-Léon, né le 10 août 1883, à Fay-le-Froid (Haute-Loire), † le 25 octobre 1918, à Lor (Ardennes).

M. A.-M. 1re classe, 43e Division d'Infanterie

GUILLEMIER Louis-Victor-Eugène, né le 26 mars 1886, à Saunières (Seine-et-Marne), † le 11 septembre 1918, à Châlons-sur-Marne.

Étudiant (Fac. de Lyon), M. A.-M. 2e classe, 415e Régiment d'Infanterie

*GUILLON Albert-Marius, né en 1881, † le 4 février 1919, à Neusak (Hongrie).

M. A.-M. 1re classe, Ambulance Armée no 2/57.

GUILLOT Jules, né le 7 juillet 1882, à Paris, † le 4 août 1918, à Tunis.

M. A.-M., Hôpital Belvédère, Tunis.

GUILLOZ Théodore, né le 18 mai 1868, à Rougemont (Doubs), † le 26 mars 1918, à Meysieu (Isère).

Docteur en 1894 (Fac. Nancy), Professeur agrégé à la Faculté de Nancy,

Médecin à Nancy, Correspondant de l'Institut, M.-M. 1re classe (20e Région).

GUIMET Dominique, né le 1er janvier 1868, à Varenne-Saint-Sauveur (Saône-et-Loire), † le 25 octobre 1918, à Mâcon.

Docteur en 1892, Médecin à Varenne-Saint-Sauveur, M.-M. 2e classe, S. S. Mâcon.

GUIOT Pierre-Léon, né le 18 novembre 1886, à Besançon (Doubs), † le 17 août 1915, à Épinal.

M. Aux., 170e Régiment d'Infanterie..

GUIRLET Marie-Jules-Camille, né le 12 décembre 1863, à Vignant (Meuse), † le 12 décembre 1915, à Versailles (Seine-et-Oise).

Médecin militaire, M. Princ. 2e classe.

*GUITER Jules, né le 8 août 1881, à Perpignan, † le 26 mai 1918, à l'hôpital de Zuydcoote (Nord). Blessé à Locre (Belgique).

Docteur en 1913 (Fac. de Montpellier).

*GUITTON Albert-Marius, né le 24 septembre 1881, à Trets (Bouches-du-Rhône), † le 4 février 1919, à Neutsak (Hongrie).

Docteur en 1913 (Fac. de Montpellier), M.-M. 1re classe, Ambulance no 2/57.

GUY Jean, né le 16 octobre 1861, à Béziers, † le 12 février 1917, à Montpellier.

Docteur en 1890, Médecin à Béziers, M. A.-M. 1re classe, S. S. 16e Région.

*GUYOT Louis-Lucien, né le 17 février 1881, à Périgny (Allier), † le 16 avril 1917, à Berry-au-Bac.

Docteur en 1907 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 1re classe, 150e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 26 octobre 1919. — Médecin dévoué, consciencieux et brave. Mortellement frappé le 16 avril 1917 en gagnant le poste de secours du bataillon. A été cité.

H

HAMEL Henri-Joseph, né le 19 mars 1880, à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir), † le 28 novembre 1916, au Mans (Sarthe).

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin au Mans, A.-M. 1re classe, Ambulance no 4/22.

*HANIN Anselme-Henri-Georges, né le 23 mai 1885, à Bourg (Ain), † le 21 avril 1919, à Bou-Denib (Maroc).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 71e Bataillon de chasseurs.

HASTEING Louis-Jean-Raoul, né le 25 novembre 1885, à Soissons (Aisne), † le 4 septembre 1916, à Amiens.

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 13/2.

HAULIN Paul-Vincent, né le 20 août 1869, à Exermant (Ardennes), † le 22 septembre 1918, à Grasse.

Docteur en 1896, Médecin à Attigny (Ardennes), M.-M. 2e classe, Hors cadres.

*HAUVESPRE Henri, † le 12 janvier 1917, à Bezonvaux (Meuse).

M. Aux., 321e Régiment d'Infanterie.

HAVEZ Louis, né le 19 juin 1854, à Cousolre (Nord), † le 18 octobre 1918, à Paris.

Docteur en 1894, Médecin à Bouchain (Nord), M. A.-M. 1re classe, S. S. Région nord.

*HAY Louis, né le 19 décembre 1884, à Hersin-Coupigny (Pas-de-Calais), † le 21 février 1915, à Mesnil-les-Hurlus (Marne).

M. A.-M. 2e classe, 41e Artillerie.

*HÉBERT Georges-Alfred-Joseph-Paul, né le 10 mars 1885, à Tiffauges (Vendée), † le 2 juin 1919, à Tinqueux (Marne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 61e Bataillon Tirailleurs Sénégalais.

*HÉBRARD Gaston-Émile-Félix-Marie-Joseph, né le 17 octobre 1888, à Nice (Alpes-Maritimes), † le 30 septembre 1915, à La Targette (Pas-de-Calais).

Médecin militaire, M. A.-M. 2e classe, Groupe brancardiers divisionnaires, 5e Division. Croix de guerre.

> *J. O.*, 29 novembre 1915. — Tué dans l'exercice de ses fonctions au moment où il faisait un pansement à un blessé venu directement de la ligne de feu au relais d'évacuation de groupe de brancardiers. Déjà proposé pour une citation pour sa belle conduite lors d'une mission récente de désinfection du champ de bataille.

HECQUET Michel, né le 10 février 1877, à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), † le 3 novembre 1917, à Grasse.

Docteur en 1902 (Éc. d'Amiens et Fac. de Paris), Médecin à Abbeville (Somme), M. A.-M. 1re classe, Région nord.

*HEINS Henri-Pierre, né le 16 janvier 1894, à Paris, † le 29 mai 1916, à Bras (Meuse).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., Groupe brancardiers, 151e Division.

*HEITZ Maurice, né à Besançon, le 6 juillet 1895, disparu le 28 septembre 1915.

Étudiant (Éc. Besançon), soldat au 407e Régiment d'Infanterie.

*HEITZ Marie-Robert, né le 13 janvier 1891, à Voitiers (Jura), † le 2 avril 1916, à Verdun (Meuse).

Médecin militaire, M. Aux., 158e Régiment d'Infanterie.

HENNEQUIN Fernand-René-Marie, né le 7 janvier 1894, à Nomény (Meurthe-et-Moselle), † le 18 août 1915, à Caen.

Étudiant (Fac. Nancy et Lyon), Élève École S. S. militaire, M. Aux., 129e Artillerie.

HENNEQUIN Léon-Victor, né le 24 juillet 1884, à Taisnières-en-Thiérache (Nord), † le 7 janvier 1918, à Divry-les-Amiens.

M. A.-M., Hospice d'Amiens.

*HENOUILLE Adolphe-Eugène, né le 3 avril 1884, à Hirson (Aisne), † le 22 août 1914, à Villers-la-Chèvre (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 46e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 19 décembre 1920. — Médecin aide-major d'un dévouement et d'une conscience professionnelle au-dessus de tout éloge. A pris part aux combats du début de la campagne au cours de l'un desquels, le 22 août 1914, il est tombé glorieusement pour la France.

HENRI Pierre-Alfred, né le 21 août 1892, à Toulouse (Hte-Garonne). Étudiant (Fac. de Toulouse).

*HENRIOT Charles-Alfred-Xavier, né le 16 juillet 1873, à Frahier (Haute-Saône), † le 21 juillet 1917, à Ronchamps (Haute-Saône).

Docteur en 1899, Médecin à Ronchamps (Haute-Saône), M.-M. 2e classe, S. S. 34e Corps d'Armée.

HENRY Charles, né le 13 septembre 1878, à Boves (Somme), blessé le 24 novembre 1916.

Docteur en 1911, Médecin à Montreuil-aux-Lions (Aisne), M. A.-M. 1re classe, 262e Artillerie.

HERBOUT Georges-Marie-Joseph-Maurice, né le 28 septembre 1874, à Frévent (Pas-de-Calais), † le 23 décembre 1918, à Moret.

Docteur en 1900 (Fac. de Paris), Médecin à Thury (Yonne), M.-M. 2e classe, Hôpital auxiliaire no 26, à Moret.

*HERMANN Jacques-Adolphe, né le 24 août 1883, à Paris, † le 11 octobre 1914, à La Croix-en-Champagne.

Docteur en 1911 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 2e classe, Ambulance no 10/17 C. A.

*HERTZOG Albert-Jacob, † le 14 novembre 1918, à Champenoux (Meurthe-et-Moselle).

M. A.-M. 1re classe, Régiment de marche Légion étrangère.

*HEURTEL Auguste-Alphonse, né le 16 février 1887, à Étables (Côtes-du-Nord), † le 2 juin 1918, au Maroc.

Docteur en 1914 (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, M.-M. 1re classe, Maroc.

*HEYRAUD Jean-Marcel, né le 4 septembre 1885, à Marennes (Charente-Inférieure), † le 15 octobre 1918, à Florina (Grèce).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 1er Régiment de marche, Afrique.

HILAIRE Marcel, né le 6 avril 1895, à Feyzin (Isère), † le 7 mars 1918, à Lyon.

Étudiant (Fac. de Lyon).

Médecin auxiliaire courageux et dévoué : a prodigué ses soins de jour et de nuit, au cours de l'attaque, non seulement aux blessés de son groupe, mais aux nombreux blessés d'unités voisines, se rendant sous le bombardement où sa présence était utile.

*HILDEBRAND Georges-Henri, né le 6 février 1893, à Constantine (Algérie), † le 6 avril 1916, à La Madeleine (Meuse).

Étudiant (Éc. Marseille), M. Aux., 2e Génie.

*HOFFER Raymond-Alexandre-Louis, né le 17 février 1896, à Neuilly-sur-Seine (Seine), † le 1er novembre 1918, à Vouziers.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 332e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 2 juin 1919. — Jeune médecin auxiliaire au cœur ardent, dont le courage tranquille faisait l'admiration des hommes de son bataillon. Tué le 1er novembre 1918 en pansant un blessé.

*HOULEZ Fernand-Henri, né le 17 juin 1886, à Mirepoil (Ariège), † le 14 juillet 1915, à Bois-la-Rolande (Argonne).

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 91e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.*, 27 juin 1919. — A assuré avec un zèle, un dévouement inlassable le relèvement et le traitement rapide des blessés, malgré un feu violent d'artillerie et d'infanterie dirigé sur le poste de secours du bataillon.

HOUTTELETTE Georges-Henri, né le 27 mars 1885, à Soissons (Aisne), † le 28 septembre 1918, à Presles-Courcelles (Seine-et-Oise).

M. A.-M. 1re classe, Détaché H. C. A. nº 46, Équipe chirurgicale nº 383.

HUÉROU François-Marie, né le 10 novembre 1886, à Quemperven (Côtes-du-Nord), † le 25 septembre 1918, à Saudricourt (Oise).

Docteur en 1914 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 120e Artillerie.

HUET Louis-Henri, né le 16 mai 1883, à Maillezais (Vendée), † le 18 novembre 1916, à Vichy.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 21e Infanterie coloniale.

*HUGON Étienne-Charles-Pascal, né le 10 avril 1887, à Saint-Flour (Cantal), † le 14 mai 1915, à Beuvraignes (Somme).

M. A.-M. 2e classe, 92e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 11 août 1915. — S'est distingué en toutes circonstances depuis le commencement de la campagne par son entrain, son courage et son dévouement exceptionnels, notamment en secourant les blessés sur la ligne de feu d'infanterie pendant les combats des 14, 20 et 25 août 1914. A été mortellement atteint par un éclat d'obus, à son poste, le 14 mai 1915.

HUGUES Louis-Joseph, né le 3 septembre 1875, à Chapoust (Rhône), † le 16 avril 1917, à Marseille.

Docteur en 1907, Médecin à Marseille, M. Aux., 15e Section Infirmiers.

*HUMBERT Maurice-Charles-Jules, né le 5 janvier 1874, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), † le 24 septembre 1918, à Sens (Yonne).

M.-M. 1re classe, 141e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 17 novembre 1915. — Médecin d'un mérite exceptionnel, se prodiguant sans compter. Le 1er octobre 1915, s'est porté en avant de nos lignes pour soigner un chef de bataillon blessé et que l'on ne pouvait rapporter.

HUSSON Marie-Joseph-Georges, né le 22 février 1872, à Crifontaines-en-Azois (Haute-Marne), † le 10 avril 1919.
M.-M. 2e classe, 83e Artillerie.

HYENNE Jules-Marie, né le 18 décembre 1873, à Marimont-les-Bourdonnais (Lorraine), † le 22 mars 1916, à Lyon.
Docteur (Éc. de Besançon et Fac. Paris), Professeur suppléant à l'École de Médecine de Besançon, M. A.-M. 2e classe, S. S. 14e Région.

## I

IHINGOUÉ Daniel, né le 13 janvier 1889, à Ilharre (Basses-Pyrénées), † le 16 avril 1917, à Troyon.
Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 63e Tirailleurs Sénégalais.

IMBERT Calixte-Louis, né le 10 juin 1893, à Saint-Paul (Basses-Alpes), † le 11 juillet 1918, à Marseille.
M. Aux., 15e Section Infirmiers.

*ISAAC Armand-Hertz, né le 3 août 1885, à Constantine (Algérie), † le 26 février 1916, à bord de la *Provence*.
Médecin des troupes coloniales, M. A.-M. 1re classe, 3e Infanterie coloniale.

IZARN DE VILLEFORT (D') Marie-Joseph-Ernest-Michel, né le 27 août 1887, à Mont-de-Marsan (Landes).
Étudiant (Fac. de Toulouse).

*IZOU Louis-Joseph, né le 28 septembre 1883, à Rodez (Aveyron), † le 11 avril 1915, à Hennemont (Meuse).

Docteur en 1907 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 42e Artillerie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 24 mai 1919. — S'est signalé depuis le début de la campagne par son mépris du danger et par son dévouement aux blessés sur la ligne de feu. Evacué pour maladie dans le courant de l'hiver et désigné pour occuper un emploi à l'intérieur, a fait des démarches pour revenir à la portion active de son régiment. A été tué en soignant les blessés dans son poste de secours.

## J

JACOB Étienne-Louis-Marie, né le 29 mars 1879, à Époisses (Côte-d'Or), † le 27 mai 1915, à Abbeville.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, D. E. S. 10e Armée.

JACOB Henri, né à Navilly, le 30 juillet 1892, † à Dijon, avril 1918.

Étudiant (Éc. Dijon), M Aux. A. O.

JAGRWSKI Jules, né le 18 avril 1892, à Constantine, † le 7 janvier 1917, à Nieuport (Belgique).

M. Aux., 3e *bis* de Zouaves.

JAMYOT DE LA HAYE Alain-Évariste-Marie, né le 27 juillet 1888, à Rennes (Ille-et-Vilaine), † le 18 mars 1917, à Josselin (Morbihan).

Docteur en 1911 (Éc. Rennes et Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 47e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 février 1915. — A prodigué ses soins aux blessés sur la ligne de feu. Le 15 septembre a assuré l'évacuation d'un poste de secours en flammes. Le 2 novembre, s'est livré aux recherches les plus périlleuses et les plus minutieuses lors de l'attaque d'une briqueterie par son bataillon.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Ambulance de 1re ligne. — Ravin de Courtes-Chausses.



*Cliché J. Forestier.*
Un poste de bataillon. — Plessier-Huleu, 29 juillet 1918.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Bois de Beaumarais. — Berry-au-Bac.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Un poste modèle dans la Marne.

JARRY Anatole-Mathurin, né le 31 août 1893, à Saint-Brandan (Côtes-du-Nord), † le 26 février 1916, à Baleicourt (Meuse).

M. Aux., 310e Régiment d'Infanterie.

*JAUBERT Étienne-Joseph-Léon-Louis-Jacques, né le 6 février 1863 à Bourg (Ain), † le 12 août 1918, à Calais.

Médecin militaire, M. Princ., Chef du S. S. de Calais, Croix de guerre.

*J. O.*, 5 janvier 1916. — Chef de la mission médicale française envoyée en Serbie, a fait preuve dans ses fonctions de la plus belle abnégation et du plus grand courage donnant à tous l'exemple du devoir et obtenant par la conscience avec laquelle il remplit son rôle des résultats faisant le plus grand honneur à la France.

*JAUBERT Louis, né le 18 octobre 1890, à Serres (Hautes-Alpes), † le 29 septembre 1915, à Meurival (Aisne).

Étudiant (Éc. Marseille), M. Aux., Groupe brancardiers, 123e Division Inf. Croix de guerre.

*J. O.*, 9 décembre 1919. — Médecin auxiliaire d'un dévouement sans bornes. Mort pour la France des suites de ses blessures, le 29 septembre 1915. A été cité.

*JEAN-JEAN Pierre-Auguste-Marie, né le 4 avril 1894, à Montpellier (Hérault), † le 3 mars 1916, à Seppois-le-Haut (Haute-Alsace).

Étudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux., 414e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 30 juillet 1919. — A donné le plus bel exemple de dévouement et de courage le 3 mars 1916 en prodiguant ses soins aux blessés sous un violent bombardement. Frappé mortellement devant son poste de secours au moment où il assurait personnellement l'évacuation d'un grand blessé.

JEANNET Marie-Joseph-François-André, né le 23 octobre 1888, à Tablier (Vendée), † le 2 septembre 1918, à Saint-André (Vendée).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 54e Artillerie.

*JETTE Symphorien-Charles-Nicolas, né le 29 octobre 1893, à Péronne (Somme), † le 9 mai 1916, au fort de Tavannes.

Médecin militaire, M. Aux., Groupe brancardiers divisionnaires 14e Division.

JOLLY Robert, né le 24 juillet 1891, à Senones (Vosges), † le 22 février 1919, à Paris (Hôp. Buffon).

Étudiant (Fac. Nancy), M. A.-M. 2e classe, Armée d'Orient.

*JOSEPHSON Wladimir, né le 7 août 1894, à Paris, † le 6 août 1918, à Cercueil (Aisne).

M. S.-A.-M., 96e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 17 juillet 1919. — De nationalité polonaise, sert dans l'armée française comme volontaire, et dans l'infanterie sur sa demande. A toujours montré, tant dans le secteur que dans les différentes actions offensives du régiment, devant Saint-Quentin et Avocourt notamment, dans la période du 29 juillet au 4 août 1918, le plus complet mépris du danger. Tué le 6 août 1918 alors qu'il conduisait son personnel en ligne sous un feu très violent d'artillerie.

*J. O.*, 11 août 1920. — Chevalier de la Légion d'honneur.

*JOUBREL Fernand-Auguste, né le 7 octobre 1886, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), † en captivité, à Witemberg, le 18 août 1915.

Docteur en 1913 (Éc. Rennes et Fac. de Paris).

*JOURJON Jean-Marie-Joseph, né le 7 février 1895, à Saint-Étienne (Loire), † le 11 décembre 1918, à Eynattez (Prusse Rhénane).

Étudiant (Fac. de Lyon), S.-A.-M., 167e Régiment d'Infanterie.

JOUSSE Edmond-Lucien, né le 24 décembre 1849, à Longré (Charente), † le 16 janvier 1915, à Versailles.

Docteur en 1875, Médecin à Marcillac-Lanville (Charente), M.-M. 1re classe, 90e Infanterie territoriale.

JOUTY Antoine-Marie-Charles, né le 22 juin 1879, à Chambéry (Savoie), † le 10 juillet 1917, à Saint-Charles (Lyon).

Docteur en 1903, Médecin à Oran (Algérie), A.-M. 2$^{e}$ classe, S. S. 14$^{e}$ Région.

JOUVES Albert-Jean-Eugène, né le 18 juillet 1872, à Grenade (Haute-Garonne), † le 2 novembre 1915, à Grenade (Haute-Garonne).

Docteur en 1897, Médecin à Grenade (Haute-Garonne), M. A.-M. 2$^{e}$ classe (17$^{e}$ Région).

JULIEN François-Albert, né le 10 août 1890, à Muzeray (Meuse), blessé le 24 août 1914, † le 12 septembre 1918, à Limoges.

Étudiant (Fac. Nancy), M. Aux., S. S. 12$^{e}$ Région.

*JULLIAN André, né le 18 mars 1885, à Bourges (Cher), † le 5 juin 1918, à Sailly-Sallissel.

Médecin militaire, M.-Chef, 4$^{e}$ Zouaves. Légion d'honneur. Croix de guerre.

*J. O.*, 6 novembre 1920 — Médecin aide-major très brave, ne connaissant que le sentiment du devoir et du dévouement. Est tombé glorieusement pour la France, le 4 novembre 1916, à Sailly-Saillissel.

*J. O.* — A fait l'admiration de tous par sa bravoure, son calme et son dévouement dans de récentes opérations. Son poste de secours ayant été soumis à un bombardement intense a assuré l'évacuation de tous les blessés dans des conditions particulièrement difficiles. A refusé ensuite de quitter son poste donnant à son personnel un bel exemple de courage et d'abnégation.

JULLIEN Henri, né le 13 août 1887, à Barbézieux (Charente), † le 8 janvier 1915, à Dunkerque.

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 49$^{e}$ Artillerie.

JUMELAIS Charles, né le 18 septembre 1879, à Avranches (Manche), † le 25 mai 1918, à Beauvais (Oise).

Docteur en 1906 (Fac. de Toulouse), Médecin à Laval, M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 14/12. Croix de guerre.

*J. O.* — Médecin d'une activité infatigable. Spécialement chargé d'un service pénible, l'a assuré avec le dévouement le plus absolu, se dépensant sans compter et donnant l'exemple de qualités peu communes d'énergie et d'abnégation. A contracté dans son service une affection contagieuse à laquelle il a succombé

## K

*KAMINER Salomon-Joseph, né le 11 octobre 1889, à Paris, blessé le 3 juin 1916, † le 24 avril 1918, à Moreuil-la-Motte (Oise).

M. A.-M. 2e classe, 83e Artillerie lourde. Croix de guerre, 26 septembre 1916 et 18 juin 1918.

*J. O.*, 26 septembre 1916. — A dans une circonstance difficile contribué par son énergie à maintenir l'ordre dans une fraction éprouvée par le feu. Blessé à la main, est resté à son poste de secours sous des tirs d'artillerie terribles et a continué pendant plusieurs jours à assurer le service médical du bataillon.

*J. O.*, 18 juin 1918. — A toujours fait preuve du mépris le plus absolu de la mort en portant secours aux blessés dans les circonstances les plus périlleuses ; a été tué alors qu'il procédait à l'évacuation d'un capitaine blessé par le tir ennemi, malgré la violence du bombarbement.

KERMABON (DE) René-Olivier-Constant, né le 21 mai 1877, à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), † le 10 novembre 1917, à Nice.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, Ambulance no 16/13.

KERMAREC Jean-René, né le 8 janvier 1877, à Lannilis (Finistère), † le 10 décembre 1914, à Morlaix.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Kerlouan (Finistère), M. A.-M. 1re classe (11e Région).

KERNEIS Christophe-Louis-Marie, né le 7 mars 1880, à Elliant (Finistère), † le 22 novembre 1915, à Lorient.

Docteur en 1907 (Fac. de Bordeaux), M.-M. 2e classe, 158e Régiment d'Infanterie.

KERVERN Mathieu-Louis-Marie, né le 25 août 1877, à Lambezellec (Finistère), † le 24 décembre 1914, à Saint-Nazaire.

Docteur en 1903 (Fac. de Bordeaux), Médecin de la marine, M. de 1re classe.

*KLEYMANN Daniel-David, en octobre 1899, à Nicolaieff (Russie), † le 5 septembre 1918, à Terny-Sorny (Aisne).

M.-M., Docteur en 1905 (Fac. de Paris), 108e Artillerie lourde. Croix de guerre.

*J. O.*, 4 novembre 1916. — Médecin de nationalité russe engagé dans l'armée française depuis le début des hostilités. S'est constamment signalé par son courage et son dévouement. Affecté à un groupe d'artillerie s'est toujours tenu de sa propre initiative avec les fractions les plus avancées ou les plus éprouvées. Le 28 juin 1916, au cours d'un bombardement d'un cantonnement, blessé lui-même, a tenu à assurer complètement les soins à trois blessés avant de consentir à se laisser panser.

KLINGEBIEL Jean-Hugo, né le 5 mai 1892, à Bordeaux (Gironde), † le 16 avril 1917, à Juvencourt.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), A.-M. au 4e Régiment d'Infanterie.

KNOL Xavier-Marie-Désiré-Léon, né le 15 octobre 1858, à Aumale (Seine-Inférieure), † le 1er septembre 1914, à Clermont-Ferrand.

Médecin militaire, Docteur en 1883, Médecin à Clermont-Ferrand, M. Princ. 2e classe (13e Région).

*KOPELMANN Aaron, né à Vassilichki (Russie) en 1878, † le 27 septembre 1915, à Souchez.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 269e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 25 novembre 1915. — "Médecin russe servant comme auxiliaire dans l'armée française ; a montré, depuis 9 mois passés sur le front avec le régiment, un dévouement à toute épreuve et une remarquable intrépidité, se portant jusqu'aux premières lignes pour donner ses soins aux blessés. A été tué à son poste de secours.

*KOPELMANN Joseph, né le 2/14 novembre 1888, à Lodz (Russie), † le 23 août 1916, à Herbécourt (Somme).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 9e Artillerie.

KORTZ Henri-Marie-Félix, né le 4 décembre 1864, à Besançon (Doubs), † le 2 avril 1916, à Versailles.

Docteur en 1892 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, 81e Artillerie lourde.

KREIGK Robert-Fritz-Ernest-Gustave, né le 11 août 1895, à Bordeaux (Gironde), † le 14 août 1918, au Lazaret de Trélon (Nord).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. aux., 417e Régiment d'Infanterie.

## L

*LABADIE Jean-Joseph-Gustave, né le 23 septembre 1871, à Couiza (Aude), † le 28 septembre 1915, à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne).

Médecin militaire, M.-M. 1re classe, 130e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 avril 1915. — Médecin des plus dévoués et des plus actifs. En cam-

pagne depuis le premier jour, a fait preuve en toutes circonstances d'un dévouement absolu à ses devoirs professionnels organisant ses postes de secours à proximité du terrain d'action, exposant sa vie pour recueillir et soigner les blessés de son régiment.

*LABONNEFON (De) Gontran-Joseph, né le 6 janvier 1887, à Grignols (Gironde), † le 8 novembre 1918, à Tcherpiad (Serbie).
Médecin militaire, M.-M. 2e classe.

LABORDE Pierre-Henri-Louis, né le 1er juillet 1894, à Montpellier, † le 9 mai 1917, à Château-Thierry, de ses blessures.
Étudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., 62e Régiment d'Infanterie.

LABOURÉ Jules-Joseph, né le 19 septembre 1877, à Achiet-le-Grand (Pas-de-Calais), † le 28 juillet 1918, à Paris (fièvre typhoïde contractée aux armées).
Docteur en 1904 (Éc. d'Amiens et Fac. de Paris), Médecin à Amiens.

LABRIT Jean-Ernest, né le 19 janvier 1872, à Pissos (Landes), † le 7 mai 1916, à Lourdes.
Docteur en 1899 (Fac. de Bordeaux), Docteur en 1899, Médecin à Labouheyre (Landes), M. A.-M. 1re classe, S. S. 18e Région.

LACASSE Robert-Auguste-Louis, né le 16 mai 1875, à Paris, †
Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.

*LACHARME Pierre-Joseph, né le 25 mars 1887, à Marseille, † le 26 juin 1917, à Craonne (Aisne).
M. A.-M. 2e classe, 414e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 29 décembre 1917. — Médecin de haute valeur et animé du plus beau sentiment du devoir. A toujours fait preuve en toutes circonstances d'activité, de sang-froid et de bravoure. A trouvé la mort le 23 juin 1917 au cours d'un violent bombardement, alors qu'il venait prodiguer ses soins et d'évacuer de nombreux blessés, les préservant d'une mort certaine.

*LACOSTE Adrien, né le 15 avril 1894, à Saujon (Charente-Inférieure), † le 16 juin 1916, à Belleville (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 24e Artillerie. Médaille militaire.

*J. O.*, 26 juillet 1916. — Médecin consciencieux et dévoué. A été atteint d'une très grave blessure le 17 juin 1916 alors que sous un violent bombardement, il se portait au secours de soldats blessés.

*LACROIX Jean-Marie-Théodore-André, né le 5 juillet 1894, à Lorignac (Charente-Inférieure), † le 21 octobre 1917, à Zeitenlick.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 157e Régiment d'Infanterie.

*LACROIX Paul-Louis-Marie-Ambroise, né le 24 septembre 1891, à Limours (Seine-et-Oise), † le 19 juillet 1918, à Parcy (Aisne).

M. A.-M. 2e classe, 8e Tirailleurs.

*LAFARGUE Émile-Antoine-Robert, né le 5 février 1885, à Nérac (Lot-et-Garonne), † le 4 avril 1918, à Conty (Somme).

Docteur en 1912 (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 1re classe, 258e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 22 juin 1918. — Médecin d'un dévouement absolu et d'un courage à toute épreuve. A été très grièvement atteint en prodiguant ses soins aux blessés sur les positions de batterie. Deux citations.

*LAFFAIT-SIRAUD Jean-Maurice, né le 12 novembre 1888, à Mâcon, † au Donon, le 11 novembre 1914.

Étudiant (Fac de Lyon), M. aux., 99e Régiment d'Infanterie.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*

Fort de la Pompelle (Marne).



*Cliché Musée du Val de Grâce.*

« L'Espérance », près de Reims.



Abri de brancardiers au Casque.



Un médecin de zouaves soigne un blessé allemand.



*Clichés J. Forestier.*

Prisonniers allemands aidant à la relève des blessés. — Mont-Cornillet, mai 1917 (Champagne).

*J. O.*, 1er février. — Médecin auxiliaire de grand courage et de grand dévouement. A été grièvement blessé dans un combat en Alsace, en donnant des soins aux blessés. Est mort pour la France, le 11 novembre 1914, des suites de ses glorieuses blessures.

LAFFON Pierre, né le 30 juillet 1890, à Toulon, † le 1er novembre 1918, à Toulon.

Médecin de marine, M. Aux. 2e classe. Médaille d'Honneur des épidémies en vermeil.

*LAFONT Hippolyte-Henri-Arthur, né le 28 mars 1891, à Dijon, † au Champ d'honneur, le 3 août 1916, à Flaucourt (Somme).

Étudiant (Éc. Dijon et Fac. de Lyon), M. A.-M. 2e classe, 121e Artillerie lourde. Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume, 9 janvier 1920.

*J. O.*, 9 janvier 1920. — Médecin d'un dévouement et d'un courage hors pair, s'est signalé en soignant sous le feu des blessés étrangers à son unité. A trouvé la mort le 3 août 1916 en se déplaçant dans un terrain dangereux pour donner lui-même de vive voix des instructions à ses infirmiers. A été cité.

LAGANE Louis-Marie-François-Joseph, né le 22 novembre 1882, à Brives (Corrèze), †

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.

*LAGARDE Armand-Albert-Léopold, né le 21 janvier 1892, à Lyon, † le 11 septembre 1915, à Compiègne.

Médecin militaire, M. Aux., 15e Section Infirmiers.

LAGRIFFOUL, né le 21 mars 1874, à Narbonne (Aude), † le 8 octobre 1918, à Montpellier.

Docteur en 1900, Professeur agrégé à la Faculté de Montpellier, Médecin à Montpellier, M.-M. 2e classe (16e Région).

*LAIRAC Jean-Auguste, né le 3 décembre 1860, à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), † le 30 septembre 1916, à Wassy.

Médecin militaire, M.-M. 1re classe, S. S. 20e Région.

*LAJUS Joseph-Henri-Marie, né le 17 juin 1881, à Salies-de-Béarn (Basses-Pyrénées), blessé le 13 septembre 1915, † le 14 septembre 1916, à Moreuil.

Docteur en 1907 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 7e Infanterie coloniale. Croix de guerre. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 26 juin 1915. — A fait preuve d'un beau courage en allant sous un feu violent au-devant des blessés pour les panser. A prodigué ses soins pendant une grande partie de la nuit suivante aux blessés du régiment et des régiments voisins et a réussi à les évacuer tous, stimulant tout le monde par son exemple.

*J. O.*, 14 juillet 1915. — Blessé le 3 juin par un éclat d'obus alors qu'il était au poste de secours du régiment. A continué son service pendant le combat du 4 juin et n'a consenti à être évacué que lorsque des complications du côté de sa plaie, ne lui ont plus permis de rester à son poste.

*J. O*, 3 novembre 1916. — Modèle de dévouement et d'énergie. S'est dépensé sans compter et avec le plus absolu mépris du danger pour relever et soigner les blessés au cours de violents bombardements du 6 au 9 septembre 1916. A été atteint à son poste d'une très grave blessure. Déjà deux fois blessé, et trois fois cité à l'ordre de l'armée depuis le début de la campagne.

*LALANNE René-Jean-Armand-David, né le 26 juin 1881, à Dax (Landes), † le 22 juillet 1916, sur le *Duguay-Trouin*.

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Médecin à Orthez (Basses-Pyrénées), M. A.-M. 2e classe, Armée d'Orient.

LALANNE Jean-Maurice, né le 25 juillet 1893, à Magescq (Landes), † le 23 novembre 1916, à Verdun.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Infirmier au 12e Régiment d'Infanterie.

LAMANDÉ Ernest-René, né le 27 décembre 1873, à Rennes (Ille-et-Vilaine). † le 23 juin 1918, à Rennes.

Médecin militaire, M. M. 1re classe (10e Région).

LAMANDÉ Jean, né le 16 septembre 1896, à Fougères.

Étudiant (Éc. Rennes).

LAMARCHE René-Albert-Jean, né le 1er décembre 1890, à Paris, † le 1er avril 1918, à Paris.

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 278e Régiment d'Infanterie.

LAMBERT Fernand-Philippe, né le 14 mai 1852, à Loudun (Vienne), † le 11 février 1915, à Clermont-Ferrand.

M. Princ. 1re classe (13e Région).

*LAMBERT Louis-André, né le 14 novembre 1886, à Rémicourt (Marne), † le 12 avril 1918, à Dammartin (Somme).

Médecin militaire, M. A.-M. 2e classe, 264e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 22 juin 1918 — Médecin de haute valeur professionnelle et d'une conscience rare. A été très grièvement atteint en allant porter ses soins à des blessés d'une autre formation soumise à un violent bombardement.

*LAMBERT Maurice-André, né le 8 octobre 1892, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle), † le 22 octobre 1916, à Sailly-Saillisel (Somme).

Étudiant (Fac. Nancy), Médecin militaire, M. Aux., 41e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre Médaille militaire.

*J. O.*, 27 mai 1917. — Jeune médecin d'une ténacité et d'un dévouement à toute épreuve. A fait à maintes reprises l'admiration de ses chefs et des chasseurs du bataillon par son absolu mépris du danger. A été glorieusement tué à l'ennemi en suivant une vague d'assaut afin de procéder plus rapidement à la relève des blessés.

*LAMOUNETTE Jacques-Marie-Renaud-André, né le 1er mars 1894, à Toulouse, † à Moronvillers, le 4 mai 1917.

Étudiant (Éc. d'Amiens), M. Aux., 70e Régiment d'Infanterie.

LAMOUROUX Ernest-Benjamin-Adrien, né le 17 février 1882, à Paris, † le 20 août 1917, à Campagne-sur-Aude.

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe (16e Région).

*LAMPRE François, né le 23 août 1891, à Tarbes, † le 29 juillet 1918, à Bordeaux.

M. Aux., 83e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*LAMY Ferdinand-Marie-Magloire, né le 28 juin 1882, à Torfou (Maine-et-Loire), † le 26 mai 1917, à Bouy (Marne).

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Torfou (Maine-et-Loire), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 2/54.

*LANCESSEUR Robert-Pierre-Jules, né le 12 mars 1891, à Rouen, † le 27 février 1916, à Houdremont (Meuse).

Étudiant (Éc. Rouen et Fac. Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 8e Régiment d'Infanterie.

LANDELLE Jean-Armand, né le 24 juin 1876, à Toulouse, † le 24 juillet 1918, à Bordeaux.

Docteur en 1904 (Fac. de Toulouse), Médecin à Toulouse, M. A.-M. 2e classe, Hôpital sanitaire Bequet.

LANDORMY Auguste-Félix-Marie, né le 15 mai 1884, à Richelieu (Indre-et-Loire), † le 6 décembre 1918, à l'hôpital de Neufchâteau.

M. aux., 136e Artillerie lourde.

*LANDOT Estève-Maximilien-Raphaël, né le 28 juillet 1881, à Méharicourt (Somme), † le 1er mars 1918.

Étudiant (Éc. Amiens), M. Aux., 45e Régiment d'Infanterie.

*LANDRY Lucien-Ferdinand-Victor, né le 21 juillet 1886, à Vitry-en-Artois (Pas-de-Calais), † le 23 février 1916, à Vacherauville (Meuse).

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), Médecin à Lille, M. A.-M. 2e classe, 41e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 21 mai 1916. — D'un dévouement inlassable, s'est prodigué en toutes circonstances depuis le début de la campagne, principalement dans les combats du 21 au 25 février où il a trouvé la mort au poste de secours en prodiguant ses soins aux blessés sous un bombardement des plus violents.

*LANGENHAGEN (DE) Jean-Jules-Charles, né le 21 décembre 1893, à Nancy, † le 16 avril 1917, à Poivre (Marne).

M. Aux., 23e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 15 septembre 1917. — Médecin auxiliaire plein d'entrain et de courage. Blessé deux fois comme soldat combattant au début de la campagne. Le 16 avril 1917 étant parti immédiatement après la vague d'assaut a été tué par une balle de mitrailleuse au moment où il se portait au secours des hommes qui venaient d'être blessés.

LANGLAIS Félix, né le 1er juin 1879, à Pontivy (Morbihan), † le 29 septembre 1918, à Châlons-sur-Marne.

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 114e Artillerie.

*LANGUERY, né à Polésy, le 18 février, † en décembre 1914, devant Ypres.

Étudiant (Éc. Dijon), Brancardier, 67e Artillerie,

LANNELONGUE Pierre, né le 21 mai 1880, à Bordeaux (Gironde), † le 12 décembre 1918, à Paris.

M. A.-M 2e classe, 2e Infanterie coloniale.

LAPIROT Marcel, né le 14 septembre 1882, à Torsiac (Haute-Loire), † le 25 août 1918, à Clermont-Ferrand.

M. Aux., Hôpital mixte, Moulins.

*LARIVIÈRE Paul, né le 10 août 1889, à Maroilles (Nord), † le 18 septembre 1914, à Reims.

M. Aux., 127e Régiment d'Infanterie.

LARROQUE Pierre-Jean-Marie-Joseph, né le 13 novembre 1885, à Gujan-Mestras (Gironde), † en août 1919, à Paris.

Interne des Hôpitaux de Paris.

*LASSALLAS Ferdinand-Jean-Laurent, né le 9 avril 1874, à Rennes (Ille-et-Vilaine), † le 27 mars 1915, à Langensalza (Allemagne).

Docteur en 1901 (Éc. Rennes et Fac. de Paris), Médecin à Laval (Mayenne), M. A.-M. 1re classe, 26e Infanterie territoriale.

LASSÈGUE Louis-Antoine, né le 21 septembre 1860, à Pouillon (Landes), † le 5 mars 1917, à Lourdes.

Docteur en 1883, Médecin à Pouillon (Landes), M.-M. 2e classe, Hôpital complémentaire no 32, Lourdes.

LASSEGUETTE Jean-Georges, né le 24 avril 1887, à Came (Basses-Pyrénées), † le 8 juillet 1915, à Dar-bel-Hamri (Maroc).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. aux., troupes du Maroc.

LAUNAY Paul-Auguste, né le 15 juin 1881, à Nantes (Loire-Inférieure), † le 10 février 1919, à Meknès (Maroc).

M. A.-M.

*LAURENT Jules-Fulcrand-Antoine, né le 21 juin 1882, à Saint-Laurent-d'Aigouze (Gard), † le 9 septembre 1916, à Ville-Cousances (Meuse).

Docteur en 1907 (Fac. Montpellier), Médecin à Saint-Laurent-d'Aigouze (Gard), M. A.-M. 1re classe, 19e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 15 août 1916. — Médecin-major de haute valeur morale et professionnelle, d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. A été très grièvement blessé dans l'accomplissement de ses devoirs.

LAURENT Maurice-Alfred, né le 17 avril 1885, à Albertville (Savoie), † le 21 juillet 1915, à Albertville.

M. A.-M. 2e classe, 12e chasseurs alpins.

*LAURENS DE LA BARRE (DU) René, né le 17 octobre 1885, à Paris, † le 28 septembre 1915, à Suippes (Marne).

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 130e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.* — Excellent médecin, très brave. A été tué le 27 septembre 1915 dans la tranchée de départ, au moment où le bataillon auquel il était affecté partait à l'assaut de la parallèle de Vedegrange.

*LAURET Jean-Hyacinthe, né le 28 décembre 1893, à Saint-Pierre (Ile de la Réunion), † le 25 avril 1918, à Le Frétoy (Oise).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. S.-A.-M., 13e Régiment d'Infanterie.

LAUTH Armand, né le 21 septembre 1862, † le 29 octobre 1918, à Paris.

Docteur en 1889 (Fac. de Paris), Médecin à Saint-Germain-en-Laye, M.-M. 1re classe, G. M. P.

*LAUXERROIS Jacques-Marie-Nicolas-Henry, né le 12 juin 1896, à Provins (Seine-et-Marne), † le 15 novembre 1916, à Morval (Somme).

Médecin militaire, M. Aux., 77e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 27 décembre 1916. — Médecin très zélé et très dévoué. A été blessé très grièvement le 15 novembre 1916 au cours d'une visite en première ligne. Déjà cité à l'ordre.

LAVIE Léon-Alexandre-Joseph, né le 16 août 1889, à Aubagne (Bouches-du-Rhône), † le 19 septembre 1914, à Fleury-les-Aubrais (Loiret).

Docteur en 1913 (Fac. de Montpellier), M. Aux., 58e Régiment d'Infanterie.

*LAYDECKER Maurice-Alexandre, né le 24 juin 1885, à Avize (Marne), † le 28 février 1916, à Haudromont (Meuse).

Docteur en 1912, Médecin à Croisilles (Pas-de-Calais), M. A.-M. 2e classe, 8e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 7 mai 1916. — Par un bombardement des plus violents a persisté à soigner les blessés hors de tout abri sans les abandonner, donnant le plus bel exemple de dévouement, d'abnégation et de mépris du danger. A été tué à son poste.

LEBARBIER Gabriel-Charles-Marie, né le 22 novembre 1875, à Falaise (Calvados), † le 14 février 1916, à Saint-Aubin-sur-Mer.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Falaise (Calvados), M. A.-M. 1re classe (3e Région).

LEBARD Marie-Joseph-Louis-Robert, né le 4 janvier 1884, à Moulins (Allier), † le 23 octobre 1918, à l'hôpital de Dakar.

Docteur en 1914 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M. A.-M. 1re classe, Cameroun.

*LEBECQ Charles-Alphonse, né le 7 janvier 1891, à Boulogne-sur-Mer, † le 18 avril 1917, à Beaurieux (Aisne).

M. A.-M. 2[e] classe, 201[e] Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

> *J. O.*, 10 juin 1917. — Médecin très brave et d'un dévouement remarquable. Bien que malade a tenu à prendre part à l'attaque du 16 avril 1917. A été grièvement blessé alors que par une abnégation au-dessus de tout éloge, il pansait des blessés sous un violent bombardement.

*LEBLANC Paul, né le 16 août 1885, à Douai (Nord), † le 31 juillet 1917, à Stenstraate (Belgique).

M. A.-M. 2[e] classe, 1[er] Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

> *J. O.*, 16 novembre 1917. — A toujours assuré le service de son bataillon avec les plus hautes qualités morales et professionnelles. Mort au champ d'honneur en installant son poste de secours dans la deuxième ligne ennemie qui venait d'être conquise. Déjà cité à l'ordre.

*LE BLOCH Jean-François, né le 5 août 1889, à Quimper (Finistère), † le 4 juillet 1915, à Saint-Jean-d'Heurs (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 2[e] Colonial.

*LEBLOND Raymond, † à Verdun en 1916.

Étudiant (Éc. Rouen).

LEBON Jules-Paul, né le 14 septembre 1861, à Juvrécourt (Meurthe-et-Moselle), † le 11 janvier 1918, à Toul.

Médecin militaire, M. Princ. 1[re] classe (20[e] Région).

*LE BRETON Marius-Pierre-Eugène-Jacques, né le 23 septembre 1893, à Caen (Calvados), † le 13 août 1916, à Rouvroy (Somme).

Étudiant (Éc. Caen), M. Aux., 307e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 19 novembre 1920. — Appelé par le service des évacuations des blessés au poste de secours d'un régiment, s'y est rendu malgré le feu de l'ennemi et a été tué en accomplissant son devoir. A été cité.

LEBRUN Louis, né le 7 novembre 1890, à Bruay (Pas-de-Calais), † le 29 septembre 1916, à Amiens.

M. Aux., 127e Régiment d'Infanterie.

*LECAN Eugène-Louis-Anatole, né le 13 juillet 1884, à Port-Louis (Morbihan), † le 18 mars 1916, à Rouy-le-Mont (Oise).

M. A.-M. 2e classe, 264e Régiment d'Infanterie.

*LECERF Jean-Eugène, né le 5 septembre 1889, à Paris, † le 28 octobre 1916, à Verdun.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 102e Régiment d'Infanterie. Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 4 mars 1916. — A fait preuve depuis le début de la campagne de valeur et de dévouement. S'est particulièrement distingué les 25, 26 et 27 février, et le 25 septembre 1915 en donnant ses soins à de nombreux blessés et en assurant par sa grande énergie leur évacuation rapide. Au cours des derniers combats notamment est sorti plusieurs fois sous un feu meurtrier pour porter secours à un grand nombre d'hommes.

*J. O.*, 31 mars 1917. — Jeune médecin très courageux et d'un dévouement absolu, praticien de haute valeur, homme pénétré au plus haut point du sentiment du devoir. N'a cessé depuis le 2 août 1914 de témoigner le plus grand dévouement en se prodiguant pour donner ses soins aux blessés dans des circonstances souvent difficiles. Glorieusement tombé le 28 octobre 1916 en se portant sur des positions nouvellement conquises.

LECHEVALLIER Auguste-Jean-Marie-Joseph-Louis, né le 11 juin 1871, à Locminé (Morbihan), † le 15 avril 1915, à Locminé (Morbihan).

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), Médecin à Locminé, M. A.-M. 1re classe, 86e Infanterie territoriale.

LECHEVALLIER Esprit-François-Ernest, né le 5 juin 1883, à Fougères (Ille-et-Vilaine), † le 7 novembre 1918, à Châlons-sur-Marne.

Docteur (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 237.

*LECHOISNE Jules-Auguste-Marie, né le 20 mai 1891, à Saint-Geniès-sur-Ananches (Manche), blessé le 10 septembre 1916, † en septembre 1918.

M. S.-A.-M., 170e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 12 août 1917. — Modèle de dévouement et de bravoure. S'est brillamment conduit dans tous les combats où le régiment a été engagé. Deux fois blessé a refusé d'être évacué. A fait preuve à nouveau de belles qualités de courage et de sang-froid lors de l'attaque du 4 mai 1917. Trois fois cité à l'ordre.

*J. O.*, 14 janvier 1919. — Au front depuis le début de la guerre. Modèle de loyauté, de courage et de dévouement. A su par son sentiment élevé du devoir et son abnégation complète, acquérir l'affection et l'estime de tous. Mortellement blessé avec plusieurs de ses brancardiers le 24 septembre 1918, n'a consenti à se laisser soigner qu'après avoir fait assurer les soins et l'évacuation de tous les autres.

*LE CHUITON Henri, né le 7 février 1891, à Saint-Renan (Finistère), † le 23 janvier 1918, sur *la Drôme*.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin de 3e classe de la marine. Croix de guerre.

A disparu avec son bâtiment qui a sauté sur une mine.

LECLERCQ André-Henri, né le 18 février 1879, à Paris, † le 26 mai 1916, à Saint-Quentin (Aisne).

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Potte (Somme).

*LECŒUR Henri-Pierre-Louis, né le 28 avril 1864, à Blois (Loir-et-Cher), † le 12 novembre 1914, à Dixmude.

Médecin de la marine, M. Princ. Croix de guerre.

Tué par un obus en soignant les blessés sous un bombardement intense.

LECŒUVRE Ernest-Charles, né le 21 août 1869, à Amiens (Somme), † le 3 novembre 1916, à Tours.

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, S. S. 9e Région.

*LECOMPTE Maurice, né le 3 novembre 1884, à Billy-les-Mangiennes (Meuse), † le 25 juillet 1917, à Paissy (Aisne).

Docteur en 1911 (Fac. Nancy), Médecin militaire, M. A.-M., 329e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 1er décembre 1917. — Médecin aide-major de 1re classe d'une conscience et d'un dévouement sans bornes. Au front depuis le début de la campagne, a fait preuve notamment au cours des combats de mai et de juillet 1917 du plus courageux sang-froid en dirigeant la relève des blessés sur le champ de bataille, n'hésitant jamais à se porter sur la ligne de feu, sans aucun souci du danger. A été frappé mortellement le 26 juillet 1917 dans l'exercice de ses fonctions.

LE CORRE Joseph-Louis-Marie, né le 21 juillet 1872, à Baud (Morbihan), † le 12 janvier 1918, à Lorient.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, 1er Artillerie coloniale.

LE COZ Jean-Guillaume-Marie, né le 27 juin 1893, à Quimerch (Finistère), † le 27 juillet 1918, à Brest.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin de la marine, M. Aux. Médaille d'Honneur des épidémies en argent.

*LE DAIN Joseph-Alexandre, né le 13 mars 1889, à Kergloff (Finistère), † le 21 juin 1918, près d'Estrées (Oise).

Étudiant (Éc. de Nantes), M. Aux., 29e Bataillon Sénégalais. Médaille militaire.

*J. O.*, 22 septembre. — Sous-officier dévoué et brave. A établi son poste de secours à proximité de la ligne de feu et s'est dépensé sans compter dans les soins à donner aux blessés. A été grièvement blessé en accomplissant son devoir.

LEDUC Henri, né le 2 février 1879, à Rouen (Seine-Inférieure), † le 12 mars 1915, à Châlons-sur-Marne.

Médecin militaire, Docteur en 1906 (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, 8e Régiment d'Infanterie.

*LEDUC Jean-Paul, né le 1er janvier 1877, à Paris, † le 13 juin 1918, à Méry-Belloy (Oise).

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, 114e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 4 juin 1919. — A assuré sous le feu de l'ennemi avec un courage et un complet esprit de sacrifice la relève et l'évacuation des blessés. Atteint le 11 juin 1918 d'un éclat d'obus à la cuisse, se l'est fait extraire, est resté à son poste et a continué à parcourir la ligne de bataille pour vérifier l'exécution de ses ordres et donner ses soins aux blessés. A été mortellement frappé le 13 juin 1918 dans un village en faisant évacuer sous le bombardement un poste de secours incendié. Laisse au régiment, non seulement la réputation d'un médecin plein de dévouement, mais aussi celle d'un beau soldat français. A été cité.

LE FAC Henri-Yves-Marie, né le 19 novembre 1868, à Plestin-les-Grèves (Côtes-du-Nord), † le 7 septembre 1917, à Lannion (Côtes-du-Nord).

M. A.-M. 1re classe, 48e Régiment d'Infanterie.

*LEFEBVRE Charles, né le 5 octobre 1881, à Pecqueuse (Seine-et-Oise), † le 12 mars 1915, à Châlons-sur-Marne

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 8e Division d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 22 novembre 1914. — Médecin-chef du groupe de brancardiers de la 8e Div. Inf. A exécuté depuis le commencement de la campagne avec le plus grand dévouement et beaucoup de compétence une tâche des plus dures.

*J. O.*, 11 décembre 1914. — Excellent serviteur très dévoué, qui depuis le commencement de la campagne a exécuté avec le plus grand dévouement et beaucoup de compétence une tâche des plus dures.

*LEFEBVRE Daniel-Albert-Marie, né le 16 mars 1889, à Saint-Paul-sur-Mer (Nord), † le 13 juin 1918, à Ognon (Oise).

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 8e Cuirassiers à pied. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 21 septembre 1918. — Médecin d'un zèle et d'un dévouement dignes d'éloges. A été atteint très grièvement à son poste de secours au moment où il prodiguait ses soins aux blessés sous un bombardement d'une extrême violence. Une citation.

*LEFEVRE Henri-Alexandre-Alfred-Joseph, né le 24 avril 1877, à Fruges (Pas-de-Calais), † le 25 avril 1917, à Urvilliers (Aisne).

M. A.-M. 1re classe, 48e Bataillon de chasseurs à pied. Croix de guerre.

*J. O.*, 30 juillet 1919. — Médecin-chef d'un zèle inlassable et d'un très grand courage. A fait preuve d'un réel mépris du danger en refusant d'évacuer son poste de secours violemment bombardé. Tombé glorieusement au champ d'honneur.

*LE GAGNEUR Henri-Lucien, né le 11 février 1883, à Marseille, † le 1er juillet 1916, à Corfou.

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Ancien interne des hôpitaux d'Alger, Médecin à Cannes (Alpes-Maritimes), M. A.-M. 2e classe, C. E. O. Croix de guerre.

Médecin très zélé et très actif ; a fait l'admiration de tous ses camarades pour lesquels il a été le plus bel exemple d'abnégation et de dévouement professionnel.

*LE GALL André, né le 28 janvier 1887, à Brain-sur-Vilaine (Ille-et-Vilaine), † le 2 octobre 1917, à Vacherauville (Meuse).

Étudiant (Éc. de Caen), M. A.-M. 2e classe, 10e Artillerie.

LEGENDRE Paul-Gaston-Marie-Stéphane, né le 13 août 1884, à La Suze (Sarthe), † le 11 septembre 1918, au Mans.

M. Aux., 7e Section Infirmiers militaires.

*LÉGER Georges-Lucien, né le 10 juillet 1885, à Louhans (Saône-et-Loire), † le 29 septembre 1915, à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne).

Étudiant (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, 53e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 3 octobre 1915. — Médecin très brave et très dévoué. Dans la journée du 29 septembre a installé et fait fonctionner le poste refuge dont il avait le commandement sous un bombardement violent. Blessé mortellement dans ce poste pendant qu'il y assurait son service.

LE GOFF Lucien-Marie, né le 29 janvier 1889, à Plumelec (Morbihan), † le 17 octobre 1918, à Châlons-sur-Marne.

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 239e Artillerie.

LE GOUELLEC, † en 1918, à Yaounde (Cameroun).

Médecin des troupes coloniales, M. A.-M. 1re classe, Cameroun.

LEGRAND Félix-Jean, né le 28 juin 1884, à Beaufort-en-Vallée (Maine-et-Loire), † le 1er mars 1915, à Paris.

Médecin des troupes coloniales, M. A.-M. 1re classe, 23e Infanterie coloniale.

LEGRIS Valère-Auguste, né le 5 juin 1855, à Ommoy (Orne), † le 11 novembre 1918, à Neuilly (Seine).

Docteur en 1885 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 1re classe, M.-chef, Vincennes.

LEHEC Maxime-Alphonse-Louis-Jules-Charles, né le 18 août 1868, à Châtillon-sur-Indre, † le 29 août 1917, à Châteauroux.

Docteur en 1908, Médecin à Issoudun (Indre), M. A.-M. 1re classe, S. S. 9e Région.

LE JAMTEL Charles-Marie, né le 6 novembre 1885, à Guimgamp (Côtes-du-Nord), † le 8 juin 1915, à Noyelles-Vion (Pas-de-Calais).

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), Médecin à Binic (Côtes-du-Nord), M. A.-M. 2e classe, 41e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 6 novembre 1920. — A toujours fait preuve comme médecin de bataillon, non seulement de qualités professionnelles de premier ordre, mais d'un sang-froid et d'un dévouement sous le feu dignes de tout éloge. S'est particulièrement distingué pendant toute la période du 9 ou 25 mai 1915, en donnant des soins aux blessés avec un zèle infatigable, malgré le bombardement ininterrompu et la proximité de l'ennemi. Est tombé mortellement frappé, le 8 juin 1915, alors qu'il se rendait à son poste de secours. A été cité.

*LE JARIEL Paul-Joseph-Marie, né le 26 mai 1880, à Bomgneul-la-Forêt (Mayenne), † le 16 août 1916, à Vichy.

Docteur en 1906, Médecin à Gorron (Mayenne), M. A.-M. 2e classe, 104e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 30 août 1915. — A fait preuve les 30 juin, 1er et 2 juillet d'un dévouement inlassable, prodiguant ses soins aux blessés sans se départir de son calme, même aux moments les plus critiques et sous un violent bombardement.

*LE JEUNE René-Noël-Joseph, né le 25 décembre 1891, à Brest (Finistère), † le 25 octobre 1916, à Verdun.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M. A.-M. 2e classe, 4e Mixte Zouaves. Chevalier de la Légion d'honneur.



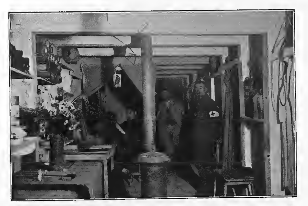
Barrère del.





Barrère del.

*Cliché J. Forestier.*
Un poste d'artillerie. — Verdun, 1916.



*Cliché J. Forestier.*
Poste de régiment en abri-caverne. — Maisons-de-Champagne, 1917.





*Cliché Musée du Val de Grâce.*

La « Place de l'Opéra » à Souain (Marne).



*Cliché Musée du Val de Grâce.*

Poste de secours à la Harazée (Argonne).

*J. O.*, 19 décembre 1916. — Jeune médecin plein d'entrain et de courage. A été très gravement blessé le 24 octobre 1916 dans la parallèle de départ au moment où il se disposait avec ses brancardiers à suivre la marche de son bataillon qui se portait à l'attaque des positions ennemies.

LE LAN Victor-Marie, né le 12 juillet 1863, à Brest (Finistère), † le 9 décembre 1918, à Mulhouse.

M.-M. 1re classe, 2e Tirailleurs marocains.

LELIÈVRE Henri-Louis-Jean-Marie, né le 21 janvier 1883, à Sées (Orne), † le 17 avril 1915, à Sées (Orne).

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), Médecin à Sées (Orne). S. S. 4e Région.

*LELIÈVRE Marcel-Marie-Ange, né le 19 juillet 1881, à Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine), † le 26 octobre 1918, à Louppy (Meuse).

M. A.-M. 1re classe, Gr. Auto, Gantereau. Croix de guerre.

*LE MAGUET Paul-Émile, né le 31 octobre 1874, à Paris, † le 19 février 1915, à Berny-Rivière (Aisne).

Docteur en 1899, Médecin à Nogent (Seine), M. A.-M. 1re classe, 47e Artillerie de campagne. Croix de guerre avec palme, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 9 janvier 1920. — A fait plus que son devoir estimant qu'on n'en faisait jamais assez. Est tombé frappé d'une balle le 18 février 1915, alors que sans souci du danger il allait en ligne assurer son service.

*LEMAIRE Lucien, né à Cambrai (Nord), † le 22 novembre 1914, à Fismes (Marne).

M. Aux., 1er Régiment d'Infanterie.

LEMAITRE Léonce-Jean-Baptiste-Joseph, né le 23 mars 1867, à Guémappe (Pas-de-Calais), † le 19 mars 1919, à Arcachon.

M. A.-M. 1re classe (1re Région).

LEMARQUANT Louis-Frédéric-Jean, né le 23 novembre 1879, à Valognes (Manche), † le 3 juillet 1916, à Melun.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 46e Infanterie territoriale.

*LEMOINE Charles-Émile-Maurice, né le 27 janvier 1886, à Nantes, † le 23 mars 1915, à Valmy (Marne).

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), M. Aux., 1er Artillerie coloniale.

LEMOINE Georges, né le 15 novembre 1888, à Tenès (Algérie), † le 11 janvier 1917, à Tusemiste.

Docteur en 1914 (Fac. d'Alger), M. A.-M. 2e classe, 2e Marche Algérie.

*LEMOUSSU Armand-François-Alexis-Marie, né le 27 mars 1887, au Grand-Celland (Manche), † le 11 octobre 1918, à Cuperly-Monfrenet (Marne).

Docteur en 1914 (Fac. de Paris), Ancien Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 21.

LE NALBAUT Ernest-Jules-Marie, né le 12 octobre 1893, à Lorient, † le 6 décembre 1915, à Auray (Morbihan).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin militaire, M. Aux., 59e Artillerie.

*LE NAVENNEC Yves-Louis, né le 14 mars 1885, à Rodez, † le 10 mai 1917, à Cœuilly (Aisne).

M. A.-M. 2e classe, 62e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 6 juillet 1917. — Médecin d'un dévouement et d'un courage admirables, dont il a donné sans cesse les preuves au cours des récentes opérations occupant les postes de secours les plus exposés et se prodiguant pour relever et soigner les blessés, sous les plus violents bombardements. A été très grièvement blessé lui-même le 5 mai 1917.

*LÉNÉ Marcel, né le 15 mars 1861, à Rouen, † le 26 février 1916, sur *la Provence*.

Docteur en 1897 (Éc. Rouen et Fac. de Paris), Médecin de marine, M. Aux.

*LENEIL Paul-Louis-Marie, né le 8 novembre 1889, à Ingrandes (Maine-et-Loire), † le 24 avril 1918, secteur d'Asiago (Italie).

Étudiant (Éc. Nantes), M. A.-M. 2e classe, 108e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 8 juillet 1920. — Médecin de haute valeur qui s'est distingué par son dévouement aux blessés, se dépensant sans compter sous le feu de l'ennemi, notamment en juin 1916, mars et avril 1917. A été grièvement blessé le 14 avril 1918 dans les tranchées devant Asiago. Une citation.

LENORMAND Charles-Henri, né le 30 novembre 1880, au Ferrière-Hareng (Calvados), † le 25 juillet 1915, à Paris.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 136e Régiment d'Infanterie.

LE PAPE, † le 26 novembre 1918, à Addis-Abeba.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, Éthiopie.

*LE PETIT Fernand-Alfred-Lucien-Paul, né le 5 mars 1880, à Levallois-Perret, † le 11 janvier 1915, à Crouy (Aisne).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 231e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 4 août 1915. — Après l'occupation des tranchées conquises sur l'ennemi, est venu faire son devoir sous un violent feu d'artillerie. Tué à l'ennemi le 10 janvier 1915. A été cité.

LEPICARD Sosthène, † en 1918.

Étudiant (Éc. Rouen).

*LÉPINE Daniel-André, né le 20 octobre 1884, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), tué le 1er novembre 1914, au Col de Sainte-Marie (Vosges).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 13e Bataillon de chasseurs alpins. Médaille militaire. Croix de guerre avec palme.

1er octobre 1914. — Montre, depuis le début de la campagne, un dévouement au-dessus de tout éloge, suit les combattants pied à pied, s'empressant au péril de sa vie auprès des blessés et assurant leur évacuation rapide dans les conditions les plus difficiles. Debout nuit et jour, excite le dévouement et l'enthousiasme des hommes. S'est notamment distingué le 3 septembre au bois de Béhouille.

12 mars 1921. — Médecin auxiliaire d'un dévouement sublime et d'un courage audacieux. Toujours volontaire pour accompagner les éléments de première ligne. Tué le 1er novembre 1914, dans les Vosges, au moment où il donnait des soins à un officier grièvement blessé et qu'il n'avait pas voulu abandonner à l'ennemi qui menaçait la position.

*LEPLANT Jean, né le 7 avril 1891, à Angoulême (Charente), † le 28 septembre 1915.

Étudiant en médecine (Fac. de Paris), M. Aux., 108e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 2 décembre 1915. — Étudiant en médecine courageux et dévoué. Le 28 septembre 1915 n'a pas hésité à se porter sur le point le plus violemment bombardé pour y soigner les blessés. Tué en accomplissant sa noble tâche.

*LEQUYER Joseph-Henri, né le 31 mars 1876, à Nantes (Loire-Inférieure), † le 29 octobre 1918, à Boulivers (Oise).

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Nantes, M.-M. 2e classe, Armée territoriale. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

LERICHE Edmond-Désiré, né le 22 mars 1880, à Seraincourt (Ardennes), † le 23 août 1916, à Claye-Souilly (Seine-et-Marne).

Docteur en 1907 (Fac. de Paris), Médecin à Claye-Souilly (Seine-et-Marne).

LEROUGE Léon-Jean-Baptiste-Joseph, né le 9 septembre 1876, à Tourcoing (Nord), † le 13 août 1915, à Moisdon-la-Rivière (Loire-Inférieure).

Médecin à Lambersart, M. A.-M. 1re classe, S. S. 11e corps.

*LEROY Victor-Maurice, né le 21 octobre 1886, à Angers (Maine-et-Loire), † le 5 mai 1916, à Esnes (Meuse).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), Médecin à Angers, M. A.-M. 1re classe, 66e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 5 juillet 1916. — A fait l'admiration de tous par son entrain, son esprit de sacrifice, son mépris du danger. A été frappé mortellement le 5 mai 1916 en première ligne en pansant ses blessés.

*LESCAN DU PLESSIS Jules, né le 7 février 1884, à Guingamp (Côtes-du-Nord), † le 8 février 1916, sur le *Charner*.

Docteur en 1909 (Fac. de Bordeaux), Médecin de marine, Méd. de 1re classe.

*LESCOT Ivan-Gustave, né le 18 mars 1891, à Alger, † le 2 juin 1915, à Verdun.

Étudiant (Éc. d'Amiens et Fac. de Paris), M. Aux., 128e Régiment d'Infanterie.

*LESELLIER Félix-Émile-Victor, né le 30 septembre 1887, à Passais-la-Conception (Orne), † le 17 août 1917, à Longueval (Aisne).

M. Aux., 243e Artillerie. Médaille militaire.

*J. O.*, 17 octobre 1917. — Médecin auxiliaire d'un grand courage et d'une grande abnégation. Le 16 août 1917, la batterie étant soumise à un très violent bombardement, s'est porté bravement, à découvert, pour prodiguer ses soins aux blessés. Très grièvement atteint lui-même, a donné l'ordre à ses infirmiers de soigner tous les autres blessés avant de s'occuper de lui.

LESIEUR Charles-Léonard, né le 31 janvier 1876, à Paris, † le 14 janvier 1919, à Lyon.

Docteur en 1901, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, Médecin des Hôpitaux, M.-M. 1re classe (14e Région).

LESPINASSE Étienne-Henri, né le 30 janvier 1866, à Bergerac (Dordogne), † le 3 octobre 1917, à Nancy.

M. Princ., 59e Division d'Infanterie.

LESSART François-Michel, né le 6 février 1888, à Scaer (Finistère), † le 1er août 1919, à Scaer (Finistère).

M. A.-M. 2e classe, 64e Régiment d'Infanterie.

*LESUR Marcel-André, né le 7 avril 1888, à Lille (Nord), † le 23 août 1916, à Étinehemm (Somme).

M. A.-M. 2e classe, 27e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 6 octobre 1916. — Excellent médecin qui a toujours fait preuve de la plus grande abnégation. A été très grièvement blessé le 24 août 1916, alors qu'il soignait des soldats près d'une batterie bombardée. A donné par sa courageuse attitude un bel exemple de stoïcisme.

LETOURNEUR Louis-Victor, né le 1er décembre 1871, à Montgardon (Manche), † le 14 novembre 1917, à Rennes.

M. A.-M. 2e classe, 5e Génie.

LEVASSEUR Camille-Alphonse-Henri, né le 3 février 1871, à Paris, † le 30 octobre 1915, à Rosny-sous-Bois.

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), Médecin à Rosny-sous-Bois (Seine), M. A.-M. 1re classe (5e Région).

*LEVESI Jean-Joseph, né le 31 janvier 1879, à Nice (Alpes-Maritimes), † le 27 septembre 1915, à Perthes-les-Hurlus (Marne).

Docteur en 1904, Médecin à Nice, M. A.-M. 1re classe, 415e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 28 octobre 1920. — A été blessé mortellement en donnant, dans une tranchée conquise, les soins les plus dévoués aux blessés de son régiment, le 26 septembre 1915, à Somme-Suippes. A été cité.

LEVET François-Joseph, né le 2 juillet 1877, à Thorens (Haute-Savoie), † le 29 octobre 1915, à Lyon.

M. A.-M. 1re classe, 13e Régiment d'Infanterie.

*LEVI-FRANKEL Georges-Émile, né le 22 février 1888, à Paris, † le 2 décembre 1914, à La Croix-sur-Meuse.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 150e Régiment d'Infanterie.

*LEVI ALVARÈS Charles-Abraham, né le 23 janvier 1890, à Paris, † le 15 août 1915, à Gérardmer.

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 5e Bataillon de chasseurs. Médaille militaire.

*J. O.*, 16 septembre 1915. — N'a cessé de rendre les meilleurs services depuis le début de la campagne. Cité deux fois à la division, a été blessé grièvement le 5 août 1915, en donnant ses soins aux blessés, sous un feu extrêmement violent en première ligne ; faisant preuve en cette circonstance de la plus grande intrépidité et d'un profond dévouement.

*LHUERRE Justin-Thierry-Gustave-Étienne, né le 18 juillet 1892, à Cayenne (Guyane française), † le 14 juillet 1917, à Chalon-sur-Saône.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 339e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 8 février 1915. — Le 13 décembre a fait preuve d'un courage au-dessus de tout éloge, en organisant le transport immédiat et la mise à l'abri des blessés, sous un violent bombardement, après la destruction par un obus du poste de secours.

*LHUILLIER André-Paul, né le 28 novembre 1892, à Paris, † le 30 octobre 1916, à Verdun.

*LHUISSIER Paul-Émile-Jean, né le 24 juin 1883, à Rennes (Ille-et-Vilaine), † le 14 mai 1918, à Boncourt (Meuse).
Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 41e Artillerie coloniale.

*LIBERMANN Soukher-Ber, né le 2 janvier 1886, à Kalinovka (Russie), † le 16 avril 1917, à Craonne (Aisne).
Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 233e Régiment d'Infanterie.

*LIET Albert-Alphonse-Charles, né le 11 octobre 1890, à Fontenay-le-Comte (Vendée), † le 6 août 1915, à Apremont (Meuse).
Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 13e Régiment d'Infanterie.

*LIMBOUR Alexis, né le 25 février 1889, à Pont-Aven (Finistère), † le 3 novembre 1915, à Salonique.
Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., C. E. O.

LIVON Charles-Marie, né le 19 mai 1850, à Marseille, † le 16 août 1917, à Marseille
Docteur en 1873, Directeur de l'École de médecine de Marseille, M.-M. 1re classe, S S. 15e Région.

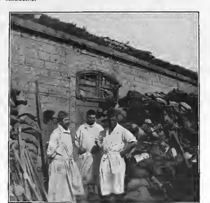
LOGEROT Louis, né le 12 juillet 1872, à Dijon (Côte-d'Or), † le 12 juin 1918, à Lompnes (Ain).



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Dans la Meuse — Poste de secours.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Une ambulance en plein air. — Braux Sainte-Cohière (Argonne).



*Cliché Dr Frahier.*
Poste de secours de la batterie de l'Hôpital. — Verdun, octobre 1916.



*Cliché Dr Frahier.*
Relève des blessés sur le champ de bataille. Bois de Vaux-Chapitre. — Verdun, octobre 1916.

Docteur en 1899 (Fac. de Paris), Médecin à Orsay (Seine-et-Oise), M.-M. 2e classe, Centre de réforme de Chalon-sur-Saône.

*LOMBARD Henri-Joseph, né le 18 septembre 1894, à Sallenôves (Haute-Savoie), † le 18 octobre 1918, à Rouler (Belgique).

Étudiant (Éc. Marseille et Fac. de Lyon), M. S.-A.-M., 298e Régiment d'Infanterie (2 citations).

*J. O.*, 21 novembre 1920. — Médecin d'un courage et d'une bravoure exemplaires. S'est distingué en allant chercher et soigner les blessés sur la ligne de feu. Est tombé glorieusement pour la France, le 18 octobre 1918, en Belgique.

LONG Henri-Paul, né le 30 juin 1894, à Nyons (Drôme), † le 11 septembre 1916, à Lyon.

Étudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., 53e Régiment d'Artillerie de campagne. Croix de guerre.

*LONGE Joseph-Marie-Maurice, né le 30 avril 1891, à Marseille (Bouches-du-Rhône), † le 20 août 1914, à Dieuze.

M. Aux., 7e Génie.

LONG-PRETZ Adolphe-Louis-Marie, né le 13 juillet 1878, à Sublier (Haute-Savoie), † le 4 septembre 1914, à Nancy.

Docteur en 1905 (Fac. de Nancy), Ancien Interne des Hôpitaux de Nancy, Médecin à Jarville (Meurthe-et-Moselle), M. A.-M. 1re classe, 230e Régiment d'Infanterie.

*LONGUEVILLE Abel-Léon, né le 3 octobre 1888, à Valence (Drôme) † le 16 avril 1918, à Sauvilliers-Mongival (Somme).

Étudiant (Fac. de Toulouse), M. S.-A.-M., 277e Régiment d'Infanterie.

LORRAINE François, né le 6 août 1882, à Saint-James (Manche), † le 7 février 1919, à Saint-Malo.

M.-M. 2e classe, 2e Étranger.

*LORY François-Joseph-Georges, né le 27 mars 1888, à La Souterraine (Creuse), † le 22 avril 1916, près Verdun.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 107e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 15 juin 1916. — Jeune médecin d'un zèle inlassable et d'un dévouement absolu. A été mortellement frappé le 22 avril 1916 sur la première ligne en assurant l'évacuation des blessés. A donné jusqu'au dernier moment, malgré d'atroces souffrances, l'exemple d'une résistance admirable et d'une héroïque abnégation, refusant de se laisser relever avant que le dernier blessé n'eût été évacué.

LOUARD Gustave-Louis-Joseph, né le 30 mars 1883, à Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais), † le 2 janvier 1919, au Mans.

M. A.-M. 1re classe, Hôpital du Mans.

*LOUARN Laurent-Marie, né le 9 août 1886, à Cléden-Cap-Sizun (Finistère), † le 16 avril 1917, à Vasagnes (Aisne).

Docteur en 1912 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M. A.-M. 1re classe, 68e Bataillon Tirailleurs Sénégalais.

LOUGE Joseph, né le 30 avril 1891, à Marseille, † le 17 juin 1915.

Étudiant (Éc. Marseille), M. Aux., 7e Zouaves.

*J. O.*, 1er février. — Médecin auxiliaire courageux et dévoué. Le 20 août 1914, à Bidestroff, ce sous-officier, resté à son poste de secours, continuait à soigner ses blessés. Tombé glorieusement frappé alors qu'il criait : « Ambulance », prenant ainsi la défense des blessés.

LOUIS Isidore-Marius, né le 16 décembre 1875, à Hyères (Var), † le 23 février 1916, à Hyères.

Docteur en 1901, Médecin à Hyères, M. A.-M. 1re classe, H. C.

*LOUMAIGNE Léon-Benjamin-André, né le 29 octobre 1878, à Riscle (Gers), blessé le 20 février 1915, † le 21 octobre 1916, à Ozahovo (Serbie).

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), Médecin à Riscle (Gers), M.-M. 2e classe, 88e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 7 avril 1915. — N'a cessé depuis son arrivée sur le front de donner les preuves d'un complet dévouement, parcourant sous les projectiles et avec un mépris complet du danger les tranchées de première ligne, donnant à tout son personnel un exemple constant de sang-froid, de courage et d'abnégation, prodiguant ses soins aux blessés sous le feu le plus violent. A été blessé lui-même le 19 février, à la tête par un éclat d'obus et a en outre ressenti une forte commotion causant un ébranlement cérébral.

*J. O.*, 21 avril 1917. — Médecin d'un dévouement absolu, apprécié de tous, grièvement blessé en secourant les blessés du régiment, lors de l'attaque d'une hauteur fortifiée.

LOURD Camille, né le 17 mai 1891, à Givors (Rhône), † le 10 août 1915, à Montagny (Rhône).

Étudiant (Fac. de Lyon).

LOURDIN Louis-Marcel-Gabriel, né le 29 août 1866, à Paris, † le 12 juin 1917, à Paris.

Docteur en 1899 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, Hôpital de Clermont-Ferrand.

LOUSTALAN Louis-Jean, né en 1888, à Buenos-Ayres, † le 25 septembre 1917, à Châlons-sur-Marne.

M. A.-M. 2e classe, 108e Régiment d'Infanterie.

*LOUSTAU Fernand-Joseph-Marius, né le 4 février 1889, à Toulon, † le 1er juin 1916, à Oresmaux (Somme).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 38e Infanterie coloniale.

*LOUVARD Marcel-Marie-Joseph, né à Château-Gonthier (Mayenne), † le 30 septembre 1916, à Kucho-Veni (Grèce).

M. Aux., 10e Groupe Artillerie, d'Afrique.

LUCAS Charles-Jules, né le 26 octobre 1886, à Châtellerault (Vienne), † le 23 juillet 1917, à Paris.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, 48e Infanterie coloniale.

LUCAS Yves-Pierre, né le 24 décembre 1874, à Milizac (Finistère), † le 1er avril 1917, à Vannes.

Docteur en 1897, Médecin à Saint-Renan (Finistère), M. Aux., 148e Régiment d'Infanterie.

## M

MACHUR † le 17 février 1915.

M. A.-M. 1re classe, 173e Régiment d'Infanterie.

MACQUIN Camille, né le 17 janvier 1873, à Minorville (Meurthe-et-Moselle), † le 6 avril 1915, à Châtel-sur-Moselle (Vosges).

Docteur en 1896, Médecin à Châtel-sur-Moselle (Vosges).

*MAGROU Étienne-Joseph, né le 11 juillet 1896, à Nancy (Meurthe-et-Moselle), † le 2 janvier 1917, à Bois-Thiescourt, près Lassigny (Oise).

Étudiant (Fac. de Nancy), M. Aux., 264e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*MAGDINIER Jean-François-Marie, né le 26 février 1884, à Saint-Étienne (Loire), † le 24 septembre 1916, à Houdainville (Meuse).

Docteur en 1911, Médecin à Saint-Étienne, M. A.-M. 2e classe, 2e Artillerie. Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.*, 27 février 1917. — Quoique réformé, avait demandé à venir sur le front où il a montré un dévouement constant et une haute conscience de son devoir, n'hésitant jamais à se porter aux endroits dangereux pour apporter ses soins aux blessés. Par son calme, sa bravoure et son entrain, avait su se faire apprécier de tous, supérieurs et inférieurs. A été tué le 24 septembre 1916 au milieu d'une batterie soumise à un très violent bombardement ennemi de gros calibre.

MAGES René-Henri, né le 26 avril 1894, à Marseille, blessé le 18 juillet 1915, † le 21 décembre 1917, à Monarga (Ile de Chypre).

Médecin Militaire, M. A.-M. 2e classe, Armée d'Orient.

MAGNANON Marie-Lucien-Louis, né le 13 février 1883, à Valence (Drôme), † le 25 mai 1915, à Arcachon.

Docteur en 1911, Médecin à Valence, M. A.-M. 2e classe, 13e Chasseurs à cheval.

*MAGNIER Pierre, né le 12 octobre 1892, à Châtenois (Vosges), † le 17 octobre 1917, à Sancy (Aisne).

Étudiant (Fac. Nancy), S.-A.-M., 62e Artillerie.

*J. O.*, 7 décembre 1920. — Le 9 juin 1917, a fait preuve du plus grand courage et du plus grand mépris du danger, en allant avec deux brancardiers, sous un très violent bombardement, dirigé d'une façon remarquable, relever un homme très grièvement atteint. A dirigé, sous ce même bombardement, les secours d'une façon admirable. Tué à son poste de combat, le 17 octobre 1917. A été cité.

*MAGNIN Léonce-Marie-Antoine, né le 1er août 1889, à Beynost (Ain), † le 2 octobre 1916, à Amiens.

Docteur en 1913 (Éc. Besançon et Fac. Lyon), Préparateur à l'École de médecine de Besançon, M. A.-M. 2e classe, 44e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 5 février 1920. — Médecin d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve. Dans la nuit du 12 au 13 septembre s'est porté en avant de Bouchavesnes pour diriger la relève des blessés ; ne s'est replié qu'au contact des patrouilles ennemies et s'est établi en toute première ligne où, sous de violents bombardements, il a prodigué ses soins. Blessé grièvement lui-même le 15, a continué à faire l'admiration de tous par son courage. Mort des suites de ses blessures.

*MAIGNOU François-Marie, né le 6 novembre 1884, à Plounez-Saint-Pol (Côtes-du-Nord), † le 31 mars 1918, à Noyers-Saint-Martin (Oise).

Docteur en 1912, Médecin à Penvern-Plounez (Côtes-du-Nord), M. A.-M., 118e Régiment d'Infanterie.

*MAILLET Charles-Louis-Abel, né le 27 décembre 1889, à Thoirette (Jura), † le 12 février 1918, à El Taza (Maroc).

Étudiant (Fac. Lyon), M. A.-M. 1re classe, Chevalier de la Légion d'honneur.

MAILLET François, né le 2 janvier 1884, à Montpellier (Hérault), blessé le 3 septembre 1915, † le 17 octobre 1918, à Bayon (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1910 (Fac. de Montpellier), Médecin à Montpellier, M. A.-M. 1re classe, Artillerie de montagne.

MAIRE Gabriel, né le 8 mai 1889, à Château (Saône-et-Loire), † le 22 décembre 1915.

Médecin Militaire, M. A.-M. 20e Bataillon Chasseurs à pied.

*MAITRE Jean-Marie-Louis, né le 7 février 1889, à Châtillon-sur-Seine, blessé le 22 janvier 1916 et le 25 avril 1916, † le 24 octobre 1918, à Vertus (Marne).

M. A.-M. 1re classe, S. S. 14e Région.

*MALARDEAU Georges-Tancrède-Eugène, né le 8 juin 1897, à Saint-Denis du Sig (Oran) (disparu).

Étudiant (Fac. d'Alger).

Médecin auxiliaire dévoué et attaché à ses devoirs. Surpris dans ce secteur par un bombardement soudain et extrêment violent, n'a pas hésité à essayer de traverser la zone bombardée, pour se porter en avant et rejoindre son poste de secours. A disparu en accomplissant cet acte de beau courage et de complète abnégation.

*MALÈGUE Noël-Hector-Auguste, né le 8 janvier 1890, à Paris, † le 8 août 1914, à Plainfaings (Vosges).

Étudiant (Fac. Lyon), M. Aux., 28e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 11 octobre 1914. — Blessé mortellement en soignant des blessés sous le feu.

MALLEJAC Armand, né le 3 janvier 1887, à Plougastel-Daoulas (Finistère), † le 16 octobre 1914, à Brest.

Étudiant (Éc. Rennes), M. Aux., 11e Section Infirmiers.

*MALLET François-Marie-Alphonse, né le 13 novembre 1883, à Glénat (Cantal), † le 26 juillet 1916, à Harbonnières.

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 233e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 4 novembre 1916. — A assisté en première ligne à tous les combats où son régiment a été engagé. Dans toutes les circonstances, s'est dépensé sans compter pour assurer son service avec une rare connaissance, un entrain et un zèle remarquables. Blessé très grièvement dans les tranchées à son poste de secours, le 25 juillet 1916, par un obus qui lui a sectionné le bras. Mort des suites de ses blessures huit heures après.

MALMÉJAC Marie-Denis-Paul, né le 22 février 1872, à Aurillac (Cantal), † le 26 octobre 1918, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, Voiture radio.

MANAUD, † le 31 octobre 1918, à l'hôpital de Dakar.
M.-M. 2e classe, 91e Bataillon Tirailleurs Sénégalais.

*MANDONNET Jean, né le 6 mai 1889, à Jargeau (Loiret), † le 5 novembre 1914, à Vauquois.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 89e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O*, 18 août 1919. — A été tué à Vauquois le 5 novembre 1914 en allant courageusement en avant des premières lignes relever les morts. A été cité.

*MANDOUL Alexandre-Gustave-Joseph, né le 7 août 1882, à Bougie (Algérie), † le 9 septembre 1915, à Flamertinghe (Belgique).

Médecin Militaire, M. A.-M. 1re classe, G. B. C. 9e Corps.

*J. O.*, 13 décembre 1920. — Médecin-major d'un grand dévouement. Tué, le 9 novembre 1914, à Ypres, en exécutant une reconnaissance sanitaire sous un fort bombardement.

*MANGINI Lucien-Lazare, né le 18 novembre 1887, à Lyon, † le 18 avril 1916, à Douaumont (Meuse).

Ancien Interne des Hôpitaux de Lyon, Préparateur d'histologie à la Faculté de Lyon, M. A.-M. 2e classe, 147e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 27 novembre 1919. — Par son dévouement et son abnégation a fait l'admiration de tous. Est mort glorieusement à son poste de secours, à 200 mètres des lignes ennemies, le 18 avril 1916. A été cité.

MANIFICAT Joseph-Pierre-Louis, né le 5 juin 1879, à Pontcharra-sur-Bréda (Isère), † le 17 juillet 1916, à Fez (Maroc).

M. A.-M. 2e classe (19e Région).

MANIGUET Michel, né le 9 décembre 1891, à Sainte-Savine (Aube), † le 27 août 1915, à Danville (Pas-de-Calais).

Étudiant (Fac. Nancy et Lyon), Médecin Militaire, 20e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*MANNE Georges-Paul, né le 20 décembre 1888, à l'Hebergement (Vendée).

Etudiant (Éc. de Rennes), M. A.-M.

MANTOUT Georges-Léon, né le 8 mars 1882 à (Alger).

Docteur en 1914 (Fac. d'Alger).

MANY Georges-Marie-Joseph, né le 26 mai 1895, à Poitiers (Vienne), † le 27 septembre 1916, à Paris.

M. Aux., 172e Régiment d'Infanterie.

*MARATRAY Lucien-Gaston-Noël, né le 14 février 1877, à Toulon (Var), † le 30 octobre 1915, à bord de l'*Asie*.

Docteur en 1912 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, A. E. F.

*MARC Louis-Marie-Charles-Eugène, né le 17 juillet 1887, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), † le 22 juillet 1916, à Maricourt (Somme).

M.-M. 2e classe, 70e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 28 octobre 1915. — Modèle de dévouement et d'abnégation. N'a cessé de se prodiguer dans les circonstances les plus difficiles pour secourir les blessés. A été atteint d'une très grave blessure le 22 juillet 1916 en allant installer un poste de secours en première ligne. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

*J. O.*, 4 septembre 1916. — D'un dévouement et d'un zèle admirables, toujours sur la brèche, dans les boyaux près de la ligne de feu, prêt à apporter des

soins éclairés à tous ceux qui en ont besoin, dirige l'enlèvement des blessés et des morts avec un soin digne de tout éloge. Est sorti à plusieurs reprises entre les lignes distantes de 20 mètres pour identifier les chasseurs morts et essayer de les faire relever.

*MARCHAL Pierre-Charles-Philippe-Robert, né le 16 juillet 1889, à Vitry-le-François (Marne), † le 27 août 1917, à Louvemont-Beaumont (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 2e classe, 161e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Légion d'honneur.

*J. O.*, 17 décembre 1917. — Médecin de bataillon d'un courage et d'un dévouement remarquables toujours prêt à se sacrifier pour accomplir ses fonctions. Tué à son poste de secours au cours d'un violent bombardement le 27 août 1917.

*J. O.*, 25 janvier 1920. — Médecin aide-major de bataillon d'un courage et d'un dévouement remarquables, toujours prêt à se sacrifier pour accomplir ses fonctions. Tué à son poste au cours d'un violent bombardement le 27 août 1917. A été cité.

MARCHAND Raoul, né le 23 juillet 1885, à La Chapelle-d'Armentières (Nord), † le 24 novembre 1918, à Limoges.

Docteur en 1912 (Fac. Lille).

*MARCORELLES Marie-Étienne-Jules, né le 6 mai 1886, à Marseille, † le 20 août 1914, à Bidestorf (Lorraine).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 111e Régiment d'Infanterie.

*MAREAU Pierre-Jules-Eugène, né le 28 mars 1886, à Paris, † le 4 octobre 1915, à Mesnil-les-Hurlus (Marne).

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, 65e Régiment d'Infanterie.

MARESCHAL Marie-Antoine, né le 14 novembre 1849, à Commercy, † le 7 janvier 1918.

Médecin Militaire, Médecin Inspecteur.

*MARGUISSON Simon, né le 10 mars 1892, à Odessa, † le 3 juin 1918, à Saint-Baudry (Aisne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. S.-A.-M., 407e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre avec palme, Médaille militaire.

*J. O.*, 12 décembre 1918. — Médecin sous-aide-major d'un dévouement et d'un courage au-dessus de tout éloge. Malgré un très violent bombardement s'est porté sur la ligne de feu pour soigner les blessés dangereusement atteints et assurer leur évacuation. Fut glorieusement tué à son poste le 3 juin 1918.

*J. O.*, 5 octobre 1919. — Médecin très dévoué, extrêmement consciencieux, toujours sur la brèche, accompagnant les troupes, prenant part à tous les coups de mains. A trouvé une mort glorieuse le 3 juin 1918 dans l'accomplissement de son devoir. Deux citations antérieures.

MARINI, † le 20 septembre 1914.

M. Aux., 11e Régiment d'Infanterie.

MAROGER Paul-Louis, né le 15 janvier 1877, à Paris, † le 21 mars 1917, à Parthenay (Ille-et-Vilaine).

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), Médecin à Courbevoie, M. A.-M. 1re classe S. S. 9e Région.

MARQUENT Eugène-Joseph, † en 1914.

Étudiant (Éc. Marseille) M. Aux.

*MARQUESTE Pierre-André, né le 4 février 1887, à Paris, † le 31 décembre 1918, au Fort Lamy (Tchad).

Interne des Hôpitaux de Paris, Docteur en 1914 (Fac. de Paris), M. A.-M., 137e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.* — Depuis le début de la campagne montre beaucoup de zèle et de dévouement à soigner les blessés et les malades. A été blessé dans la nuit du 9 au 10 juin 1915, alors qu'il faisait ensevelir les morts sur le champ de bataille sous le feu continuel de l'ennemi.

*MARTIN André, né le 11 août 1895, à Douai, † le 23 mai 1916, au Fort de Douaumont.

Étudiant en médecine (Fac. de Paris), Sous-lieutenant au 74e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.* — Officier rempli d'allant qui a toujours fait preuve des plus belles qualités d'audace et de courage au combat. Le 22 mai 1916 est sorti le premier de la compagnie à l'attaque du fort de Douaumont et a rapidement entraîné sa section sur son objectif. A été tué le 23 mai 1916 au cours de la contre-attaque allemande.

*MARTIN Claude-François, né le 25 octobre 1873, à Bordeaux, † le 11 mai 1916, à Fleury.

Docteur en 1900 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Bordeaux, M. A.-M. 1re classe, 123e Régiment d'Infanterie.

MARTIN Gabriel-Joseph, né le 26 mars 1875, à Plounéour-Menez (Finistère), † le 18 mars 1915, à Neufchâteau (Vosges).

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, 2e Infanterie coloniale.

*MARTIN Georges-Auguste, né le 7 septembre 1872, à Paris, † le 25 juin 1917, à Bouy (Marne).

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 1/11.

*MARTIN Louis-Charles, né le 23 juillet 1890, à Marseille (Bouches-du-Rhône), † le 7 août 1915, à Seddul-Bar (Dardanelles).

Étudiant (Éc. Marseille), M. Aux., Groupe brancardiers, 15e Section Infirmiers. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 20 avril 1915. — D'un dévouement inlassable pour les chasseurs, toujours en première ligne pour assurer les soins aux blessés. A été frappé grièvement d'un éclat d'obus dans les reins et d'un deuxième à la tête, en assurant son service en plein bombardement. Au cours de son évacuation, la voiture qui

le transportait étant détruite par un obus, a trouvé, malgré ses souffrances, l'énergie nécessaire pour aider un officier blessé à traverser une zone violemment bombardée.

*J. O.*, 1er octobre 1915. — Mortellement atteint par un obus qui lui sectionna les deux cuisses Depuis son arrivée au corps expéditionnaire, a toujours eu une conduite au-dessus de tout éloge.

*MARTIN Marcel-Léopold-Alphonse, né le 6 avril 1883, à Saint-Théron (Seine-et-Oise), † le 18 juillet 1918, à Mareuil-en-Brie (Marne).

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 215e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 25 décembre 1918. — Médecin courageux, d'un dévouement absolu. S'est dépensé sans compter, pendant les combats du 30 mai au 15 juillet 1918. Le 15 juillet, a été gravement intoxiqué au moment où sous un violent bombardement des positions, il donnait ses soins aux blessés de son groupe. Deux citations.

MARTIN Philippe, né le 19 février 1877, à Tournon (Ardèche), † le 6 novembre 1917, à Montpellier.

M. A.-M. 1re classe, 61e Bataillon de chasseurs.

MARTIN Raoul, né le 16 avril 1885, à Alger, † le 14 février 1917, à l'ambulance no 6/17.

M. A.-M. 2e classe, 8e Tirailleurs.

*MARTY Alphonse-Julien-François, né le 17 juin 1866, à Saint-Martin-Laguépie (Tarn), † le 7 novembre 1914, à Saint-Julien (Belgique).

Médecin Militaire, M.-M. 1re classe, 122e Régiment d'Infanterie.

MASSARY (DE) Joseph-Jean, né le 3 novembre 1893, à Bouglon (Lot-et-Garonne), † le 20 juin 1917, à Nancy.

Étudiant (Fac. de Bordeaux et de Paris), M. Aux., 14e Section Infirmiers.

*MASSELOT Pierre-Jean-Jules, né le 27 juin 1887, à Bougie (Constantine), † le 29 mai 1917, à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne).

Étudiant (Fac. d'Alger), M. Aux., 6e Génie.

MASSON Louis-Marie-Joseph, né le 15 avril 1895, à Brétigny (Hte-Saône), † le 27 décembre 1916.

Étudiant (Fac. Nancy), aspirant 109e Régiment d'Infanterie.

MASSON Paul-Albert, né le 8 juillet 1877, à Bergères-sur-Montmirail (Marne), † le 15 juin 1918, à Paris.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, S. S. 8e Région.

MATAGRIN Joseph-André-Gabriel, né le 10 mars 1881, à Saint-Laurent-Chamousset (Rhône), † le 8 août 1918, à Lyon.

Docteur en 1905, Médecin à Sail-sous-Couzan (Loire), M.-M. 1re classe, 134e Régiment d'Infanterie.

MATHIE Louis, né le 14 juillet 1891, à Bernal-Debat (Hautes-Pyrénées), † le 30 octobre 1918.

M. A.-M., 369e Régiment d'Infanterie.

MATHIEU Jean-Baptiste, né le 2 janvier 1837, à Metz (Moselle), † le 22 mai 1915.

Médecin Militaire, M. Inspecteur.

MATHIS Antony, né le 8 octobre 1881, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle), † le 24 septembre 1918, à Troyes (Aube).

Docteur en 1908 (Fac. de Nancy), Médecin à Saint-Denis-de-Cabanne (Loire), M. A.-M. 1re classe, 103e Régiment d'Infanterie.

MAUBRAC Pierre-Octave-Joseph, né le 12 juin 1860, à Bordeaux, † le 28 août 1916, à Vanves.

Docteur en 1883 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Paris, M. Princ. 2e classe, G. M. P.

MAUMENÉ Edmond-Fulgence-Marie-Abel, né le 11 janvier 1882, à Bonvillers (Oise), † le 27 juillet 1917, à Paris (Hôpital du Panthéon).

Docteur en 1906 (Éc. d'Amiens et Fac. de Paris), Médecin à Ansauvillers (Oise), M. A.-M. 2e classe, S. S. Ambulance no 3/72.

*MAUN AMAN, † le 16 juin 1915, à Sains-en-Gohelle (Pas-de-Calais).

M.-M., 1er Tirailleurs marocains.

MAUNIER Marius-Pancrace, né le 12 mai 1851, à Villecroze (Var), † le 23 janvier 1915, à Villecroze (Var).

Médecin-chef de l'asile d'aliénés à Aix, M.-M. 2e classe, S. S. 15e Région.

*MAUPETIT Georges-Albert-Émile, né le 23 juillet 1881, à Ligugé (Vienne), † le 28 mars 1916, à Capy (Somme).

Docteur en 1905 (Fac. de Bordeaux), M.-M. 2e classe, Groupe brancardiers, 3e Division Col. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 22 novembre 1914. — Officier de grand mérite, d'une énergie inlassable. A fait preuve depuis le commencement de la campagne de qualités professionnelles éminentes. A assuré d'une façon parfaite le service des évacuations de l'avant, relevant les blessés sous le feu de l'ennemi. S'est signalé à l'attention de tous les chefs à l'œuvre.

MAUPIN Marie-Adolphe-Paul-Justin, né le 28 avril 1882, à Poinson-lès-Grancey (Haute-Marne), † le 21 janvier 1918, à Dijon.

M. Aux., 8e Section Infirmiers.

*MAUPIN Maurice-Louis-Émile, né le 17 mars 1890, à Grey (Haute-Marne), † le 11 juin 1918, à Courcelles (Oise).

Médecin Militaire, M. A.-M. 1re classe, 359e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 5 décembre 1919. — Médecin d'une haute conscience et d'un dévouement admirables. Le 11 juin 1918 a marché à l'attaque avec son bataillon et a prodigué en plein champ ses soins aux blessés sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. Est tombé glorieusement dans l'accomplissement héroïque de ses fonctions.

*MAUPIN Pierre-Léon, né le 15 décembre 1884, à Vannes (Morbihan), † le 22 juillet 1918, à Saconin (Marne).

Docteur (Éc. Rennes), M.-M. 2e classe, 151e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 6 février 1919. — Brillant officier et praticien dévoué, hautement apprécié par son entrain, sa rare conscience et sa bravoure. A été grièvement atteint le 21 juillet 1917 en donnant ses soins aux blessés sous le feu de l'ennemi. Amputé de la jambe gauche. Une citation.

MAURIE Louis-Léon, né le 12 juillet 1893, à Mollans (Drôme), † le 15 mai 1918.

Étudiant (Fac. de Lyon).

MAURICE Marie-Joseph-Louis-Adrien, né le 28 novembre 1884, † en 1915.

Docteur en 1913 (Fac. de Nancy), M. A.-M.

*MAUX André-Marie-Joseph, né le 24 février 1886, à Auxonne (Côte-d'Or), † le 16 juillet 1915, à Aix-Noulettes (Pas-de-Calais).

Médecin Militaire, M.-M. 1re classe, 1er Tirailleurs marocains. Croix de guerre.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Ambulance de Baleicourt. — Bataille de Verdun, février 1916.

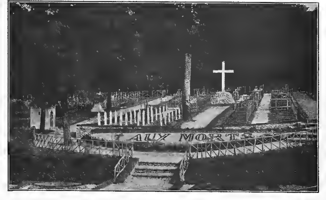


*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Troyon.




*Cliché Dr Rouvillois.*

Auto-chir n° 2 à Maujouy. — Meuse, 1918.




*Cliché Dr Rouvillois.*
Cimetière français, américain et musulman de Maujouy. — Meuse, 1918.

*J. O.*, 4 juillet 1915. — S'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son dévouement et sa bravoure. S'est particulièrement distingué dans les combats des 5 et 6 mai.

*J. O.*, 6 novembre 1920. — Modèle de bravoure et d'abnégation. A toujours fait l'admiration de tous par son esprit de sacrifice. Tombé glorieusement, le 16 juin 1915, en Artois, dans l'accomplissement de son devoir professionnel.

*MAY Georges-Marie-Edmond, né le 7 janvier 1877, à Paris, † le 17 novembre 1915, à Massiges (Marne)

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, 3e Infanterie coloniale.

*J. O.*, 16 décembre 1920. — Officier remarquable à tous égards. D'un courage et d'une énergie à toute épreuve. S'est constamment fait remarquer par son dévouement et son sang-froid. Mort glorieusement pour la France, le 17 novembre 1914, à Massiges.

*MAZELLIER Fernand-Édouard, né le 16 avril 1875, à Lille (Nord), † le 25 octobre 1914, à Mesnil-les-Côtes (Meuse).

M.-M. 1re classe, 106e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre avec palme, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 18 octobre 1919. — Médecin-major d'un dévouement absolu et de haute valeur. Mort glorieusement pour la France, le 25 octobre 1914, des suites de blessures reçues en soignant les blessés à son poste de secours violemment bombardé.

*MAZET Jean, né le 1er février 1884, à Peille (Alpes-Maritimes), † le 20 octobre 1918, à Montreau-Saint-Vast (Aisne).

M.-M. 2e classe, 1er Bataillon mixte du Pacifique.

MAZOYER Ernest, né le 17 mars 1878, à Toulouse (Haute-Garonne), † le 31 octobre 1919, à Toulouse.

Docteur en 1905 (Fac. Toulouse), Médecin à Toulouse et à Ax-les-Thermes, M. A.-M. 2e classe.

MAZUEL Alfred-Emile-François, né le 31 janvier 1875, à Voiron (Isère).

*MAZURÉ Alexandre-Joseph-Octave, né le 21 décembre 1876, à Sains-Richaumont, † le 9 novembre 1914, à Nieuport.

Docteur en 1904 (Éc. d'Amiens et Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 16e Infanterie territoriale.

*MEAUX-SAINT-MARC Marie-Paul, né le 10 mars 1888, à Paris, † le 22 août 1914, à Rossignol (Belgique).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 21e Infanterie coloniale.

*MEGNIN Marcel, né le 26 juillet 1892, à Beaucourt (Haut-Rhin), † le 29 juillet 1915, à Lingerkopf.

Étudiant (Éc. Besançon), M. Aux, Groupe brancardiers, 129e Division. Médaille Militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 8 octobre 1915. — Est sorti d'une tranchée pour aller chercher les papiers d'un officier qui venait d'être tué devant cette tranchée. A reçu une salve de coups de fusils de l'ennemi. A été grièvement blessé d'une balle en plein front. Avait toujours fait preuve d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve.

MÉGRAT Joseph-Jules, né le 28 janvier 1879, à Lunéville, † le 10 août 1917.

Docteur (Fac. de Nancy), M. A.-M. 1re classe, 2e Bataillon Chasseurs à Pied.

MELINE Jean-Alexis-Victor, né le 2 janvier 1878, à Blaye (Gironde), † le 17 février 1917, à Annonceur.

Docteur en 1904 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Saint-Émilion (Gironde), M.-M. 6e Bataillon de Chasseurs.

MÉNARD Pierre-Jean, né le 17 novembre 1881, à Pontorson (Manche), † le 4 mai 1919, à Menton.

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), Ancien Interne, médaille d'or des Hôpitaux de Paris, M.-M. 2e classe, S. S. La Tronche, 14e Région.

Depuis le début de la campagne assure le service dans le groupe, avec un zèle et un dévouement à toute épreuve. S'est porté, sous des bombardements violents à plusieurs reprises auprès des blessés pour leur donner ses soins en attendant que le transport en soit possible.

MENDAILLES Georges-Jean, né le 18 mars 1871, à Cahors (Lot), † le 11 août 1917, à Toulouse.

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), Médecin à Cahors, M. A.-M. 1re classe, S. S. 16e Région.

*MENETRIER Gabriel-Lucien, né le 13 novembre 1887, à Chavanne † le 7 octobre 1915, à Souain (Marne).

M. A.-M. 2e classe, 310e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 17 septembre 1915. — Excessivement dévoué, s'est occupé avec un courage exceptionnel du relèvement des blessés sur le terrain les 15 et 16 septembre 1914.

MENGEAUD Honoré-Alexandre, né le 1er février 1855, à Annot (Basses-Alpes), † le 23 juillet 1915, à Nice.

Docteur en 1881, Médecin à Nice, M. A.-M. 1re classe, 114e Infanterie territoriale.

*MERCIER Jules-Anatole, né le 28 février 1878, à Fontenay-le-Comte (Vendée), † le 9 mai 1917, au nord d'Orahovo (Serbie).

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, 4e Infanterie coloniale.

MERCIER Paul-Marie, né le 6 juillet 1874, à Bessèges (Gard), † le 2 juillet 1918, à Marseille.

M. A.-M. 2e classe (15e Région).

MERLAND Louis, né le 17 novembre 1891, à Roquemaure (Gard), † le 17 juillet 1918, à Menton.

Médecin Militaire M. A.-M. 1re classe, 5e Cuirassiers.

MERLAT Henri, né le 11 août 1884, à Saint-Lys (Haute-Garonne), † le 6 décembre 1917, à Chaussin (Jura).

Médecin Militaire M.-M. 2e classe, 40e Division G. B. D.

METIN Edmond-Charles-Louis, né le 23 février 1859, à Autechaux (Doubs), † le 11 décembre 1917, à Nantes.

Docteur en Médecine à Marseille, M. Princ. 2e classe, Hôpital no 21, à Nantes.

MEYER Charles-Pierre, né le 10 juin 1887, à Benfeld (Alsace), † le 8 décembre 1918, à Menton.

Médecin Militaire, M. A.-M. 1re classe (20e Région).

*MEYGRET Eugène-Victor, né le 20 juillet 1878, à Paris, † le 4 janvier 1916, à Verdun.

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, Place de Verdun.

*MEYNET Charles-Baptiste, né le 20 juillet 1887, à La Croiselle (Haute-Vienne), † le 7 avril 1915, à Fey-en-Haye (Meurthe-et-Moselle).

M. A.-M. 2e classe, 126e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 6 juin 1915. — Officier du service de santé remarquable par son entrain, sa bonne humeur, sa bravoure et son esprit de dévouement. A fait la campagne sans interruption, toujours sur la brèche. A été tué à son poste de secours dans la nuit du 7 au 8 avril.

*MEYSSAN Paul-Pierre, né le 20 avril 1890, à Rioms (Gironde), † le 21 septembre 1917, à Courville (Marne).

Médecin Militaire, M. S.-A.-M., 2e Artillerie coloniale. Médaille militaire.

*J. O.*, 20 novembre 1917. — N'a cessé depuis le commencement de la guerre de donner les plus belles preuves de dévouement et d'abnégation, toujours prêt à secourir les blessés dans les circonstances les plus difficiles. Blessé très grièvement le 20 septembre 1917 à son poste, après avoir rendu de très grands services dans un groupe très éprouvé. Déjà deux fois cité à l'ordre.

*MICHEL Georges, né le 22 juillet 1895, à Mélesse (Ille-et-Vilaine), † le 11 août 1916, à Ham (Somme).

Étudiant (Éc. Rennes).

*J. O.*, 18 août 1917. — Au groupe cycliste depuis le commencement de la campagne, a su par son dévouement inlassable gagner l'affection de tous les chasseurs. A pris part à tous les engagements du groupe où il s'est toujours fait remarquer par le plus profond mépris du danger. Vient à nouveau au combat du 22 mars 1917 à M... S... de faire preuve du plus beau courage en soignant de nombreux blessés sur la ligne de feu et sous un bombardement d'une extrême violence.

*MICHEL Henri-Alfred-Léonard, né le 5 novembre 1887, à Vierzon-Village (Cher), † le 8 septembre 1914, à Connantre (Marne).

M. Aux., 114e Régiment d'Infanterie.

MICHEL Joseph-Marie, né le 2 mars 1882, à La Croix-aux-Mines (Vosges), † le 16 octobre 1916, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine).

M. A.-M. 2e classe (10e Région).

MICHEL Gabriel-Joseph, né le 1er novembre 1899, à Vienne (Isère), † le 3 septembre 1918.

Étudiant (Fac. de Lyon), Canonnier au 47e Régiment d'Artillerie Coloniale.

MICHEL Joseph-Marie-François, né le 2 octobre 1889, à Saint-Malo, † en 1918.

Étudiant en Médecine (Éc. de Rennes).

MIECAMP Louis-Étienne, né le 4 novembre 1875, à Montpellier (Hérault), † le 30 septembre 1914, à Montpellier.

Médecin Militaire M.-M. 2e classe (18e Région).

MIGNEAU Robert, né le 23 octobre 1891, à Mesves-sur-Loire (Nièvre), † le 25 février 1917, à Mesves-sur-Loire (Nièvre).

M. Aux., 5e Génie.

*MILLANT Richard-Alexandre-Théodore, né le 28 février 1876, à Paris, † le 13 janvier 1916, à Souain (Marne).

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, 26e Bataillon de Chasseurs.

*MILLEQUANT Jules-Louis-Constant, né le 16 août 1894, à Beaurainville (Pas-de-Calais), † le 6 avril 1918, à Noyon.

M. S.-A.-M., 233e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 13 mai 1918. — N'a cessé au cours de la campagne de faire preuve des sentiments les plus généreux et d'un courage qui provoquait l'admiration de tous. Est tombé mortellement blessé en assurant son service avec sa crânerie habituelle sous un violent bombardement.

*MILLIER Pierre-Henri, né le 10 avril 1895, à Huisseau-sur-Cosson (Loir-et-Cher), † le 26 avril 1916, à Avricourt (Meuse).

M. A.-M. 1re classe, 113e Régiment d'Infanterie.

*MIOMANDRE Gabriel-Bertrand, né le 11 octobre 1892, à Neuilly-le-Thelle (Oise), † le 17 mai 1916, à Verdun (Meuse).

Étudiant (Éc. Clermont), Élève de l'École du S. S. militaire (Éc. Clermont et Fac. de Lyon), M. Aux., Groupe brancardiers, 35e Division. Médaille Militaire, Croix de guerre.

*J. O.* — Excellent médecin auxiliaire, très dévoué, courageux et énergique. A demandé à partir avec le premier groupe de brancardiers mis à la disposition d'une autre division. A trouvé la mort dans l'accomplissement de la mission qu'il avait sollicitée, donnant ainsi, jusqu'au dernier moment, le plus bel exemple d'entrain, de mépris du danger et d'attachement au devoir.

*J. O.*, 24 octobre 1920. — Médecin auxiliaire d'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. A été grièvement blessé dans la Somme, le 17 septembre 1916, en se dévouant auprès de ses camarades auxquels il prodiguait ses soins. Mort pour la France des suites de ses blessures.

MIRAPEIX Michel, né le 9 mai 1896, à Marseille, † à Lyon en octobre 1918.

Étudiant (Fac. de Lyon).

MOIGNET Émile, né le 22 novembre 1875, à Guingamp (Côtes-du-Nord), † le 5 février 1916, à Paris.

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe (6e Région).

*MOING Victor, né le 30 mars 1886, à La Chaise-Dieu (Haute-Loire), † le 25 mars 1916, à Brocourt (Meuse).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 105e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 14 mai 1916. — Médecin très dévoué qui s'est toujours prodigué pour soigner les hommes de son bataillon et a été très grièvement blessé le 24 mars 1916 dans l'accomplissement de son devoir. Amputé.

*MOINS Ernest, né le 18 avril 1888, à Antignac (Cantal), blessé le 5 septembre 1914, † le 31 mai 1917, à Moronvilliers.

Médecin Militaire. M. A.-M. 1re classe, 134e Régiment d'Infanterie.

*MOISSINAC Joseph-Louis, né le 19 novembre 1891, à Saint-Victor (Cantal), † le 29 septembre 1918, à Hoostaede.

Étudiant (Fac. de Paris), M. S.-A.-M., 4e Artillerie. Médaille militaire.

*J. O.*, 15 août 1919. — A fait preuve des plus belles qualités de courage et de dévouement dans toutes les affaires auxquelles a pris part son unité. Mortellement atteint le 28 septembre 1918 en se portant au secours de canonniers blessés. A été cité quatre fois.

*MOLINIÉ Henri-Jean-Baptiste, né le 26 mars 1882, à Lima (Pérou), † le 8 juin 1916, à Mesnil-la-Tour (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 2e classe, 159e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 4 juillet 1916. — Médecin d'une haute valeur morale et d'un dévouement qui lui a attiré l'admiration de tous. Modeste autant que brave, n'a jamais hésité à parcourir les premières lignes sous les bombardements les plus violents. A été blessé très grièvement le 31 mai 1916 au cours d'un bombardement.

*MONDIN Georges-Claude, né le 13 mai 1886, à Barcelon-du-Gers (Gers), † le 26 novembre 1916, sur le *Suffren*.

Médecin de la marine, M. 2e classe.

*MONGERMON Georges-Yves, né le 16 février 1889, à Guilliers (Morbihan), † le 15 juin 1918, à Ilivica.

M. A.-M. 1re classe, Armée d'Orient.

MONGLOND Henri-Marie-Joseph, né le 20 juin 1851, à La Courtine (Creuse), † le 22 janvier 1916, à Angoulême.

Docteur en 1873, Médecin à Sornac (Corrèze), M.-M. 1re classe (12e Région).

MONNET Fernand-Victor, né le 10 juillet 1893, à Grenoble (Isère), † le 28 octobre 1918.

S.-A.-M., 246e Régiment d'Infanterie. Médaille Militaire, Croix de guerre.

*MONPEURT Henri, né le 24 mars 1885, à Pierrevillers (Alsace-Lorraine), † le 7 août 1918, à Breuil-le-Sec (Oise).



*Cliché J. Forestier.*
Aux batteries. — Vaccination contre la fièvre typhoïde. — Oise, 1915.



*Cliché Dr Herdner.*
Extraction dentaire. — Meuse.



Transport de blessés. Brouettes Peugeot. Blessés couchés et assis.

Brouette
porte-brancard.

Side-car, pour blessé couché. — Vosges.

*Clichés Dr Bonnette.*

Docteur en 1910 (Éc. Rouen et Fac. de Paris), Médecin à Rouen (chef de lab. et service cl. médic.), M. A.-M. 1re classe, Ambulance nº 16/5.

*MONTET Jean-Élie-René, né le 7 septembre 1893, à Meyrals (Dordogne), † le 12 juin 1918, à Catenoy (Oise).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. S.-A.-M., 319e Régiment d'Infanterie.

*MONTOUAN André-Édouard, né le 25 septembre 1885, au Mans (Sarthe), † le 1er août 1918, à Plessier-Huleu (Aisne).

Étudiant (Éc. Rennes et Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 71e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 1er août 1919. — Médecin de bataillon d'un courage éprouvé et d'un zèle soutenu ; a donné au front les preuves d'une endurance et d'une initiative exemplaires qui lui ont permis d'assurer le transport et l'évacuation de nombreux blessés dans des circonstances particulièrement difficiles et périlleuses. Le 1er août 1918 a été mortellement frappé alors qu'il prodiguait ses soins aux blessés sur le champ de bataille.

*MONVOISIN Jean-Félix, né le 10 avril 1893, à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), † le 16 juin 1916, à Baleicourt (Verdun).

Étudiant (Éc. de Nantes), M. Aux., Groupe brancardiers, 21e Division. Médaille militaire.

*J. O.*, 20 mai 1919. — Comme infirmier régimentaire, puis comme médecin auxiliaire, a fait constamment preuve de bravoure et de dévouement A demandé à remplir une mission périlleuse. Tué en se portant au secours d'un blessé. A été cité.

*MONY René, né le 5 février 1879, à Paris, † le 9 septembre 1915, à Ébricourt (Oise).

Chirurgien-dentiste en 1910 (Fac. de Paris), M. Aux., 408e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 10 février 1916. — Praticien habile, a fait preuve en toute circonstance de bravoure et de dévouement. A été tué aux côtés de son chef de bataillon.

MORACCHINI Don Philippe, né le 13 décembre 1869, à Perelli (Corse), † le 18 janvier 1917, à Bastia (Corse).

Docteur en 1897 (Fac. de Montpellier), Médecin à San-Lorenzo (Corse), M. A.-M. 1re classe, 125e Infanterie territoriale.

MORAND Jean-Sylvain-Louis, né le 23 mars 1857, à Condé (Nord), † le 16 mai 1919, à Paris.

Docteur en 1880, Médecin à Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme) et à Paris, M. Princ., Centre de réforme.

MOREAU Clément-Edmond, né le 20 avril 1875, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), † le 10 juin 1915, à Comblain-Châtelain.

Docteur en 1900 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 3e Tirailleurs algériens.

MOREAU François-Pierre, né le 27 juin 1894, aux Herbiers (Vendée), † le 3 décembre 1916, aux Herbiers (Vendée).

M. Aux., 88e Régiment d'Infanterie.

*MOREAU Joseph-Gabriel, né le 16 juin 1890, à Bordeaux, † le 23 octobre 1917, à la Malmaison (Aisne).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. Infanterie coloniale, Maroc.

MOREL Marc, né le 22 mai 1897, à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), † le 30 septembre 1918.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 118e Régiment d'Infanterie.

MOREL DE LA COLOMBE DE LA VOLPILIÈRE (DE) Joseph-Hippo-

lyte-Abel, né le 16 août 1874, à Arlanc (Puy-de-Dôme), † le 23 juillet 1917, à Vichy.

Docteur en 1902, Médecin à Clermont-Ferrand, M. A.-M. 1re classe, S. S. 13e Région.

MORESTIN Hippolyte, né le 1er septembre 1869, à Basse-Terre (Martinique), † le 12 février 1919, à Paris.

Docteur en 1894 (Fac. de Paris), Professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux, M.-M. 2e classe, Hôpital du Val-de-Grâce.

MORIEZ Robert-Joseph-Palmyre, né le 18 avril 1853, à Luceran (Alpes-Maritimes), † le 5 décembre 1915, à Nice (Alpes-Maritimes).

Docteur en 1876, Médecin à Nice (Alpes-Maritimes) (Agr. C. H.), M. Princ. 2e classe, S. S. 13e Région.

MORIGNY, né le 21 décembre 1887, à Maubert-Fontaine (Ardennes), † le 1er décembre 1919, à Rocroi.

Docteur en 1910, Médecin à Rimogne (Ardennes), M. A.-M. 1re classe (2e Région).

*MORIN Eugène, né le 14 mars 1871, à Saint-Florent (Loiret), † le 6 septembre 1917, à Fleury (Meuse).

Docteur en 1895 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 1re classe, ambulance de Vadelaincourt (Meuse). Officier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 15 novembre 1917. — Au cours de deux bombardements successifs du centre hospitalier, a soutenu par sa crâne attitude le moral du personnel de la formation sanitaire. Grièvement blessé dans la nuit du 4 au 5 août 1917, par éclat de bombes d'avions, n'a cessé, pendant qu'on lui prodiguait les premiers soins, de donner à tous l'exemple du calme et du sang-froid.

MORLET Marie-Auguste-André, né le 8 septembre 1873, à Paris, † le 6 mars 1918, à Luçon.

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, Hôpital nº 46.

MORLOT Albert-Armand, né le 5 août 1888, à Périgueux (Dordogne), † le 21 septembre 1918, à Bueil (Eure).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, Auto-chir. nº 22. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 26 avril 1915. — A toujours eu une conduite digne d'éloges dans les circonstances les plus périlleuses, particulièrement dans la nuit du 21 mars où il a su par son attitude courageuse donner l'exemple de sang-froid aux brancardiers qu'il dirigeait.

*J. O.*, 8 janvier 1920. — Médecin ayant toujours donné des preuves de conscience et de dévouement. A contracté une très grave affection en se dépensant sans compter au chevet de ses malades.

*MORLOT Hubert-Antoine, né le 8 mars 1893, à Paris, † le 22 octobre 1918, à Oisy (Aisne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 24e Bataillon de chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 25 octobre 1919. — Médecin d'un dévouement et d'un zèle inlassables. N'a cessé de faire preuve au cours de la campagne d'un sang-froid et d'un courage remarquables ; toujours insouciant du danger quand il s'agissait de porter secours aux blessés, donnant à tous le plus bel exemple de crânerie, ainsi qu'une haute idée de son sentiment du devoir. A été blessé très grièvement le 4 octobre 1918. Une blessure antérieure.

MORTEROL Léonard-Marie-Prosper-Édouard, né le 13 juillet 1890, à Bordeaux (Gironde), † le 14 février 1919, à Bordeaux.

M. A.-M. 1re classe, Ambulance nº 2/5.

MORTESSIER Paul, né le 4 juillet 1873, à Montpellier (Hérault), † le 14 novembre 1916.

M.-M. 1re classe, Train sanitaire.

MOSSIER Marie-Louis-Joseph, né le 1er février 1882, à Guéret (Creuse), † le 1er avril 1917, à Excisson (Grèce).

Médecin Militaire, M.-M. 2e classe, H. O. E. nº 2. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 8 février 1916. — Services éminents au cours de l'épidémie de typhus. Déjà noté pendant la campagne de France comme intrépide au feu.

*MOTHES Raoul-Paul, né le 7 avril 1882, à Bordeaux (Gironde), blessé le 26 septembre 1917, † le 18 octobre 1918, à Tours.

Docteur en 1908 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Châteauneuf (Charente), M.-M. 21e chasseurs tchéco-slovaques. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 11 décembre 1917. — Médecin d'un dévouement, d'un courage et d'un moral sans pareil, toujours sur la brèche. A été grièvement atteint le 26 septembre 1917 en courant sous un violent bombardement au secours des blessés. Deux fois cité à l'ordre.

*MOUGENOT Adrien, né le 28 juillet 1893, à Vesoul (Haute-Saône), † le 27 août 1917, à Verdun.

Étudiant en médecine (Fac. de Nancy), S.-A.-M. 161e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.* — Particulièrement dévoué et brave. Tué à son poste le 28 août 1917, sous un bombardement violent.

*MOURET Paul-Jules-Gaston-Louis-Marius, né le 10 mars 1893, à Roquecourbe, canton de Capenau (Aude), †

M. S.-A.-M., 120e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 9 janvier 1918. — Légendaire au bataillon par sa constante bravoure et son mépris absolu du danger. Intoxiqué par les gaz, a refusé de se laisser évacuer et a continué à assurer son service jusqu'au bout dans un secteur particulièrement difficile. A fait l'admiration de tous en allant dégager sous un bombardement intense par obus de gros calibre plusieurs chasseurs ensevelis qu'il a sauvés d'une mort certaine.

*J. O.*, 5 décembre 1919. — Médecin d'un courage et d'un dévouement sans limites, maintes fois cité pour sa belle conduite au feu. A affirmé de nouveau ses belles qualités le 11 juin 1918 au cours d'une attaque, en se prodiguant sans compter, suivant au plus près les premières vagues d'assaut, et parcourant sans arrêt le champ de bataille malgré le bombardement incessant et les rafales de mitrailleuses, pour prodiguer les premiers soins aux blessés. Blessé au commencement du combat, a continué à assurer son service. A été mortellement blessé.

*MUGEL Paul-Jean, né le 4 mai 1889, à Paris, † le 19 décembre 1916, à Cléry (Somme).

Médecin Militaire M. A.-M. 2e classe, 6e Génie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 janvier 1920. — Médecin militaire coutumier des actes de courage. Mort victime de son dévouement à tous les blessés. Le 19 décembre 1916 est sorti du poste bombardé pour courir au secours d'un sergent territorial qui n'appartenait pas à son unité. A été frappé mortellement à ce moment-là.

*MUGUET Henri-Charles-Léopold, né le 12 juin 1885, à Paris, † le 24 septembre 1915, à Houdain (Pas-de-Calais).

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 16e Infanterie territoriale.

*MULLER Jean-Joseph-Maurice, né le 30 août 1886, à la Ferté-sur-Aube (Haute-Marne), † le 10 septembre 1916, à Tavannes (Meuse).

Médecin Militaire M.-M. 2e classe, 214e Régiment d'Infanterie.

MUNSCHINA Constant-Edmond, né le 31 mars 1860, à Mulhouse, † le 20 décembre 1914.

Médecin Militaire, Médecin Principal, 2e classe.

*MURAZ Charles-Jean-Joseph-Julien, né le 4 septembre 1883, à Megève (Haute-Savoie), † le 6 février 1915, à Dakar.

Docteur en 1907 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, A. O. F., Poste médical de Ouesso.

MUSTELIER Jean, né le 5 novembre 1892, à Pontarlier (Doubs), † le 30 avril 1917, à Auberive.

M. Aux., 225e Régiment d'Infanterie.

## N

*NANTET Paul-Constant-Adolphe, né le 6 avril 1887, à Ermont (Seine-et-Oise), † le 30 septembre 1918, à Souppy.

Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, Hôpital d'évacuation no 4 B.

NARDOUX François, né le 22 janvier 1894, à Saint-Étienne-au-Clos (Corrèze), † le 28 février 1916, à Montdidier.

M. Aux., Groupe brancardiers 120e Division.

*NATIER Léon-Alphonse, né le 9 février 1879, à Cambrai (Nord), † le 5 août 1915, à Langelsalza, en captivité.

Médecin à Crêvecœur (Nord), M. A.-M. 1re classe, 4e Infanterie territoriale.

NAUSSAC Joseph-Émile, né le 15 janvier 1871, à Yenne (Savoie), † le 16 décembre 1917, à Lyon.

Docteur en 1896, Médecin à Villars (Ain), M.-M. 2e classe, S. S. 14e Région.

*NÉGRET Henri-Marcel, né en 1894, à Saint-Chiman (Hérault), † le 17 septembre 1916, à Curlu (Somme).

Étudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux., 45e Régiment d'Infanterie.

NÉOLLIER Pierre-Paul-François, né le 20 mai 1890, à Millau (Aveyron), † le 1[er] octobre 1914, à Châlons-sur-Marne.

Docteur en 1913 (Fac. Montpellier), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Millau (Aveyron), M. Aux., 2[e] Génie.

NÉOLLIER Albert-Casimir, né le 4 juillet 1893, à Millau (Aveyron), † le 29 septembre 1914, à Châlons-sur-Marne.

Étudiant (Fac. de Montpellier).

NEPPER Henri-Hubert, né le 4 octobre 1881, à Bazeilles (Ardennes), † le 18 octobre 1918, à Paris.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 1[re] classe, H. O. E. n° 4 B.

*NEVEU Louis-Marie, né le 1[er] février 1889, à Rochefort (Charente-Inférieure), † le 4 mars 1916, à Verdun.

M. Aux., Artillerie Afrique. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 avril 1916. — Médecin d'une bravoure et d'un dévouement exceptionnels. S'est particulièrement distingué pendant les combats de février 1916 en soignant aux positions de sa batterie sous un feu violent d'artillerie de gros calibre, les blessés de son unité. Très grièvement blessé le 2 mars 1916 dans l'accomplissement de ses fonctions.

*NEYRON Eugène-Victor-Henri, né le 22 mars 1881, à Orange (Vaucluse), † le 18 juin 1916, à Vadelaincourt (Meuse).

Docteur en 1909, Médecin à Saint-Priest (Isère), M. A.-M., 98[e] Infanterie territoriale.

*NICAUDIE Jean-Baptiste-Amédée, né le 22 décembre 1877, à Issigeac (Dordogne), † le 17 mars 1917, à Verpillers (Somme).

Docteur en 1905 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Bergerac (Dordogne), M. A.-M. 2e classe, 2e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 26 novembre 1919. — Médecin aide-major dévoué et courageux A toujours accompli son devoir vaillamment. A été blessé mortellement à son poste, au combat devant Verpillers le 17 mars 1917. A été cité.

NICOD Léon, né le 27 juillet 1881, à Paris, † le 29 janvier 1916, à Duala (Cameroun).

M.-M. 2e classe, au Cameroun.

*NICOLLE Jean-Félix-Marie, né le 29 novembre 1894, à Longue (Maine-et-Loire), † le 19 juillet 1915, à Mametz-Fricourt (Somme).

Étudiant (Éc. Rennes), M. Aux., 403e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 27 novembre 1920. — Dès son entrée récente en fonctions, a montré une réelle compétence, un parfait esprit militaire, un dévouement de tous les instants. A trouvé la mort au combat du 19 juillet 1915, alors qu'à la tête de ses infirmiers et brancardiers, il organisait le service de première ligne avec une rare maîtrise, près de Mametz. A été cité.

NICOT Lucien-Marie-Joseph, né le 19 août 1887, à Pont-Saint-Vincent (Meurthe-et-Moselle), † le 5 mars 1919 à Saint-Nicolas-du-Port.

Étudiant (Fac. Nancy), Externe des Hôpitaux de Nancy. M. A.-M. 1re classe, Ambulance Auto-chir. nº 4.

NIMIER Léon-Ernest-René, né le 14 août 1870, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), † le 31 janvier 1918, à Saint-Brieuc.

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), Médecin à Saint-Brieuc, M.-M. 2e classe, 74e Infanterie territoriale.

NOGUÉ Joseph-Xavier, né le 25 décembre 1882, à Brest (Finistère), † le 16 février 1916, à Brest.

M. Aux., 96e Régiment d'Infanterie.

*NORDMANN Edmond-Marc, né le 10 décembre 1888, à Paris, † le 14 août 1918, à Ressons-sur-Matz (Oise).

M. Aux., 119e Régiment d'Infanterie.

*NORDMAN Charles-Clément-Joseph, né le 26 octobre 1891, à Condé (Maine-et-Loire), † le 5 janvier 1917, à Vittel.

M. Aux., 3e Tirailleurs de marche. Médaille militaire.

> *J. O.*, 8 mars 1917. — Médecin auxiliaire courageux et d'un dévouement à toute épreuve. A été atteint très grièvement en assurant une relève de blessés avec beaucoup de sang-froid et de mépris du danger

NUVILLE Élie-Jean-Marie-Léon, né le 22 août 1886, à Puybrun (Lot), † le 26 octobre 1916, à Toulouse.

Docteur en 1911, Médecin à Puybrun (Lot), M. A.-M. 1re classe, S. S. 16e Région.

## O

*OBELIANNE Marie-Paul, né le 24 janvier 1883, † le 14 septembre 1914, à Souain.

Docteur en 1907 (Fac. de Nancy), Ancien Interne des Hôpitaux de Nancy, Médecin à Blamont (Meurthe-et-Moselle), M. A.-M. 1re classe, 20e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

> *J. O.*, 24 octobre 1914. — N'a cessé depuis le début de la campagne de soigner les blessés avec autant de dévouement que de courage. A été tué le 14 septembre, alors qu'il prodiguait ses soins à un chasseur grièvement blessé.

*OGER André, né le 10 novembre 1892, à Saint-Richaumont (Aisne), † le 4 septembre 1916, au Tunnel de Tavannes.

Étudiant (Fac. de Nancy), M. Aux., 355e Régiment d'Infanterie.

*OHIER Louis-Eugène-René, né le 28 novembre 1890, à Versailles (Seine-et-Oise), † le 7 septembre 1914, à Rambercourt (Meuse).
Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 304$^{e}$ Régiment d'Infanterie.

OIRON Charles-Pierre-Auguste, né le 12 octobre 1888, à Boulogne-sur-Mer.
Étudiant (Éc. d'Amiens).

*OLIVIER Auguste-Jean, né le 22 novembre 1892, à Erquy (Côtes-du-Nord), † le 14 juin 1918, à Saint-Rémy-en-l'Eau (Oise).
(Éc. Rennes), Médecin militaire, M. S.-A.-M., 125$^{e}$ Régiment d'Infanterie.

OLLÉ Paul-Jean-Dominique, né le 9 août 1885, à Saint-Gaudens (H$^{te}$-Garonne), † le 27 décembre 1918, à Fez.
Médecin militaire, M.-M. 2$^{e}$ classe, 191$^{e}$ Régiment d'Infanterie.

OPPENHEIM Robert-Harry, né le 13 février 1875, à Strasbourg, † le 19 septembre 1917, à Saint-Pourçain (Allier).
Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin de la Maison départementale de la Seine, M.-M. 2$^{e}$ classe, S. S. 13$^{e}$ Région.

ORANGE René-Julien, né le 7 octobre 1891, à Dijon (Côte-d'Or), † le 2 décembre 1919, à Lyon.
M.-M. 1$^{re}$ classe.

ORIOT Émile-Valentin, né le 26 janvier 1866, à Argentan (Orne), † le 1$^{er}$ mai 1917, à Argentan.
Docteur en 1897 (Fac. de Paris), Médecin à la Ferrière-aux-Étangs (Orne), M. A.-M. 1$^{re}$ classe (4$^{e}$ Région).

*ORLANDUCCI Jean-Baptiste-Michel, né le 22 janvier 1888, à Paris, † le 7 décembre 1914, à La Croix (Aisne).

Étudiant (Éc. Marseille), M. Aux., 7e Génie.

ORTEL Léonce-Jean-Jacques-Marie, né le 10 mars 1876, à Saverdun (Ariège), † le 19 avril 1917, à Marseille.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Boulogne-sur-Seine, M. A.-M. 2e classe, S. S. 17e Région.

OSTROVSKY Emmanuel, né le 14 mars 1870, à Berdiansk (Russie), † le 20 février 1919, à Paris.

Docteur en 1896 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, G. M. P.

OUDINOT Maurice, né le 1er août 1890, à Arcis-sur-Aube (Aube), † le 27 août 1915, à Gérardmer.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., Groupe brancardiers, 51e Division.

OUIN Arthur-Kéty, né le 26 juin 1874, à Geffosses (Manche), † le 2 juin 1918.

Médecin Militaire, M.-M. 2e classe.

OUI Marcel-Léon-Jules, né le 26 juin 1868, à Saumur (Maine-et-Loire), † le 22 septembre 1915, à Bordeaux.

Docteur en 1890 (Fac. de Bordeaux). Professeur à la Faculté de Médecine de Lille. M. A.-M. 2e classe (18e Région).

*OULÉS Jean, né le 22 août 1894, à Paris, † le 14 novembre 1915, à Aubigny-en-Artois (Pas-de-Calais).

M. Aux., 237e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 19 décembre 1915. — A fait preuve au cours de la campagne d'un dévouement inlassable et d'un courage au-dessus de tout éloge. Très grièvement blessé le 17 octobre 1915 au poste de secours de première ligne.

*J. O.*, 14 janvier 1916. — D'une excellente éducation et d'une distinction parfaite. Très instruit, très calme devant le danger et d'un dévouement à toute épreuve. Très aimé des hommes, a dépensé sans compter pour porter à tous, dans les heures périlleuses, le réconfort de sa présence et l'encouragement de sa parole éloquente et persuasive.

## P

*PACOTTE Edmond-Joseph, né le 29 septembre 1880, à Lons-le-Saulnier (Jura), † le 29 septembre 1915, à Souain (Marne).

Docteur en 1910 (Fac. de Nancy), Médecin à Conflans (Meurthe-et-Moselle), M. A.-M. 1re classe, 106e Régiment d'Infanterie.

PAGE André-Gustave-Oscar, né le 1er avril 1862, à Gémozac (Charente-Inférieure), † le 31 juillet 1918, à Paris.

Docteur en 1893 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, Gare La Chapelle.

*PAGES Édouard-Marie-Joseph-Barthélemy, né le 20 mars 1880, à Nîmes (Gard), † le 3 juin 1915, à Harbonnières (Somme).

Docteur en 1909, Médecin à Valence (Drôme), M. A.-M. 1re classe, 6e Artillerie lourde. Croix de guerre.

*J. O.*, 11 août. — A constamment fait preuve depuis le début de la campagne, et notamment le 30 août, lorsque plusieurs officiers du groupe furent blessés, de sang-froid, de courage et d'une haute conscience de son devoir professionnel, n'hésitant jamais à se porter aux endroits les plus dangereux lorsqu'il y jugeait sa présence nécessaire. A été mortellement blessé le 3 juin 1915, en accourant, sous le feu de l'artillerie allemande, pour relever des blessés à une pièce de son groupe établie en batterie à 1.500 mètres des lignes allemandes.

*PALET Émile-Hippolyte, né le 21 août 1869, à Donzy (Nièvre), † le 16 décembre 1914, à Compiègne. Médecin Militaire, M.-M. 1re classe, 2e Zouaves. Croix de guerre.

*J. O.* — A fait preuve d'un dévouement professionnel absolu en continuant à assurer son service malgré un affaiblissement progressif, consécutif à une affection contractée au cours des opérations. N'a consenti à être évacué qu'à la dernière extrémité.

PAQUET Étienne-Auguste, né le 20 février 1862, à Paris, † le 20 février 1919, à Paris.

Docteur en 1894 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, 237e Régiment d'Infanterie.

PARAZOLS Lucien, né le 28 août 1862, à Homps (Aude), † le 16 août 1914, à Hanoï.

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 1re classe, Hôpital d'Hanoï (Indo-Chine).

*PARENT Louis-Auguste-Rémi, né le 2 juin 1884, à Stenay (Meuse), † le 20 juin 1915, à Aix-Noulettes (Pas-de-Calais).

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), Médecin à Lyons-la-Forêt (Eure), M. A.-M. 2e classe, 119e Régiment d'Infanterie. Légion d'honneur.

*J. O.*, 19 septembre 1919. — Très dévoué ; au front depuis le début de la campagne. A été blessé mortellement par un éclat d'obus, alors qu'assisté de son médecin auxiliaire, il se portait au secours des soldats blessés de son bataillon par l'éclatement d'un premier projectile le 20 juin 1915. A été cité.

*PARIS Antoine-Charles, né le 14 octobre 1890, à Liancourt (Oise), blessé le 24 octobre 1915, † le 22 avril 1916, à Douaumont.

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 147e Régiment d'Infanterie

PARISET Albert-Armand, né le 9 août 1875, à Myènes (Nièvre), † le 23 juillet 1915, à Clermont-Ferrand.

Docteur en 1900, Médecin à Vichy, M. A.-M. 1re classe, S. S. 13e Région.

PAROT Louis-André-Édouard, né le 13 décembre 1875, à Ceyroux (Creuse), † le 17 janvier 1916, à Marcigny (Saône-et-Loire).

Docteur en 1907, Médecin à Marcigny, M. A.-M. 2e classe.

PARRICAL DE CHAMMARD Jacques-Louis-Octave-Armand, né le 21 mars 1883, à Tulle (Corrèze), † le 6 janvier 1917, à Tulle (Corrèze).

Docteur en 1907 (Fac. de Paris), Médecin à Tulle (Corrèze), M. A.-M. 1re classe, S. S. 12e Région.

PASCAL Émile-Pierre, † le 19 décembre 1918, à Castres.

M. Aux., Hôpital de Castres.

PASSANO (DE) Jacques-Jules-Marie, né le 5 octobre 1893, à Cognocole Monticchi (Corse), † le 7 octobre 1918, à La Réole (Gironde).

Étudiant (Éc. Marseille), M. Aux., 41e Bataillon de Chasseurs.

PATAUD-DEVALENCIENNE Henri-Jean-René-Valéry-Marie-Joseph, né le 20 août 1888, à Poitiers (Vienne), † le 1er octobre 1917, à Chaumont-sur-Aire (Meuse).

M. A.-M. 2e classe, 6e Génie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 8 décembre 1917. — Médecin aide-major, ayant de son devoir la conception la plus élevée. A toujours donné les plus admirables exemples de courage et de sang-froid. N'a pas hésité au cours des attaques à suivre les vagues d'assaut et à installer en plein combat et sous un feu violent, son poste de secours dans les ruines d'un village conquis. Blessé très grièvement le 23 septembre 1917 alors qu'avec son mépris habituel du danger, il se rendait en première ligne pour donner ses soins aux blessés. Deux fois cité à l'ordre.

*PATRIARCHE Pierre, né le 14 novembre 1888, à Chalon-sur-Saône, † le 24 juillet 1917, au Plateau de Casenates (Aisne).

Étudiant (Éc. Dijon et Fac. Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 213e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 7 février 1915. — A fait preuve au combat du 15 décembre 1914 d'une bravoure et d'une abnégation supérieure à toute éloge, en soignant et relevant les blessés sur la ligne de feu et sous un bombardement d'artillerie ennemie d'une violence extraordinaire.

*J. O.*, 1er août 1915. — D'une bravoure et d'un courage au-dessus de tout éloge. Le 18 juin 1915, au cours d'un assaut livré par son bataillon, a suivi l'attaque et a pu ainsi donner aux blessés, sous une grêle de balles, des soins utiles parce qu'immédiats, faisant preuve d'un mépris absolu du danger. A la nuit tombante s'est glissé à proximité des lignes ennemies et a procédé à la relève des blessés dans des conditions extrêmement périlleuses. A réussi à en ramener un très grand nombre. Depuis le début de la campagne, donne le plus bel exemple par son entier dévouement à tous et en toutes circonstances, ainsi que par son entrain et sa vaillance. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

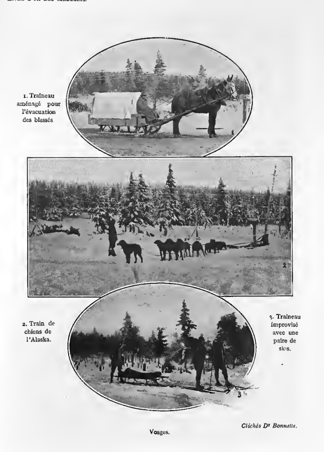
*J. O.*, 1er décembre 1917. — Médecin admirable dont le courage et l'esprit de sacrifice étaient et demeureront légendaires. Au front depuis le début de la campagne a pris part à tous les engagements du régiment, toujours au milieu des vagues d'assaut, prodiguant partout ses soins et bravant la mort. A été tué le 24 juillet 1917 au moment où il pansait un blessé en terrain découvert. Déjà titulaire de la médaille militaire et de trois citations.

PATTE Édouard-Alexandre, né le 4 octobre 1877, à Dieulefit (Drôme), † le 1er juin 1919, à Lyon.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), Médecin à Alby (Haute-Savoie), M.-M. 2e classe, 157e Régiment d'Infanterie.

*PAULO (DE) Édouard-Georges-Guy, né le 6 juin 1896, à Saint-Étienne-de-Montluc (Loire-Inférieure), † le 5 juin 1918, à Dommières (Aisne).

Étudiant (Éc. de Nantes), M. Aux., 5e Cuirassiers à pied. Croix de guerre.



1. Traîneau aménagé pour l'évacuation des blessés

2. Train de chiens de l'Alaska.

3. Traîneau improvisé avec une paire de skis.

Vosges.

*Clichés Dr Bonnette.*




*Cliché Dr Bonnette.*

Ambulance. Bains-douches — Vosges.



*Cliché J. Forestier.*

Une piscine pour poilus à 800 mètres des lignes. — Aisne, août 1916.

30 juin 1918. — Jeune médecin au cœur ardent et dévoué. Pleinement conscient de ses devoirs de médecin militaire. Tué en se portant au secours d'un blessé, le 5 juin 1918.

*PEQUEGNOT Paul-Georges-Léon, né le 23 avril 1888, à Lure (Haute-Saône), † le 14 septembre 1916, à Bouchavesnes (Somme).

Étudiant (Fac. Nancy), Médecin Militaire, M. A.-M. 1re classe, 174e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 16 mars 1917. — Depuis le début de la campagne a assuré de la plus remarquable façon le service médical, soit comme médecin de bataillon, soit comme chef de service. A toujours fait preuve du plus complet dévouement, suivant même les vagues d'assaut pour prodiguer aux blessés des soins plus rapidement et assurer leur prompte relève. A été tué en accomplissant sa mission sous un très violent bombardement.

*PÉLISSIER André, né le 31 mars 1882, à Paris, † le 9 août 1914, à Portieux (Vosges).

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Paris, M. A.-M. 2e classe, 29e Régiment d'Infanterie.

*PELLÉ Robert-Louis-Henri, né le 13 août 1894, à Paris, † le 19 septembre 1916, à Petorak (Grèce).

Étudiant en médecine (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux, M. Aux., 175e Régiment d'Infanterie.

*PELLISSIER Paul-Clément, né le 11 avril 1893, à Marseille, † le 21 avril 1917, à Moronvilliers (Marne).

Étudiant (Éc. Marseille), M. Aux., 1er Tirailleurs de marche.

PELOUX Paul-Léon-Albert, né le 10 juillet 1872, à Mornas (Vaucluse), † le 7 novembre 1917, à Nice.

M. Aux., 15e Section Infirmiers.

*PERADON Cyprien-Marie-Gabriel, né le 16 juin 1856, à Paris, † le 25 février 1915, à Couvrelles (Aisne).

Docteur en 1882 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. Princ. 2e classe, S. S. 85e Division d'Infanterie.

*PERBOYRE René-Marie-Joseph-Léon-Gabriel, né le 22 juillet 1885, à Catus (Lot), † le 12 mai 1916, à Beauséjour (Marne).

Docteur en 1912, Médecin à Catus (Lot), M. A.-M. 1re classe, 9e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 28 novembre 1920. — Sur le front depuis le commencement de la campagne, a demandé à être maintenu au régiment actif. A constamment fait preuve de la plus grande bravoure et d'un dévouement inlassable. Mortellement atteint au cours d'une mission, le 12 mai 1916. A été cité.

PERCEPIED Jean-Louis-Alfred, né le 5 décembre 1888, à Rouen (Seine-Inférieure), † le 31 août 1915, à Moudros (fièvre typhoïde contractée en service).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, C. E. O.

PERDRIAUX Maurice-Paul-Georges-Albert, né le 13 novembre 1892, à Grézac (Charente-Inférieure), † le 24 mars 1916, à Belleray (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 4e Génie.

*PERETTI DELLA ROCCA (DE) Valère Don Charles-Paul, né le 17 décembre 1890, à Sartène (Corse), † le 28 septembre 1915, à Sainte-Menehould (Marne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 169e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 14 septembre 1919. — Le 25 septembre 1915, est sorti des tranchées aussitôt après le départ du bataillon d'assaut pour venir panser sur la ligne de feu, balayée par les mitrailleuses et un bombardement intense d'artillerie, les nombreux blessés qui venaient de tomber. A été tué. A été cité.

*PÉRIER Louis-Joseph, né à Brageac (Cantal), le 5 janvier 1887, † le 9 juin 1915, à Nuderzwehren Cassel (en captivité).

M. Aux., 6e Tirailleurs.

*PÉRIER Romain-Henry-Constant, né le 9 juillet 1882, à Grenoble (Isère), blessé le 26 septembre 1914, † le 23 mars 1918, à Trosly-Loire (Aisne).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Grenoble (Isère), M. A.-M. 1re classe, 140e Régiment d'Infanterie.

PERREGAUX Georges-Alphonse, né le 24 septembre 1865, à Paris, † le 30 janvier 1916, au Havre.

Docteur en 1895 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Paris, M.-M. 2e classe (3e Région).

PERRIN DE LA TOUCHE Emmanuel-Jules-Marie, né le 22 avril 1859, à Rennes (Ille-et-Vilaine), † le 22 avril 1918, à Rennes.

Docteur en 1885, Médecin à Rennes, M.-M. 1re classe, S. S. 10e Région.

*PERROUSE Claudius-Louis-Marcel, né le 28 janvier 1885, à Nantua (Ain), † le 22 mars 1916, à Cumières (Marne).

M. Aux., 47e Régiment d'Infanterie.

PERTAT Marie-Joseph-Henry, né le 19 décembre 1889, à Joinville (Haute-Marne), † le 30 juin 1918.

M.-M. 1re classe, 22e Section C. O. A.

*PESCHER François-Henry-Joseph-Louis-Marcel, né le 29 septembre 1893, à Paris, † le 26 mars 1918, à Crapeaumesnil.

Étudiant (Fac. Paris), Externe des Hôpitaux, M. S.-A.-M., 279e Régiment d'Infanterie.

PESSARD Émile-Auguste-Joseph-Marie-Léon, né le 29 mai 1876, à La Ménitré (Maine-et-Loire), † le 26 juillet 1918, à Saint-Maixent.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), M. Aux., 9e Section d'Infirmiers.

PETIT Paul-Charles-Jules, né le 17 juin 1878, à Dunkerque (Nord), † le 31 octobre 1916, à Lure (Haute-Saône).

M. A.-M. 1re classe, Parc Aviation

PETITGAND Jean-Augustin-Emmanuel, né le 31 août 1891, à Gray (Haute-Saône), † le 14 février 1915, à Sainte-Menehould (Marne).

M. Aux., 161e Régiment d'Infanterie.

PEYRE André-Louis-Marius, né à Faverges, le 10 août 1895.

Étudiant (Éc. Marseille).

*PEYRAT Clément-Gustave, né le 10 octobre 1896, à Brives (Corrèze), † le 7 juin 1917, au Chemin-des-Dames (Aisne).

Médecin Militaire, M. Aux., 28e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 30 octobre 1917. — A toujours donné l'exemple du courage et du devoir, ramassant lui-même les blessés malgré les bombardements les plus violents. Frappé mortellement le 7 juin 1917 après une contre-attaque effectuée par son bataillon, alors qu'il donnait des soins à un blessé sous un violent tir de barrage. Déjà cité à l'ordre de la brigade et de la division.

PEYRAZAT Louis-Jean-François, né le 2 août 1876, à Nontron (Dordogne), † le 26 juin 1919, à Nontron.

Docteur en 1907 (Fac. de Toulouse), Médecin à Nontron, M.-M. 1re classe, 33e Infanterie territoriale.

*PEYRON Jean-Thomas-Eugène, né le 18 février 1893, à Nice (Alpes-Maritimes), † le 6 avril 1915, à Flirey (Meurthe-et-Moselle).

Étudiant (Fac. de Lyon), Sergent brancardier, 163e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 4 mai 1915. — N'étant pas de service, a sollicité et obtenu le 6 avril de participer au service d'évacuation des blessés sous le feu de l'artillerie. A été tué par un éclat d'obus. Déjà cité deux fois à l'ordre de la division. S'est fait remarquer par son mépris du danger.

*PHILIPPI Paul, né le 4 mars 1895, à Oran (Algérie), † le 1er août 1918, à Grand-Rozoy (Aisne).

Étudiant (Fac, d'Alger), S.-A.-M., 16e Régiment d'Infanterie.

*J. O*, 21 octobre 1920. — D'un courage à toute épreuve, d'un dévouement absolu, a toujours donné toute satisfaction à ses chefs par sa manière de servir. A été tué en pleine bataille, le 1er août 1918. A été cité.

PICARD Henri-Louis, † le 5 avril 1915, à Schirmeck.

M. Aux., 109e Régiment d'Infanterie.

PICHON Pierre, né le 24 septembre 1886, à Paris, † le 29 mars 1919, à Menton (Alpes-Maritimes).

Docteur en 1911 (Fac. de Bordeaux), M.-M. 2e classe, 59e Bataillon de chasseurs.

PIÉMONT André-Georges-Armand, né le 7 février 1889, à Paris, † le 5 février 1919, à Paris.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe.

*PIERROT Maurice-Arthur-Georges, né le 29 juin 1882, à Contrisson (Meuse), † le 22 octobre 1918, à Auve (Marne).

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, S.-A.-M., 149e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

*J. O.*, 12 novembre 1918. — Médecin d'une compétence et d'un dévouement remarquables. Au cours des dernières opérations, dans son poste de secours

avancé, s'est employé avec un zèle soutenu à soigner, sous le feu, les blessés de son bataillon et assurer leur rapide évacuation. A été gravement atteint à son poste, au cours des bombardements par obus toxiques. Une citation.

*PIERRUGUES Jean-Casimir, né le 15 avril 1882, à Claviers (Var), † le 25 septembre 1918, à Florina (Grèce).

Docteur en 1909 (Fac. de Montpellier), Médecin à Claviers (Var), Mission Armée d'Orient.

*PIETRI Pierre-Marie-Égalité, né le 6 mars 1896, à Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes), † le 25 juillet 1918, à Vrigny (Marne).

M. Aux., 79[e] Régiment d'Infanterie.

*PIGACHE René-Charles-Eugène, né le 6 avril 1883, à Bougie (Algérie), † le 22 juillet 1918, à Verdilly (Aisne).

Médecin Militaire, M.-M. 2[e] classe, Groupe brancardiers.

*PIGNEROL Édouard-François, né le 4 octobre 1880, à Chaumont (Haute-Marne), blessé en septembre 1914, † le 13 septembre 1915.

Docteur en 1907 (Fac. de Paris), Médecin à Chaumont (Haute-Marne), M. A.-M. 1[re] classe, 109[e] Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.* — Médecin de réserve d'une valeur professionnelle remarquable et d'un dévouement sans bornes. Après avoir rendu les meilleurs services depuis le début de la campagne, a été tué le 13 septembre 1915 au poste de secours en pansant les blessés

PINAULT Pierre-André-Marc, né le 28 juillet 1885, à Chécy (Loiret), † le 30 octobre 1918, à Coulommiers.

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), Médecin à Fleury-les-Aubrais (Loiret), M. A.-M. 1[re] classe, Poste fixe de Radio n° 2.

*PINCHON Jean-Michel-Stanislas, né le 6 mars 1883, à Amiens (Somme), † le 8 juin 1916, à Souville (Meuse).

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, Groupe de brancardiers.

*PINES Louis-Sélich, né le 19 février 1883, à Bereser (Russie), † le 15 septembre 1916, à Rambluzin (Meuse).

M. Aux., 9e Génie.

PINGAT Louis-César-Henri-Félicité, né le 7 février 1862, à Dijon (Côte-d'Or), † le 29 mars 1917, à Nevers.

Docteur en 1891, Médecin à Dijon, M.-M. 1re classe, S. S. 8e Région.

PINOT François-Marie-Georges, né le 10 mai 1871, à Mâcon (Saône-et-Loire), † le 17 juillet 1919, à Paris.

Médecin Militaire, M.-M., S. S. 45e Division.

*PINTOU Édouard-Louis, né le 21 octobre 1892, à Nedde (Haute-Vienne), † le 10 février 1917, à Perthes-les-Hurlus (Marne).

M. Aux., 5e Artillerie.

PIRODON Jean-Baptiste, né le 18 juin 1859, à Bône (Constantine), † le 19 mai 1917, à Alger.

M.-M. 2e classe, 6e groupe Artillerie, Alger.

*PITAUD Paul-Baptiste, né le 21 mai 1882, à Saint-Gengoux-le-National (Saône-et-Loire), † le 21 octobre 1917, à Merval (Aisne).

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, 319e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 6 janvier 1918. — Médecin du plus grand courage et du plus beau dévouement. Est mort pour la France le 21 octobre 1917, victime de son devoir,

se dépensant pour soigner les malades dans un moment critique alors qu'il était lui-même intoxiqué par les gaz.

PITRAT, né le 17 janvier 1858, † le 16 octobre 1919, à Soches (Saône-et-Loire).

M. A.-M. 1re classe, 18e Corps.

*PLACET Jean-Henri, né le 21 décembre 1893, à Versailles, † le 10 avril 1917, à Pontavert (Aisne).

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 28e Artillerie lourde.

*J. O.* — Jeune médecin dont le courage et le dévouement ont toujours été dignes des plus grands éloges. Dans les journées des 9 et 10 avril a payé de sa personne et assuré son service avec le plus grand sang-froid et d'une façon parfaite sous un bombardement violent. Tué à Pontavert (Aisne).

POESY André-Joseph, né le 6 septembre 1880, à Roquebillières (Alpes-Maritimes), † le 4 août 1918, à Clermont-Ferrand.

Docteur en 1907 (Fac. de Montpellier), Médecin à Marseille (Alpes-Maritimes), M. A.-M. 1re classe, 210e Artillerie.

POGGI Louis-Félix, né le 4 juin 1887, à Saint-Florent-du-Corse (Corse), † le 29 août 1916, à Bergues (Nord).

M. A.-M. 2e classe, 79e Infanterie territoriale.

POINSOT Paul-Auguste-Désiré, né le 16 octobre 1878, à Créteil (Seine), † le 23 octobre 1918, à Troyes.

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, 228e Régiment d'Infanterie.

POIRRIER Maurice-Léon, né le 6 janvier 1864, à Loudun (Vienne), † le 12 février 1916, à Nice.

M.-M. 2e classe, S. S. 4e Région.



*Cliché Dr Frahier.*

La Croix des Carmes transportée au cimetière de Pétan. — Bois Le Prêtre (Meuse), 1916.



*Cliché Dr Bonnette.*

Cimetière militaire de Bussang. — Vosges, 1917.



*Clichés Andral.*

I. Évacuation de petits blessés sur bourriquots et petits chevaux albanais. — Desmira, juin 1918.
II. Chargement du matériel d'ambulance sur petits chevaux albanais. — Visan sur la Temorica, août 1918.
III. Ambulance en déplacement dans la vallée du Devoli. — Défilé de Donchari, juin 1918 (Albanie).

POISSON Charles, né le 28 janvier 1869, à Alban (Tarn), † le 24 avril 1917, à Montpellier.

Docteur en 1898 (Fac. Toulouse), Médecin à Alban (Tarn), M.-M. 2e classe, S. S. 16e Région.

POLGUERE Daniel-Alphonse-Marie, né le 27 mars 1860, à Paris, † le 31 janvier 1919, à Paris.

Docteur en 1887 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, M.-M. 1re classe, 10e Section de chemin de fer.

*POMMADÈRE Maurice-Augustin-Luc, né le 8 août 1887, à Auch (Gers), blessé le 20 décembre 1914, † le 14 juillet 1917, à Avocourt (Meuse).

Médecin Militaire, M. A.-M. 1re classe, 59e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 mai 1916. — Au bataillon depuis le début de la campagne. En toutes circonstances a toujours fait preuve du plus grand dévouement et particulièrement dans les journées des 21 et 22 février 1916, où, sous un violent bombardement, il a assuré avec le plus grand sang-froid l'évacuation de l'infirmerie dont il était chargé. A soigné les blessés sous le feu de l'ennemi.

*J. O.*, 15 novembre 1917. — Médecin d'un dévouement à toute épreuve. Tombé glorieusement dans les tranchées de première ligne en se portant près d'un sous-officier qui venait d'être blessé.

PONTAL André-Clément-Marie-Paul, né le le 31 octobre 1890, à Paris, † le 8 mai 1916, à Arcachon (Gironde).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Externe des Hôpitaux de Bordeaux, M. Aux., 24e d'Artillerie.

PONTE Émile-Joseph-Alexandre, né le 18 mai 1876, à Saint-Jean-de-Bournay (Isère), † le 18 juin 1915, à Saint-Jean-de-Bournay.

Docteur en 1901, Médecin à Saint-Pierre-d'Albigny (Savoie), M. A.-M. 1re classe, 13e Bataillon de chasseurs.

*PONTICH (DE) Adrien-Henri, né le 25 juillet 1891, à Marnes-la-Coquette (Seine-et-Oise), † le 1er juin 1917, à Vauxaillon (Meuse).

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M., 224e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre avec palme, Légion d'honneur.

*J. O.*, 1er octobre 1917. — A toujours donné, comme médecin du bataillon, des preuves nombreuses d'une science, d'un esprit de sacrifice et d'une bravoure exceptionnelle. Le 1er juin 1917, sommairement installé dans un poste de secours le plus précaire, constamment battu par les gros projectiles, a continué à panser avec le plus grand mépris du danger les blessés qui y affluaient. Mortellement atteint à son poste. Déjà cité.

*J. O.*, 25 janvier 1920. — Médecin aide-major d'un grand courage et d'un inlassable dévouement. Glorieusement tombé pour le salut de la patrie à Vauxaillon, le 1er juin 1917. — Une citation antérieure.

*POUCHIN Valentin-Pierre, né le 25 janvier 1891, à Lyon, † le 12 janvier 1915, au Mont-Saint-Éloi (Pas-de-Calais).

M. Aux., 158e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 24 février 1915. — Ayant appris qu'un homme venait d'être blessé dans la tranchée, n'a pas hésité à s'y porter en plein jour, malgré le danger, et a été frappé d'une balle au moment où, à la tête de ses brancardiers, il sortait du boyau pour traverser un espace découvert continuellement battu par le feu de l'ennemi.

POUGET Léon-François-Félicien-Marie-Joseph, né le 10 janvier 1892, à Saint-Thibéry (Hérault), † le 4 septembre 1918, à Montpellier.

Étudiant (Fac. de Montpellier), M. Aux. (16e Région).

*POUJOL André, né le 22 mars 1882, à Guise (Aisne), † le 19 juillet 1918, à Saint-Martin-d'Albois (Marne).

M.-M. 2e classe, 161e Régiment d'Infanterie. Légion d'honneur.

*J. O.*, 25 janvier 1920. — Pendant une période difficile a organisé le service médical du régiment d'une façon parfaite. Le 15 juillet 1918, à la suite d'un repli ordonné par le commandement, a réussi, grâce à son dévouement et à son sang-

froid, à évacuer tous ses blessés sous un violent bombardement. A été mortellement blessé le 19 juillet 1918. A été cité.

POULHAZAN Henry-Yves-Marie, né à Ploaré (Finistère), le 26 novembre 1888, † en 1916.

Étudiant (Éc. de Rennes). Croix de guerre.

POURTHOU Jean, dit Moïse, né le 7 août 1867, à Bassot (Dordogne), † le 13 avril 1915, à Thivières (Dordogne).

Docteur en 1892 (Fac. de Bordeaux), M. A.-M. 2e classe, 27e Artillerie.

POUTRIN Léon-Eugène-Joseph, né le 28 février 1880, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), † le 20 novembre 1918, à Malesherbes (Loiret).

Médecin Militaire, M.-M. 1re classe, Hôpital d'évacuation no 31.

POZZI Samuel-Jean, né le 3 décembre 1846, à Bergerac (Dordogne), † le 13 juin 1918, à Paris.

Docteur en 1873 (Fac. de Paris), Membre de l'Académie de médecine, Professeur à la Faculté de Paris, Chirurgien des Hôpitaux, M. Princ. 1re classe, S. S. G. M. P.

*PRADÈRE NIQUET Édouard-Charles-Marie, né le 12 mai 1891, à Lorient (Morbihan), † le 20 octobre 1915, à Thuisy (Marne).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 201e Infanterie territoriale.

PRADEU Pierre-Joseph-Marie-René, né le 2 novembre 1895, à Saint-Pierre (Martinique), † le 25 septembre 1916, à Exisson (Grèce).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 1er Régiment de marche Afrique. Croix de guerre.

*J. O.*, 3 mars 1917. — Dans les combats des 17, 18 et 19 septembre 1916, à X., a fait preuve d'un grand dévouement et de courage, ne cessant de soigner les

nombreux blessés français et serbes, presque sur la ligne de feu. A été très grièvement blessé le 19 septembre dans un poste de secours violemment bombardé. Était l'auxiliaire précieux du médecin-major du bataillon. Mort des suites de ses blessures.

*PRADINES Henri-Jean, né le 26 avril 1883, à Rennes (Ille-et-Vilaine), † en 1917, au naufrage de l'*Eloby*, torpillé en mer.

Docteur en 1916 (Fac. de Montpellier), M. Aux., 1er Artillerie de montagne.

*PREL Pierre-Ernest-Émile, né le 5 janvier 1883, à Croisilles (Calvados), † le 25 juillet 1917, à Bouvancourt (Marne).

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 7e Chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 2 octobre 1917. — Possédant de brillantes qualités professionnelles, doué d'un zèle et d'un dévouement dignes des plus grands éloges. A été très grièvement blessé le 25 juillet 1917, au cours d'un bombardement aérien.

*PRESSET Jacques, né en 1885, à Paris, † en septembre 1915, à Albert.

Étudiant en médecine (Fac. Paris), Phar. A.-M. 1re classe.

PRIEUR Paul-Gabriel, né le 11 novembre 1875, à Villedieu (Indre), † le 12 février 1919.

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), M.-M., 6e Bataillon de chasseurs.

*PRUDHOMME Jean-Marie, né à Crest, en 1890, † le 23 octobre 1917, au Chemin-des-Dames.

M. A.-M. 2e classe.

*J. O.*, 5 décembre 1920. — Médecin de la plus haute valeur morale, qui, le 23 octobre 1917, au Chemin-des-Dames, sous un feu meurtrier d'artillerie, a quitté délibérément son abri pour aller secourir des blessés tombés à quelque distance et a trouvé une mort glorieuse dans l'accomplissement de son devoir. A été cité.

PUECH, né le 28 novembre 1857, à Bozouls (Aveyron), † le 31 décembre 1917, à Rodez (Aveyron).

Docteur en 1889, Médecin à Rodez, M.-M. 2e classe, Hôpital de Rodez.

*PUEL Marie-Ange-Louis-Mathurin, né le 23 octobre 1885, à Jugon (Côtes-du-Nord), † le 22 août 1914, à Saint-Vincent.

Docteur en 1911 (Éc. Rennes), Médecin à Jugon (Côtes-du-Nord). M. A.-M. 1re classe. Médaille militaire.

> *J. O.*, 5 juillet 1919. — Médecin d'une grande valeur morale. A été tué glorieusement à l'ennemi dans l'accomplissement entier de son devoir, le 22 août 1914, à Saint-Vincent. A été cité.

PUJOL Eugène-Henri, né le 15 septembre 1883, à Ménaza, près Buenos-Ayres, † le 28 avril 1915.

Docteur en 1904 (Fac. Toulouse), M. Aux., 283e Régiment d'Infanterie.

PURSEIGLE Michel-Jean-Baptiste, né le 29 avril 1879, à Louchy-Monfand (Allier), † le 5 mai 1916, à Paris.

Docteur en 1905, Médecin à Bône (Constantine), M. A.-M. 2e classe, 318e Régiment d'Infanterie.

*PUZIN Louis-André, né le 8 mai 1883, à Vienne (Isère), † le 18 août 1917, à Vauxbuin-Soissons (Aisne).

Docteur en 1910, Médecin à Vienne (Isère), M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 12/14.

## Q

QUENEUDEC Alphonse-Michel-Auguste, né le 18 novembre 1873, à Plounéour (Finistère), † le 22 février 1917, à La Roche-sur-Yon.

Docteur en 1901 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Plomordiern (Finistère), M. A.-M. 1re classe, S. S. La Roche-sur-Yon.

QUERET Marcel-Janvier-Paul-Marie, né le 8 octobre 1893, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), † le 23 mai 1919.

M. Aux., Service des inventions.

*QUIBAN Auguste-Aimé, né le 9 janvier 1881, à Saint-Hilaire-des-Losges (Vendée), † le 25 octobre 1915, à Grenoble.

Étudiant (Éc. de Nantes), M. Aux., 67e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

> *J. O.*, 6 janvier 1916. — Médecin auxiliaire d'un grand savoir professionnel et d'un grand dévouement auprès des malades et des blessés. Le 28 septembre 1915 a été lui-même grièvement blessé à son poste de secours avancé à trois cents mètres de l'ennemi.

*QUIGNON Désiré-Edmond-Jules, né le 24 mars 1890, à Arras (Pas-de-Calais), † le 25 septembre 1915, à Beauséjour (Marne).

M. Aux., 10e Génie.

QUILLART Robert-Ulysse, né le 7 août 1889, à Corbie (Somme), † le 12 juin 1919, à Montfermeil (Seine-et-Oise).

Docteur en 1901, Médecin à Flers (Orne), M.-M., 128e Régiment d'Infanterie.

*QUINTRIE-LAMOTHE Louis-Gaston-Eugène, né le 19 avril 1874, à Cayenne (Guyane française), † le 27 octobre 1915, à Sainte-Menehould (Marne).

Docteur en 1899 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Bordeaux, M. A.-M. 1re classe, 10e Corps.

## R

*RABASTÉ Théophile-Pierre-Marie, né le 14 mars 1891, à Jugon (Côtes-du-Nord), † le 26 février 1916, au torpillage de *la Provence*.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 3e Infanterie coloniale. Croix de guerre.

*J. O.*, 19 juin 1917. — A fait preuve du plus grand dévouement, durant la campagne 1914-1915. Est mort glorieusement pour la France, lors du torpillage de *la Provence*.

RADEL Maurice-Henri, né le 30 mai 1892, à Montoir (Loire-Infre), † en 1918.

Étudiant (Éc. de Rennes), Médecin Aux.

*RAINAUT, † le 26 décembre 1916, à Agadès.

M. A.-M. 1re classe, Troupes coloniales, Afrique Occidentale française, Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*RAMADIER Paul-Xavier-Fernand, né le 18 décembre 1888, à Saint-Chély-d'Apcher (Lozère), † le 24 juillet 1918, à Sermiers (Marne).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 104e Régiment d'Infanterie.

*RAMU Marcel-Gabriel-Eugène, né le 14 juillet 1888, à La Neuville-les-Raons (Vosges), † le 13 décembre 1914, à Seicheprey (Meurthe-et-Moselle).

Étudiant (Fac. de Nancy), M. Aux., 167e Régiment d'Infanterie.

*RAPIN André, né le 10 septembre 1887, à Vicherey (Vosges), blessé le 29 septembre 1915, † le 5 novembre 1916, à Bouchavesnes (Somme).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 46e Bataillon de chasseurs à pied. Médaille militaire, Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 novembre 1915. — Modèle de bravoure et d'énergie, ayant au plus haut degré le sentiment du devoir. N'a jamais hésité à se porter en avant des lignes pour soigner les blessés. A été grièvement blessé le 26 septembre 1915 en soignant un blessé, en avant de la première ligne, à peu de distance de l'ennemi.

*J. O.*, 19 juin 1917. — A trouvé, le 5 novembre 1916, dans une fin glorieuse aux tranchées de première ligne, le couronnement d'une carrière exceptionnelle. Depuis le début de la guerre, n'avait cessé de se consacrer à son rôle de médecin de champ de bataille, sans jamais compter avec la peine ni avec le danger, prodiguant sa science et son dévouement, multipliant les actes d'audacieuse bravoure. Cœur ardent, excellent médecin et vaillant soldat, faisait au milieu des braves, figure de héros

RAPINE Paul-Antoine, né le 11 mars 1873, à Marseille, † le 22 octobre 1917, à Avignon.

Docteur en 1898 (Fac. de Toulouse), Médecin à Marseille, M.-M., S. S. 15e Région.

*RATNER Michel-Joseph, né le 5 avril 1887, à Tchacgniki (Russie), † le 4 septembre 1916, à Barleux (Somme).

M. Aux., 5e Infanterie coloniale. Médaille militaire, Croix de guerre.

*RAULINE Léon-Jean-Baptiste, né le 27 novembre 1892, à Douville (Manche), † le 1er août 1916, à Marcelcave (Somme).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 7e Infanterie coloniale. Médaille militaire, Croix de guerre.

*J. O.*, 13 septembre 1916. — A pris part à tous les combats auxquels son régiment a été engagé, faisant toujours preuve du plus grand courage et du plus bel esprit de sacrifice. Déjà deux fois cité à l'ordre, s'est à nouveau distingué par sa brillante conduite aux attaques de juillet au cours desquelles il a été grièvement blessé.

*J. O.*, 15 octobre 1916. — S'est toujours fait remarquer par son courage et son mépris du danger. A pris part à tous les combats auxquels le régiment a participé depuis le début de la campagne. S'est dépensé sans compter pour aller en première ligne ramasser les blessés graves en même temps qu'il encourageait les hommes.

RAVARIT Gabriel-Victor-Jean-Baptiste-Eugène, né le 24 juin 1875, à Romazières (Charente-Inférieure), † le 1er septembre 1918, à Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1902 (Fac. de Bordeaux), Professeur à l'Éc. de Médecine de Poitiers, M.-M. 2e classe, Hôpital Armée no 1. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 janvier 1919. — Chargé d'un important service de malades atteints de grippe à forme maligne, s'est consacré à leurs soins avec le dévouement le plus absolu, se dépensant sans compter jusqu'au jour où ayant dépassé les limites de ses forces, il dut s'aliter, souffrant lui-même d'une grippe contractée au chevet de ses malades et qui, atteignant un haut degré de gravité, mit sa vie en danger. Une citation.

RAVÉ, Jules-Alexandre, né le 20 décembre 1867, à Saint-Affrique, † le 20 juillet 1917.

Médecin Militaire, M.-M. 1re classe.

RAVET François-Marie-Clément, né le 20 mai 1875, à Lhuis (Ain), † le 9 janvier 1918, à Tours.

M. A.-M. 1re classe, Place de Tours.

*RAVET Paul-Charles, né le 26 juillet 1885, à Nantes (Loire-Inférieure), † le 21 mai 1916, à Douaumont (Meuse).

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 43e Régiment d'Infanterie.

RAVOUX Louis-Cyrille, né le 8 juillet 1863, au Buis (Drôme), † le 6 février 1917, à Amiens.

Médecin Militaire, M. Princ. 2e classe, 39e Régiment d'Infanterie.

RAYMOND Éliodore-Emmanuel-Pierre-Edward, né le 3 juillet 1896 à Fort-de-France (Martinique), † le 1er avril 1919, à Aïn Médiouna.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 8e Tirailleurs.

*RAYMOND Maurice, né le 19 avril 1894, à Aix (Bouches-du-Rhône), † le 16 juillet 1918, à Boursonne (Oise).

M. S.-A.-M., 76e Bataillon Tirailleurs sénégalais. Médaille Militaire. Croix de guerre. 2 citations.

*J. O.*, 11 mai 1920. — Parti au front sur sa demande, a fait preuve, en toutes circonstances, d'un sang-froid absolu ; en particulier, a aidé, le 30 sept. 1915, à rapporter un blessé sous un violent bombardement.

D'un sang-froid remarquable et d'un dévouement absolu, a été mortellement blessé, le 15 juillet 1918, en allant chercher lui-même sous le feu des blessés pour les amener au poste de secours.

*RAYNAL Paul-Auguste, né le 2 mai 1891, à Sergèze (Gard), † le 19 avril 1917, à Cormicy (Marne).

Étudiant (Fac. de Montpellier) de M. A.-M. 2e classe, 2e Zouaves de marche.

*RAYNAUD Pierre-Henri, né le 18 janvier 1893, à Privas (Ardèche), † en 1918.

Médecin de la Marine à bord du *Divona*.

*RAYOT Henri, né le 14 juin 1881, à Montbéliard (Doubs), † le 24 mars 1917, à Florina (Grèce).

M.-M. 2e classe, 371e Régiment d'Infanterie. Médaille Militaire.

*REBIERE-LABORDE Marie-Gabriel-Léon, né le 19 avril 1872, à Limoges (Haute-Vienne), † le 9 avril 1915, à Gardelegen (captivité).

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 62e Division, A. 2.

REBOUL François-Marie-Antoine, né le 29 juin 1894, à Lyon, † le 24 octobre 1917, à Noyon.

Étudiant (Fac. de Lyon), Externe des Hôpitaux, M. A.-M. 2e classe, 68e Artillerie.

REBUFAT Ferdinand-Marie-Étienne, né le 28 février 1882 à Toulon (Var), † le 16 juillet 1916, à Régnier.

Docteur en 1907 (Fac. de Bordeaux), M.-M. 2e classe, Troupes coloniales, en non-activité.

*RECHAPT (DE) Camille-Jean-Léon-Pascal, né le 14 juillet 1882, à Ambert (Puy-de-Dôme), † le 21 août 1914, Voyers (Lorraine).

Docteur en 1909 (Éc. Clermont), M. A.-M. 2e classe, 16e Artillerie de campagne. Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 janvier 1920. — Médecin aide-major qui a fait preuve au début de la campagne d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Le 21 août 1914, ne voulant pas abandonner le poste de secours établi en avant du village de Voyer bombardé, a été blessé et est resté sur le champ de bataille. A été cité.

REDARD Jean-Paul, né le 21 décembre 1849, à Toulouse (Haute-Garonne), † le 8 mai 1916, à Cannes.

Docteur en 1879 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. Princ., 2e classe, S. S. 15e Région.

*REGNAULT DE LA SOUDIÈRE André-Louis-Jules, né le 15 mars 1891 à Paris, † le 5 février 1916, à Verdun.

Étudiant (Fac. de Paris), Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 85e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 juin 1915. — D'une bravoure allant jusqu'à la témérité, est resté pendant deux jours de combat consécutifs constamment en première ligne prodiguant ses soins áux blessés. Est allé chercher sous le feu de l'ennemi le corps d'un officier qu'il a ramené dans nos lignes.

*J. O.*, 20 avril 1916. — D'une bravoure et d'un dévouement incomparables. Ayant appris que son chef de corps était demeuré à quelques mètres de la ligne ennemie, s'est porté seul à son secours et est tombé frappé à mort.

*J. O.*, 1er octobre 1919. — Jeune médecin de la plus haute valeur morale, qui a fait preuve en toutes circonstances d'un dévouement envers les blessés et d'un courage absolument remarquables. Tué le 5 février 1916 devant Verdun, en allant relever son chef de corps grièvement blessé en avant des lignes.

REGNIER Pierre, né le 1er novembre 1886, à Spincourt (Meuse), † le 14 octobre 1918, à Bussang (Vosges).

M. A.-M. 2e classe, 15e Artillerie de campagne. Croix de guerre.

*J. O.*, 24 avril 1919. — Médecin très dévoué s'est particulièrement prodigué auprès de ses malades, au cours de l'épidémie jusqu'au moment où il a été atteint lui-même.

*RELLIER Michel-Jules-Henri-Maxime, né le 9 novembre 1883, à Clermont-Ferrand, † le 28 septembre 1915, à Beauséjour (Marne).

Docteur en 1911 (Ec. Clermont et Fac. de Paris), M. Aux., 9e Zouaves de marche. Médaille militaire.

Médecin de bataillon très dévoué qui a pansé les blessés dans un poste de secours situé à proximité de la ligne de feu avec un calme et un dévouement remarquables. A été tué à son poste par un éclat d'obus

*REMOUIT Jean-Marius-François, né le 30 janvier 1889, à La Seyne (Var), † le 22 octobre 1918, à Compiègne.

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux de Paris, 210e R. A. C. Croix de guerre.

*J. O.*, 31 janvier 1919. — S'est distingué au cours des combats de la région de Saint-Quentin du 29 septembre au 3 octobre 1918. Fortement éprouvé par l'effet des obus toxiques, a continué son service, refusant à deux reprises son évacuation malgré une forte fièvre et un épuisement presque complet. N'a quitté le groupe que très gravement malade ; est mort à son arrivée à l'ambulance. Une citation antérieure.

RENARD Jean-Baptiste-Marc, né le 16 juillet 1888, à Bellegarde (Creuse), † le 5 décembre 1918, à Nancy.

Docteur en 1915 (Fac. de Paris), Étudiant à la Faculté de médecine de Paris, Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, Chef d'équipe chirurgicale.

*RENAULT Marcel-Paul-Charles, né le 12 mars 1895, à Paris, † le 19 septembre 1916, à Lihons (Somme).

M.-M., M. Aux., 311e Infanterie territoriale. Croix de guerre.

*RENEVRIER Edmond, né le 7 novembre 1890, à Clauvau (Jura), † le 27 novembre 1916, à Crahovo (Serbie).

M. Aux., 2e *bis* Zouaves de marche. Croix de guerre.

*J. O.*, 21 avril 1917. — Sur le front depuis le début de la campagne, a fait preuve en toutes circonstances du plus absolu mépris du danger et du plus grand dévouement. Déjà cité à l'ordre. Blessé mortellement à son poste le 27 novembre 1916.

RESIBOIS André, né le 29 décembre 1873, à Reims (Marne), † le 17 décembre 1918, à Béthisy-Saint-Pierre (Oise).

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), Médecin à Béthisy-Saint-Pierre (Oise).

*RESMOND Maurice-Girard, né le 27 mai 1887, à Levroux (Indre), † le 27 juillet 1916, à Babricourt (Meuse).

Étudiant à la Faculté de médecine de Paris, Externe des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 2e classe, 19e Artillerie.

*REUBSAET André-Jules, né le 20 octobre 1881, à Troyes (Aube), † le 27 novembre 1914, à Rosendaal.

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin à Troyes, M. A.-M. 1re classe, 60e Bataillon de chasseurs. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 20 novembre 1919. — Médecin zélé et consciencieux. Frappé mortellement en se rendant au poste de secours à proximité de la ligne de feu, le 27 novembre 1914. A été cité.

REVAULT Gustave, † le 9 janvier 1918.

M.-M. 1re classe, 2e Infanterie coloniale. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 5 janvier. — Figurant au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

*REY Albert-Louis-Georges, né le 2 décembre 1878, à Grenoble (Isère), blessé le 20 octobre 1915, † le 1er février 1916, à Épinal.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Corps (Isère), M. A.-M. 2e classe, 13e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre.

*J. O.*, 25 mai 1916. — Médecin de l'armée territoriale servant sur sa demande dans un corps actif. Animé du plus grand esprit de sacrifice, réclamant toujours l'honneur d'être aux postes les plus dangereux, soignant les blessés avec calme sous les balles et les obus. Malade, n'a consenti à se laisser évacuer que lorsqu'il ne pouvait plus rendre de service. Est mort huit jours après, faisant ainsi son devoir jusqu'à complet épuisement.

*REYMOND Emile, né le 9 avril 1865, à Tarbes (Hautes-Pyrénées), blessé en reconnaissance d'avion au bois de Mortmare, † le 22 octobre 1914, à Toul.

Ancien interne des hôpitaux de Paris, Chirurgien de la Maison Départementale de la Seine à Nanterre, Sénateur de la Loire.

Après plusieurs reconnaissances longues et audacieuses, a, le 13 septembre, par un temps jugé très mauvais et dangereux par les pilotes, été survoler une

région à une altitude forcément faible à cause des nuages et en a rapporté des renseignements importants.

A exécuté, avec une grande bravoure, de nombreuses reconnaissances aériennes des plus audacieuses. S'est chargé, le 21 octobre, d'une reconnaissance extrêmement périlleuse, qu'il n'a pu accomplir avec fruit qu'en descendant au-dessous de nuages très bas, exposé au feu très violent d'infanterie et d'artillerie. A fait preuve en cette circonstance d'un véritable héroïsme. Obligé d'atterrir à 50 m. des lignes allemandes, a été blessé grièvement ; n'a pu être relevé qu'à la nuit, et, malgré son extrême faiblesse, a trouvé l'énergie de faire un compte rendu très précis de sa reconnaissance. Est mort le lendemain des suites de sa blessure.

*REYNAUD Paul-Albert, né le 21 février 1885, à Massiac (Cantal), † le 15 août 1917, à Manoncourt-sur-Seille (Meurthe-et-Moselle).

M. A.-M. 2e classe, 10e Génie. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre avec palme.

*J. O.*, 9 janvier 1920. — Médecin d'un grand courage et d'un superbe dévouement. Déjà cité pour sa belle conduite devant l'ennemi. Mort pour la France le 15 août 1917.

*REYT Jacques-Achille-Ferdinand, né le 6 novembre 1871, à Raulhac (Cantal), † le 12 mars 1916, au Fort d'Amblonville.

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), Médecin à Aurillac (Cantal), M. A.-M. 1re classe, 36e Artillerie. Croix de guerre.

*J. O.*, 21 avril 1916. — D'un courage à toute épreuve, s'est dépensé sans compter pendant plusieurs jours de bombardement pour donner ses soins aux blessés du groupe ; a été frappé mortellement par un éclat d'obus dans l'exercice de ses fonctions.

*RIALAN Jean-Marie-René, né le 11 novembre 1887, à Nantes (Loire-Inférieure), † le 7 octobre 1916, à Cléry (Somme).

Étudiant (Éc. Nantes), M. A.-M. 2e classe, 120e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur

*J. O.*, 28 novembre 1916. — Médecin d'une conscience professionnelle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Cité à l'ordre pour sa belle conduite au feu pendant la bataille de la Marne au cours de laquelle il n'a cessé de donner à tous l'exemple du mépris du danger, se dépensant sans compter pour prodiguer ses soins aux blessés dans les circonstances les plus périlleuses. A été mortellement blessé le 7 octobre 1916 à son poste de secours dans l'accomplissement de ses devoirs.

RIBEIRO Marie-François, né le 22 août 1887, à Pondichéry (Indes françaises), † le 9 octobre 1918, à Cannes.

M. Aux., 15e Section Infirmiers militaires.

*RIBERON Hippolyte, né le 29 décembre 1890, † le 2 juin 1916, à Esne (côte 304).

Etudiant (Fac. de Lyon), Caporal au 4me Zouaves.

RIBETTE Amédée-Roger-Pierre, né le 9 mars 1889, à Aubin (Aveyron), † le 16 avril 1915, en Lorraine.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Infirmier 107e Régiment d'Infanterie.

*RICARD Joseph-Charles-Albert, né le 19 septembre 1875, à Honfleur (Calvados), † le 2 décembre 1916, à Muizon (Marne).

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Médecin à Beaumont-en-Auge (Calvados), M. A.-M. 1re classe, 5e Armée.

*RICHARD Pierre-François-Clément-Constant, né le 14 février 1895, à Nancy (Meurthe-et-Moselle), † le 24 août 1916, à Tahure (Marne).

M. Aux., 114e Régiment d'Infanterie.

*RIDDE Marius-Prosper-Bernard-Pierre, né le 20 mai 1891, à Saint-Dizier (Haute-Marne), † le 28 août 1914, au Mesnil (Vosges). Croix de guerre.

M. Aux., 157e Régiment d'Infanterie.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*

Poste de recueil pour petits blessés serbes. — Serbie.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*

Camp de Govino. Soldats serbes attendant la visite médicale. — Serbie.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Un soldat serbe arrivé à Corfou.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Dysentériques dans une ambulance divisionnaire. — Subitok (Macédoine).

RIGALL Gaston-Louis-Charles, né le 7 juillet 1883, à Perpignan (Pyrénées-Orientales), † le 7 novembre 1916, à Saint-Paul-de-Fenouillet (Aude).

M. A.-M. 2e classe, 80e Régiment d'Infanterie.

*RIGOLLOT-SIMONNOT Louis-Pierre, né le 27 novembre 1876, à Bar-sur-Seine (Aube), † le 5 mai 1915, à Langensalza (captivité).

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph, à Paris, M. A.-M. 2e classe, 10e Corps.

*RIOU François-Marie, né le 12 janvier 1879, à Saint-Quay-Perros (Côtes-du-Nord), blessé le 31 mars 1915, † le 18 mars 1917, à Avocourt (Meuse).

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 166e Régiment d'Infanterie.

*RIOU Jacques-Joseph-René, né le 18 mars 1895, à Challans (Vendée), † le 22 juin 1917, à Soissons.

Médecin Militaire, M. Aux., 338e Régiment d'Infanterie. Médaille militaire.

> *J. O.*, 18 septembre 1917. — Médecin plein de bravoure et de dévouement. A été grièvement blessé pour la seconde fois le 20 juin 1917, pendant qu'il prodiguait ses soins aux blessés.

RIVAUD Philippe-Auguste-Léon, né le 3 janvier 1855, à Angoulême (Charente), † le 5 janvier 1917, à Tlemcem (Oran).

Docteur en 1880, Médecin à Tlemcem, M.-M. 1re classe, Hôpital de Tlemcem.

*RIVES Jean-Louis-Julien-Noël, né le 15 juillet 1893, à Colombes (Seine), † le 27 mai 1918, à Chassemy (Aisne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 150e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*ROBELIN Marie-Émile-Abel, né le 12 février 1862, à Loye (Jura), † le 1er mars 1916, à Bouy (Marne).

Médecin Militaire. M. Princ. 2e classe, S. S. 69e Division.

ROBERT Émile-Joseph-Marie-François, né le 16 octobre 1870, à Cambrai (Nord), † le 4 décembre 1918, à Périgueux (Dordogne).

Docteur en 1900 (Fac. de Paris), Médecin à Cambrai, M.-M. 2e classe, 34e Artillerie.

*ROBERT Lucien-Ernest, né le 7 juillet 1887, à Fumay (Ardennes), † le 14 juillet 1915, à Bolante (captivité).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M., 91e Régiment d'Infanterie. Légion d'honneur, Croix de guerre.

ROBIN Émile, né le 21 juin 1870, à Rozoy (Seine-et-Marne), † le 2 mai 1917, à Saintines (Oise).

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, S. S. 5e Région.

ROCHE Jean-Adolphe, né le 31 juillet 1880, à Marseille, † le 6 novembre 1918, à Grenoble.

M. A.-M. 2e classe, S. S. 14e Région.

*ROCHEBLAVE Marcel, né le 20 février 1891, à Quissac (Gard), † le 2 septembre 1916, à Guillaucourt (Somme).

M. Aux., 62e Artillerie.

*J. O.*, 7 décembre 1920. — A manifesté, dans toutes les affaires auxquelles son groupe a pris part, les plus belles qualités de bravoure et d'endurance, donnant à son personnel de brancardiers, ainsi qu'aux blessés qu'il soignait avec un parfait dévouement, le plus bel exemple de gaîté, de bonne humeur et d'abnégation. Tué à son poste de combat, le 2 septembre 1916. A été cité.

ROCHELY (DE) Joanny-Charles-Marie-Andéol, né le 22 février 1873, à Pradelles (Haute-Loire), † le 28 avril 1916, à Riom.

M. A.-M. 1re classe (13e Région).

*ROGELET Victor-Marcel, né le 19 décembre 1877, à Reims (Marne), † le 21 octobre 1916, à Ferme-le-Priez (Somme).

M. Aux., 37e Artillerie.

*ROGER Jean-Charles-Ferdinand, né le 3 juillet 1895, à Lille (Nord), † le 21 juin 1916, à Damloup (Meuse).

M. Aux., 54e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, octobre 1920. — Modèle de vaillance et de courage. A fait preuve, en toutes circonstances, d'un superbe dévouement, en particulier le 21 juin 1916, devant Verdun, où, sous un bombardement des plus violents, il s'est dépensé sans compter pour soigner les blessés. A été mortellement blessé dans l'accomplissement de son devoir. A été cité.

ROGER Joseph-Marie-Henri, né le 2 novembre 1870, à Puisserquier (Hérault), † le 31 juillet 1915, à Diénay (Côte-d'Or).

Docteur en 1897 (Fac. de Montpellier), Médecin à Moulins, M. A.-M. 1re classe, S. S. 13e Région.

ROHMER André-Camille-Joseph, né le 30 décembre 1887, à Nancy, † le 29 janvier 1919, à Darmstadt.

Docteur en 1914 (Fac. de Nancy), Chef de clinique d'ophtalmologie, M. A.-M. 1re classe, 79e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 29 juin 1915. — A fait preuve, au soir du combat du 9 mai, de ses qualités habituelles de bravoure et d'entrain ; a dirigé la relève des blessés en avant des lignes les plus avancées et au contact étroit des Allemands ; a assuré cette relève

d'une façon parfaite, s'est toujours comporté d'une façon analogue depuis le début de la campagne. Joint aux plus belles qualités de l'officier les plus solides connaissances professionnelles.

*J. O.*, 25 juin 1919. — Médecin militaire d'une haute valeur morale et professionnelle. A forcé l'admiration de tous par son courage, son dévouement, son sang-froid au cours des nombreux combats auxquels il a pris part depuis plus de trois ans. A succombé le 29 janvier 1919, à une maladie très grave en soignant des malades dans un camp de prisonniers rapatriés.

ROLLAND Louis-Ernest, né le 20 août 1883, à Mont-de-Marsan (Landes), † le 21 août 1919, à Adoua (Galicie).

Docteur en 1909 (Fac. de Toulouse), Médecin Militaire, M.-M. 2e classe, 2e Régiment de marche.

ROLLET Pierre-Joseph, né le 29 décembre 1890, à Paris, † le 3 décembre 1918, à Hattencourt (Somme).

Étudiant. (Fac. de Lyon), M. A.-M. 2e classe, Ambulance auto-chirurgicale no 1. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 8 janvier 1920. — Médecin qui a toujours donné les plus belles preuves de conscience et de dévouement. A contracté une très grave affection en se dépensant sans compter au chevet de ses malades dans les ambulances du front.

*ROMIEUX Edmond, né le 7 mai 1892, à Brioude (Haute-Loire), † le 11 mars 1916, à Verdun.

Étudiant à la Faculté de médecine de Paris, Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 153e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 13 avril 1916. — Médecin du plus absolu dévouement et du plus grand mérite. Depuis 17 mois au front, a fait preuve en maintes occasions de qualités exceptionnelles d'énergie et de courage, en particulier en septembre 1915 et fin février 1916. A été gravement blessé le 5 mars 1916, dans les tranchées de première ligne, tandis qu'il prodiguait ses soins aux blessés.

*ROPITEAU Georges, né le 8 mars 1885, à Dijon (Côte-d'Or), † le 20 février 1918, à Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 12/13.

*ROQUES Jean-Antoine-Henry, né le 10 mars 1893, à Albi (Tarn), † le 26 février 1915, à Commercy (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 85e Régiment d'Infanterie.

ROSENBLATT Léon, † le 13 avril 1919, à Souk-Arras.

M. Aux., 22e section d'infirmiers.

*ROSHEM André, né le 9 juin 1889, à Valenciennes (Nord), blessé le 1er juin 1915, † le 22 août 1916, à Maurepas (Somme).

Étudiant (Fac. de Nancy), Médecin Militaire, M. A.-M. 1re classe, 201e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 23 avril 1916. — Médecin d'une haute valeur professionnelle, d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. Au cours de l'attaque allemande du 9 mars 1916, sans souci du danger, malgré un feu d'artillerie des plus violents, s'est avancé jusque sur la première ligne afin d'organiser l'enlèvement des blessés de son bataillon et d'une compagnie de mitrailleuses. Grâce à son activité, son énergie, ses qualités d'organisateur, a su obtenir de son personnel le maximum de rendement et assurer sans encombrement, l'enlèvement, le pansement, l'évacuation de tous les blessés. Déjà deux fois cité à l'ordre.

*J. O.*, 3 janvier 1920. — Médecin aide-major d'un superbe dévouement, s'est dépensé sans compter et avec un réel mépris du danger pour sauver le relèvement des blessés. Mort glorieusement au champ d'honneur le 22 août 1916, à Maurepas. Avait déjà été décoré pour sa brillante conduite devant l'ennemi.

*ROSSIGNOT Louis-Marie, né le 19 août 1889, à Gray (Haute-Saône), blessé le 26 septembre 1915, † le 17 août 1918, à Beauzemont (Meurthe-et-Moselle).

M. A.-M. 1re classe, 414e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre avec palme, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 janvier 1920. — Excellent médecin, très dévoué, très brave. Deux citations antérieures et une blessure. Tué à son poste de secours à Beauzemont (Lorraine), le 17 août 1918.

ROSSIMES Henri, né le 20 juillet 1889, à Toulouse (Haute-Garonne), † le 5 mai 1918, à Langres (Haute-Marne).

Médecin Militaire, M. A.-M. 1re classe, 115e Régiment d'Infanterie.

ROUCACHÉ Paul-Hippolyte-Jules, né le 4 août 1874, à Saint-Laurens-de-Cerdan (Pyrénées-Orientales), † le 20 juin 1917, à Maury (Pyrénées-Orientales).

Docteur en 1901, Médecin à Maury (Pyrénées-Orientales), M. A.-M. 1re classe, Troupes coloniales.

*ROUCAIROL Joseph-Louis-Marie-Antoine, né le 31 juillet 1870, à Bézenac (Dordogne), † le 17 septembre 1918, à Cette.

Docteur en 1898 (Fac. de Montpellier), Médecin à Pézenas (Hérault), M.-M. 2e classe, S. S. 16e Région. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 20 mars 1916. — Venu sur sa demande au 2e Zouaves, sert avec un dévouement absolu. S'est dépensé sans compter aux combats auxquels il a pris part. Pendant les journées du 22 au 26 février 1916, a assuré le service régimentaire avec un dévouement et une énergie admirables. Malgré les tirs violents de barrage, a réussi à évacuer tous les blessés entrés à son poste de secours et a montré dans ces circonstances des qualités de caractère et de bravoure dignes d'une récompense.

*J. O.*, 26 avril 1916. — Très bon médecin, énergique et dévoué à ses malades. Pendant les combats de février, mars 1916, a pris la direction du service de santé du régiment, s'est maintenu dans un poste violemment bombardé, a réussi à évacuer tous les blessés malgré les conditions défavorables ; a montré à tous un profond mépris du danger et un grand attachement à son devoir militaire. S'était déjà signalé au cours des affaires de septembre.

*ROUDIL Robert, né le 21 juillet 1891, à Bar-le-Duc (Meuse), † le 24 février 1915, à Saint-Jean-sur-Tourbe (Marne).

Médecin Militaire, M. Aux., Groupe brancardiers. Croix de guerre.

*J. O.*, 19 novembre 1920. — Médecin auxiliaire courageux et dévoué. Mort des suites de ses glorieuses blessures, le 24 février 1915.

*ROUDSKY David, né le 28 février 1881, à Goniondze (Russie), † le 25 septembre 1916, à Bouchavesnes (Somme).

M. Aux., 46e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 16 mars 1917. — Dégagé de toute obligation militaire, s'est engagé dès le début de la guerre ; a fait constamment preuve d'énergie, de bravoure et de dévouement. Véritable entraîneur d'hommes, possédant les plus belles qualités de médecin et de soldat. A été tué à son poste de secours.

*ROUET Maurice-Robert, né le 16 septembre 1893, à Sedan (Ardennes), † le 13 juin 1917, à Mouremlon-le-Grand (Marne).

Médecin Militaire, M. Aux., 101e Régiment d'Infanterie.

*ROY Pierre-Louis-Jean, né le 22 novembre 1876, à Loulay (Charente-Inférieure), † le 1er octobre 1915, à Souain (Marne).

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 44e Infanterie coloniale Croix de guerre.

*ROUX Pierre-Julien-Félicien, Étudiant (École Marseille), M. Aux., † le 20 mars 1915 (Argonne).

*J. O.*, 6 décembre 1915. — A toujours fait preuve du plus grand dévouement en soignant les blessés sous le feu. Frappé mortellement le 1er octobre 1915 en se rendant bravement à un poste de secours de la ligne avancée, malgré un bombardement intense.

*ROYER André-François, né le 10 août 1891, à Reims (Marne), † le 5 octobre 1915, à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne).

M. Aux., 155e Régiment d'Infanterie.

S

*SAFFORES Jean-Louis-Joseph-René, né le 12 novembre 1891, à Montastruc (Haute-Garonne), † le 18 juin 1918, à Mortefontaine (Aisne).

Médecin militaire, M. S.-A.-M., 29e Artillerie.

SAGE Henri, né le 14 juillet 1865, à Lacassagne (Dordogne), † le 9 juin 1915, à Bordeaux.

Docteur en 1895 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Bordeaux, M. A.-M. 1re classe, 18e Escadron du train.

SAILLY Fernand-Louis-Octave, né le 1er août 1878, à Paris, † le 17 octobre 1916, à Tunis.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 4e Spahis.

SAINTE-COLOMBE Armand-François-Justin, né le 28 avril 1881, à Sariac (Hautes-Pyrénées), † le 29 septembre 1914, à Bordeaux.

Docteur en 1908 (Fac. de Toulouse), Médecin à Castelnau-Magnoac (Hautes-Pyrénées), M. A.-M. 2e classe, 58e Bataillon de chasseurs.

SAINT-MICHEL DUNEZAT (DE) Pierre-Jean-Baptiste-Maria, né le 19 juin 1892, à Saïgon, † le 23 janvier 1920, à l'ambulance de Czorskow (Galicie).

Étudiant en médecine, M. A.-M. à la 7e division du général Haller.

*SAINT-YVES-MÉNARD Pierre-Charles-Georges, né le 27 avril 1890, à Paris, † le 20 mars 1915, aux Éparges (Meuse).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 106e Régiment d'Infanterie Médaille militaire.

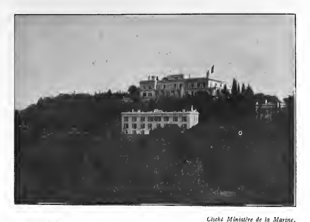
Médecin auxiliaire d'une haute valeur. Avec un groupe de brancardiers, a relevé sous un violent bombardement les blessés de son bataillon. Glorieusement tombé le 20 mars 1915, aux Éparges.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Prophylaxie du typhus et de la malaria. Visite des indigènes. — Macédoine.



*Cliché Musée du Val de Grâce.*
Transport des grands blessés dans des voitures du pays traînées par des buffles. — Macédoine, 1917.



*Cliché Ministère de la Marine.*
Palais de l'Achilléion, appartenant à Guillaume II, utilisé comme hôpital pour les troupes alliées. — Corfou.




*Cliché Ministère de la Marine.*
Plaque commémorative appliquée à la façade de l'ex-Achilléion. — Corfou.

SALAGER Edmond-Joseph, né le 16 novembre 1874, à Mèze (Hérault), † le 28 septembre 1915, à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne).

Docteur en 1899 (Fac. de Montpellier). Médecin à Montpellier, M. A.-M 2e classe, Groupe brancardiers.

*J. O.*, 28 novembre 1920. — A rejoint, le 24 septembre 1915, sa formation exposée à un violent bombardement. A été tué à son poste, le 24 septembre 1915. A été cité.

SALEBERT Étienne-Roger-Jean-Baptiste-Jacques, né le 11 mai 1885, à Montauban (Tarn-et-Garonne), † le 30 janvier 1918, à Fismes (Marne).

Étudiant (Éc. Rennes), M. Aux., 3e Génie.

SALIGNAC Paul-Abel, né le 5 août 1888, à Mansles (Charente).

M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 2/57, † le 18 octobre 1918.

*SALIGNAT Léon, né à Vichy, le 19 juin 1871, † à l'ennemi, en 1916.

Docteur en 1901 (Fac. de Paris), Médecin à Vichy.

Médecin extrêmement dévoué, consciencieux et très brave. Le 17 juillet 1916, au cours d'un bombardement violent de la position de batterie, n'a pas hésité à se porter au secours des blessés. A été tué dans l'accomplissement de son devoir.

SALIN Henry-Paul-Edmond, né le 10 octobre 1884, à Paris, † le 19 septembre 1917, à Salonique-Zeitenlick (Grèce).

Docteur en 1913 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Chef de Laboratoire à l'Hôpital des Enfants-malades, M. A.-M. 2e classe, Armée d'Orient.

SALLE Georges-François, né le 19 septembre 1853, à Saint-Mihiel (Meuse), † le 25 janvier 1915, à Dunkerque.

Médecin militaire, M. Insp. D. S. S. 8e Armée.

*SALLE Serge-Émile-Lucien-Henri, né le 28 novembre 1894, à Paris, blessé le 26 septembre 1915, † le 1er mai 1917, à Mont-Haut, Mourmelon-le-Petit (Marne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 41e Régiment d'Infanterie.

SALMON Henri-Joseph, né le 16 décembre 1881, à Langeais (Indre-et-Loire). † le 25 avril 1917.

M. Aux., 4e Tirailleurs indigènes.

*SALOMEZ Maurice-Gustave-Fernand, né le 10 avril 1880, à Paris, † le 7 août 1916, à Ville-sur-Cousanses (Meuse).

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 246e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

> *J. O.*, 10 septembre 1916. — Excellent médecin d'une conscience et d'un dévouement dignes des plus grands éloges. A été atteint d'une très grave blessure, le 30 juillet 1916, alors qu'il assurait l'évacuation des blessés. Perte de la vision de l'œil gauche.

SALVA Louis, né le 16 juin 1844, à Agde (Hérault), † le 12 mai 1916, à Montpellier.

Docteur en 1871 (Fac. de Montpellier), Médecin à Agde (Hérault), M.-M. 1re classe, Hôpital complémentaire no 1.

*SANGOUARD Paul, né le 9 avril 1886, à Port-Saïd (Egypte).

Docteur en 1914 (Fac. de Montpellier).

*SANTONI Ange-Dominique, né le 23 mars 1889, à Palneca (Corse), † le 16 avril 1917, à Jassy (Roumanie).

Docteur en 1916 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 24e Infanterie coloniale.

SAPELIER Emmanuel-Joseph, né le 22 mars 1883, à Paris, † le 5 avril 1919.

M.-M. 1re classe.

SARRAZIN Marie-Joseph-Paul-Eugène-François, né le 6 février 1875, à Lons-le-Saulnier (Jura), † le 12 mai 1917, à Bègles (Gironde).

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, S. S. 18e Région.

SAUCEROTTES Henri-Pierre, né le 17 juin 1887, à Constantine, † le 9 septembre 1914, à Paris.

M. A.-M. 2e classe, 289e Régiment d'Infanterie.

SAUCEROTTE Louis-Constant, né le 7 juin 1867, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle), † le 14 avril 1917, à Marseille.

Docteur en 1890 (Fac. de Nancy), Médecin à Lunéville (Meurthe-et-Moselle), M.-M. 2e classe.

*SAUDÉ Alix-Nicolas-Antoine, né le 4 février 1881, à Buzancy (Ardennes), † le 19 novembre 1918, à Épernay (Marne).

Docteur en 1906, Médecin à Buzancy (Ardennes), M.-M. Place d'Épernay. Croix de guerre.

*J. O.* — Médecin du cadre complémentaire, au bataillon depuis le début de la guerre. Excessivement consciencieux et dévoué, a en toutes circonstances rendu les plus grands services au bataillon. Pendant les journées du 21 et 22 février 1916, alors qu'un violent bombardement avait en partie écrasé son poste de secours s'est dégagé rapidement pour continuer à donner ses soins aux blessés.

SAUNIER Paul-Antoine-Frédéric, né le 5 novembre 1895, à Marseille (Bouches-du-Rhône), † le 14 juillet 1918.

Étudiant (Éc. Grenoble), M. Aux., 408e Régiment d'Infanterie.

SAUVAGE Camille, né le 7 juillet 1873, à Aigre (Charente), † le 24 janvier 1918, à Paris.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Accoucheur des hôpitaux de Paris, Professeur agrégé de la Faculté, M.-M. 2e classe, S. S. 20e Région.

*SAUVET Charles-Louis-François, † le 13 novembre 1914, à El Herry (Maroc).

Médecin des troupes coloniales, M.-M. 2e classe, Tr. Maroc.

*SAUVETERRE Charles, † le 7 mai 1917, à Munden, en captivité.

M. Aux., 1er Tirailleurs.

SAUVETERRE François, né le 4 août 1891, † le 31 octobre 1918, à Toulouse.

Étudiant (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 2e classe, S. S. 17e Région.

*SAZERAT Aimé, né le 1er juillet 1886, à Lacroizille (Haute-Vienne), † le 9 septembre 1914, à Mattesey (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1912 (Fac. de Toulouse), M. Aux., 4e Génie.

*SCEMANA Donaï-Nathan, né le 31 janvier 1891, à Corfou (Grèce), blessé le 19 septembre 1914, † le 21 juillet 1917, à Azilal.

Étudiant (Fac. de Montpellier), M. A.-M. 2e classe, Infirmerie indigène d'Azilal. Croix de guerre.

*J. O.*, 15 novembre 1917. — Engagé volontaire dans l'artillerie, le nombre de ses inscriptions de médecin l'a fait nommer aide-major. A demandé à servir à l'avant où il s'est fait remarquer par un dévouement et une abnégation sans bornes. Mort de maladie contractée à l'issue d'une colonne où il a fait preuve des plus belles qualités professionnelles et militaires.

*SCHACHER Maurice, né le 22 février 1877, à Paris, † le 23 avril 1916, à Boursault (Marne).

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), Médecin à Neuilly-sur-Seine, M. A.-M. 1re classe, 46e Infanterie territoriale.

SCHACHMANN Jules, né le 17 avril 1872, à Ploesci (Roumanie), † le 20 mai 1917, à Paris.

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), Médecin à Plerguer (Ille-et-Vilaine), M. A.-M. 1re classe, G. M. P.

SCHAMAUN André, né le 16 mars 1874, à Cholet (Maine-et-Loire), † le 16 juillet 1916, à Brest.

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), Médecin à Pouzauges (Vendée), M. A.-M. 2e classe (11e Région).

SCHEYDER Jean-Auguste, né le 22 mai 1883, † le 22 juillet 1915, à Huisseau-sur-Cosson (Loir-et-Cher).

M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 14/21.

*SCHLATTER René-Marie-Joseph, né le 10 mars 1891, à Belfort, † le 6 juin 1918, à Ognon, près Senlis.

Étudiant en médecine, M. S.-A.-M., 8e Section Infirmiers, 10e Génie. Croix de guerre, Médaille militaire.

> *J. O.*, 6 novembre 1915. — Médecin au groupe de brancardiers d'une division d'infanterie. Au front depuis le début de la campagne, a pris part comme médecin auxiliaire à différentes offensives, au cours desquelles il s'est toujours distingué par son courage et son dévouement dont il vient encore de donner de nouvelles preuves. A été grièvement blessé.

SCHMERBER Jacques-Lucien-Félix, né le 1er septembre 1873, † le 5 octobre 1915, à Casablanca.

Docteur en 1896, Médecin à Besançon (Doubs), M. A.-M. 1re classe, Hôpital camp., Casablanca.

*SCHMITT Charles-Hippolyte-Eugène, né le 4 décembre 1874, à Nantes (Loire-Inférieure), † le 23 mars 1918, à Trosly-Loire (Aisne).

Docteur en 1900 (Fac. de Paris), Médecin à Nantes, M.-M. 2e classe, Ambulance no 221.

*SCHMITT Pierre, né le 29 octobre 1886, à Autray (Meurthe-et-Moselle), † le 9 mai 1915, à Carency (Pas-de-Calais).

Étudiant (Fac. de Nancy), M. A.-M. 2e classe, 44e Bataillon de chasseurs. Médaille militaire.

*J. O.*, 31 janvier 1915. — A fait preuve du dévouement le plus complet depuis le début de la campagne. S'est toujours trouvé sur la ligne de feu lorsque le bataillon était engagé, notamment dans un combat où sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie il a sauvé de nombreux blessés.

SCHNEIDER Jean-Étienne-Justin, né le 26 juin 1854, à Metz, † le 3 novembre 1917, à Paris.

Médecin militaire, M. Inspecteur.

*SCHRAMECK Emmenal, mort à l'ennemi en mars 1915.

Docteur en 1899, Médecin à Paris, chef des travaux ophtalmologiques à l'asile Sainte-Anne.

SCHWOB Bernard, né le 25 juillet 1894, à Genève (Suisse), † le 11 décembre 1918, à Troyes.

M. A.-M. 2e classe, 156e Artillerie.

*SEDAN-MIEGEMOLLE Henri-Jules-Jean-Marie, né le 18 mai 1892, à Toulon (Var), † le 8 septembre 1918, à Cuperly (Marne).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. A.-M. 1re classe, 109e Régiment d'Infanterie. Officier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 16 janvier 1919. — Médecin de haute valeur qui s'est fait remarquer par son courage, son dévouement, son abnégation dans les circonstances les plus périlleuses. A été grièvement blessé le 8 septembre 1918, en accomplissant son devoir au cours d'un violent bombardement. Une citation.

SEGALL Benjamin, né le 5 février 1864, à Bucarest (Roumanie), † le 17 octobre 1917, à Saint-Germain-en-Laye.

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, G. M. P.

SEGUINAUD Jean-Baptiste-Paul, né le 2 décembre 1872, à Lesparre (Gironde), † le 24 mars 1919, à Lesparre (Gironde).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, M.-chef Hôpital d'évacuation.

*SÉRIGÉ Alexandre-Fernand-Antoine, né le 16 décembre 1891, à Lisbonne (Lisbonne), † en février 1917, à Verdun.

Étudiant (Fac. de Bordeaux).

SERRE Victor-Antoine-Michel-Jean-Baptiste, né le 26 octobre 1883, à Ussel (Corrèze), † le 19 juin 1918, à Riom.

Étudiant (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 2e classe, 8e Artillerie.

*SERY Edmond-Nicolas, né le 31 mai 1887, à Troyes (Aube), † le 17 octobre 1916, à Sailly-Saillisel (Meuse).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 152e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 31 mars 1917. — Médecin d'un dévouement, d'une énergie et d'une activité au-dessus de tout éloge. Soldat dans l'âme, animé des sentiments les plus élevés, toujours en première ligne pour diriger son personnel et lui donner l'exemple du courage, de l'abnégation et du mépris du danger. Mortellement frappé le 17 octobre 1916 en se rendant à découvert sous un bombardement intense au poste de secours d'un des bataillons engagés.

*SESINI André, né le 2 décembre 1893, à Alger, † le 7 mai 1916, à Dugny (Meuse).

Étudiant (Fac. d'Alger), M. Aux., 2e Mixte Zouaves-Tirailleurs. Médaille militaire

*J. O.*, 13 décembre 1916. — Depuis son arrivée au front comme volontaire a été pour tous un exemple de zèle, de dévouement et de bravoure au cours des affaires où son bataillon a été engagé. S'est toujours dépensé sans compter pour assurer sur la ligne de feu, le pansement et la relève rapide des blessés A été atteint d'une très grave blessure le 28 avril 1916. Déjà deux fois blessé et deux fois cité à l'ordre.

*SEVAUX Alfred-Léon, né le 26 février 1882, à Sourdeval-les-Bois, † le 6 octobre 1918, à Vicence (Italie).

Docteur en 1908 (Éc. d'Amiens et Fac. de Paris), Médecin à Villedieu (Manche), M. A.-M. 1re classe, 12e Corps d'armée. Croix de guerre.

*J. O.*, 14 janvier 1919. — A longtemps prodigué ses soins aux blessés dans des formations sanitaires avancées. Appelé dans un service hospitalier de contagieux, a fait preuve des plus belles qualités professionnelles et d'un dévouement admirable. Atteint par la maladie contractée au chevet de ses malades, a succombé victime de son dévouement professionnel.

*SEVAUX Paul-Louis-Edmond, né le 19 janvier 1883, à Amiens (Somme), † le 19 juin 1915, à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais).

Docteur en 1907 (Fac. de Paris), Médecin à Amiens, M. A.-M. 1re classe, 236e Régiment d'Infanterie.

*SEVEZ Georges, né le 12 avril 1887, à Chambéry (Savoie), † le 22 juillet 1915, à Barenkopf (Alsace).

Étudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., 114e Bataillon de chasseurs.

*J. O.*, 26 octobre 1920. — Médecin auxiliaire, courageux et dévoué. Mort au champ d'honneur, le 22 juillet 1915, au Barrenkopf, en faisant vaillamment son devoir.

*SICARD Jean-Marie-Joseph, né le 1er juin 1877, à Labastide-Esparbaire (Aude), † le 25 juillet 1917, à Bouvancourt (Marne).

Docteur en 1905 (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 1re classe, 152e Division. Croix de guerre.

*SICARD Marcel, né le 1[er] juin 1877, à Labastide-Esparbaire, † le 16 avril 1917, à Pontavert (Aisne).

M. Aux., 46[e] Régiment d'Infanterie.

*SILVESTRE Victor-Marius, né en 1890, à Toulon, † le 9 octobre 1916, à Cerisy-Gailly (Somme).

Médecin militaire, M. A.-M. 2[e] classe, 331[e] Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

> *J. O.*, 27 mai 1917. — A fait l'admiration de tous par son courage, le sang-froid et le dévouement avec lesquels il a pansé les blessés sous les plus violents bombardements. A été mortellement blessé le 8 octobre 1916 alors qu'il donnait ses soins à un blessé tombé à ses côtés.

SIMON Robert-Paul, né le 13 novembre 1869, à Lons-le-Saunier (Jura), † le 15 juillet 1918, à Rouen.

Docteur en 1899 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2[e] classe, G. M. P.

*SIMONIN Jean-Stanislas, né le 29 septembre 1877, à Nancy (Meurthe-et-Moselle), † le 13 décembre 1914, à Seicheprey (Meurthe-et-Moselle).

Docteur en 1906 (Fac. de Nancy), Médecin à Nancy. Légion d'honneur.

> *J. O.*, 19 septembre 1919. — Médecin de bataillon, très consciencieux et très brave. Le 13 décembre 1914, s'est dépensé à soigner pendant 20 heures sans arrêt, les nombreux blessés du régiment, malgré les violents bombardements sur son poste de secours. A été tué. A été cité.

*SIMONNEAU Robert-Jules, né le 21 février 1894, à Maillezais (Vendée), † le 13 septembre 1918, à l'hôpital de Brest.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin de la marine, M. Aux. 2[e] classe. Médaille d'honneur des épidémies en vermeil.

*SINGER René-Joseph-Henri, né le 14 novembre 1887, à Cassel (Nord), † le 4 juin 1915, sur le *Casablanca*.

Docteur en 1912 (Fac. de Bordeaux), Médecin de la marine, M.-M. 2e classe. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur (titre posthume).

A coopéré d'une façon active à la mise à l'eau d'un canot après l'explosion de son bâtiment. Est mort à son poste en aidant le sauvetage des hommes.

SORRE Placide-Jean-Marie, né le 7 septembre 1890, à Pleine-Fougères (Ille-et-Vilaine), † le 1er juillet 1917, à Mirambeau (Charente-Inférieure).

M. Aux., 83e Territorial.

SOUBERBIELLE Marie-Joseph-Lucien-Adrien-André, né le 17 août 1892, à Mogaro (Gers), † le 25 février 1915, à Suippes (Marne).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 130e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 15 avril 1915. — Le 19 février 1915 a fait preuve de courage. S'est porté au secours d'hommes blessés par un obus. A été mortellement blessé par un projectile.

*J. O.*, 19 novembre 1920. — Le 19 février 1915, a été mortellement blessé par un projectile. A été cité.

SOUILLARD Charles-Benoît-Joseph, né le 29 mars 1865, à Auchel (Pas-de-Calais), † le 12 avril 1915, à Amiens.

Docteur en 1896, Médecin à Bruay (Pas-de-Calais), M. A.-M. 1re classe, Région du Nord.

*SOULS Ferdinand-Xavier-Félix, né le 24 mai 1868 à Larrogue (Tarn), † le 27 avril 1915, sur le *Léon-Gambetta*.

Médecin de la marine, M. Princ.

SOURDÈS Joseph-Pierre-Benjamin, né le 19 mars 1892, à Pléaux (Cantal), † le 24 juin 1915, à Toulon

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M. Aux., 7e Colonial mixte.

SOUZY (DU) Charles, né le 6 septembre 1892, à Orange (Vaucluse), † le 21 mars 1917, à Salon (Bouches-du-Rhône).

M. Aux., S. S. 15e Région.

*STEEG Jean-Charles, né le 11 juin 1867, à Libourne (Gironde), † le 8 juillet 1916, à Salonique.

Docteur en 1893 (Fac. de Paris), Médecin à Dieppe (Seine-Inférieure), M.-M. 1re classe, C. E. O.

*STIEBER Émile-Onis-Michel, né le 7 septembre 1866, à Nègrepelisse (Tarn-et-Garonne), † le 2 septembre 1917, à Dugny (Meuse).

Docteur en 1891 (Fac. de Toulouse), Médecin à Toulouse, M. A.-M. 1re classe (17e Région).

STOUPY Edmond-Pierre, né le 24 novembre 1850, à Alençon (Orne), † le 5 mai 1916, à Paris.

M. Princ.

SUQUET Arsène, né le 17 juin 1880, à Clermont (Hérault), † le 10 septembre 1918, à Montpellier.

Docteur en 1904 (Fac. Montpellier), Médecin à Nîmes (Gard), M.-M. 2e classe, S. S. 16e Région.

*SUZANNE Louis-Marius-Justin, né le 21 novembre 1892, à Istres (Bouches-du-Rhône), † le 21 juillet 1918, à Grisolles (Aisne).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M. S.-A.-M., 54e Bataillon de chasseurs. Médaille militaire.

*J. O.*, 13 novembre 1916. — A toujours montré les plus belles qualités de dévouement et d'abnégation. Déjà cité trois fois à l'ordre, s'est de nouveau brillamment distingué au combat de juillet 1916, en suivant les vagues d'assaut pour prodiguer sans retard ses soins aux blessés, les portant même sur son dos pour assurer plus rapidement leur évacuation.

SYLVESTRE Rémy-Ardène, né le 19 juin 1875, à Jauldès (Charente), † le 17 juin 1915, à Angoulême.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, H. O. E. no 6.

T

*TADDEI dit TORELLA Mathieu-François, né le 9 avril 1864, à Omessa (Corse), † le 9 avril 1916, sur le *Suffren*.

Médecin de la marine, M. Princ.

TAILLEFER Ferdinand-Benjamin-Joseph, né le 11 août 1873, à Senouillac (Tarn), † le 2 avril 1915, à Gérardmer.

Docteur en 1898 (Fac. de Toulouse), Médecin à Senouillac (Tarn), M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 4/66.

*TAILLEFER Jean-Auguste, né le 5 mars 1877, à Pamiers (Ariège), † le 14 novembre 1914, à Oostvieteren (Belgique).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 1er Zouaves.

*TALON Henri-Louis-Émile, né le 4 novembre 1895, à Toulon (Var), † le 19 mars 1917, sur le *Danton*.

Médecin de la marine, Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur (à titre posthume).

*J. O.* — Jeune médecin de beau sang-froid, de grand courage et de dévouement remarquable.

TANTON Jean, né le 21 décembre 1875, à Biziat (Ain), † le 19 décembre 1918, à Cuperly-Monfrenet (Marne).

Médecin militaire, Professeur agrégé au Val-de-Grâce M. Princ., 4e Armée.

TARDIEU Marie-Claude-Pierre-Eugène, né le 22 janvier 1881, à Mende (Lozère), † le 21 octobre 1918, à Lin (Serbie).

Docteur en 1905 (Fac. de Montpellier), M.-M. 2e classe, Ambulance alpine no 7. Croix de guerre.

*J. O.*, 23 janvier 1919. — Médecin-chef réunissant les plus belles qualités de l'intelligence et du cœur. Au cours de la marche sur Elb Bassan, alors que tous ses aides et la moitié de son personnel étaient terrassés par la grippe, s'est dépensé nuit et jour pour soigner seul des centaines de malades et blessés. Atteint lui-même par cette affection ne s'est alité que pour mourir.

*TARDIF Antoine-Marie-Joseph, né le 3 septembre 1896, à Clermont. Ferrand, † le 15 mai 1916, à Monzéville (Meuse).

Médecin militaire, M. Aux., 8e Section Infirmiers militaires.

*TARDIF DE MOIDREY François-Marie-Joseph, né le 16 juin 1893, à Reims (Marne), † le 29 mai 1917, à Châlons-sur-Vesle (Marne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 44e Régiment d'Infanterie.

TASTEVIN Donatien-Victorien-Joseph, né le 14 octobre 1891, au Pin (Gard), † le 30 mars 1920, à Ax-les-Thermes (Ariège).

Étudiant en médecine (Fac. de Lyon), S.-A.-M. au 1er Étranger. Médaille militaire, Croix de guerre.

*TAVERNIER Paul-Gaston, né le 5 février 1887, à Montigny-en-Ostrevent, † le 7 octobre 1915, à Châlons-sur-Marne.

Étudiant (Fac. de Lille), M. A.-M. 2e classe, 101e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 31 août 1915. — Chirurgien de haute valeur, vient de se dépenser sans compter pendant trois jours et trois nuits consécutives, pour soigner de très nombreux blessés. A réussi, grâce à son zèle, à sa science et à son dévouement, à sauver la vie à un grand nombre d'entre eux gravement atteints.

*J. O.*, 7 novembre 1915. — Sur le front depuis le début des hostilités, n'a pas quitté le régiment. Nommé dans une autre ambulance, a demandé à être maintenu dans son régiment. A toujours fait preuve d'un dévouement admirable au cours de toute la campagne. Très grièvement blessé le 6 octobre 1915. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée.

*TAVIER René-Benoît-Pierre, né le 18 avril 1891, à Châtillon-sur-Chalaronne (Ain), † le 28 mars 1916, à Baleicourt (Meuse).

Médecin militaire, M. Aux., Groupe brancardiers.

*TAZE Jean-Alfred-Louis, né le 28 janvier 1889, à Orléans (Loiret), blessé le 30 septembre 1915, † le 5 septembre 1918, à Bazarnes (Yonne).

M. S.-A.-M., 204e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 15 janvier 1916. — Très dévoué et actif ; a donné de nombreuses preuves de son courage sur les lignes de feu en juillet et août 1915. Blessé une première fois, a reçu une deuxième blessure pendant qu'il donnait ses soins aux blessés au poste de secours.

TCHEREPOFF Alexis, né le 22 février 1881, à Koursk (Russie), † le 5 septembre 1918.

Docteur en 1916 (Fac. de Paris), M. A.-M., 1er Régiment Légion russe Croix de guerre.

*J. O.*, 25 août 1917. — Le 16 avril, a suivi les vagues d'assaut, sous le bombardement violent, a dirigé les opérations de recherches, de pansement et d'évacuation des blessés. Est demeuré trois jours dans un village récemment reconquis et violemment bombardé, prodiguant son activité et son dévouement de façon remarquable

TEDESCHI Paul-Jean-Augustin, né le 19 octobre 1869, à Corte (Corse), † le juillet 25 1916, à Boulogne-sur-Mer.

Docteur en 1894 (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M. Princ. 2e classe, Région du Nord.

*TEILHAUD Jean-Guillaume, né le 3 novembre 1894, à Saint-Amand-de-Vergt (Dordogne), † le 26 avril 1916, à Haudiomont (Meuse).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), M. Aux., 416e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 15 juin 1916. — Arrivé au régiment lors des combats de X... a secondé ses chefs avec un courage admirable et un dévouement de tous les instants. Le 25 avril 1916 s'est porté en terrain découvert et à travers une zone spécialement bombardée, au secours de soldats qui venaient d'être ensevelis par l'explosion d'un obus ; a été tué après avoir accompli sa mission.

*TEILLARD Félix-Henri-Jean-Baptiste-Marie, né le 28 novembre 1887, à Murat (Cantal), † le 2 mars 1916, à Douaumont (Meuse).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 418e Régiment d'Infanterie.

*TEISSET Guillaume-Paul, né le 13 août 1884, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), † le 25 novembre 1914, à Flameringhe (Belgique).

Docteur en 1911 (Éc. Clermont, Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 7e Hussards. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 7 décembre 1914. — A fait preuve du plus grand courage et du plus beau dévouement, en allant, en toutes circonstances, chercher et soigner les blessés sur la ligne de feu. Blessé très grièvement.

*TENOT Charles, né le 18 janvier 1888, au Mans (Sarthe), † le 18 février 1915, à Atton (Meurthe-et-Moselle).

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin des troupes coloniales, M. Aux., 36e Infanterie coloniale. Croix de guerre.

*J. O.*, 1916. — Tombé glorieusement en se portant avec un rare mépris du danger sous un feu violent d'artillerie, jusque sur la ligne de feu pour y panser des blessés.

*TETE Marcel, né en 1891, à Issoudun (Indre), † le 11 mars 1915, au Grand-Rublecourt (Pas-de-Calais).

Étudiant (Éc. de Nantes), M. A.-M., 48e Régiment d'Infanterie.

*TEZENAS DU MONTCEL, Marie-Joseph-Antoine, né le 14 juillet 1897, à Saint-Étienne (Loire), † au Bois-de-Contoise (Somme), le 9 août 1918.

Étudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., au 114e Régiment d'Infanterie.

Jeune médecin auxiliaire, ayant la plus haute conception de son devoir. Le 9 août 1918 sous un feu violent de mitrailleuses et d'obus, a accompagné les vagues d'assaut assurant sans aucun souci du danger les soins aux blessés. Est tombé mortellement frappé au cours de sa glorieuse mission. Belle figure de soldat.

THÉBAUD Édouard-Camille, né le 1er février 1871, à Nantes (Loire-Inférieure), † le 19 octobre 1916, à Pontivy.

Docteur en 1897 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, 12e Chasseurs.

THENOZ Joseph, né le 2 janvier 1865, à Louhans (Saône-et-Loire), † le 23 août 1915, à Chalon-sur-Saône.

Docteur en 1894, Médecin à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), M. A.-M. 2e classe (8e Région).

*THEVENARD Jean-Émile-Jacques, né le 5 mai 1892, à Douai (Nord), † le 10 août 1918, à Dubescourt (Somme).

Médecin militaire, M. S.-A.-M., 8e Section Infirmiers militaires. Croix de guerre.

*J. O.*, 17 décembre 1918. — Blessé mortellement le 10 août 1918 au matin comme chef de poste du groupe de brancardiers divisionnaires en liaison avec un régiment. A toujours assuré son service avec un dévouement inlassable et le plus grand courage Une citation antérieure

THEVENEY Jean, né le 25 novembre 1888, à Limoges (Haute-Vienne), † le 9 avril 1919, à Fez (Maroc).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 1er Bataillon Afrique.

*THIERRY Henri-Alfred, né le 28 février 1891, à Ancy-le-Franc (Yonne), † le 12 avril 1917, à Jonchery (Marne).

Externe des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 101e Artillerie lourde. Croix de guerre.

*J. O.*, 9 août 1917. — Médecin auxiliaire d'une bravoure exceptionnelle. S'est porté avec le plus grand courage et un mépris absolu du danger, sous un feu violent d'obus explosifs et toxiques, pour prodiguer ses soins éclairés aux blessés et coopérer personnellement à leur transport au poste de secours. Est mort intoxiqué.

THIERRY Jacques-Léon, né le 28 mai 1891, à Neuilly-sur-Seine, † le 3 janvier 1919, à Neuilly.

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., H. O. E. no 13.

*THIERY Georges-Marie-Lucien, né le 23 septembre 1881, à Nancy (Meurthe-et-Moselle), blessé le 5 septembre 1916, † le 11 septembre 1916, à Hangest-en-Santerre (Somme).

Docteur en 1988 (Fac. de Nancy), M. A.-M. 1re classe, 139e Régiment d'Infanterie.

THIRION Joseph-Louis, né le 6 septembre 1866, à Strasbourg, † le 18 juin 1915, à Marseille.

M.-M. 1re classe, Troupes coloniales.

*THIRY Auguste-Édouard-Charles, né le 11 février 1870, à Nancy (Meurthe-et-Moselle), † le 30 janvier 1915, au Bois-Le-Prêtre.

Docteur en 1898, Médecin à Nancy (Meurthe-et-Moselle), M. A.-M. 1re classe, 73e Division de réserve. Croix de guerre.

*J. O.*, 15 mars 1915. — Affecté à un régiment territorial, faisant partie d'une garnison, a demandé instamment à quitter cet emploi pour partir avec la brigade mixte où il s'est fait remarquer particulièrement par un dévouement de tous les instants envers les malades et les blessés. A été grièvement blessé le 31 janvier en revenant de visiter les tranchées de première ligne.

THOINOT Henri-Léon, né le 14 octobre 1858, à Paris, † le 30 avril 1915, à Paris.

Docteur en 1886 (Fac. de Paris), Membre de l'Académie de médecine de Paris, Professeur à la Faculté, Médecin des Hôpitaux, M. Princ. 2e classe, G. M. P.

*THOLLON Charles-Marie, né le 14 août 1897, à Saint-Vallier (Drôme), † le 4 juin 1918, à Plachy-Buyon (Somme).

Étudiant (Fac. de Lyon), M. Aux., 297e Régiment d'Infanterie.

*THOLLON Jean-Georges-Félix, né le 4 janvier 1895, à Saint-Vallier (Drôme), † le 21 juin 1917, à Dugny (Meuse).

M. Aux., 412e Régiment d'Infanterie.

*J. O.*, 9 décembre 1920. — Médecin auxiliaire aussi actif que dévoué, ayant la plus haute conception du devoir et qui l'a toujours rempli avec le plus grand zèle. A été mortellement blessé à son poste, le 21 juin 1917. A été cité.

*THOMAS René-Victor, né le 22 août 1881, à Sézanne (Marne), † le 17 octobre 1915, à Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais).

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, Hôpital no 111.

*THOMAS Frédéric-Marie-Maxime, né le 25 mars 1891, à Paris.

Interne des Hôpitaux de Paris.

*THOMÉ Raymond, né le 11 septembre 1888, à Charleville (Ardennes), † le 28 juin 1916, à Chuignes (Somme).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 3e Infanterie coloniale.

*THOUVENOT René, né le 6 juin 1892, à Paris, † le 30 novembre 1917, à Chaumont-sur-Air (Meuse).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., 12e escadron du train.

TIMSIT Edmond-Max, né le 8 juillet 1890, à Alger, blessé le 15 décembre 1915, † le 5 mars 1916, à Marseille.

Étudiant (Fac. d'Alger), M. Aux., Armée d'Orient. Croix de guerre.

*J. O.* — Surpris à 100 mètres des lignes ennemies à l'attaque d'un village le 16 septembre, a pu ramener à l'ambulance tous les blessés qu'il avait fait ramasser.

TOMASINI Jean-Dominique, né le 4 février 1881, à Targiaca (Corse), † le 1er octobre 1918, à Salonique.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, Armée d'Orient.

*TOSTAIN Jean-André, né le 4 janvier 1887, à Caen (Calvados), † le 1er octobre 1916, au Petit-Mort-Homme (Meuse).

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 5e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 12 novembre 1916. — Médecin d'un grand dévouement. A été blessé très grièvement le 24 septembre 1916 en allant soigner dans un abri de première ligne un malade de son bataillon.

TOUBON Charles, né le 10 septembre 1888, à Morlaix (Finistère), † le 11 février 1918, à Honfleur.

Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, Groupe brancardiers.

TOURRENC Antoine-Édouard-Marie-Joseph-Pierre, né le 13 avril 1878, à Aurillac (Cantal), † le 16 juin 1915, à Aurillac (Cantal).

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 25e Infanterie territoriale.

TOURTOURAT Charles-Paul, né le 25 octobre 1869, à Paris, † le 23 mars 1917, à Paris.

Docteur en 1900 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, Hôpital de Bar-le-Duc.

TOUTEY Eugène-Hippolyte-Léon, né le 20 juillet 1889, à Saint-Omer (Pas-de-Calais), † le 3 mai 1916, à Melun.

Docteur en 1914 (Fac. de Paris), M. A.-M., S. S. 17e Région.

TOUTRY Pierre, † en 1918.

M. Aux. Croix de guerre.

*J. O.*, 6 février. — Médecin auxiliaire d'un dévouement absolu et d'un courage à toute épreuve. Mort pour la France, des suites de glorieuses blessures reçues à Bernoville, le 17 octobre 1918, en accomplissant vaillamment son devoir.

*TRAMBLIN Eugène-Gabriel, né le 20 janvier 1883, à Bermerain (Nord), † le 9 novembre 1914, à Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais).

Médecin à Lille (Nord), M. A.-M. 2e classe, Ambulance D. 9/1 C A.

TRANCHANT Léon-Louis, né le 12 octobre 1874, à Fresney-le-Puceux (Calvados), † le 2 août 1919, à Rabat (Maroc).

Médecin militaire, M.-M. 1re classe, 217e Régiment d'Infanterie.

TRANNOY Henri, né le 5 juin 1879, à Paris, † le 18 février 1919, à Paris.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe.

TREHET Gustave-Joseph-Constant-François, né le 8 août 1878, à Sainte-Suzanne (Mayenne), † le 4 mai 1916, à Borgnis-Desbordes (Sénégal).

Docteur en 1905 (Fac. de Paris), M. A.-M. 1re classe, A. O. F.

*TRELAÜN Jean-Paul, né le 22 mai 1877, à Arrens (Hautes-Pyrénées), † le 17 juin 1915, à Grenay (Pas-de-Calais).

Docteur en 1905, Médecin à Argelès (Hautes-Pyrénées), M. A.-M. 2e classe, 144e Infanterie territoriale. Croix de guerre.

*J. O.*, 29 septembre 1915. — Prodiguant ses soins pendant un violent bombardement à des soldats blessés et invité à se retirer pour se mettre à l'abri, a refusé en disant qu'il ne faisait que son devoir. Blessé grièvement quelques instants après, est mort de ses blessures.

TREMOLIÈRES Léon-Félix-Hippolyte, né en 1869, à Laissac (Aveyron), † le 14 octobre 1916, à Baleicourt.

M. Aux., 5e Génie.

TRIBONDEAU Louis-Mathieu-Frédéric-Adrien, né le 27 octobre 1872, à Cette (Hérault), † le 19 septembre 1918, à Corfou.

Docteur en 1895 (Fac. de Bordeaux), Médecin de la marine, M. Princ. Croix de guerre, Médaille d'Honneur des épidémies en vermeil.

*J. O.* — Officier de la plus grande valeur morale et professionnelle, d'un dévouement exemplaire. Mort en service le 19 septembre 1918, à Corfou, d'une maladie contractée en prodiguant ses soins aux malades de l'armée navale.

TRILHE, né le 14 septembre 1858, à Séville (Espagne), † le 21 janvier 1918, à Tarbes.

M. Princ. 2e classe (18e Région).

*TRITSCHLER Victor, né le 15 novembre 1888, à Lambézellec (Finistère), † le 22 janvier 1915, à Wisseldorf (captivité).

Médecin des troupes coloniales, M. A.-M. 2e classe, Ambulance no 2/22. Croix de guerre.

*J. O.*, 19 octobre 1915. — Excellent officier, médecin du plus grand dévouement. Au moment de l'arrivée des Allemands, à X..., 23 août 1914, ayant appris

qu'un médecin devait y être laissé pour le traitement des blessés graves, intransportables, s'est offert de lui-même parce que non marié et le plus jeune des médecins de l'ambulance, réclamant avec insistance l'honneur d'être désigné pour ce poste dangereux. Fait prisonnier à X... Mort en captivité à Wisseldorf (Allemagne), le 22 janvier 1915.

*TROCHE Amédée-Pierre-Maurice, né le 19 janvier 1882, à Baccarat (Meurthe-et-Moselle), † le 7 octobre 1915.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, 205e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 27 décembre 1915. — Médecin d'une grande compétence. A dirigé avec beaucoup de calme et de sang-froid, pendant une action difficile et sous un bombardement intense, le service médical du régiment. A été mortellement blessé le 7 octobre 1915, pendant qu'il s'occupait personnellement de l'organisation d'un poste de secours qu'il avait placé le plus près possible de la ligne de combat.

TROUETTE Jean-Auguste, né le 10 juillet 1881, à Paris, † le 12 mars 1919, à Angerville (Loiret).

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M.-M. 2e classe, 31e Artillerie de campagne.

TROUILLET Émile-Auguste-Edmond, né le 11 janvier 1864, à Chevreuse (Seine-et-Oise), † le 6 décembre 1915, à Paris.

Médecin à Paris, M.-M. 1re classe, 11e Infanterie territoriale.

TRUFFIER Horace-Alphonse-Martin, né le 10 février 1877, à Peuflingues (Pas-de-Calais), † le 14 juin 1918, à Annecy.

Docteur en 1901, Médecin à Arras (Pas-de-Calais), M. A.-M. 1re classe, Chirurgien, hôpital mixte d'Annecy.

U

UILBERT Joseph, † le 29 mars 1918, Ambulance V 2/14.
M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 12/20.

*ULMANN Georges-Louis, né le 30 janvier 1889, à Seloncourt (Doubs), † le 28 juin 1916, à Vaux-Chapitre (Meuse).
Étudiant (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 407e Régiment d'Infanterie.

V

VALENSI Robert, né le 10 août 1884, à Tunis, † le 25 juin 1919, à Tiaret-Tunis.
Docteur en 1908 (Fac. de Montpellier), Médecin à Tunis, M.-M. 1re classe, 4e Zouaves.

VALENTIN Charles-Albert, né le 6 avril 1870, à Gérardmer (Vosges), † le 20 janvier 1919, à Épinal (Vosges).
M. A.-M. 1re classe (21e Région).

VALENTIN Pierre-Paul, né le 16 avril 1880, à Ay (Marne), † le 20 février 1915, à Châlons-sur-Marne.
M. A.-M. 1re classe, Ambulance no 16/22.

VALISSANT Paul, né le 25 septembre 1858, à Coucy-le-Château (Aisne), † le 29 octobre 1915, à Dôle (Jura).
Médecin militaire, M.-M. 1re classe, S. S. 7e Région.

*VALLOT Albert-Adolphe, né le 26 octobre 1880, à Paris, † le 17 septembre 1916, à Paris.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe, M.-chef Groupe brancardiers divisionnaires, 7e Artillerie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 3 novembre 1916. — S'est dépensé depuis le début de la guerre dans l'exécution de son important service et a fait preuve d'un courage et d'un dévouement inlassables. A été atteint le 4 septembre 1916 d'une très grave blessure en faisant procéder sous un violent bombardement à l'évacuation de ses blessés. Cité à l'ordre en 1914.

*VALLOT Gaston-Claude-Firmin, né le 17 mai 1875, à Romans (Drôme), † le 4 septembre 1917, à Belfort.

Étudiant (Éc. Dijon), M. A.-M. 2e classe, S. S. 7e Région. Croix de guerre. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 26 novembre 1917. — Médecin aide-major au service de santé de la place de Belfort. Médecin d'élite, tout entier à son devoir. Déjà cité trois fois à l'ordre. Tombé, mortellement frappé à son poste, lors d'un bombardement de la formation sanitaire à laquelle il était affecté.

*VANDENABEELE Charles, né le 16 avril 1883, à Douai (Nord), † le 17 décembre 1918, à Sézanne.

Médecin à Lallaing (Nord), M. A.-M. 1re classe, S. S. Équipe 330 B.

VARIOT Gaston-Joseph-William, né le 29 mai 1894, à Paris, † le 16 septembre 1918, à Brest.

Étudiant (Fac. de Bordeaux), Médecin de la marine, M. Aux. Médaille d'Honneur des épidémies en vermeil.

*VASSEUR Anatole-Emmanuel-Augustin, né le 16 avril 1880, à Savy-Berlette (Pas-de-Calais), † le 5 novembre 1916, à Dugny (Meuse).

Médecin à Marcq-en-Barœul (Nord), M. A.-M. 2e classe, 102e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 27 mars 1917. — Médecin d'une rare intrépidité. A été très grièvement blessé le 24 octobre 1916 en secourant des blessés dans la parallèle de départ. Déjà deux fois cité à l'ordre.

*J. O.*, 2 avril 1917. — Victime de son mépris du danger. Frappé mortellement le 24 octobre 1916 en secourant des blessés dans la parallèle de départ.

*VAUTIER Jean-André-Pierre-Louis, né le 19 juillet 1883, à Dijon (Côte-d'Or), † le 5 octobre 1914, à Berry-au-Bac.

Docteur en 1910 (Fac. de Nancy), M. A.-M. 2e classe, 42e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*VAYSSIERES Robert, né le 25 août 1885, à Flers (Orne), † le 22 août 1914, à Gomery (Belgique).

Docteur (Fac. de Paris), M. Aux., 26e Artillerie.

VEAUX Édouard, né le 23 mai 1872, à Chartrier-Ferrière (Corrèze), † le 19 novembre 1915, à Brives (Corrèze).

Docteur en 1897, Médecin à Cressensac (Lot), M. A.-M. 1re classe, 126e Régiment d'Infanterie.

VEILLON Albert, né le 12 août 1893, à Cholet (Maine-et-Loire), † le 11 avril 1919, à Cherbourg (Manche).

M. Aux., 245e Régiment d'Infanterie.

*VELLUET Joseph-Athanase, né le 16 mai 1879, à Aubigny (Cher), † le 17 septembre 1916, à Maurepas (Somme).

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Chapelle-d'Angilon (Cher), M.-M. 1re classe, 62e Bataillon de chasseurs.

*VELLUTINI Charles, né le 14 mars 1876, à Azana (Corse), † le 15 juillet 1918, à Marfaut.

M. A.-M. 1re classe, 228e Artillerie. Légion d'honneur, Croix de guerre.

*J. O.*, 15 décembre 1918. — Médecin d'un courage et d'un dévouement également admirables. Bien que par son âge il fût dans le cas d'être classé dans un service de l'intérieur, n'a jamais voulu abandonner les batteries de tir. A été frappé mortellement le 15 juillet 1918 pendant qu'il allait donner ses soins aux blessés de son groupement, sans souci du danger des espaces découverts, battus par un bombardement d'extrême violence. A été cité.

VENNAT Henri-François, né le 12 décembre 1877, à Clairac (Lot-et-Garonne), † le 6 octobre 1916.

Médecin militaire, M.-M. 2e classe.

VENNIN Henri-Marie, né le 30 décembre 1874, à Rennes (Ille-et-Vilaine), † le 11 juillet 1918, à Troyes.

Médecin militaire, M.-M. 1re classe, Ambulance chirurgicale no 17.

*VERANI André, né le 1er mars 1881, à Nice (Alpes-Maritimes), † le 20 août 1914, à Biderstroff.

Docteur en 1906, Médecin à Nice, M. A.-M. 2e classe, 111e Régiment d'Infanterie.

VERCIER Louis-Marie-Simon, né le 8 décembre 1890, à Auxonne (Côte-d'Or), † le 6 octobre 1918, à Amménancourt-le-Petit.

Étudiant (Éc. Dijon et Fac. de Lyon), M. A.-M. 2e classe, 95e Régiment d'Infanterie. 3 citations ; Chevalier de la Légion d'honneur.

*VERDENAL Jean-Jules-Marie, né le 11 mai 1890, à Pau (Basses-Pyrénées), † le 2 mai 1915, à Seddul-Bahr (Dardanelles).

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 175e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 22 juillet 1918. — A rempli ses fonctions avec courage et dévouement A été tué le 2 mai 1915 en pansant un blessé sur le champ de bataille.

*VERMALLE Paul, né le 1er décembre 1887, à Bessèges (Gard), † le 13 février 1917, au Fort Flatter.

Médecin militaire, M. A.-M., C. Saharienne. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 6 novembre 1920. — A été tué d'une balle au cou au combat d'Aïn-El-Hadjadj, le 13 février 1917, en luttant courageusement à coup de revolver contre un ennemi qui chargeait sur nos blessés. A été cité.

VERMEIL Jean-Baptiste-Henri-Alfred, né le 23 juin 1852, à Bourges (Cher), † le 22 janvier 1916, à Coutances (Manche).

Docteur en 1880, Ancien interne des hôpitaux de Paris, Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, Hôpital complémentaire no 49.

VÉRON Julien-Lucien-Albert, né le 20 décembre 1881, à Dung (Doubs), † le 23 septembre 1914, à Puisieux.

Docteur en 1909 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, 16e Bataillon de chasseurs.

*VERRIER Pierre, né le 22 décembre 1884, à Paris, † le 1er mars 1916, à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais).

Docteur en 1912 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 108e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 13 avril 1916. — Modèle de devoir. Pendant vingt mois de guerre, sans une minute de défaillance, a assisté à tous les engagements de son bataillon, soutenant le moral de tous. Par ses belles qualités d'intelligence autant que par ses capacités et son dévouement professionnel, s'est acquis la reconnaissance, l'estime et l'affection de ses chefs, de ses camarades et de ses subordonnés. Tué

le 1er mars 1916, au moment où il suivait des éléments de son bataillon à l'attaque d'une position ennemie pour pouvoir prodiguer ses soins immédiats aux blessés.

*VETEAU Édouard-Pierre-Auguste, né le 2 juillet 1881, à Rigny-Ussé (Indre-et-Loire), † le 8 septembre 1914, à La Fère Champenoise.

Docteur en 1908 (Fac. de Paris), Médecin à Avoine (Indre-et-Loire), M. A.-M 2e classe, 66e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 1916. — Glorieusement tué le 8 septembre 1914 en prodiguant sous un feu des plus violents, les soins aux blessés avec un dévouement et un courage admirables.

*VETU Maurice-Henri-Oscar, né le 25 août 1882, à Anthieux (Seine-Inférieure), † le 19 septembre 1915, à Bully-Grenay (Pas-de-Calais).

Étudiant (Éc. Rouen), M. Aux., 17e Bataillon de chasseurs.

*J. O.*, 5 février. — Le 16 novembre 1915, a prodigué pendant quatre mois ses soins aux blessés avec un dévouement inlassable, allant maintes fois jusqu'en première ligne sous le feu de l'ennemi et communiquant à tous les brancardiers l'énergie, l'entrain et le courage dont il était lui-même animé. Tué, le 19 septembre 1915, à son poste par un éclat d'obus près de Bully-Grenay. A été cité.

VIALARD-GOUDON Jules-François, né le 28 janvier 1872, à Frontenac (Gironde), † le 5 septembre 1918, à Bordeaux.

Docteur en 1898 (Fac. de Bordeaux), Médecin à Frontenac (Gironde), M.-M. 2e classe (18e Région).

*VIANEY Auguste-François-Marie, né le 26 janvier 1876, à Toulouse (Haute-Garonne), † le 13 septembre 1915, à Verdun.

Docteur en 1902, Médecin à Tarbes (Hautes-Pyrénées), M. A.-M. 2e classe, H. O. E. Verdun.

*VICHET Henri-Léon-Désiré, né le 3 décembre 1890, à Pontarlier (Doubs), blessé le 1er juin 1915, † le 30 mars 1916, à Dugny (Meuse).

Étudiant (Éc. Besançon et Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, 149e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 14 juin 1916. — Au front depuis le 1er novembre 1914. A pris part, d'abord comme médecin auxiliaire, puis comme aide-major, à tous les combats livrés par le régiment, et s'est en toutes circonstances fait remarquer par le zèle et le dévouement les plus absolus, dans les soins qu'il a prodigués aux blessés jusqu'en première ligne. A notamment assuré d'une façon remarquable, pendant la période du 8 au 17 mars 1916, l'évacuation de tous les blessés, malgré les rafales d'un bombardement des plus violents. Avait été blessé une première fois en juin 1915. A été tué le 30 mars 1916 par une bombe d'avion ennemie.

*VIDAL Jules-Marius-Hector-Lucien, né le 16 mars 1872, à Marseille, † le 7 mai 1916, à Bar-le-Duc.

M. A.-M. 2e classe, Ambulance no 10/5. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 4 mars 1916. — Médecin distingué par ses connaissances techniques. S'est constamment signalé depuis le début de la campagne par son courage, son dévouement et son mépris du danger. N'a pas hésité, au cours d'une attaque par gaz asphyxiants, à se porter sur les premières lignes pour assurer l'évacuation des hommes intoxiqués. A subi lui-même un commencement d'intoxication.

*J. O.* — Adjoint à la direction du service de santé d'un corps d'armée. Médecin d'un grand mérite. Engagé volontaire pour toute la durée de la guerre, n'a pas cessé depuis le début des opérations, d'accomplir ses fonctions avec une intelligence et un dévouement dignes des plus grands éloges. S'est toujours fait remarquer par les plus belles qualités militaires, associées à une haute valeur professionnelle Pendant les combats du 21 au 24 février 1916, a journellement visité, malgré la violence du bombardement, les postes de secours les plus avancés, donnant le plus bel exemple de courage et de sang-froid Deux citations à l'ordre.

*VIDAL Paul-Justin, né le 29 décembre 1886, à Carcassonne (Aude), † le 17 décembre 1916, à Vaux (Meuse).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), Médecin à Carcassonne (Aude), M. A.-M. 2e classe, 33e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre avec palme, Légion d'honneur.

*J. O.*, 12 janvier 1916. — Médecin d'un régiment jusqu'en avril 1915, puis adjoint au Directeur du S. S. d'une place. S'est montré très actif au courant de son service. Aide précieux pour son chef.

*J. O.*, 25 janvier 1920. — Officier modèle de bravoure et de dévouement. A rendu les plus grands services pour les soins assidus qu'il a prodigués aux blessés et la façon énergique dont il a dirigé les brancardiers dans les journées d'octobre et septembre 1916, au combat de Rouzières, donnant un bel exemple de sacrifice et d'abnégation.

VIDEAU Georges, né le 3 mars 1885, à Limoges (Haute-Vienne), † le 2 avril 1915, à Nancy.

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), M. A.-M. 2e classe, Artillerie lourde, 59e Division.

*VIGNERON Louis-Paul, né le 14 mars 1866, à Praye (Meurthe), † le 22 octobre 1915.

Médecin Militaire, M.-M. 1re classe.

VIGNERON Victor-Marie-Joseph, né le 2 mai 1875, à Praye-sous-Vaudemont (Meurthe-et-Moselle), † le 9 octobre 1918, à Nancy.

Docteur en 1901 (Fac. de Nancy), Médecin à Nancy, M.-M. 2e classe, Ambulance no 12/13.

VIGNON Georges, né le 25 avril 1877, à Sedan (Ardennes), † le 18 septembre 1918, à Cette.

Docteur en 1902 (Fac. de Paris), Médecin à Junéville (Ardennes), M.-M. 2e classe, S. S. 16e Région.

*VIGNON Jean-Charles, né le 21 juin 1888, à Domène (Isère), † le 16 avril 1917, à Beaune (Aisne).

Étudiant (Fac. de Paris), M. Aux., Tirailleurs marocains. Médaille militaire.

*VILLARD René-Désiré-Alfred, né le 10 juin 1884, à Lizières (Creuse), † le 20 août 1918, à Vassens (Aisne).

Docteur en 1910 (Fac. de Paris), M. Aux., 110[e] Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

> *J. O.*, 20 décembre 1918. — Médecin d'une bravoure légendaire au régiment, exemple vivant de l'esprit de sacrifice. A demandé à partir à l'assaut avec la première vague. Ayant vu tomber deux hommes à quelques mètres d'une mitrailleuse ennemie qui tirait encore, s'est précipité vers eux et les a pansés sous les balles.

VILALA Téophile, né le 22 novembre 1894, à La Ville-Nonais (Ile-et-Vilaine), † le 20 octobre 1918, H. C. n° 3, Paris.

VILMAIN Gabriel-Paul-François, né le 5 juin 1854, à Mirecourt (Vosges), † le 25 mars 1916, à Nancy.

Médecin militaire. M. Princ. 1[re] classe (20[e] Région).

VINCENT Ferdinand-Alfred-Antoine, né le 17 mai 1875, à Romans (Drôme), † le 6 avril 1916, à Landrecourt.

Médecin militaire, M.-M. 1[re] classe, 109[e] Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*VINCENT François-Léopold-Pierre, né le 7 septembre 1883, à Montpellier (Hérault), † le 5 septembre 1918, au camp de Wagram (Alsace).

Docteur en 1913 (Fac. de Montpellier), Médecin militaire, M. A.-M. 1[re] classe, 233[e] Régiment d'Infanterie.

VINCENT Robert, né le 15 décembre 1877, à Bordeaux (Gironde), † le 13 octobre 1918, à Paris.

Docteur en 1904 (Fac. de Paris), M.-M. 2e classe, Ambulance nº 10/18.

VINÇOTTE Marcel-Jules, né le 6 avril 1888, à Ermont (Seine-et-Oise), † le 3 mai 1915, à Sainte-Menehould.

Interne des Hôpitaux de Paris, M. Aux., 72e Régiment d'Infanterie.

*VINEL Charles-Roger-Joseph, né le 11 novembre 1889, à Larnagol (Lot), † le 2 juin 1918, à Bahdazen.

Étudiant (Fac. de Toulouse), M. A.-M. 2e classe, 128e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 14 septembre 1918. — Médecin de bataillon d'une haute valeur professionnelle et morale. A été grièvement blessé à proximité de son poste de secours, alors que malade et intoxiqué il continuait à assurer son service. Une blessure antérieure. Une citation.

VIOLET Léopold-Louis, né le 28 mai 1885, à Tulle, † le 18 mars 1919, à Bézéronska (Russie).

Médecin militaire, M.-M. 2e classe.

*VOGUET Pierre-Joseph, né le 18 mai 1881, à Rocroi (Ardennes), † le 5 octobre 1915, à Fismes.

Docteur en 1906 (Fac. de Paris), Médecin à Bazancourt (Marne), M. A.-M. 1re classe, Parc aviation I.

*VORBE Albert-René, né le 8 octobre 1887, à Lons-le-Saunier (Jura), † le 17 juin 1915, à Ville-sur-Tourbe (Marne).

M. Aux., 58e Régiment d'Infanterie.

VOSY Jean-Hippolyte-Marie-Alfred, né le 25 juin 1884, à Choisy-le-Roi (Seine), † le 3 avril 1918, à Choisy-le-Roi (Seine).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), Médecin à Choisy-le-Roi, M. A.-M. 1re classe, S. S. 15e Région.

*VOUILLON François-Marie-Georges, né à Louveciennes (Seine-et-Oise), † en 1915-16.

Étudiant (Fac. de Paris).

## W

*WALLON Alfred-Paul-Léon, né le 22 juillet 1888, à Sceaux (Seine), † le 6 avril 1915, à Mesnil-les-Hurlus (Marne).

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux, M. Aux., Tirailleurs marocains.

*WARNERY Maurice-Lucien, né le 22 janvier 1894, à Montpellier (Hérault), † le 15 novembre 1816, à Souhesmes (Meuse).

Étudiant (Fac. de Montpellier), Médecin militaire, M. Aux., 3e Tirailleurs de marche. Croix de guerre, Médaille militaire.

*J. O.*, 21 mai 1916. — Blessé par un éclat d'obus à la jambe, s'est fait panser et a énergiquement refusé la fiche d'évacuation que lui délivrait le médecin-chef, déclarant que la situation s'opposait à toute diminution du personnel médical. A continué à donner ses soins aux blessés sous un feu violent.

*J. O.*, 25 décembre 1916. — Modèle de bravoure et de dévouement. A fait preuve depuis le début de la campagne d'un calme et d'un sang-froid remarquables, en pansant les blessés sous les plus violents bombardements. Déjà blessé, vient d'être atteint d'une nouvelle blessure à son poste. Trois fois cité à l'ordre.

WEISS Auguste-Édouard-Franck, né le 30 septembre 1891, à Paris, tué le 23 octobre 1914, à Saint-Laurent-Blangy (Faubourg d'Arras).

Étudiant en Médecine (Fac. de Paris), Sous-Lieutenant au 57e Bataillon de Chasseurs à pied. Légion d'honneur, Croix de guerre.

A été tué le 23 octobre en effectuant une reconnaissance du Faubourg Saint-Laurent (Arras) fortement occupé par l'ennemi.

*WEISS Édouard-Roger, né le 12 août 1892, à Colmar (Alsace), † le 13 août 1916, à Maurepas (Somme).

Étudiant (Fac. de Nancy), M. Aux., 69e Régiment d'Infanterie. Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 15 août 1916. — Le 1er juillet 1916 a donné le plus bel exemple de courage et de mépris du danger, en se portant à plusieurs reprises en première ligne sous un violent bombardement pour relever des blessés. Déjà cité à l'ordre deux fois pour sa belle conduite au cours de la campagne.

WILDENSTEIN Georges-Julien, né le 3 novembre 1873, à Charleville (Ardennes), † le 27 mars 1916, à Saint-Mandé.

Docteur en 1898 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, Train sanitaire I. H. C.

WINKLER Martin-Marie-Paul, né le 12 février 1879, à Épinal (Vosges), † le 8 avril 1915, à Nancy.

M.-M. 2e classe, 367e Régiment d'Infanterie.

*WOLFF Marcel-Maxime-Joseph-Eugène, né le 12 mai 1887, à Valence (Drôme), † le 17 juillet 1916, à Verdun.

Médecin militaire, M. A.-M. 1re classe, 58e Régiment d'Infanterie. Croix de guerre.

*J. O.*, 13 octobre 1916. — Au cours du bombardement presque ininterrompu du 5 au 12 juillet 1916, s'est dépensé sans compter, pour aller aux points les plus dangereux, dégager et soigner les blessés enterrés par les obus Sur le front depuis le début de la campagne, a donné, en toutes circonstances, l'exemple d'un dé-

vouement sans limites et d'un imperturbable courage, notamment les 15 et 20 août 1914, pendant la période du 9 au 12 octobre 1915. A été tué le 17 juillet 1916 à son poste.

WYART Louis-Edmond, né le 6 août 1874, à Cholet (Maine-et-Loire), † le 17 décembre 1919, à Paris.

Médecin Militaire. M.-M. 2e classe.

## Z

*ZAEPFFEL Marcel-Amédée, né le 17 septembre 1884, à Aumale (Alger), † le 10 août 1917, à Ostel (Aisne).

Docteur en 1911 (Fac. de Paris), Médecin à Paris, M. A.-M. 1re classe, 28e Bataillon de chasseurs. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 24 mai 1917. — S'est dépensé sans compter au cours des combats de septembre 1915, pour assurer les soins à donner aux blessés de son bataillon. Suivant constamment la ligne de combat, circulant sous le feu pour reconnaître les itinéraires les plus propices à la relève et à l'évacuation, a fait preuve d'une activité et d'une énergie remarquables alliées à un complet mépris du danger.

*J. O.*, 12 octobre 1917. — Médecin-chef d'un dévouement absolu, d'une haute valeur morale. Sur le front depuis le début de la campagne, a été très grièvement blessé le 10 août 1917 en prodiguant ses soins aux blessés au cours d'une violente attaque allemande lancée sur le front du bataillon. Trois fois cité à l'ordre.

*ZAGRZEWSKI Jules, né le 18 avril 1892, à Constantine (Algérie), † le 7 janvier 1917, à Nieuport.

Étudiant. M. Aux., 3e *bis* Zouaves. Croix de guerre.

*J. O.*, 29 juin 1917. — Médecin auxiliaire très dévoué et très courageux. A déjà été cité pour sa belle conduite à Verdun et sur la Somme. Tué à son poste de secours le 7 janvier 1917.

ZAPHIRIADES Athanase-Basile, né le 19 février 1869, à Philippolis (Bulgarie), † le 11 février 1915, à Périgueux (Dordogne).

Docteur en 1903 (Fac. de Paris), Médecin à La Couronne (Charente), M. A.-M. 2e classe (12e Région).

ZEMB Marie-Louis, né le 3 novembre 1881, à Bar-le-Duc (Meuse), † le 3 septembre 1919, à Tunis.

Médecin Militaire. M.-M. 4e Zouaves de marche. Croix de guerre, Chevalier de la Légion d'honneur.

*J. O.*, 14 février 1915. — Après avoir multiplié pendant la première partie de la campagne les preuves de zèle et de dévouement, s'est particulièrement distingué le 18 septembre, alors que le poste de secours du régiment était détruit par l'artillerie ennemie, en assurant au péril de sa vie l'évacuation des blessés, ne sortant des locaux incendiés qu'après le dernier malade, étant lui-même très grièvement blessé.

*J. O.*, 1er janvier 1917. — Médecin dévoué et consciencieux. Blessé grièvement au début de la campagne, a été affecté après guérison à une ambulance. A demandé à reprendre sa place dans un corps actif, s'y est fait remarquer par son activité et son talent d'organisateur, principalement lors des combats de juin, juillet et août 1916. A déjà été cité.

*J. O.*, 4 janvier 1917. — Chargé de la direction du service médical du 4e Régiment de marche de zouaves depuis le 20 janvier 1916, a constamment assuré ce service avec un dévouement et une abnégation sans borne. S'est particulièrement fait remarquer pendant la période du 25 octobre 1916, où il a assuré d'une façon parfaite l'évacuation des blessés, non seulement pendant la marche en avant du régiment, mais aussi pendant la période d'organisation de la position conquise. Toujours sur la brèche, prêchant l'exemple, s'est dépensé sans compter pour son service.

ZVIBAK Philippe, né le 19 août 1892, à Sébastopol (Russie), † le 2 juin 1915, au Bourget.

Étudiant (Fac. de Paris), Externe des Hôpitaux, M. Aux., Aviation.



*Wagner del.*

# NOS MORTS

## Liste complémentaire

*ANSOLA Athanase-Martin, né le 2 mai 1888, à Salto (Uruguay), tué à l'ennemi, le 12 avril 1918.
Étudiant (Fac. Paris).

*BELANGER Louis-Paul-Marcel, né le 22 septembre 1895, à Saint-Mandé, tué à l'ennemi, le 28 septembre 1915.
Étudiant (Fac. Paris).

*CANNAC Louis-Pierre, né le 12 février 1895, à Guins (Aveyron), tué à l'ennemi, le 5 septembre 1917.
Étudiant (Fac. Paris).

*CORMERAY René-Henri, né le 3 février 1886, à Condé-sur-Noireau (Calvados), tué à l'ennemi, le 27 août 1914.
Étudiant (Fac. Paris).

*COTTAERT André-Émile, né le 1er avril 1895, à Paris, tué à l'ennemi, campagne 1914-15.
Étudiant (Fac. Paris).

*DOLÉRIS François-Marie-Georges, né le 15 décembre 1895, à Paris, mort au champ d'honneur à Neuville-St-Vaast, le 23 mai 1915.
Étudiant (Fac. Paris), Soldat au 136e Régiment d'Infanterie.

*DUFOUR Marcel-Henri-Alexandre, né le 21 août 1882, à Paris, mort au champ d'honneur.
Étudiant (Fac. Paris).

*FOREST-DÉFAYE Louis, né le 14 avril 1894, à Paris, tué à l'ennemi, à Gommécourt (Somme), le 5 octobre 1914.
Étudiant (Fac. Paris), soldat au 37e Régiment d'Infanterie.

*GRIMBERT Henri-Théodore-Bernard, né le 21 novembre 1899, à Paris, tué à l'ennemi, le 22 août 1914.
Étudiant (Fac. Paris), infirmier au 26e Régiment d'artillerie. Médaille militaire.

Excellent soldat, tué à son poste de combat le 22 août 1914 en accomplissant courageusement son devoir.

*LECLERC René-Théophile-Joseph, né le 19 juin 1892, à Paris, tué à l'ennemi, le 19 janvier 1916.
Étudiant (Fac. Paris).

*LOIR André-Ernest-Louis, né le 19 mai 1893, à Bordeaux, tué à l'ennemi, en janvier 1916.
Étudiant (Fac. Paris).

*MOOG Auguste, né le 19 janvier 1867, à Paris, tué à l'ennemi, en août 1916.
Docteur en 1903 (Fac. de Paris), Préparateur F. Méd. Paris.

*OVION Charles-Pierre-Auguste, né le 12 octobre 1888, à Boulogne-sur-Mer, tué à l'ennemi, en janvier 1916.
Étudiant (Fac. Paris).



*Cliché Fabre.* Un poste de secours en Argonne.





*Dessin de K. Wagner.*
Médecin auxiliaire au départ du poste de secours.

# TABLE

## DES

# MATIÈRES

---

### PREMIÈRE PARTIE

## HOMMAGE AUX MÉDECINS MORTS POUR LA PATRIE



### DEUXIÈME PARTIE

## L'EFFORT MÉDICAL FRANÇAIS PENDANT LA GUERRE





# TABLE



## DES PLANCHES ET DES FIGURES

## PHOTOGRAPHIES DU FRONT



Imprimé par Protat frères, de Macon,
sur papier d'alfa des papeteries Navarre
Photogravures de la maison Reymond
Couverture artistique par Jacomet
Édité par J. B. Baillière et Fils.

